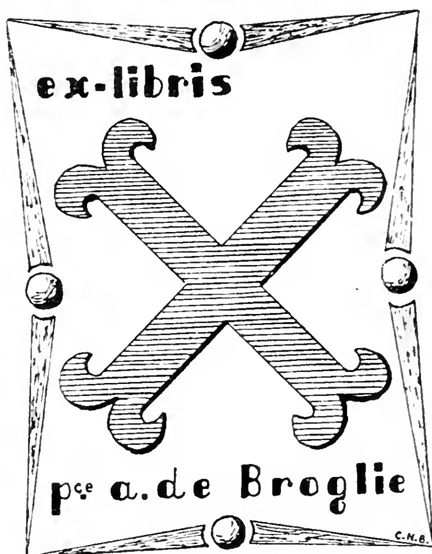
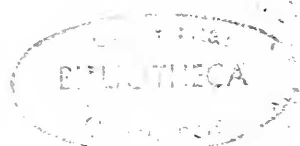



ex-libris
p.ce a. de Broglie
C.N.B.





T I en neuf de
Mazarin

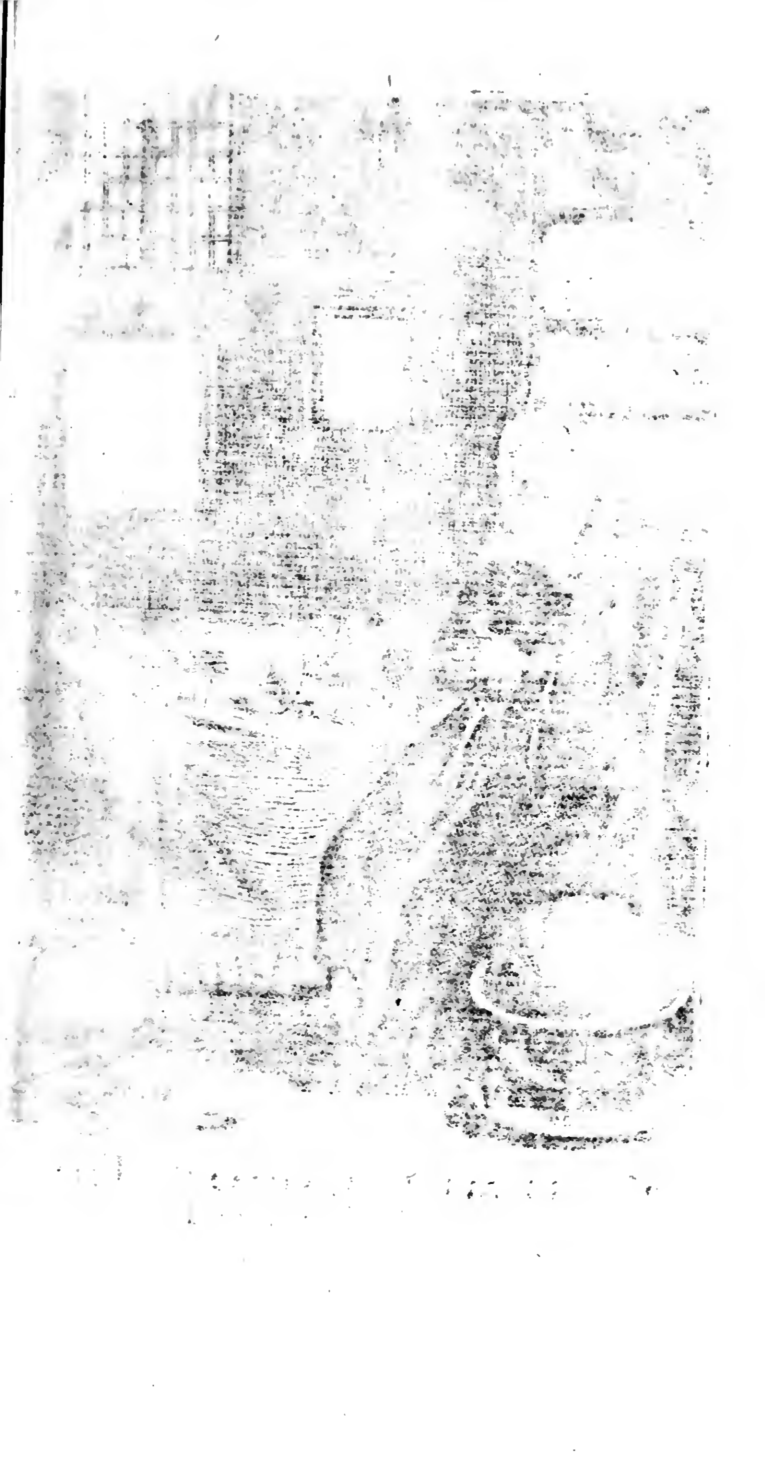
remanié par
Pidou de St Olon
... Costolendi
aujour...

... 1683 ...
de ...

apologie
...

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespiondanslesco00turk





MEHEMET ESPION TURC

Æt Suæ LXXII.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRÉTIENS,

OU

LETTRES ET MEMOIRES d'un Envoyé ſecret de la Porte dans les Cours de l'Europe. Où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé, avec une Diſſertation curieuſe de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * * * *.

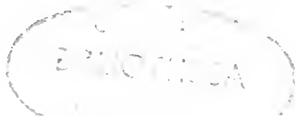
TOME PREMIER.

Treziéme Edition, augmentée dans le Corps de l'Ouvrage, enrichie de Figures en taille-douce, & diviſée en ſix Volumes.

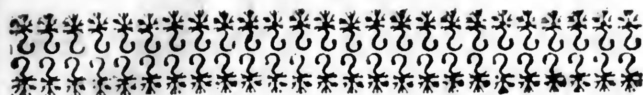


A COLOGNE, Chez ERASME KINKIUS.

M. DCCX.



D
246
M3
1710
v. 1
Coll. Spec.



PREFACE GENERALE.

OUtre les Prefaces qu'on a déja miſes à la tête de chaque Tome de ces Lettres, pour répondre aux objections & aux pointilles de quelques-uns, pour reſoudre les doutes & les ſcrupules de quelques autres, & pour expliquer certains endroits de nôtre Auteur qui paroiſſent obſcurs ; on a jugé neceſſaire d'ajoûter ici une Preface generale, non pas tant à cauſe de la traduction, qu'à cauſe de l'obſcurité apparente de l'Auteur Arabe même, qui en certains endroits ne paroît pas trop intelligible. Cette obſcurité ne vient pas de ſon ſtile qui eſt vif & net, mais elle procede de ſes frequens changemens de ſujets, de ſes diſgreſſions, de la rapidité avec laquelle il paſſe d'une matiere à une autre, des Guerres de ſon tems, des évenemens & des intrigues des Cours Chrétiennes, des Etats & des Royaumes Chrétiens, qui furent principalement le ſujet de ſa commiſſion, & de la negligence avec laquelle il paſſe aux ma-

tieres de Philoſophie, de Theologie, & de Morale, & même aux Hiſtoires anciennes & inuſitées, que quelques-uns ont regardé comme des pieces hors d'œuvre.

Pour donner donc aux Lecteurs une intelligence claire de tout ce qui eſt contenu dans ces Lettres, il ne ſera pas mal à propos de commencer methodiquement par ce premier Tome, & de dire quelque choſe des guerres où nôtre Auteur trouve pluſieurs nations de l'Europe engagées, & ſur tout les François, les Eſpagnols, & les Allemans.

Aprés le barbare parricide de Henri le Grand, la ſainte Ligue, comme on parloit alors, ſembloit entierement éteinte, auſſi-bien que la malice des Ligueurs, comme ſi cette déplorable Tragedie eût pleinement ſatisfait le zéle cruel & ſanguinaire des Catholiques Factieux. La France parut joüir d'un repos doux & tranquille depuis l'an 1610. juſqu'à l'an 1614. La Fortune qui ne voulut pas troubler les tendres paſſions d'un jeune Succeſſeur par le bruit fâcheux de la guerre, favoriſa les commencemens de ſon Regne: Mais comme il n'y a rien de ſolide dans ſes faveurs, cette tranquilité ne fut pas de longue durée.

Loüis XIII. durant ſa minorité regna ſous la tutelle de Marie de Medicis ſa Mere, fille du Grand Duc de Toſcane, à la-

quelle on donna la Regence du Royaume. Cette Princeſſe avoit amené en France un de ſes Favoris, Florentin de naiſſance & d'extraction : elle l'éleva à de grandes dignitez, & le fit Maréchal de France. Les Hiſtoires en parlent ſous le nom de Maréchal d'Ancre. Elle lui donna une autorité ſi exceſſive, que les Princes du Sang & les autres Grands du Royaume commencerent à le regarder de mauvais œil, & à ſe plaindre qu'on donnât une ſi prodigieuſe autorité à cet étranger.

Ils firent éclater leur mécontentement l'an 1614. Ils prirent les Armes, émurent des ſeditions & des ſoulevemens qui durerent juſques à l'année 1616. que le Roi ſe maria à Anne d'Autriche, fille de Philippe III. Roi d'Eſpagne; & l'Infant d'Eſpagne, fils du même Philippe, à Eliſabeth de France ſœur de Loüis XIII. Ainſi ces deux puiſſans Monarques entrerent mutuellement dans de plus grands engagemens de paix & d'amitié par les ſacrez liens du Mariage, & par l'union reciproque de leur ſang; au moins tout le monde le crut ainſi. En éfet, cette union fut ſuivie par tout des avantages du repos domeſtique : Les troubles de France furent aſſoupis, & le Prince de Condé Henri de Bourbon, & les autres Princes alliez ſe reconcilierent en apparence avec le Roi leur Souverain. Mais vers le

commencement du mois de Septembre de l'an 1616. s'étant allarmez de nouveau tout à coup, le Prince de Condé fut arrêté, & l'on déclara la Guerre aux Princes ſes Alliez. Les differens furent encore racommodez, & la Paix ſe fit l'année ſuivante aprés la mort du Maréchal d'Ancre, le Favori de la Reine dont on vient de parler, qui fut tué au Louvre par ordre du Roi, parce qu'il ſe mit en devoir de tirer l'épée contre ceux qui voulurent l'arrêter.

Il ſembloit que la chûte de cet Italien eût appaiſé tous les mécontens. Mais la Reine qui prit à cœur la perte de ſon Favori ſe retira de la Cour. Cette retraite obligea le Roi de prendre l'adminiſtration des affaires publiques; & de remettre peu de tems aprés en liberté le Prince de Condé.

Il y eut alors une Guerre civile entre les Griſons, ſur le fait de la Religion. Les Catholiques & les Proteſtans ſe maltraitans mutuellement les uns les autres, engagerent dans leur querelle les Rois de France & d'Eſpagne: ainſi ces deux Puiſſances ſe firent la Guerre pendant pluſieurs années pour les afaires d'autrui.

Le Duc de Luines ſucceda aux emplois & à l'autorité du Maréchal d'Ancre. Ce fut encore un ſujet de mécontentement pour les Princes qui le regarderent de mauvais œil, & avec la même jalouſie qu'ils

avoient regardé les autres. Ils reprirent donc bien-tôt les armes, & donnerent bien des affaires au Roi, qui avoit en même tems sur les bras la faction de la Reine: mais par le secours & par les conseils du Prince de Condé qui fut alors fidele, & qui rendit de bons services à la Cour, ces nouveaux troubles domestiques furent étouffez, la France vit renaître la Paix, & la Reine Mere & ses Partisans se reconcilierent avec le Roi.

Les choses demeurerent en cet état jusques à ce que la Cour voulant inquieter les Huguenots, le Duc de Rohan & Monsieur de Soubise son frere qui étoient les Chefs de ce Parti, & qui songeoient à leur defense, exciterent de nouveaux mouvemens dans le Royaume. Ce fut alors que les Rochelois prirent les armes pour la défense de leur Religion, & qu'ils appellerent pour cet éfet les Anglois à leur secours. Le Roi d'Angleterre leur envoya une Flote de cent vingt voiles, sous le commandement du Duc de Buckingham, qui ne fit rien du tout. Les Anglois, aprés plusieurs combats assez rudes, mirent pied à terre dans l'Isle de Ré, mais ils en furent bien-tôt chassez. Le Cardinal de Richelieu & le Maréchal de Schomberg assiegerent la Rochelle: ce Siege fut long, mais cette Place fut enfin réduite à l'obeïssance du Roi: Elle fut dé-

mantelée, & demeura toute ouverte comme un Village, afin d'épouventer les autres par un tel exemple, & de leur apprendre à se confier à la clemence & à la foi de leur Souverain, plûtôt qu'à éprouver la force de ses armes : Cela se fit l'an 1628. Depuis ce tems-là les Mécontens rentrerent à l'envi dans le devoir, chacun s'empressant à faire paroître plus de zéle que son compagnon pour donner au Roi des marques de son obeïssance, & du déplaisir qu'il avoit de ce qui s'étoit passé. Les troubles civils de France furent donc pacifiez encore une fois, en vûë de donner le tems au Roi de continuër la guerre en Italie. En éfet, il y mena son armée victorieuse, & prît plusieurs Places en courant au secours de Cazal, que le Comte de Spinola General de l'Armée Espagnole assiegeoit alors. Il vint si prés de la Place & du Camp des Espagnols, que les deux Armées étoient sur le point d'en venir aux mains, lors que Mazarin, qui fut depuis Cardinal, courut entredeux, & mit les choses en termes d'accommodement.

Peu de tems aprés la paix fut concluë entre l'Empereur & le Duc de Mantoüe. Mantoüe, le Montferrat, & autres Places demeurerent au pouvoir du dernier, & la possession lui en fut confirmée par un decret Imperial. Mais comme si la destinée n'eût

n'eût pas voulu laisser roüiller les Armes de la France, ou qu'elle eût ordonné que cette Puissance ne fut pas long-tems dans l'oisiveté, mais au contraire dans un mouvement continuel par la vicissitude des Guerres étrangeres & civiles : cette Paix ne fut pas plûtôt concluë, que la France n'ayant qu'à peine commencé de goûter au dehors les douceurs du repos, se vit plongée dans de nouveaux troubles domestiques, dont les mesintelligences qui regnoient entre la Reine Mere & le Cardinal de Richelieu furent la premiere cause. Ces legers mécontentemens produisirent une haine déclarée ; & la Reine fortifia son Parti du Duc d'Orleans Frere du Roi, & mortel Ennemi du Cardinal. On en vint enfin à une rupture publique : La Reine Mere s'enfuit secretement en Flandres, & le Duc d'Orleans en Lorraine, d'où ensuite il alla joindre la Reine.

L'année suivante ce Prince étant entré en Dauphiné avec une Armée sans discipline, le Duc de Montmorenci se jetta dans son parti : Et comme il étoit Gouverneur de cette Province, il emmena de grandes forces, & ranima tout de nouveau les Usurpateurs, de maniere qu'ils oserent en venir aux mains avec le Maréchal de Schomberg qui commandoit l'Armée du Roi. Le combat fut court & sanglant :

Les Mécontens mis en fuite, laisserent plusieurs de leurs principaux Chefs sur la place : Le Duc de Montmorenci fut fait prisonnier, & ensuite décolé par Arrêt du Parlement. Ainsi finit l'année 1632. Le Duc d'Orleans ne rentra dans son devoir qu'en l'an 1634. Depuis ce tems-là la France fut toûjours en action, ou pour se défendre, ou pour attaquer, en partie à cause des factions domestiques, & en partie aussi pour soûtenir ses Alliez, ou pour abaisser ses ennemis. Cela dura jusqu'à l'an 1637. qui est le tems que nôtre Espion arriva à Paris.

Je ne dis rien, pour être plus court, des trois années qui précederent son arrivée à la Cour de France, parce que je veux parler des autres Guerres où toute l'Europe se vit également engagée, depuis le parricide de Henri IV. ou environ, jusques à la même année 1637. Je le ferai le plus briévement qu'il me sera possible, pour donner au Lecteur une plus claire idée des matieres que traite nôtre Espion dans son premier Tome, qui va jusqu'à l'an 1643. qui fut celle ou Loüis XIV. commença de regner, & où les affaires commencerent à changer de face, non seulement en France, mais aussi chez toutes les Nations de l'Europe.

L'an 1610. le Prince Maurice de Nassau

emporta la ville de Juliers sur plusieurs Princes qui y prétendoient aprés la mort du Duc Jean Guillaume, qui ne laissa point d'Heritiers, & en fut redevable aux François qui contribuerent beaucoup à la lui procurer. Environ ce tems-là les Mores furent chassez de l'Espagne, au nombre de neuf cens mille : Et c'est ce que remarque nôtre Espion dans quelques-unes de ses Lettres.

L'an 1611. Sigismond Roi de Pologne prit sur les Moscovites la ville de Molensko, place trés-forte, qui soûtint un siege de deux ans. Les Moscovites choisirent pour leur Duc ou Czar, Uladislas fils de Sigismond. Ils s'en repentirent bien-tôt; ce qui fut cause d'une sanglante Guerre civile.

La même année mourut Charles Roi de Suede, auquel succeda Gustave Adolphe son fils, malgré les éforts de quelques-uns qui voulurent transporter la Couronne à Sigismond Roi de Pologne.

L'an 1612. mourut Rodolphe Empereur d'Allemagne, auquel succeda Matthias son frere. Peu de temps aprés les Venitiens firent la Guerre à Ferdinand Archiduc d'Autriche, Fils de l'Archiduc Charles, frere de l'Empereur Maximilien II. Cette Guerre ne finit qu'en l'an 1618.

Cependant les Ducs de Mantoüe & de

Savoye se faisoient la guerre pour la Principauté de Montferrat. Le sujet de cette guerre fut la mort de François Duc de Mantoüe, qui ne laissant point d'enfans, le Cardinal Ferdinand son frere, soûtenu par le Roi d'Espagne, se mit en possession de cette Principauté, & la défendit par les armes contre Charles Philibert Duc de Savoye. Cette guerre finit en 1618. par l'intervention du Roi de France.

Il s'alluma vers ce tems-là une trés-cruelle guerre en Allemagne. Ferdinand Archiduc d'Aûtriche & Roi de Bohême, reçût de l'Empereur Matthias le Royaume de Hongrie sous certaines conditions. Les Protestans trouvant que ces conditions leur étoient desavantageuses, se soûleverent d'abord à Prague en Bohême, où quelques Magistrats perdirent la vie. Tout le reste de la Bohême & toutes les Provinces adjacentes suivirent bien-tôt leur exemple, & prirent les armes contre le Roi, sous la conduite d'Ernest de Mansfelt, & des autres Grands.

L'an 1619. l'Empereur Matthias étant mort, le même Ferdinand Roi de Bohême & de Hongrie lui succeda, & continua vigoureusement la guerre contre les Mécontens. Durant ces troubles ils choisirent pour Roi de Bohême Frederic Electeur Palatin du Rhin, qui s'étoit marié à la Princesse

Elisabeth, fille de Jacques I. Roi d'Angleterre. Ce Prince & sa nouvelle Epouse furent solemnellement couronnez à Prague la même année, & la suivante leurs forces furent mises en fuite par l'Empereur, & eux contraints de s'enfuïr en Hollande, où ils vécurent toûjours depuis en simples particuliers. Sur ces entrefaites la Bohême & les autres Provinces rebelles rentrerent sous l'obeïssance de l'Empereur. Ces mouvemens furent regardez comme les préludes de la guerre de Religion qui s'alluma vers ce tems-là chez les Grisons, & de laquelle nous avons déja parlé. On a crû même que ces troubles de Bohême avoient contribué aux émotions que firent les Huguenots qui habitoient au pied des Monts Pirenées, & contre lesquels Loüis XIII. fit en 1620. une expedition qui lui reüssit; car il fit rentrer dans le devoir la plus grande partie de cette Province. L'Année suivante ne fut pas sans quelque trouble, & le Roi perdit plusieurs personnes considerables; du nombre desquelles furent le Duc du Maine Gouverneur de la Guienne, & le Duc de Luines premier Ministre d'Etat.

Le Pape Paul V. mourut à peu prés en ce tems-là, & eut pour Successeur Gregoire XV. qui ne Siegea que deux ans & quelques mois, & laissa la Chaire à Urbain VIII.

L'an 1624. Breda fut aſſiegé par Spinola General des Eſpagnols, & ne fut pris que l'année ſuivante. Cependant le Comte de Mansfelt qui s'étoit mis à la tête d'une armée d'Avanturiers, incommodoit l'Allemagne par des courſes frequentes : mais enfin il fut défait par Tilli, General brave & experimenté, du parti de l'Empereur. Mansfelt fut alors forcé de ſe refugier en Tranſilvanie, d'où étant parti pour Veniſe il mourut en chemin l'an 1626.

Nôtre Eſpion touche tout cela dans ſes Lettres, mais ſi legerement & avec tant d'obſcurité, qu'il n'eſt preſque pas intelligible à ceux qui ne ſavent pas l'Hiſtoire. C'eſt ce qui nous oblige à donner un détail abregé des guerres & des évenemens de l'Europe, qui ont précedé ſon arrivée à Paris.

Guſtave Roi de Suede ſortit donc de ſes Etats l'an 1630. & entra dans la Pomeranie avec une puiſſante Armée. Il chaſſa les Imperiaux non ſeulement de la Pomeranie, mais auſſi de toutes les Provinces voiſines. L'an 1631. il perça plus avant dans les terres de l'Empire, prit une infinité de Places, & porta par tout la terreur ; & cela ſous prétexte de venger les Evangeliques ou Proteſtans. Le General Tilli qui commandoit l'Armée Catholique, fit de vains éforts pour s'oppoſer à Guſtave. Tout

ce qu'il pût faire fut de brûler Magdebourg.

Aprés cela les Princes Proteſtans tinrent une Diette à Leipſic, où ils conclurent une Ligue contre l'Empereur, & s'obligerent de joindre leurs forces avec celles de Guſtave. Tilli marcha contr'eux avec le General Papenheim, & aſſiegea Leipſic, qui ſe rendit par compoſition.

Aprés cela le Roi de Suede, le Duc de Saxe, & les autres Princes Alliez ſe mirent en Campagne. La ſanglante bataille de Leipſic, entr'eux & les Imperiaux, ſuivit de prés, & fut pour les derniers d'une fatale conſequence. Tilli y ayant perdu dix mille hommes fut contraint de prendre la fuite, & d'abandonner Leipſic, dont le Duc de Saxe s'empara. Cette victoire ouvrit le chemin au Roi de Suede, qui traverſa toute l'Allemagne. Il prit Wirtzberg, & réduiſit bien-tôt aprés toute la Franconie: Enſuite il emporta Mayence, & autres Provinces, & ſe répandit par tout comme un feu, ou comme un torrent. Cependant le Duc de Saxe qui s'étoit jetté dans la Bohême, prit Prague qui en eſt la Capitale. En un mot la conſternation fut ſi grande dans l'Empire, que quelques Princes, pour détourner l'orage dont ils étoient menacez, ſe mirent ſous la protection du Roi de France, qui devint auſſi leur Mediateur, & les mit

à couvert de la violence, & principalement l'Archevêque de Tréves.

L'an 1632. le Roi de Suede poursuivit le cours de ses victoires; ravagea sans aucune opposition toute l'Alsace, la Baviere, & autres païs, prit des Villes & des Forteresses, & porta par tout la ruïne & la desolation. Ayant enfin passé le Danube, il batit encore Tilli, qui fut blessé dans le combat & mourut bien-tôt aprés de ses blessures.

Walstein eut le commandement de l'Armée Imperiale, & reprit Prague sur les Saxons. Aprés plusieurs chocs & plusieurs escarmouches il en vint aux mains avec le Roi de Suede à Lutzen; place du voisinage de Leipsic. Cette bataille fut fatale à Gustave, car il y perdit la vie, & Papeheim l'un des Generaux de l'Empereur mourut bien-tôt aprés.

Sigismond Roi de Pologne mourut la même année, & eut pour Successeur Uladislas son fils. La mort du Roi de Suede ne découragea point les Suedois, qui ne laisserent pas de continuer la guerre : mais au lieu qu'ils avoient combatu jusqu'alors pour faire des conquêtes & pour maintenir la liberté, ils ne combatirent depuis, ce semble, que pour venger la mort de leur Roi. Christine fille de Gustave Adolphe fut élevée sur le Trône incontinent aprés la mort de son

pere. Aprés cela l'on tint une Diette à Francfort, composée des Suedois & des Saxons. Il y en eut ensuite une autre à Hailbron : & en 1634. les Etats de Saxe s'assemblerent à Halberstadt pour pourvoir à leur sûreté. Vers le même tems se firent les sieges de Ratisbonne & de Norlingue. Cette année fut mise au rang des malheureuses; car la guerre, la peste & la famine firent de grands ravages dans les Provinces le long du Rhin. Les Habitans furent réduits à de si grandes extrêmitez, qu'ils se virent contraints à se nourrir de chair humaine, & à faire plusieurs autres choses qu'on a presentement bien de la peine à croire.

L'année suivante 1635. donna ce semble une nouvelle face aux affaires d'Allemagne. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & le Duc de Lunebourg, firent un Traité à Prague, & se rangerent du parti de l'Empereur, ce qui n'empêcha pas les Suedois de continuer la guerre.

Les deux années suivantes sont remarquables par l'élection de Ferdinand III. qui fut élû Roi des Romains l'an 1636. & qui succeda l'an 1637. à la Couronne Imperiale par la mort de son Pere. Elles le sont aussi par l'invasion que fit en France Galas, ou Galasso, General des forces Imperiales. Cette entreprise fut suivie de divers évenemens

de part & d'autre. Mais enfin Galas revint dans les terres de l'Empire vers la fin de l'an 1637. Il y eut la même année un grand combat naval entre les Espagnols & les Hollandois. Le Prince Maurice batit les Portugais dans le Bresil, & leur enleva des richesses immenses. Le Prince d'Orange assiegea Breda, & le prit. Bolesias dernier Duc de Pomeranie mourut la même année : & ce fut vers ce tems-là que le Pape exhorta fortement les Princes de l'Europe à faire une Paix generale.

Tel étoit la face des afaires de la Chrétienté lorsque nôtre Espion vint à Paris; & il est évident qu'il y eut souvent des changemens de Scenes durant le cours des années dont je viens de parler. Les choses ont toûjours été depuis sur le même pied, & c'est-là aussi la veritable raison de la varieté des sujets dont nôtre Auteur abonde. Il parle dans quelques Lettres de Batailles & de Sieges, & dans d'autres des évenemens de la Guerre : Il raisonne au long sur la sage conduite ou sur les bévûës des Generaux de réputation, sur la valeur des fameux Capitaines, & en general sur la fortune de la guerre. Il traite ailleurs des intrigues des Cours, & parle des propositions qui ont été faites par les Politiques habiles.

Lorsqu'il écrit à ses intimes amis, il les

entretient des chagrins qu'il a d'être si long-tems éloigné de Constantinople, & de son païs natal : il leur parle des incommoditez & des maux qu'il lui faut essuyer, du peril & des fatigues qui accompagnent sa commission ; ou il les divertit par d'agreables bagatelles, par des contes égayez, ou par quelque chose de surprenant & d'extraordinaire.

En tems de guerre il semble qu'il est un Copiste curieux des nouvelles les plus recentes & les plus solides. En tems de paix il observe les démarches du Cardinal de Richelieu, de Mazarin, du Comte d'Olivarez, & autres celebres Ministres d'Etat : & pour cet éfet il avoit des Agens dans tous les coins, s'il faut ainsi dire, de la Cour de France, sans compter les intelligences qu'il entretenoit à Vienne, à Venise, & à diverses autres Cours de l'Europe.

Mais permettez-lui de se dépoüiller quelquefois des soucis & des embarras de la vie, & ne soyez pas surpris s'il paroît chagrin & mélancolique dans quelques-unes de ses Lettres, & dans d'autres gai & de bonne humeur; puisque ces inégalitez de temperament arrivent à tout le monde.

Vous l'entendrez quelquefois se souhaitant aux Piramides d'Egipte, & aimant mieux être confiné dans ces Colonnes antiques avec les Esprits & les Démons, que

d'être à Paris, & d'y vivre de la maniere qu'il y vit : vous le verrez ailleurs dans une situation fort tranquille, fort content, & entierement resigné à tout ce qui peut lui arriver.

On doit au reste faire quelque attention à la difference de son âge, puisqu'on remarque que les années Climacteriques changent non seulement l'esprit, mais aussi le corps. Il n'est donc pas surprenant sur ce pied-là, que durant le cours de quarante-cinq ans qu'il a demeuré à Paris, il soit arrivé des changemens en certains tems à son genie, & qu'il paroisse de la variation dans sa maniere d'écrire. Le tems, & les vicissitudes des Elemens dont les corps sont composez font le même éfet sur tout le monde, comme il n'a pas manqué de le remarquer dans quelques-unes de ses Lettres pour sa propre justification.

Ajoûtez à cela que comme il perfectionnoit tous les jours ses connoissances par la meditation, par l'experience, par la lecture, par la conversation, & par le commerce du monde, il seroit injuste de prétendre qu'il écrivit avec la même justesse, soit pour le sens ou pour le stile, soit pour la matiere ou pour la forme, à l'âge de trente ou de quarante ans, qu'il écrivoit lorsqu'il fut parvenu à l'âge de soixante ou soixante-dix ans. Il y a eu plusieurs Ecrivains celebres

qui ont non ſeulement abandonné des opinions qu'ils avoient défenduës durant leur jeuneſſe : il y en a eu même qui ſe ſont retractez publiquement, ou verbalement, ou par écrit, avant que d'être parvenus à l'âge de nôtre Eſpion. Et une pareille retractation ne ſera jamais honteuſe à perſonne tant qu'on regardera comme une verité ce vieux axiome : *Humanum eſt errare, at errores feliciter retractare, verè divinum eſt.*

Il me ſemble auſſi qu'à conſiderer que nôtre Eſpion a été élevé dans la Religion Mahometane, il ne pouvoit prendre une meilleure route pour ſe défaire des foibles de l'éducation & des fables de l'école, pour me ſervir des noms qu'un grand homme donne aux idées enfantines que nous nous formons des choſes, que de ſuivre les conſeils de ſon cher Deſcartes le Philoſophe de la France, qu'il admiroit tant; & qui conſeille à ceux qui veulent perfectionner leur raiſon, & parvenir à la connoiſſance de la pure verité, de ſe dépoüiller des préjugez de l'enfance & de la jeuneſſe, & de ſe débaraſſer, & nettoyer l'eſprit de toute la craſſe que les premieres impreſſions étrangeres y ont laiſſée. Aprés s'être ainſi nettoyé l'entendement, il devient comme une table raſe, également ſuſceptible de bonnes ou de mauvaiſes impreſſions. Et c'eſt-là le premier pas du Franc-Arbitre : car avant cela

l'homme eſt un parfait Eſclave, emporté çà & là par le premier vent qui soufle contre lui. Mais il commence à ſe ſentir quelque force & quelque vigueur, lors qu'il eſt capable de dire ſolidement en ſoi-même, *cogito ergo ſum*, ſe fixant donc à ce principe, & bâtiſſant ſur ce fondement, il conſtruit un Fort où il eſt à couvert de toutes les attaques de ſes ennemis déclarez, & de tous les artifices de ſes ennemis cachez. Rien n'eſt alors capable de les faire ſortir de la bonne route, rien ne peut le débaucher; ni la profanation des Athées & des Libertins, ni les ridicules Enthouſiaſmes des Fanatiques & des Bigots. C'eſt-là la conduite qu'il ſemble que nôtre Eſpion a tenuë avec ſoi-même, lors qu'une fois il a été à l'âge où l'on commence d'ordinaire d'examiner les fondemens de la Religion, & de mettre au creuſet, s'il faut ainſi dire, du bon ſens & de la raiſon, les enſeignemens & les traditions qu'on tient de ſes Peres. Il n'eſt donc pas ſurprenant que dans certaines Lettres qu'il écrit à ſes familiers & intimes amis, il parle de ces ſortes de matieres avec plus de liberté que quand il écrit au Moufti, à ſon Vicaire, aux Prédicateurs du Serrail, ou aux autres Grands de la Cour Ottomane. Il ne laiſſe pas neanmoins quelquefois de ſe donner la liberté de faire des queſtions & de propoſer ſes doutes à ces derniers; ce

qui montre évidemment qu'il n'étoit pas entierement ſatisfait de pluſieurs principes des Mahometans.

Lorſqu'il écrit au Juif de Vienne ſon correſpondant, il tâche de le ramener de la confiance aveugle & trop opiniâtre qu'ont ceux de ſa Nation aux Rabins Hebreux. qu'il apelle de pieux Badins. Il tourne en ridicule leurs fables & leurs vaines inſtitutions, & conſeille à ſon ami de n'être pas bigot, mais de remplir gayement les devoirs de ſa commiſſion, & s'attacher avec zéle au ſervice du Grand Seigneur. Il lui étale encore ſouvent la vanité & la ſuperſtition de certains Chrétiens; ce qu'il fait à la verité d'une maniere aſſez vive, mais pourtant ſans aucun fiel. Au contraire, il parle par tout avec éloge de Jeſus-Chriſt nôtre Sauveur; & ſe contente de condamner les vices & les erreurs de ſes Adorateurs; & en cela il ne fait que ce que feroit un Theologien Chrétien, que ſon devoir oblige de cenſurer & de reformer tout ce qu'il voit de mauvais en ceux qui ſont profeſſion de la foi Chrétienne.

Il paroît en general exempt de Superſtition & de bigoterie; & s'il ſemble quelquefois partial & marquant quelque penchant, c'eſt ſur l'abſtinence des viandes, & ſur le dogme de la Metempſicoſe. On peut conclure de là qu'il étoit Pitagoricien, ce qui

n'eſt chez les Turcs ni nouveau, ni extraordinaire, puiſqu'il y a une Secte particuliere de Mahometans toute dévoüée aux préceptes de ce Philoſophe; & l'on ſait bien que le Pithagoriſme eſt en grande réputation dans tout l'Orient.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il fait paroître tant d'attachement pour les Indiens qui ſont les gens du monde les plus rigides obſervateurs de l'abſtinence, & les plus zélez partiſans de la Doctrine de Pithagore, comme nous l'apprenons de nos Voyageurs modernes.

Quoi qu'on ne puiſſe pas dire qu'il ſoit antiquaire, il paroît neanmoins grand amateur des antiquitez, & grand admirateur des nouvelles découvertes pourvû qu'elles ſoient importantes, & dignes de l'aplication d'un homme ſage: Mais il n'aprouve pas cette eſpece de curioſité, qui ne va qu'à ramaſſer des medailles, des images, des portraits, & mille autres bagatelles qui ne peuvent ſervir ni à enrichir l'hiſtoire, ni à regler la Chronologie, ni à éclaircir aucune dificulté de conſequence que la longueur du tems a fait naître, & qui ne ſont recommandables qu'à cauſe de leur Antiquaille, de leurs caracteres éfacez, & de leur figure biſarre. Il n'eſt pas non plus pour ces petits progrés des Arts ou des Sciences, qui ne vont qu'à l'avantage de quelque métier par-

ticulier

ticulier, & qui ne servent qu'à distraire l'esprit des objets plus solides. Il aspire à quelque chose de plus grand : il aime les Antiquitez, mais celles seulement qui sont utiles à dévoiler les premiers tems, & à faire voir le monde dans son berceau, s'il m'est permis de parler ainsi; c'est pour cela qu'il apuye si fort sur les Archives des Chinois & des Indiens. Il admire les nouvelles découvertes, mais ce ne sont uniquement que celles qui peuvent contribuër à faire connoître les parties du monde qu'on ne connoît pas encore, ou qui peuvent nous donner de la construction du Ciel une idée plus juste & plus parfaite que celle que nous avons déja : Et c'est ce qu'on verra dans les Lettres qu'il écrit à Osman Adronnet Astrologue du Sultan, Tome VIII. II. Partie page 268. & dans celles qu'il adresse à Abdel Melec Muli Omar, President du College des Sciences à Fez, Tome VIII. II. Partie pag. 336. de l'original.

Il loüe souvent l'Histoire, il en récommande la lecture à ses amis, & il fait voir suffisamment dans tout le cours de ses Lettres qu'elle ne lui étoit pas inconnuë. C'est dequoi neanmoins on ne doit pas lui faire un crime, comme s'il affectoit de passer pour savant, ou qu'il employât son tems à des études qui ne convenoient pas à son emploi. Il commença de lire l'Histoire,

comme il le dit lui-même, long-tems avant que de venir à Paris, c'eſt à dire d'abord qu'il fut ſorti de ſon eſclavage de Palerme en Sicile, & qu'il pût frequenter les Academies. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il employât ſes heures de loiſir à viſiter les Bibliotheques de Paris aprés ſon arrivée en cette Ville, étant, comme il étoit, fort curieux de ſon naturel, & grand amateur des Sciences. Ses ſuperieurs lui avoient de plus ordonné de perfectionner ainſi ſes connoiſſances, & d'envoyer à Conſtantinople des extraits de ſes Lectures. Il n'en faut pas davantage pour l'excuſer en toute maniere.

Il ne reſte donc plus à preſent qu'à dire un mot de ce qui s'eſt paſſé en Orient, comme on a déja fait des évenemens d'Occident, afin que les Lecteurs qui n'ont peutêtre ni le loiſir ni la volonté de lire l'Hiſtoire des Turcs, puiſſent mieux comprendre certains endroits de ces Lettres qui y ont du raport.

Nôtre Eſpion nâquit ſous le Regne de Sultan Achmet. Sa vie fut courte, & il ne ſerviroit de rien de parler de ce qui arriva dans l'Orient entre ce Monarque & les Princes Chrétiens. Il ſufit de dire qu'Achmet étant mort, Muſtapha ſon frere fut élevé ſur le Trône Ottoman. Nôtre Auteur en parle, & dit qu'il jetta de l'argent aux

poiſſons de la Mer : Il fait encore mention de la cruauté d'Amurat IV. qui le fit étrangler. A la verité ce Prince fit dans le monde une ſi petite figure, que le peu d'Hiſtoriens qui en parlent, le regardent comme un homme plus digne du Cloître que du Sceptre.

Il fut donc dépoſé & remis en priſon, où il conſuma le reſte de ſa jeuneſſe ; & Oſman fils d'Achmet fut mis ſur le Trône de ſes peres. Il renouvella les anciennes alliances qui avoient été faites entre ſes Ancêtres & divers Princes Chrétiens : Il écrivit à Jaques I. Roi d'Angleterre & à Loüis XIII. Roi de France : Il ſecourut l'Empereur d'Allemagne contre les Hongrois, les Bohemiens, & les autres rebelles : Mais enfin étant entré en guerre avec les Polonois, ſon Armée fut batuë, & ſes afaires commencerent depuis à décliner. L'année ſuivante il fit courre le bruit qu'il avoit deſſein de faire un pelerinage à la Mêque, & fut étranglé par les Janiſſaires, qui le ſoupçonnerent de vouloir abolir cette Milice, & changer les conſtitutions de l'Empire.

Muſtapha fut encore alors tiré de ſa priſon, & placé ſur le Trône. Il éprouva bientôt aprés l'inconſtance de la fortune, car il fut encore dépoſé, & Amurat frere d'Oſman mis en ſa place.

Amurat fut un Prince Guerrier, & paſſa

pour le plus brave homme de ſon Siecle. Peu de tems aprés qu'il fut en poſſeſſion du Sceptre Ottoman, les Perſes aſſiegerent Babilone, & la prirent. Les Coſaques & les habitans de l'Ukraine lui donnerent alors quelque exercice par les violentes courſes qu'ils firent ſur les terres des Turcs, pillans & ravageans tout ce qu'ils trouverent en leur chemin. Comme le Sultan avoit beaucoup à cœur la guerre des Perſes, il fit marcher ſon Armée vers Babilone l'an 1626. & fut batu par les Perſans, vingt mille Turcs étant demeurez ſur la place. Il s'en vengea bien-tôt aprés par la mort de trente mille Perſans, d'où s'enſuivit le ſiege, ou plûtôt le blocus de Babilone, que firent alors les Turcs.

Peu de tems aprés arriva le terrible embraſement de Conſtantinople, qui conſuma le tiers de la Ville. Nôtre Eſpion en fait mention dans quelques-unes de ſes Lettres, ſur tout dans celles qu'il écrit à ſon ami Golou, qui y fit de grandes pertes.

Cet embraſement fut ſuivi de prés de la ſedition qu'excita dans la Terre Sainte le brave Facardin & le fameux Emir de Sidon, auquel ſe joignirent quelques autres mécontens d'Egipte, Baſſas & Beys. Mais Amurat ayant envoyé contr'eux une puiſſante Armée, les fit rentrer dans le devoir. Ayant enſuite attiré Facardin du côté de

Conſtantinople, le vieux Emir le ſuivit avec quarante mille hommes, qui camperent prés de la ville : Mais enfin Facardin s'étant trop fié aux careſſes & aux belles paroles d'Amurat, vint ſe mettre entre ſes grifes, & fut étranglé. Nôtre Auteur en parle au long dans pluſieurs de ſes Lettres.

Revan fut enſuite pris par les Perſans, & cette priſe fut ſuivie de la rebellion du Beglierbei de Grece, auquel tems il y eut à Conſtantinople une furieuſe peſte : Et ce fut cette année-là que nôtre Eſpion vint à Paris. A peu prés dans le même tems les Perſans mirent en fuite les Turcs devant Babilone, & les contraignirent de lever le Siege.

Amurat eut tant de dépit de tous ces mauvais ſuccés, qu'ayant aſſemblé une formidable Armée il la conduiſit en perſonne à Babilone, qu'il aſſiegea, réſolu de ne revenir point à Conſtantinople ſans avoir pris cette importante place : ce qu'il fit auſſi avec un grand carnage des Perſans. Nôtre Eſpion parle beaucoup de ce Siege, & exalte tantôt la bravoure de Schah Abbas Roi des Perſes, tantôt la valeur d'Amurat.

Au retour de cette heureuſe Campagne Amurat rentra dans Conſtantinople en triomphe, & enflé de ſes victoires il lâcha la bride à ſes paſſions, & fit une infinité de cruautez. Il mourut enfin d'une fiévre cau-

ſée par les débauches de vin & de liqueurs fortes, dont il bûvoit avec excés.

Il eut pour ſucceſſeur Ibrahim ſon frere, Prince entierement adonné aux femmes. Cependant il commença cette longue & ennuyeuſe Guerre contre les Venitiens, où il y eut tant de ſang répandu de part & d'autre, & tant de treſors dépenſez. Elle dura plus de vingt ans, & ne finit que par la priſe de Candie, ville capitale de l'Iſle de ce nom, & qui en acheva l'entiere conquête.

On parle diverſement du ſujet de cette guerre. Nos Hiſtoriens diſent qu'elle fut commencée à cauſe du fils d'Ibrahim qui fut pris par les Chevaliers de Malte, qui le firent élever dans leur Iſle : Enſuite il ſe fit Moine : Et pour le diſtinguer eu égard à ſon extraction prétenduë, on l'apella *Padre Ottomano*, ou Pere Ottoman. Nôtre Eſpion dit tout le contraire, & dit qu'il n'étoit fils que d'une Eſclave du Serrail, & qu'on ne ſçavoit qui étoit ſon Pere.

Ibrahim aimant les femmes juſqu'à l'extravagance, & ayant débauché la fille du Moufti : le Moufti, le Grand Viſir, & quelques autres Baſſas conſpirerent contre lui, & engagerent ſa propre Mere dans la Conjuration. Il fut enfin arrêté, depoſé, & aprés quelques jours de priſon étant devenu fou, il fut étranglé dans ſa priſon. Mahomet IV.

ſon fils plus adonné à la chaſſe & aux plaiſirs de la campagne, qu'à la guerre ou à l'amour, fut élevé ſur le Trône. Il paſſoit preſque tous les Etés dans quelque belle Solitude, où l'agreable ombrage des arbres, le murmure des eaux, & le chant des oiſeaux, l'attiroient comme à un Paradis terreſtre. Cela n'empêcha pas neanmoins le Grand Viſir de continuer la guerre en Hongrie, en Dalmatie, en Candie, & par tout ailleurs où il étoit neceſſaire. Nôtre Eſpion parle de tout cela dans ſes Lettres, ſelon l'ordre du tems.

On doit en finiſſant faire ſouvenir les Lecteurs, que nôtre Eſpion fait mention dans quelques-unes de ſes Lettres de divers Papiers & Journaux qui tomberent entre ſes mains, & d'un qu'il compoſa lui-même durant le tems qu'il fut aux Academies, & qui contient l'hiſtoire de ſa jeuneſſe, & ce qui lui arriva de plus memorable dans cette partie de ſa vie.

Mais de tous les Journaux étrangers ceux de Racoa, de Peſteli Hali ſon frere, & de Fouſi ſon couſin, ſont ceux dont il fait le plus de cas. Racoa étoit un Agent ſecret du Grand Seigneur à Vienne : il ne mourut que quelques années aprés que nôtre Eſpion fut arrivé à Paris, & ils entretinrent entr'eux une exacte correſpondance par ordre du Divan, comme il pa-

roît par diverſes Lettres du 1. & du 2. Tome. Mais Racoa étant enfin mort, ſon Journal & ſes autres papiers furent envoyez à nôtre Eſpion par celui qui lui ſucceda, avec une bague que Racoa lui avoit donné comme un gage qui devoit l'aſſurer qu'il l'aimeroit inviolablement juſqu'à la mort.

Ce qu'on peut dire de ce Journal, à en juger par ce que nôtre Eſpion en inſinuë dans ſes Lettres, eſt, qu'il contient des copies de toutes les dépêches que Racoa fit paſſer aux Miniſtres de la Porte, pendant qu'il fut reſident à Vienne; enſemble quelques copies des Lettres qu'il reçût de ces mêmes Miniſtres. Ces Lettres, autant que l'on en peut juger, contiennent l'Hiſtoire de tout ce qui eſt arrivé de plus remarquable dans l'Europe, mis en paralelle avec les évenemens de l'Orient, depuis l'an 1600. ou environ juſqu'à l'an 1642. que mourut Racoa. Nôtre Eſpion loüe en pluſieurs endroits ce Journal de Racoa, & principalement dans une des dernieres Lettres qu'il adreſſe à Nathan Ben Saddi de Vienne. Aprés qu'il eut reçû ce Journal il fit réponſe à Nathan, & commence par lui dire: *Ta Lettre & le Journal de Racoa me ſont heureuſement parvenus, auſſi-bien que la bague qu'il m'a donné par ſon Teſtament, &c. ſes memoires me ſerviront beaucoup, car ils contiennent l'Hiſtoire de la Cour*

d'Allemagne depuis 1600. jusqu'à sa mort ; & une Histoire plus exacte que toutes celles qui en ont été faites jusqu'ici. Je ne connois point de relations de cette nature, &c. Vol. II. 1. Partie. XXX. pag. 107. Mais dans la derniere Lettre qu'il écrivit à ce Juif il fait encore un plus magnifique Eloge de ce Journal : il loue l'élegance des expressions, la netteté & la brieveté du stile, la solidité de la matiere, la grande utilité & le grand plaisir qui reviennent de l'un & de l'autre, comme on le verra plus au long, Tom. VIII. II. Part. Lett. XVI. pag. 350.

Le second Journal est celui de Pesteli Hali, frere de nôtre Auteur, celebre par ses grands Voyages en Asie. De retour à Constantinople il eut la charge de grand Maître des Douanes, & la Surintendance de l'Arcenac. Ce Journal contient l'exacte relation de ses Voyages en Sirie, en Arabie, en Perse, aux Indes, à la Chine, en Tartarie, en Georgie, Circassie, Mingrelie, &c. enrichies de remarques choisies sur la diversité des Religions; des Loix, des Coûtumes & des formes du Gouvernement de toutes ces nations : Comme aussi de plusieurs avantures extraordinaires & agreables qu'il eut en chemin & dans les Villes, comment il se garentit des voleurs, & quelles intrigues il eut avec les Persannes & les

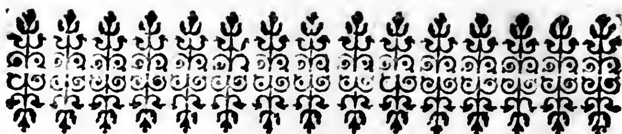
Indiennes. Nôtre Auteur proteste qu'il a lû ce Journal avec beaucoup de plaisir ; & de la maniere qu'il en parle on doit croire qu'il est composé de Memoires également utiles & agreables pour l'Histoire, pour la Philosophie, pour la Morale, & pour la Politique.

Pour le Journal de Fousi son parent, on peut conclure par diverses Lettres de nôtre Espion qu'il n'est pas moins excellent que celui dont on vient de parler. Il a cet avantage par dessus l'autre qu'outre les voyages de Fousi dans tous ou dans la plûpart des païs ci-dessus mentionnez, l'on y trouve la relation de ceux qu'il a faits dans les regions Meridionales, où il a parcouru les principaux endroits de l'Afrique. C'est de cette derniere partie que nôtre Espion paroit principalement satisfait, & c'est là où il a trouvé la description des païs qui ne lui étoient pas entierement inconnus. En un mot, aprés qu'il eut lû ce Journal il se sentit tant d'afection pour son Parent qui en est l'Auteur, qu'il le recommanda à Pesteli Hali son frere & à un Bassa, comme un homme digne de la bienveillance du Sultan, & d'une fortune qui répondit à ses talens. Il n'en faut pas d'avantage pour nous persuader avec justice que ce Journal n'étoit pas étofé de contes chimeriques, de fables Romanesques, & de froides baga-

telles ; mais qu'il étoit enrichi de quelque chose d'illustre & d'extraordinaire.

Si ceux donc qui donnent cet ouvrage au public, & qui n'épargnent ni leur peine ni leur bourse pour tâcher de recouvrer les Journaux dont on vient de parler, ont le bonheur d'y réüssir, l'on ose se promettre que ces pieces seront également utiles & agreables.

FIN.



PREFACE

PARTICULIERE.

IL n'eſt point de paſſion plus naturelle à l'homme que la curioſité, & ſur tout lors qu'il eſt queſtion de choſes conſiderables, ou par elles-mêmes, ou par la maniere dont elles ont éclaté dans le public. L'ouvrage qu'on donne ici peut être mis au rang de ces choſes conſiderables, ſoit qu'on faſſe attention à l'importance des matieres qu'il traite, ſoit qu'on regarde le caractere de ſon Auteur.

Il n'y a donc point de doute que les Lecteurs judicieux ne ſoient bien aiſes de ſavoir où il a été composé, & comment il eſt ſorti des mains de ſon Auteur, qui avoit, ce ſemble, tant d'interêt à le tenir caché.

Quoi qu'on puiſſe dire que tout ſe dévelope à la fin, & que les ſecrets ne vivent d'ordinaire qu'un certain tems: on peut dire auſſi qu'il arrive ſouvent des choſes dont il ſeroit dificile de dire le commence-

ment. Si l'on juge par exemple du Testament politique du Cardinal de Richelieu *par l'importance de cet ouvrage, & par le but qu'avoit ce Ministre en le composant; l'on conviendra, je m'assure, que son intention n'étoit pas de le rendre public: Cependant il est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, sans que personne puisse dire au vrai comment il y est venu. Ceux qui lisent avec discernement jugent d'un livre par lui-même, & pourvû qu'ils le trouvent bon, ils ne se mettent gueres en peine de savoir ni où, ni par qui il a été composé, ni de quelle maniere il est sorti des mains de son Auteur. Que ce soit une fiction ou une verité, qu'importe? La raison n'est-elle pas de tous les tems & de tous les païs? Un ouvrage se soûtient, le bon sens y regne par tout, que faut-il de plus pour le rendre recommandable?*

On pourroit donc se dispenser de donner ici aucun éclaircissement: cependant pour ne pas donner la peine aux Lecteurs de faire des conjectures inutiles, je juge à propos de leur dire, que c'est l'ouvrage d'un Arabe que le Grand Seigneur avoit envoyé à Paris pour observer les mouvemens des Cours de l'Europe, & sur tout celle de France.

Comme Paris est une Ville fort celebre, & le centre, s'il faut ainsi dire, des sciences & de la politesse, il y a quelques an-

nées qu'un ſavant Italien eut envie d'y faire un voyage. Il ne l'eut pas plûtôt vûë qu'il fut charmé de ſa magnificence, & aprés l'avoir examinée il trouva que la renommée avoit demeuré au deſſous de la verité. Comme les gens de merite ont mille moyens de faire des connoiſſances, nôtre Italien en fit beaucoup en peu de tems de l'un & de l'autre ſexe, & fut ſi charmé de l'eſprit & de la beauté des Dames, qu'il ne pût ſe reſoudre à retourner dans ſon païs avant le retour de la belle ſaiſon.

Pendant qu'il goûtoit à ſouhait les douceurs d'un divertiſſement complet, une fâcheuſe avanture arrivée à ſon Hôte le contraignit à changer de logis. Le haſard le conduiſit chez un Vieillard de ſon païs, où il prit un apartement. Un jour qu'il étoit ſeul dans ſa chambre il apperçût une porte qui paroiſſoit condamnée, c'étoit un cabinet dont on ne ſe ſervoit plus: Il l'ouvre, & voit un gros monceau de papiers entaſſez confuſement les uns ſur les autres, & en aſſez bon état, à la pouſſiere prés qui les avoit beaucoup ſalis. Aprés y avoir jetté les yeux il reconnut que l'écriture étoit Arabe: Et comme il avoit une parfaite connoiſſance de cette langue, il les parcourut négligemment, & trouva qu'il y étoit traité d'affaires d'Etat: qu'il y avoit des relations de Paix & de Guerre: preſque

toute l'Histoire du Cardinal Mazarin ; une description des Guerres civiles de la France, &c. Il jugea par là que ces papiers étoient de consequence, & craignant qu'ils ne lui échapassent, il ne songea qu'aux moyens de les faire passer en lieu de seureté : il ne l'eut pas plûtôt fait, qu'il voulut s'éclaircir à fonds de ce qu'ils contenoient. Il fut si content de l'examen qu'il en fit, qu'il les jugea dignes d'être traduits, & crût rendre un grand service à sa patrie de lui faire part d'une chose qu'il estimoit comme un rare bijou. Il resolut donc de les traduire en Italien, & de commencer au plutôt. A peine avoit-il commencé qu'il reçût des lettres qui l'obligerent à quitter Paris pour s'en retourner en Italie. Ce changement n'en fit aucun à son dessein, qu'il reprit aussi-tôt qu'il fut de retour chez lui. Plus il avançoit la traduction de ces Memoires, plus il les trouvoit de son goût. Le plaisir qu'il prenoit à son travail, & l'impatience qu'il avoit d'en régaler le public, le firent travailler avec tant de rapidité, qu'il eut bien-tôt dequoi composer un Volume d'une raisonnable grosseur. A mesure que ce premier s'imprimoit il expedioit le reste : Et comme il y donnoit tout son tems, la suite ne fut pas long tems attenduë.

Les premiers Tomes furent si favorable-

*ment reçûs, que la premiere édition fut vendüë presque aussi-tôt qu'elle fut achevée. On ne parloit dans toute l'Italie que de l'*Espion des Cours de l'Europe; *& l'on en faisoit une seconde Edition lors qu'un Anglois de consideration parti de Londres pour voyager en Italie, passa par Ferrare, où il trouva des personnes de sa connoissance qui l'obligerent à y faire plus de sejour qu'il ne s'étoit proposé. Et comme on savoit qu'il étoit homme de Lettres, & qu'il aimoit la conversation des Savans, on lui fit faire connoissance avec Jule de Medicis de la Maison des Ducs de Florence, Medecin celebre, & illustre par son savoir autant que par sa naissance. Cet excellent homme est trop connu dans la Republique des Lettres pour qu'il soit necessaire de faire ici son portrait: la Renommée qui n'est occupée qu'à publier les loüanges des grands Hommes, y a pourvû, & a pris soin de le faire connoître à toutes les Nations de l'Europe. Il sufit de dire en general que c'est un fonds prodigieux de literature, qu'il a un savoir universel, & qu'il est, s'il faut ainsi dire, une Bibliotheque ambulante.*

Nôtre Anglois qui étoit homme de mine & de merite, fut reçû autant bien qu'il pouvoit le desirer; force honnêtetez de part & d'autre, & des assurances reciproques d'estime & de consideration. La plus grande

*partie de la conversation roula sur les belles Lettres, & sur les productions de l'esprit. On parla de l'*Espion des Cours de l'Europe. *L'Anglois raconta ce qu'il en avoit oüi dire d'avantageux en Italie, & témoigna qu'il seroit bien aise de l'avoir. Jule de Medicis lui dit qu'on en faisoit une seconde édition, qu'il ne restoit rien de la premiere, mais qu'il avoit moyen de le satisfaire. Il entra sur cela dans sa Bibliotheque, & lui apporta huit Tomes du livre en question, qu'il le pria de recevoir. L'Anglois considerant qu'il ne pouvoit pas attendre que la seconde édition fut achevée, & que le livre pouvoit être remplacé dans quelques mois, fit les ceremonies que la bienseance l'obligeoit de faire, & accepta le present, à condition d'en faire un autre, qui fut une montre fort propre, faite par l'un des meilleurs Maîtres d'Italie.*

L'Anglois partit de Ferrare dix ou douze jours aprés, visita le reste de l'Italie, continua son voyage par l'Allemagne, & se rendit enfin en Hollande, où ses affaires l'obligerent de passer l'Hiver. L'idée magnifique qu'il s'étoit faite de son livre par le bien qu'on lui en avoit dit à l'avance, fut plûtôt augmentée que diminuée par la lecture qu'il en fit. Aussi content de la traduction Italienne que l'Italien l'avoit été des Manuscrits Arabes, il crut devoir à

ſa Nation la même déference que celui-ci avoit eüe pour la ſienne. Pour cét éfet il écrivit à un fameux Libraire de Londres ; auquel il fit l'anatomie du livre, & offrit de le lui envoyer pourvû qu'il voulut entreprendre d'en faire faire la traduction par une perſonne qu'il lui nommoit. Le Libraire accepta le parti : Le livre fut envoyé traduit, & imprimé ; & c'eſt ſur la traduction Angloiſe qu'on a fait celle-ci. On y a apporté toute la fidelité poſſible, & l'on ne s'eſt donné qu'autant de liberté qu'il en falloit pour ne pas parler Anglois en François. On a ajoûté, pour la commodité du Lecteur, un Sommaire à la tête de chaque Lettre, & l'on a retranché certaines Prieres à la Turque qui revenoient ſouvent, & qu'on n'a regardé que comme des repetitions inutiles.

Le bien qu'on dit d'un Ouvrage dans une Preface n'eſt pas toûjours une preuve aſſurée de ſon merite ; mon deſſein n'eſt pas d'en impoſer à perſonne : il eſt juſte que le Lecteur demeure dans tout ſon droit, & qu'il juge par lui-même du Livre qu'on lui donne ici. Cependant on oſe dire qu'il trouvera une varieté qui ne lui déplaira pas. L'Auteur paroît ſenſé & bien inſtruit : il ſçait égayer les ſujets les plus ſecs, & il n'y a pas juſques aux bagatelles qui n'ayent leurs agrémens. On y trou-

vera de la Philosophie, de la Morale, de l'Histoire, de la Politique, & de la Galanterie. Un sejour de quarante-cinq ans à Paris lui a fait voir plusieurs grandes revolutions: Il a vû mourir deux grands Ministres; Il a vû faire des Traitez de Paix, & les a vûs rompre plus d'une fois; Il a vû les Princes du Sang en Guerre avec leur Souverain, & Marie de Medicis s'enfuïr de la Cour, & mourir dans son exil.

Il parle du dedans de plusieurs Etats, de Batailles Navales, de Sieges de Places, de la mort du Duc de Beaufort, &c. Il dit librement ce qu'il pense de chaque Prince Chrétien en particulier, & parle de tout sans aigreur & sans passion: Son stile est simple & net, mais vif & animé: Il y a par tout de l'esprit & de l'érudition, & il paroît que l'Auteur avoit une bonne connoissance de l'Histoire ancienne & moderne. Il raisonne sur les causes des soulevemens & des bouleversemens des Etats, non en Barbare, mais en habile Politique & en sage Philosophe. Ses raisonnemens sont assez libres, & remplis de pensées solides & ingenieuses. Lors qu'il écrit à ses intimes amis il daube les mauvais endroits du Gouvernement Ottoman, & la cruauté des Sultans & de leurs Ministres, & l'on ne peut pas plaisanter plus agreablement qu'il le

fait sur certaines coûtumes des Chrétiens qu'il ne trouve pas à son gré.

A tous ces agrémens qui sont fort capables de faire lire un gros Volume sans s'ennuyer, on peut ajoûter que nôtre Auteur n'ayant eu aucun interêt de déguiser la verité, l'on ne court aucun risque d'être trompé. On ne sçauroit dire la même chose des Auteurs Chrétiens, qui ont des peines à craindre & des recompenses à esperer, & dont les Histoires sont d'ordinaire autant de Panegiriques, où la verité est cruellement déchirée. L'un détruit ce que l'autre a posé, & plus on lit d'Histoires, plus on demeure convaincu de la partialité des Historiens. Les uns font des Heros des plus petits Princes; les autres proposent des Tirans comme des modéles de justice & de clemence, les autres enfin parlent des meilleurs Princes qui ayent jamais été comme de monstres du genre humain; & cela d'ordinaire parce qu'il ne leur est pas permis de dire la verité. Il n'y a gueres de Princes qui ne prétendent à l'immortalité; & ceux qui en sont les moins dignes en sont souvent les plus entêtez. Il n'y a point de General d'Armée qui ne veüille toûjours se faire honneur de la victoire; presque point de Prince qui veüille avoüer ses pertes, & qui ne tâche à les diminuer. Delà vient l'incertitude de l'Histoire; delà vient qu'une

même action est rapportée avec des circonstances si diferentes, qu'on ne sait où prendre la verité. Cette confusion n'est pas seulement pour les évenemens de l'antiquité; elle est aussi pour ceux de nos jours, qui sont arrivez sous nos yeux par maniere de dire, ou qui ont tout un Royaume pour témoin. C'est tout le contraire de nôtre Auteur, qui parle de tout sans passion & sans interêt, & qui n'a été poussé ni par la crainte des peines, ni par l'esperance des gratifications. Il écrit à des Turcs, il rapporte ce qu'il sait librement & de bonne foi; & s'il se trompe quelquefois, comme il arrive aux plus honnêtes gens de se tromper, c'est plûtôt la faute de son esprit, que celle de son cœur. On en jugera mieux aprés la lecture.

Si la pluralité des éditions forme un préjugé favorable pour le merite d'un livre, celui-ci doit être de grand prix. Les Nations les plus polies & les plus sçavantes de l'Europe ont voulu qu'il parlât leur langue. Combien de fois n'a-t'il pas été imprimé en Italie, qui a été la premiere qui l'a tiré du païs Arabe? L'Angleterre l'a mis cinq à six fois sous la presse en huit Volumes. La France en fit paroître un il y a quinze ou vingt ans; mais si défiguré qu'on en retrancha des Lettres entieres, & substitua d'autres qui ne furent jamais

de l'Auteur. Ce Tome, tout estropié qu'il étoit, fut contrefait à Amsterdam tout tel qu'il étoit venu de Paris, sous le titre de l'Espion du Grand Seigneur. *Cologne lui rendit il y a environ trois ans ce qu'on lui avoit ôté à Paris, & en donna cinq autres Tomes en François, avec le titre d'*Espion dans les Cours, &c. *Ces cinq Tomes, ou la plûpart, ont été traduits & imprimez en Flamand. L'Edition de Cologne a été contrefaite en France, tronquée & mutilée comme la premiere fois; destinée ordinaire des Livres étrangers trop sinceres qui se contrefont en France, où il n'est pas permis de dire la verité, à moins que ce ne soit des veritez qui fassent honneur à l'interêt dominant. En voici une seconde Edition de Cologne, aussi fidele qu'on puisse la souhaiter, plus correcte que les precedentes, & enrichies de Figures appropriées aux differens sujets.*

TABLE ALPHABETIQUE

De certains mots Turcs & Arabes qui se rencontrent dans cet ouvrage.

A.

A*Araf*, est un lieu que les Turcs mettent entre le Paradis & l'Enfer, tel à peu prés qu'on dit qu'est le Purgatoire.

Alla, le nom de Dieu.

B.

B*Assa*, est un titre d'honneur qu'on donne aux Gouverneurs de Provinces & aux Conseillers privez du Grand Seigneur.

Barbier Aga, le Barbier du Sultan.

Bei, Seigneur.

Beglierbei, Seigneur des Seigneurs ; à peu prés comme qui diroit Duc ou Prince.

Bostangi Bachi, Intendant des Jardins & Fontaines du Sultan.

C.

C*Adilesquier*, Chef de Justice.

Cadi, un Juge.

Corban, sacrifice d'un Mouton qu'on coupe en pieces, & qu'on distribuë aux Pauvres.

D.

D*Ivan*, le Conseil privé du Grand Seigneur. C'est aussi un lieu élevé dans une Sale, ou quelque autre Chambre exhaussée.

Dimalma, jour d'une grande Fête.

E.

EMir, Seigneur.

H.

HAſnadar Baſſi, premier Treſorier du Grand Seigneur.

I.

IMaum. Miniſtre ou Clerc d'une Moſquée.

Janiſſaire Aga, le General des Janiſſaires.

K.

KAimakam, Lieutenant Député, ou Gouverneur d'une Ville : Le Lieutenant du grand Viſir. C'eſt une qualité qu'on donne par excellence à celui qui gouverne Conſtantinople en l'abſence du Grand Viſir.

Kiaya, Lieutenant des Janiſſaires.

M.

MInaret, Tourette, ou Clocher d'une Moſquée.

Mollah, Docteur, ou Predicateur.

Mucerman, Charetier, ou Voiturier.

Muſulman. Vrai-croyant, homme reſigné à la volonté de Dieu. C'eſt un titre que les Mahometans ſe donnent, parce qu'ils ſe croyent les ſeuls Elûs de Dieu.

R.

REis Effendi, Secretaire d'Etat.

S.

SElictar Aga, celui qui porte l'Epée du Sultan.

Seraſquier, General d'Armée.

Sultan, Roi, ou Empereur.

T.

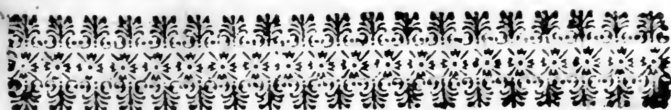
TEfterdar, Sur-Intendant des Finances.

V.

VIſir Azem, le premier Miniſtre d'Etat.

Fin de la Table Alphabetique.

L'ESPION



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS

OU

MEMOIRES POUR servir à l'Histoire de ce Siécle, depuis 1637. jusqu'à 1682.

LETTRE I.

A son Ami Dinet Golou.

De sa Captivité de Palerme, & de son emploi.

L'Etat où je suis à present me fait souvenir des longs & ennuyeux jours d'Esclavage que nous avons passez ensemble à Palerme. Combien vaines étoient les larmes que l'ennui de nôtre servitude nous faisoit répandre ? Cependant il ne nous

Anno 1637.

1637. arriva rien que ce qui arrive d'ordinaire aux autres hommes : mais tu étois trop jeune pour soûtenir les chaînes, & je ne connoissois pas assez le monde pour concevoir le malheur où m'avoit réduit la Fortune.

Tu es maintenant à Constantinople où tu as tout ce que tu peux desirer, & je m'en vais à Paris où il faudra que j'aye soin de mille choses. Constantinople & Paris sont à la verité les deux plus grandes Villes du monde, mais bien diferentes pour la maniere de vivre, pour les habits, pour la langue, & pour la Religion. Tu es à present au milieu des plaisirs avec tes amis, tes enfans, ta femme, & tu as la liberté de professer ta Religion, qui est la veritable, & de le faire publiquement dans les Mosquées que nos peres ont bâties. Tu es de plus élevé aux honneurs, & je m'en vais au contraire chez les Infidéles, des Idolâtres, & des Heretiques, où je serai obligé de vivre avec des gens dont les inclinations & les coûtumes sont fort diferentes des nôtres. Je m'en vais enfin parmi des gens qui sont les veritables paons du Demon. L'excessive liberté qu'ils se donnent est bien diferente de celle dont on joüit avec un veritable repos d'esprit ; puisqu'ils font mille choses qui traînent le repentir aprés elles.

La Philosophie des Stoïciens que j'ai aprise durant ma captivité, m'a fait comprendre combien il est important à l'homme de se connoître soi-même. Tu peux te souvenir qu'au commencement de nôtre Esclavage ton Maître & le mien avoient des manieres de vivre aussi opposées que nos genies étoient diferens.

Je ne voulois employer mon tems qu'à lire & à écrire ; & les veilles ne me fatiguoient point, pourvû que je veillasse pour apprendre quelque chose. Tu étois au contraire toûjours occupé à divers ouvrages de la main, & tu ne pensois gueres que le Ciel te destinoit à porter l'Epée, & par consequent aux exercices de la guerre.

Combien de choses dont nous rions à present souf- 1637.
frîmes-nous alors ? Tu étois toûjours aux fers, & moi toûjours en prison dans une fosse : Tu étois batu parce que tu ne voulois pas lire, & j'étois déchiré de coups pour ne vouloir pas broder.

Quoique je lûsse Seneque, je ne pouvois pardonner à mon Maître les coups de bâton qu'il m'avoit donnez. Mes souffrances étoient bien plus grandes que les tiennes. J'étois persecuté parce que j'aimois à lire, & l'on vouloit te faire étudier quoique tes inclinations fussent entierement diferentes des miennes. Un traitement si rigoureux me fit prendre la résolution de me cacher dans une cave, où je n'avois ni pain, ni eau. Tout mon bien étoit mon Seneque, & j'étois résolu de finir mon esclavage par la mort ; tant ce Philosophe Stoïcien m'avoit persuadé de ne plus vivre. *Tu es si prés de la mort*, me disoit-il, *& cependant tu es Esclave*. Juge par l'autorité de ce grand homme, combien forte devoit être ma tentation. Pendant que j'étois ainsi caché, mon Maître me cherchoit vainement dans le Jardin, dans l'Ecurie, dans la Cuisine, & ne se donnoit pas moins de peine pour me trouver, que j'en prenois pour empêcher qu'il ne me trouvât. Mais enfin je pris le meilleur parti, & ce fut celui de vivre & de pardonner.

Mon Maître doit la vie à Seneque : il m'apprit si bien à pardonner les outrages, que mon desespoir se convertit en respect. Je n'eus plus envie de mourir. Je ne me senti plus le même courage, & la crainte me fit pardonner à mon Maître. Tu n'as point sçû cette avanture, parce que je me retirai à la Campagne, & que tu fus racheté dans le tems que je n'étois pas à Palerme. J'avois tant d'attachement à mes études, que mon Maître vaincu par mon opiniâtreté, me permit de m'y apliquer, & eut même honte de demeurer dans l'ignorance, pendant que je ne songeois qu'à multiplier mes connoissances. Pendant quatre ans & quatre mois que dura ma servitude, le Précepteur de Neron me donna les premieres tein-

1637 tures de la morale. Aprés cela je visitai les Academies, où j'écrivis le journal de ma vie. Plutarque, Tite-Live, & Tacite me firent oublier les noms odieux de Maître & d'Esclave.

Les Exemples de tant de grands hommes, dont les fameux Auteurs nous décrivent l'Histoire, ceux de tant d'Empereurs, de Rois, & de Capitaines, Maîtres ou Esclaves de leurs passions; les uns morts du poison qui leur a été donné par leurs Amis; les autres surpris & tuez par l'Epée; d'autres persecutez par leurs Peres ou par leurs Fils; quelquefois par leurs femmes, & souvent par leurs Compatriotes & par leurs Esclaves, me disposerent à soufrir patiemment l'état auquel j'étois réduit, & à reconnoître que l'honnête homme n'est jamais Esclave, en quelque endroit qu'il puisse être lors qu'il est capable de trouver son maître en soi-même. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'à sçavoir se posseder pour soûtenir sans peine les états de la vie les plus fâcheux; & dans quelque extremité où l'on soit réduit, un homme sage se trouve toûjours heureux, quand il se compare à de plus malheureux qu'à soi. J'avois alors le temps de faire mille bonnes choses que je n'aurois jamais faites, si je n'eusse pas été dans l'état où je me trouvois.

Considere combien les livres nous apprennent de choses, & combien davantage nous en apprenons par les disgraces qui nous arrivent. Nous voyons les maux comme dans une perspective, mais les biens ne nous paroissent qu'en racourci. Nous nous affligeons quand il nous arrive des disgraces, & que la Fortune nous abandonne. Quand j'étois chez moi je vivois en repos, parce que je pensois à servir, & à present que je sers, je me fais des peurs continuelles de ne plaire pas. Combien Amurat a-t-il envoyé de gens en l'autre monde, où ils attendent le jugement universel? Et combien plus y en envoyera-t-il par le moyen du Siege de Babilone, où il va en personne, portant avec soi la terreur, & amenant au

tant de forces qu'il en faudroit pour ruiner l'Empire des Perses ? 1637.

Il m'ordonne d'observer les démarches des Chrétiens & de l'en informer avec toute l'aplication & toute l'exactitude possible. Il veut que dans les affaires douteuses je lui écrive mon jugement, & non celui des autres. Il ne veut pas que je sois court, & il souhaite que je m'étende dans mes explications, pour ne laisser rien d'équivoque. Il aime mieux que je sois ennuyeux, que de paroître éloquent par des relations concises. Il m'ordonne de recevoir les avis de Racoa de Vienne, & d'informer le Juif Donaja, qui reside à Gennes, de tout ce qu'il faut qu'il sache, afin que tout ce qui se passe en Allemagne, en Italie, & en France, soit écrit aux Ministres du Divan.

Le Secretaire d'Etat, qui dispose de tout ce qui s'écrit, a ordre d'enregistrer mes lettres & de les examiner. *C'est un Ministre qui enregistre toutes les lettres importantes qui regardent les afaires de l'Etat* Il peut ou par caprice, ou par ignorance rendre criminelle l'exactitude avec laquelle j'obeïrai : Il n'a qu'à dire que je suis un fou, ou que j'écris des faussetez. Cet enregistrement m'embarasse ; car comme plusieurs petites choses peuvent d'abord paroître trés-bonnes, & souvent dignes de loüange, à cause de la nouveauté, elles peuvent aussi paroître méprisables & dignes de censure, lorsqu'on en vient à l'examen.

Je te dis en ami ce que j'ai sujet de craindre, & je ne te dis rien de ce qui pourroit te faire croire que j'ai sujet d'esperer. Nos Souverains sont puissans, & ils se distinguent de tous les autres Potentats du monde par la hauteur avec laquelle ils donnent leurs ordres : & il n'y a point d'Empire où les peines & les récompenses fassent de si grands éfets. Tu sçais le reste : Il seroit superflu de t'en dire davantage, parce que ce sont des choses que les Princes n'écoutent pas volontiers.

Explique-moi mieux la nouvelle qui court de Mussuladin Aga. Il m'écrit qu'un creancier auquel

1637. il devoit une chemise, étant mort il en avoit mis le prix dans les mains du défunt, & s'étoit retiré. Cette nouvelle maniere de payer ses dettes me paroît fort extraordinaire. Il y a un Auteur, je ne me souviens pas s'il est Grec ou Latin, qui raporte une avanture assez semblable à celle-ci, d'un homme qui trouvant son Cordonnier mort, jetta dans sa boutique le prix des Souliés qu'il lui avoit faits. Il y a de la vertu dans ses actions, pourvû que l'ostentation n'y ait point de part : Mais si cela se fait par vanité, je ne saurois me persuader que la negligence que nous avons euë de payer nos dettes pendant que nos creanciers étoient en vie, puisse être excusée par le soin que nous prenons de le faire aprés leur mort.

Les Morts ne manquent de rien en l'autre monde : ce sont les vivans qui ont besoin de secours en celui-ci, & qui soufrent beaucoup quelquefois lors qu'ils ne sont pas payez ponctuellement. Les Anciens n'ont jamais pû bien expliquer les excez que les passions font faire aux hommes, & les modernes n'y ont pas mieux réüssi. Quelquefois ils sont justes jusques à la superstition, & quelquefois injustes jusques à l'excez. Le Sultan Mustapha fut fort charitable envers les pauvres : Il ne se contenta pas de donner la vie aux Bêtes selon le precepte de Pithagore, il poussa la simplicité si loin, qu'il n'y a point d'exemple qu'aucun Prince ou Saint soit allé jusques-là, car il jettoit dans les Viviers & dans les Rivieres des pieces d'or aux poissons, & disoit pour raison, que plus un Aumône étoit secrette, plus étoit-elle agreable à Dieu, & que ces Animaux ne diroient jamais rien de celle qu'il leur faisoit.

Tu me feras réponse à ton loisir & à ta commodité. Dieu te donne ce qui t'est necessaire ; & que nôtre Grand Prophête te donne toûjours des témoignages de sa faveur.

LETTRE II.

A un Chrétien Allemand.

Sur la mort de sa Femme, & sur l'envie qu'il avoit de se retirer dans une Maison Religieuse.

JE te suis obligé de vouloir me faire confidence de tes pertes. Un autre que moi auroit eu de la joie d'apprendre tes deux avantures ; mais comme je ne crois pas que la perte d'une femme soit un grand mal, je ne croi pas non plus que ce soit un grand bien de se faire Moine. Je ne saurois m'empêcher de te dire que je trouve ta résolution trop précipitée pour pouvoir l'aprouver. Tu n'es pas la cause de la perte que tu as faite, & cependant tu veux te retirer dans un Convent pour en faire penitence, comme si c'étoit un crime que tu eusses commis. On s'épargne bien des chagrins, quand on prend avec moderation les choses dont on n'est pas absolument le maître.

Faut-il te macerer parce que ta femme est morte, puisque ce n'est pas toi qui l'as tuée ? Si tu l'aimois parce qu'elle étoit sage, il ne t'est pas impossible d'en trouver une autre qui le soit autant. Si tu étois charmé de sa beauté, il y en a assez d'autres qui peuvent plaire ; mais si tu étois las d'être Mari, pourquoi l'es-tu de ne l'être plus ? Dis-moi, que feras-tu dans le Convent où tu es renfermé ? Les Carmes sont sages à la verité, mais il y a bien des choses qu'ils ne savent pas. Il est vrai qu'ils sont trés-devots, mais ils pechent comme les autres : ils sont hommes, & hommes de trop grande austerité. Comment peux-tu t'accoûtumer si-tôt au genre de vie que tu as choisi, & devenir tout-à-coup chaste & sobre ? pour moi qui suis Chrétien comme toi, & plus moderé dans les plaisirs

1637. que tu l'as été jusqu'ici, je ne sçaurois comprendre ce que je vois dans l'ordre où tu es entré, ni me figurer comment un homme nu-pieds, sans chemise, vêtu d'un habit de grosse laine, sans Couronne & sans Armées, commande absolument, je ne dis pas à un autre homme, mais même à plusieurs, qui lui obeïssent aveuglement en toutes choses.

Pour bien vivre dans cet ordre, il faut jeûner; l'on ne pardonne pas les fautes les plus legeres; il faut que tu remercies celui qui t'ofence. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il faut continuellement combattre, & qu'il n'y a gueres de certitude pour la Couronne qui doit en être le prix. Ton meilleur ami est obligé de te trahir, & tu ne seras, s'il faut ainsi dire, privé des Elemens, que pour te faire desirer l'usage de l'Eau, de l'Air, de la Terre & du feu. Je ne saurois me persuader qu'il faille tant de choses pour faire un Saint; car si tu aime Dieu autant que tu le peux, & que tu vives comme si tu devois mourir tous les jours, je suis persuadé que tu vivras & mouras en juste. Fais-moi réponse, & m'apprens, si tu trouve que ce que je t'écris est conforme à la droite raison, ou si je suis dans l'erreur. L'amitié que j'ai pour toi m'a obligé de t'écrire de cette maniere, & de te parler de tout ce qui te concerne; parce qu'aprés que tu auras pris ta derniere resolution, je te verrai plus volontiers soufrir tous les maux imaginables avec constance, que de te voir changer avec desordre. Il y a une infinité de gens qui ont abandonné avec honte les Places où ils étoient entrez en triomphe; & combien y en a-t-il qui par un coup de desespoir ont fait des folies qui paroissoient des actions de pieté, & qu'ils n'auroient jamais entreprises, s'ils avoient été dans leur bon sens.

Nous lisons dans nos Histoires que plusieurs grands hommes se sont fait circoncire pour faire societé avec les Juifs, & pour apprendre leur Religion, parce qu'ils trouvoient leur ancien Temple magnifique, venerable, saint & majestueux. Nous lisons aussi que

Pithagore s'habilla de blanc, & passa quelque tems avec les Solitaires du Mont-Carmel, pour apprendre les Misteres de leur Religion. La curiosité de ce grand homme fut le sujet de son voyage, & l'ignorance inspira le même dessein à d'autres. Ce n'est pas le desir de t'instruire qui t'a fait entrer dans le Convent, mais plûtôt l'affliction de la perte que tu as faite. Prens garde que le repentir ne t'en fasse sortir; ce qui seroit un excez de folie. Les Juifs sont à present vagabonds, sans Loi, sans Royaume, sans Autels; & s'il en faut croire l'Alcoran ils seront metamorphosez en ânes, qui porteront en Enfer les ames des méchans Mahometans. Qui sait dequoi deviendront les Carmes? Ils disent qu'Elie n'est pas mort, & qu'il reviendra sur la terre, pour combattre des gens qui troubleront le monde par l'établissement d'une nouvelle Religion. Demeure toûjours où tu es, ou retourne sans retardement où tu étois, de peur qu'y demeurant trop long-tems, & en voulant sortir dans les formes, tu ne fasses une faute, que Dieu ne te pardonneroit pas aisément; ce qui ne manquera pas d'arriver si tu viens à te mettre en tête que tu ne peux trouver le chemin du Ciel, qu'éloigné du bruit de ce monde. 1637.

Si tu ne trouve pas bon le conseil que je te donne, prens-en un meilleur; mais sur tout conduis-toi de maniere que Dieu ne puisse pas un jour te reprocher, qu'un Moldave t'a donné un bon conseil, & que tu n'en as pas profité. Le pire des Ottomans pourroit te donner le conseil que je te donne comme Chrétien; & n'y auroit rien de surprenant qu'un Turc t'en donnât un meilleur. Ces Barbares sçavent assez bien la Morale, & peuvent en faire des leçons aux autres, quoi qu'ils ne la pratiquent pas toûjours eux-mêmes: C'est assez le defaut de tous les hommes: La vertu & la verité sont respectées par tout. Tourne-toi de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi, tu trouveras par tout des Impies, qui blasphêment la Divinité; mais la veritable vertu a cela de particulier, qu'elle se fait toûjours respecter, & même

1637. par les gens les plus perdus. Aussi le vertueux n'est jamais dans une misere extrême, parce que la vertu est sa propre récompense, & se fournit un bien que l'on ne sçauroit lui ravir.

Consulte encore une fois ton courage & tes forces, & prens une meilleure résolution, si tu n'es pas encore tout-à-fait déterminé à la premiere. Je te saluë, & prie Dieu de te donner dans ta solitude les plaisirs des bienheureux, en cas que tu ne sois point Hipocrite, & que tu ne te sois pas encore repenti de ta résolution.

LETTRE III.

A son Cousi Fousi.

Pour l'exhorter à aimer Dieu, sa Religion, & le Grand Seigneur.

JE t'aprens que je suis en vie, & en bonne santé. Je n'ai point eu de tes nouvelles; & c'est peut-être parce que tu me crois mort. Je suis le premier à te saluër par lettre, quoi que tu eusses dû me prévenir. Si tu as honte d'être mon parent, prens-t'en à tes pere & mere, qui sont cause que nous sommes de la même Famille. Mais ne les paye point d'ingratitude, & n'oublie pas le bien que je t'ai fait. Tu sauras à present où je suis, & où je vais; & il ne tiendra qu'à toi de me faire réponse. Profite cependant du conseil que je te donne, quoique tu ne m'en demande pas. Sois devot dans ta Religion sans être Hipocrite, & souvien-toi qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que Mahomet est son Prophête, son Favori, & son Ambassadeur. Aprés cela, aime ton Maître, & borne tous tes souhaits à executer ses volontez. Embrasse ton pere de ma part; & baise ta mere pour l'amour de moi, & la saluë comme ma sœur & mon amie, qui sont les titres les plus tendres que l'antiquité ait pû inventer pour les personnes qui ont les mêmes sentimens d'affection. Vis heureux, & sois toûjours chaste.

1637.

LETTRE IV.

A un de ses intimes amis, Page de la Sultane Mere.

Pour lui recommander ses interêts à la Porte. D'un prodige arrivé en Allemagne, & d'un Vaisseau Anglois.

VOici la quatorziéme année que tu passe dans le Serrail, où malheureusement tu as toûjours été au service des femmes. Rends aujourd'hui service à un homme, qui est assurément quelque chose de plus qu'une femme. Tu sais que la confiance que nous avons l'un en l'autre est parvenuë en un point de nous faire remarquer nos fautes mutuelles sans que nous nous enformalisions. A present que je suis éloigné, & plus exposé par consequent aux atteintes de l'envie, souvien-toi des interêts de ton ami. Sois nuit & jour aux écoutes pour la conservation de ma vie. Observe, examine ceux qui parleront de moi à la Cour, & tâche de penetrer ce qu'ils en diront. Nôtre Grand Empereur m'envoye parmi les Chrétiens pour observer ce qui s'y passe, & pour lui en rendre compte. Je sai que je m'avance à grandes journées vers le lieu où j'ai ordre d'exercer ma commission; mais je ne sais pas encore si je retournerai dans le lieu où je voudrois volontiers finir mes jours. On fait de delà la plûpart des choses, mais on ne les fait pas toutes également. J'ai donc juste sujet de craindre, puisque tout le monde croit que j'executerai fidellement les ordres qui m'ont été donnez. Considere jusqu'où va ce malheur, toi qui sers un homme duquel dépendent tant de millions d'autres.

Je t'informerai de deux choses. Tu en communiqueras une au Bassa de la Mer, & l'autre au Vicaire

1637. du Moufti. On m'a dit que le Roi d'Angleterre a fait mettre en Mer un Vaisseau d'une si prodigieuse grandeur, que tous les autres n'approchent ni de sa force, ni de sa capacité. Il est monté de cent vingt pieces de Canon de fonte. Il tire dix-sept pieds d'eau sans être équipé, & il peut contenir onze cens Tonneaux. On dit qu'il coûte deux millions de piastres, & comme s'il étoit le Roi de tous les autres Vaisseaux, on l'a nommé le Souverain.

La seconde nouvelle que j'ai à t'aprendre est un prodige arrivé dans la haute Saxe. Les Sages n'y ajoûtent gueres de foi, mais les femmes & le commun peuple le regardent sans peine comme une verité. On dit donc qu'à Dresde l'un des Courtisans du Duc de Saxe ayant coupé une piece de Bœuf boüilli, il en est sorti tant de sang que la table de cet Electeur en a été toute couverte; ce qui a jetté ce Prince dans un trouble extrême, parce qu'il regarde cette avanture comme un presage de guerre & de famine. Donne-moi souvent de tes nouvelles, & de celles de nos amis; mais ne faits confidence à personne de celle qui est entre nous. Tu sauras de moi des secrets de grande importance, pourvû que tu sois fidele & discret.

LETTRE V.

Au premier Tresorier de sa Hautesse.

De son arrivée à Paris. Description de cette Ville. De son déguisement, & de sa maniere de vivre parmi les Chrétiens.

MOn voyage est enfin fini, & aprés une assez longue marche je me trouve à Paris, où j'arrivai le quatriéme de ce mois, selon la maniere de compter des Chrétiens. Je n'ai fait que passer en Hongrie,

& j'ai fait à Vienne un sejour de six semaines. J'ai selon mes ordres observé tous les mouvemens de cette Cour ; dequoi je n'entrerai pas maintenant dans un plus grand détail, parce que j'en ai déja écrit au Grand Visir. Comme je ne faits qu'arriver, je ne connois presque personne, & personne ne me connoît aussi. J'ai laissé venir mes cheveux un peu plus bas que mes oreilles, & je loge chez un vieux Flamand, dans une chambre si petite, qu'à peine le soupçon pourroit-il y trouver place. Pour n'avoir point d'ennemi avec moi, je me passerai de valet. 1637.

Comme je suis de petite taille, d'un air peu avantageux, & que je ne suis pas naturellement grand parleur, je pourrai me cacher plus facilement. J'ai quitté mon nom Arabe, pour prendre celui de Tite de Moldavie ; & avec le secours d'une petite soutanne de Serge noire, qui est l'habit que j'ai choisi ; je fais une double figure, je suis dans le cœur tel que je dois être, & je parois au dehors ce que je ne serai jamais.

Racoa de Vienne me fournit dequoi avoir du pain & de l'eau, c'est-à-dire ce qu'il faut précisément pour vivre. Je n'en demande pas davantage. Les œufs sont ici plus chers que les poulets en nos quartiers. Ce sera à Racoa que j'adresserai mes Lettres.

Echimilia le Juif m'est venu voir. Il me paroît assez informé de ce qui se passe dans le monde, & ne me sera pas inutile : cependant je ne me fierai en lui qu'autant que je le dois. Quoique le Moufti m'ait absous des mensonges que je pourrai dire, & des faux-sermens que je serai obligé de faire, neanmoins je ne suis pas encore sans scrupules. Cependant il faut que nôtre Souverain soit servi, & je ne puis pecher tant que je n'aurai pour but que son service. *Cette maxime, toute impie qu'elle est, n'est à present que trop à la mode chez les Chrétiens* Quant aux avis que je donnerai, il n'en viendra par mon Canal que de veritables, à moins que je ne me trompe le premier.

1637. Il me seroit difficile de te dire rien de considerable de cette Ville : on ne la voit pas dans un jour. Il n'y en a que sept que je suis arrivé. Le peuple y est comme le sable sur le bord de la Mer. Les gens sont logez jusques sur les Toits, & les maisons sont bâties sur des Ponts.

La Riviere separe cette grande Ville, & les deux parties se communiquent par un grand pont de pierre, bien & magnifiquement bâti. On voit au milieu de ce Pont un cheval de Bronze, avec la statuë de Henri IV. que ses exploits heroïques ont fait surnommer le Grand. Il semble dans la posture où il est qu'il commande encore à cette grande Ville. Les autres Ponts sont pleins de maisons ; de sorte qu'on ne les voit point, & il semble qu'ils ayent été faits pour la Ville, & non pas pour la Riviere.

Le Palais du Roi est un édifice antique : Il lui reste pourtant encore je ne sai quelle majesté, qui marque la grandeur du Maître. Au dedans il paroît un desert, parce que la Cour est toûjours à la Campagne, ou à l'Armée.

Un Ecclesiastique, qu'on appelle à Rome un Cardinal, est premier Ministre d'Etat. Il se nomme Armand du Plessis Cardinal de Richelieu. Il passe pour un grand Politique, pour un homme spirituel & actif, fort propre à remplir le poste qu'il occupe.

Tout le monde souhaite que le Roi devienne pere ; car il y a déja plusieurs années que la Reine est sterile.

Je vais dans les Eglises comme si j'étois Chrétien ; & lors que je parois attentif à leurs Misteres, j'ai en main nôtre sacré Alcoran, j'adresse mes prieres à nôtre saint Prophête, & par ce moyen je ne scandalise personne. Je fuis les disputes, je songe à mes affaires, & je ne fais rien qui puisse mettre en danger mon salut.

Aye soin de ta santé, & compte que tu recevras de mes nouvelles aussi souvent que le requerront les interêts de nôtre grand & puissant Mo-

narque, qui est le Maître de ma vie & de mon affection. 1637.

Je ne t'offre point mes services, car je me suis dévoüé à mon Prince, dont tu est l'Esclave aussi-bien que moi. Je n'écrirai desormais aucune Lettre qu'à l'adresse des Ministres du Divan.

Vis avec la pieté d'un bon Mussusman, & avec la prudence d'un habile Ministre. Ménage le Tresor comme ton propre cœur, qui est, comme tu sais, le dernier mourant.

LETTRE VI.

Au même.

Des Isles de sainte Marguerite & de saint Honoré, prises par les Espagnols, & de l'Archevêque de Bourdeaux.

J'Ai eu trop bonne opinion de moi, & je n'ai pas assez bien pensé à qui j'écrivois, lors qu'en si peu de tems j'ai entrepris de te faire une Relation de la Cour de France, & de t'aprendre comment ce Roi vit. Un vieux Arabe avoit acoûtumé de dire, *que pour sçavoir parfaitement les choses, il falloit les avoir sçûës plus d'une fois, & les avoir oubliées trois, afin que les apprenant une quatriéme, on les sçût parfaitement.* J'apprendrai par là comment je dois desormais écrire à mes Amis, c'est-à-dire non comme je conçois les affaires, mais comme elles doivent être conçûës; car il vaut mieux ne les faire qu'une fois, & les bien faire, que de les faire deux, & de les faire mal.

Je croi que je puis te dire que les Espagnols manquent de terre, puisqu'ils en ont pris un morceau de celle d'autrui. Vingt-deux de leurs Galeres, & quelques autres petits Vaisseaux, ont pris deux petites

1637. Isles nommées sainte Marguerite & saint Honoré, situées vis-à-vis de la Provence ; Isles infertiles & dont ils ne peuvent rien faire que des Ports ; sans compter qu'il n'est pas sûr qu'ils les puissent garder long-tems.

Il y a apparence que la guerre sera de durée entre ces deux nations, sur tout depuis la mort de deux Princes d'Italie qui viennent d'expirer, l'un est Victor Amedée Duc de Savoie, & l'autre Charles de Gonzague Duc de Mantouë.

Je suis persuadé que c'est un coup de la Providence, que ces deux nations ne connoissent pas leurs interêts, ou que les connoissant elles n'en profitent pas: C'est un soin particulier que Dieu prend de nous ; car comme nôtre Empire est superieur à tous les autres pour la force & pour la grandeur, il l'est aussi par l'union & par la concorde. Delà vient qu'il dépend de nous d'être en guerre ou de vivre en paix: Les Chrêtiens ne pensent pas à ce qu'ils perdent, & à ce que nous gagnons, lorsqu'ils se haïssent comme ils font, & se traitent en Barbares.

L'Archevêque de Bordeaux est à present General des forces Navales de la France : & tout Evêque qu'il est, il a la liberté de se faire Matelot & Soldat. Pour moi je ne conçois pas qu'un Prelat de ce rang puisse abandonner son troupeau, son Autel, & sa charge. Si ce que les Chrêtiens disent est vrai . . . . Mais que nous importe: D'ailleurs comme le Roi de France a de grandes lumieres, & qu'il se sert comme il fait de ce Prélat, il faut qu'il soit & bon Mâtelot & bon Soldat, & peut-être mauvais Archevêque.

Je n'irai pas plus loin sur ce sujet : Les Princes sont toûjours Sacrez, de quelque Religion qu'ils soient, & l'on ne doit en approcher qu'avec respect, puisque ce qu'ils font est au dessus de la capacité des gens ordinaires.

Je voudrois de tout mon cœur savoir des nouvelles du Grand Seigneur. Quand il se porte bien, tout le monde se porte bien pour moi, & sans lui je ne suis

rien. Je n'écrirai pas si-tôt au Grand Visir, parce 1637.
que je veux lui écrire avec plus d'exactitude ce qui se passe ici.

Je suis dans cette Ville comme un homme perdu dans la confusion. C'est plûtôt une Province qu'une Ville. C'est un bruit & un tintamarre continuel. Tout le monde cherche à s'occuper. Les hommes pour la plusspart suivent la profession des armes, ou par Mer, ou par Terre: Les femmes ne demeurent pas sans rien faire; elles s'occupent à ce qui leur convient, les unes à la Boutique, les autres à la Cuisine. Elles se font voir plus volontiers que les nôtres, ou pour mieux dire, elles ont autant de soin de se montrer, que les nôtres en ont de se cacher.

LETTRE VII.

A Mehemet Bassa.

Du Te Deum *des Chrêtiens, & des réjoüissances des François, pour la victoire de Leucate.*

JE viens de voir une ceremonie que je voudrois voir souvent pour pouvoir t'en parler dans mes Lettres, c'est le *Te Deum* que les Princes Chrêtiens font chanter dans leurs Eglises, lorsqu'ils ont remporté quelque avantage considerable sur leurs Ennemis. Ce *Te Deum* est une Himne composée par deux de leurs Saints, je veux dire par Ambroise & par Augustin. Lorsque les François battent les Espagnols ils font chanter le *Te Deum*, & les Espagnols font la même chose quand ils battent les François Ces deux nations font ce que devroient faire les Musulmans, je veux dire qu'elles se détruisent l'une l'autre, & quand cela est fait elles remercient Dieu

1637. du mal qu'elles ont commis. On peut juger par là de la sagesse & de la pieté des Mahometans, qui n'en viennent que rarement à une guerre déclarée ; & si cela arrive, tout le monde generalement condamne cette action.

Voici quel est le sujet des réjoüissances des François. Les Espagnols avoient assiegé Leucate, petite Peninsule en Languedoc, qui n'a que quatre lieuës de rond, & deux Ports, où quelques Galeres & quatre petits Vaisseaux peuvent moüiller en sûreté. Serbellon General des Espagnols a attaqué la place avec beaucoup de chaleur. Le Duc de Schomberg d'Halluin Gouverneur de la Province a attaqué les attaquans, les a forcez dans leurs retranchemens, & les a défaits. Les Assiegeans y ont perdu leur Bagage, leurs Armes, & toutes leurs autres Provisions.

Le Comte de Serbellon offrit d'abord à Barri qui commandoit dans la Place, une grosse somme d'argent, & une pension considerable : mais toutes ces offres ayant été refusées, les Espagnols ont été contraints d'en venir à la force, & se sont fait battre. Serbellon s'est retiré du côté de Perpignan, avec le Duc de Cordonne son fils, qui étoit Viceroi de Catalogne. Il a perdu toutes ses tentes, sa vaisselle d'argent, & l'argent monnoyé qui devoit servir à payer l'Armée ; & par dessus tout cela la réputation de bon Capitaine & de vaillant Soldat, jusques à ce qu'il trouve occasion de combattre & de vaincre. Il faut que cette Victoire soit importante & fort glorieuse, puisque le Roi en personne a assisté au *Te Deum*, accompagné de la Reine, de deux Cardinaux, du Conseil d'Etat, & des Finances, & de ces Corps qu'on appelle ici *Cours Souveraines*, qui sont des personnes choisies pour administrer la justice. Il y avoit un concours de peuple qu'on ne sçauroit nombrer, & qui faisoit éclater sa joie pour l'avantage remporté par son Roi, quoique cela se soit fait aux dépens de ses freres qui professent la même Religion.

1637.

LETTRE VIII.

A l'Aga des Janissaires.

Il lui parle de la prise de Breda, du Marquis de Spinola, & l'exhorte à lire l'Histoire.

TU auras quelque plaisir d'apprendre que les Chrétiens perdent plus aisément, qu'ils n'aquierent. Il semble que le Marquis Ambroise Spinola, que toute la terre a pris pour un grand Capitaine, a beaucoup perdu de sa réputation, puisqu'il a laissé prendre en onze semaines une place, qui l'a autrefois tenu onze mois, & au siege de laquelle il a dépensé onze Millions. Si cela est, c'est quelque chose de fort extraordinaire. Quoiqu'il en soit, je ne laisserai pas de le regarder encore comme un grand Capitaine, car il est assez ordinaire de voir perdre en peu de jours par la lâcheté d'un seul homme, ce que la valeur d'une Armée entiere avoit été plusieurs mois à gagner.

Le Prince d'Orange a pris Breda, place de grande importance. Il y a douze ans & trois mois qu'elle fut prise par le même Marquis de Spinola, qui commandoit l'Armée Espagnole. C'est une grande conquête; car tout le monde croyoit que cette place ne pouvoit être prise que par famine, cependant par le feu continuel & par la valeur des Assiegeans, elle a été contrainte de se rendre.

Si les Hollandois ne s'étoient pas rendus Maîtres de cette place, ils auroient été comme bloquez par maniere de dire du côté du Brabant, & auroient eu continuellement l'Ennemi à leurs portes; au lieu qu'ils sont à present plus au large. Nous devons avoir plus de joie de leurs conquêtes, que de celles des Espagnols, avec lesquels nous avons toûjours été en guerre.

1637. Cette place est fortifiée avec beaucoup de régularité : elle est défenduë par quinze Bastions, outre quelques petits forts situez du côté du Marais. Les dehors sont composez de six ouvrages à corne. La place est considerable pour sa grandeur. Elle contient cinq mille maisons, sans compter plusieurs grands jardins. Elle a trois principales portes.

Je te fais tout ce détail, parce que tu es homme de guerre. Reçois ma lettre favorablement ; sois persuadé que je t'aime, & ne doute nullement de ma fidelité. Si tu veux ajoûter à ta valeur un nouveau merite, qui te rendra plus recommandable, je veux bien t'en apprendre le secret, qui ne te coûtera gueres, & te divertira beaucoup. Lis quelquefois l'Histoire, & particulierement celle des plus grands & des plus heureux Princes, & de leurs Capitaines. Prens plûtôt pour modele les sages, que ceux qui se sont signalez par la valeur. Lis enfin les Histoires, mais choisis toûjours les meilleures, je veux dire celles qu'on ne peut pas soupçonner de mensonge. Tu ne peux pas manquer de bons Livres, soit Grecs, soit Arabes, traduits en Turc & en Persan. Tu apprendras à être sage à mesure que tu connoîtras la folie d'autrui, & en faisant attention à la sage conduite de ceux qui ont fait de grandes actions, tu deviendras plus prudent. N'oublie pas sur tout de faire de serieuses reflexions sur les moindres évenemens. Il arrive quelquefois qu'il se trouve dans les Livres des endroits qui ne paroissent de nulle consequence, & qui ne laissent pas de servir dans des occasions importantes pour démêler les difficultez. C'est ce qu'a dit autrefois un grand Roi, je veux dire Henri IV. Roi de France, qui conquit son Royaume à la pointe de son Epée.

Je finirai par un bon mot du Marquis de Spinola, qui ne me paroît pas hors d'œuvre. *Il dit que l'Epée d'un Capitaine doit être attachée à son cœur, que son cœur le doit être à sa tête. & que son jugement doit être le guide de son cœur.* C'est principalement la lecture de l'Histoire qui forme ce jugement. Aime-moi autant que je t'estime, & tu ne m'aimeras jamais assez.

1637.

LETTRE IX.

Au Grand Visir.

De la sterilité de la Reine de France. De la Cour, du Genie des François, & des afaires d'Afrique.

COmme tu veux que je t'informe de ce qui se passe dans les lieux où tu m'as envoyé, je ferai de mon mieux pour penetrer les choses les plus secretes, afin que rien au monde ne te soit caché.

Il se fait à present dans la Chrêtienté peu d'actions qui meritent de t'être écrites. Tu es assez bien informé des afaires de la France, & de ce qui regarde la personne du Roi. J'espere de t'apprendre des choses qui t'instruiront & te divertiront en même tems. Le Roi des François s'appelle Loüis le Juste. On ne peut pas lui donner le titre d'heureux; car comme il n'a pas encore de Fils qui puisse lui succeder, les sujets de trouble ne manqueront jamais dans le Royaume. Il y a long-tems que la Reine est sterile, & selon les apparences on ne peut pas esperer qu'elle ait d'enfans. Si le Roi prend la résolution de la répudier & de se remarier, c'est ce qu'il ne sauroit faire sans le consentement de Rome; & Rome, le Moufti, & tous les autres Prêtres, feront à leur ordinaire naître tant de difficultez, & seront si long-tems à se déterminer, qu'il sera dificile de leur arracher ce consentement, dont selon les Loix des Chrétiens l'on ne peut se dispenser, lorsqu'il est question de dissoudre un mariage. Cet esclavage qui tient ainsi les Princes Chrétiens dans la dépendance, est certainement quelque chose de rude, mais c'est un point de leur Loi, dont tu n'as que faire, & dont par consequent je ne te dirai rien de

1637. plus. Il est fort avantageux aux Espagnols que le Roi de France n'ait point de Successeur, & l'on diroit que Dieu les a créez pour être Ennemis des François. Il semble de plus qu'une secrete violence fomente l'antipathie qui se trouve entre ces deux Nations ; & c'est une nouvelle raison qui me fait croire qu'elles seront éternellement en Guerre.

Tu as déja sçû par ceux à qui j'ai écrit qui n'oseroient te rien cacher, ce qui est arrivé ici depuis le peu de tems que j'y suis. Je ne te repeterai point ces petites choses. La superiorité de ton Genie, & l'éminente dignité où tu es élevé, te mettent fort au dessus de tout ce qui n'est pas extraordinaire.

Je ne te parlerai point de la prise de la vieille ville de Salé, ni des desordres qui se commettent dans la nouvelle. Tu auras déja reçû avis des côtes d'Afrique des actes d'hostilité que les vaisseaux Anglois ont fait contre cette Ville, qui est sous la protection du Roi de Maroc. C'est un grand attentat, & l'on en parle ici comme d'une entreprise hardie. Tu as trop de lumiere pour ne pas juger aisément des conséquences.

Le bruit court ici, que le Roi de France a écrit à Rome, qu'il feroit volontiers une longue cessation d'Armes avec ses Ennemis. Si cela arrive, les uns & les autres profiteront de ce repos pour grossir leurs forces, & la guerre n'en sera dans la suite que plus cruelle. Cependant l'on croit qu'on a dessein de faire une paix generale. Le tems developera les choses.

Cette Cour est grande & magnifique. Elle ne demeure pas long-tems dans un même lieu ; Elle est trés-rarement à Paris ; mais presque toûjours à l'Armée, à moins qu'elle n'aille se divertir à la Campagne.

Le Genie des Courtisans est diferent ; mais ils ont un égal penchant à deux choses fort opposées, je veux dire à la guerre & à l'amour ; deux passions ausquelles ils s'attachent avec beaucoup de constance.

La Religion qu'on appelle Protestante, & qu'on accuse d'avoir causé tant de troubles dans le Royau-

me, eſt à preſent dans l'abattement à cauſe de la prise de la Rochelle, qui étoit, comme tu ſçais, la principale Fortereſſe de ce parti. 1637.

Il ſemble que ce Roi veüille imiter nos puiſſans & redoutables Empereurs, & qu'à ton exemple il ne ſoit pas d'avis de ſoufrir dans ſes Etats deux Religions oppoſées.

Neanmoins le Royaume eſt encore plein de troubles. Le Cardinal de Richelieu qui eſt au timon des afaires de la France, comme tu l'es de celles de l'Empire du monde, paroit, pour ainſi dire, au milieu de la tempête, & a aſſez ſujet de craindre; car il y a une infinité de gens qui ſuivent les étendars de Calvin & de Luther, & qui ne penſent, dit-on, qu'à ſa perte.

Cependant la puiſſance de la France paroît fort grande, & il eſt à craindre qu'elle ne s'augmente infiniment avec le tems.

Tu ſçais, invincible Baſſa, ce que les anciens Gaulois firent autrefois. Ils furent appellez Gallo-Grecs. Aprés avoir traverſé l'Italie, & ſaccagé Rome, ils s'établirent au milieu de l'Aſie, & ne pûrent être vaincus que par les Romains; parce que Dieu avoit arrêté que les Romains ſubjugueroient toutes les Nations. Mais aujourd'hui que les Gaulois ne ſont plus, & qu'il ne reſte plus de ces braves Romains, nous devons ſuplier l'infinie bonté du Trés-haut, de donner des bornes à la puiſſance des Gaulois modernes. Neanmoins ſi les François ſuivoient le Conſell qui fut donné à Henri IV. par un Eſpagnol, qui fuyoit les emportemens de Philippe Second; c'eſt-à-dire qu'ils fuſſent unis avec Rome, & puiſſans en Mer, & qu'ils euſſent enfin un Conſeil compoſé de perſonnes ſages, ſecrettes, & fideles, ils pourroient peut-être un jour égaler les anciens Romains. L'Auteur de ce conſeil s'appelloit, ſi je ne me trompe, Antoine Perez.

J'obſerve toutes choſes avec ſoin, mais à l'avenir je les obſerverai de plus prés. Il me paroît que

1637 l'Esprit de la nation Françoise est de s'agrandir, & défendre ses Frontieres. Il ne me semble pas que les Puissances voisines se remuent assez pour traverser les vastes projets de la France. Elles en sentiront un jour les conséquences.

Les François tiennent pour maximes, que les Rois n'ont rien au dessus d'eux qui puisse les borner, & que Dieu a donné l'Empire du monde au plus fort. C'est ce qui s'apelle connoître le pouvoir Souverain, & se mettre en droit de profiter sans scrupule des occasions qui se presentent de faire des conquêtes. Ils ajoûtent qu'Adam ne laissa point de Royaumes à ses enfans, mais qu'ils s'en formerent. Ils se vantent de certaines prophêties qui leur promettent l'Empire du monde. En t'écrivant ceci, je te dis ce qu'on dit, & non ce qui doit arriver. On a ici la même aversion pour nous, qu'on a ailleurs où nôtre puissance est formidable; mais les gens sages qui sçavent nôtre Histoire, parlent avec plus d'admiration de l'Empire Ottoman, que de l'Empire Romain : & si les Guerres civiles qui démembrerent celui-ci servirent à le rétablir, celui-là s'agrandira & se maintiendra par les grandes précautions qu'on prend pour traverser ses progrés, & par l'union de ses forces.

Tout ce que je pourois te dire de l'étenduë de Paris, n'aprocheroit pas de ce que tu en sais déja. Cette ville me paroît grande & peuplée, mais Constantinople l'est encore plus.

J'espere aprés tout que tu me pardonneras, si je ne fais aucun jugement certain d'une Nation, que je ne connois pas bien encore. Neanmoins je puis t'assurer à l'avance que les François ne sont pas fous, & je croi qu'ils ne l'ont jamais été. Ce n'est pas par legereté, mais par raison d'Etat, qu'ils aiment la nouveauté, & lorsqu'ils sont inconstans, ce n'est pas pour faire du mal, mais pour gagner du bien. Ils sont comme les autres heureux & malheureux dans la guerre; mais il y a ceci de remar-

quable

quable, qu'ils ne combattent pas leurs ennemis parce qu'ils les haïssent, mais parce qu'ils veulent obéïr à leur Prince; & c'est de là que vient la grande discipline qui regne dans leurs Armées. Il y a une autre chose qui me paroît digne de consideration, c'est qu'ils aiment leur Prince par inclination, & que cet amour produit en eux le même éfet que produit dans le cœur des Ottomans l'attachement que nous avons aux préceptes de la Loi. Je me sers de cette comparaison parce que je la tiens de toi, qui es l'homme du monde le plus sage, & que je regarde comme un Oracle. Je me souviens de t'avoir oui dire, qu'il n'importe gueres que les sujets aiment leur Souverain par crainte ou par inclination, pourvû qu'ils soient toûjours soûmis, & toûjours prêts à le servir fidellement. 1637.

S'il arrive jamais que je sois découvert, tu me feras beaucoup d'honneur de m'apprendre, si je dois avoüer que j'agis pour la sublime Porte; ou si je dois mourir sans rien avoüer.

LETTRE X.

Au Kaimakam.

Portrait du Roi de France, du Cardinal de Richelieu, & du Fils du Prince de Condé.

C'Est de toi que je reçois la premiere Lettre qui me vient de la sublime Porte. Tu m'ordonnes de t'écrire sur deux choses, & d'en faire trois. Tu veux premierement sçavoir, si le Roi de France est âgé, & s'il joüit d'une santé parfaite. En second lieu tu me commandes de te dire, s'il y a esperance que la Reine ait des enfans: Et enfin tu veux que j'envoie à sa Hautesse les portraits du Roi, du Cardinal de Richelieu, & du Fils aîné du Prince de Condé. Je dois à ton merite & à ta dignité une entiere obeïssance.

1637. Je te dirai donc que j'ai vû le Roi trois fois. Il ne paroît rien de vieux ni dans son air, ni dans son poil, ni dans sa taille. Il ne seroit pas aisé de deviner le nombre de ses années, à moins que de savoir le jour de sa naissance. Personne n'ignore, qu'il nâquit le 27. de la neuviéme Lune de l'an 1601. selon la maniere de compter des Chrétiens. Tu peux compter par là quel âge a ce Prince au juste. Quoiqu'il soit dans la fleur de son âge, il paroît mourant de n'avoir pas encore donné d'Heritier au Royaume. Sependant comme il approche de quarante ans, l'on ne peut pas dire qu'il soit jeune; & l'on a remarqué que les Princes parviennent rarement à une grande vieillesse.

La Reine est encore en état d'accoucher, en cas qu'elle devienne grosse. Si cela arrive aprés vingt-trois ans de sterilité, il est certain qu'un fruit qui aura été si long-tems à meurir, donnera sujet aux Astrologues de l'Europe de faire de grands raisonnemens, & peut-être aux Critiques de gloser. Pour moi, j'ai de la peine à croire que le Prince soit jamais pere, à moins qu'il ne répudie sa femme, & n'en prenne une autre.

Il n'est pas permis de rechercher les causes de cette sterilité. Tu sais le foible des Princes Chrétiens qui sont soûmis aux Loix du Siege Romain : ils croient que ce seroit un crime de se donner des Heritiers, à moins qu'ils ne naissent d'un legitime Mariage : Cependant il arrive souvent que quand ce Royaume est sans legitime Successeur, les divisions & les guerres civiles, qui sont toûjours inévitables dans ces sortes d'occasions, le mettent à deux doigts de sa ruïne; raison importante qui merite qu'on se dispense des petits scrupules ordinaires.

Le Trés-haut qui a toûjours protegé l'Empire Ottoman, a laissé les Infidelles dans cette erreur, afin de donner a nôtre trés-puissant Monarque, vengeur de l'unité divinité, une grandeur superieure à celle de tous les Rois, qui sont ses Esclaves, & il l'a fait

en même tems plus saints que tous les saints du monde. Ce même Trés-haut nous a permis d'avoir des enfans qui puissent nous succeder, d'autant de femmes que nous pouvons en entretenir ; car les enfans des Musulmans sont toûjours legitimes. 1637.

Pardon, je t'en suplie, j'ai oublié que je parlois à toi, qui es la sagesse même, & à qui sont connus les secrets de la Loi & de l'Etat.

J'envoyerai à Racoa de Vienne les portraits du Roi, du fils du Prince de Condé, & du Cardinal de Richelieu, & je ne tarderai pas à le faire. Plût à Dieu qu'il me fût aussi aisé de t'envoyer les originaux : Je desarmerois d'un même coup ce Royaume, qui par ce moyen se verroit plongé tout à coup dans un déluge de sang.

L'habit que je porte, & la maniere dont je vis, m'ont déja fait plusieurs amis. Je trouve moyen d'aller à la Cour une fois la semaine. Ma laideur me met à couvert de la jalousie des Maris. Il y a des gens qui me prennent pour un homme sage, & qui parlent sans crainte devant moi de politique & d'afaires d'Etat : je mets tout à profit, & je ne neglige rien de tout ce qui peut servir à mon Ministere. En faisant donc une chose pour laquelle j'ai beaucoup d'aversion, je viens à bout de tout ce que je veux ; & je puis t'assûrer sur ma foi, que si tu me continues ta protection, ton secours & tes conseils, je ferai quelque chose d'extraordinaire.

LETTRE XI.

Au premier Secretaire d'Etat.

De sa maniere de vivre, & de la ville de Paris.

VOici la seconde lettre que je t'écris : il n'y a rien eu dans mes précedentes de fort important, parce que je n'ai pas eu le tems d'apprendre beau- 1638.

1638. coup de choses. Je souhaite beaucoup que tu trouve du plaisir dans ce que je t'écris. Reçois donc favorablement ce que je te mande, & sois bien persuadé que je crains tes censures, mais plus encore de les meriter.

Je suits ici pour ma maniere de vivre les instructions qui m'ont été données, & je vis assez commodément. Le païs est bon & gras : Les gens y sont d'assez bonne societé, & paroissent francs & discrets. Je n'ai point encore fait connoissance avec les femmes ; cependant il est necessaire que je trouve moyen de m'introduire auprés d'elles. C'est un sexe qui ne pardonne point, lorsqu'il croit être méprisé. Elles sont propres à découvrir les choses qu'on veut savoir, & à divulguer celles qu'on veut rendre publiques : De plus elles sont aussi capables de penetrer les secrets du cœur, que le peuvent être les Courtisans les plus rafinez & les plus ingenieux. Il y en a méme plusieurs qui ne peuvent cacher que ce qu'elles ne savent pas.

Je ne frequente les Moines que quand la necessité m'y oblige. Si je les vois, c'est pour faire le devot, afin de les engager à m'introduire chez quelque Ministre d'Etat, pour enseigner le Grec à son fils.

Il ne faut pas esperer de trouver ici la même tranquilité qu'à Constantinople. L'embarras des Carosses, des chevaux, & des Charettes, est si grand, qu'il surpasse l'imagination. Tu trouveras sans doute étrange, que des gens qui se portent bien, & qui n'ont point de mal aux jambes, se fassent traîner dans une Machine à quatre Roües : Mais je suis plus surpris de voir, que les mêmes gens puissent se résoudre à soufrir l'incommodité du bruit, & à faire une pareille dépense par pure vanité. Les plus moderez des François qui n'approuvent pas ce luxe, disent que du tems de Henri III. il n'y avoit à Paris que trois carosses, dont deux appartenoient au Roi. Mais à present le nombre en est si grand, qu'on a de la peine à les compter.

Je ne ſçaurois te dire rien de plus de l'eſprit des François, que tu ne ſaches parfaitement. Ils font paroître dans tout ce qu'ils font une trés-grande délicateſſe, & une activité qui reſſemble à celle du Feu. 1638.

Il ſemble à les voir agir, qu'il n'y a qu'eux ſeuls qui connoiſſent la courte durée de la vie humaine; ils font tout avec autant de précipitation, que s'ils n'avoient qu'un jour à vivre. S'ils vont à pied, ils courent; s'ils vont à cheval, ils volent, & s'ils parlent, ils mangent la moitié de leurs paroles. Ils aiment avec paſſion les nouveautez. Je ne puis rien dire de certain de leur fidelité; mais il me ſemble qu'on doit tenir pour ſuſpects des gens qui ne liſent pas comme ils écrivent, & qui n'écrivent pas comme ils parlent. Ils aiment l'argent, qu'ils regardent comme la matiere premiere, & comme la cauſe ſeconde de toutes choſes. Peu s'en faut qu'ils ne l'adorent. C'eſt-là le peché originel de toutes les Nations.

Si l'on vouloit enrichir pluſieurs Villes de l'Europe, il n'y auroit qu'à ruïner Paris. Tu peux juger par là de la grandeur de cette ville, de ſon commerce, de ſes richeſſes, & de la diverſité des arts qui y fleuriſſent.

La Nobleſſe Françoiſe eſt toûjours prête à monter à cheval dés que le Roi le commande. Elle aime ſi fort la Guerre, qu'il y a apparence que les François nous donneroient aſſez d'affaires, s'ils étoient auſſi proches de nous que les Eſpagnols, & qu'ils ne manquaſſent pas d'Infanterie.

J'obſerverai deſormais avec tant de ſoin tout ce qui ſe paſſera & ici & ailleurs, que rien ne m'échapera. Cependant je tâcherai de faire des connoiſſances; mais je n'ai pas autant d'argent qu'il m'en faudroit, pour pouvoir faire ce qu'on attend de moi. Deux Sequins par jour ſont plus qu'il ne faut pour faire ſubſiſter un homme qui voudroit vivre à la Cinique; mais ce n'eſt pas aſſez pour l'introduire dans les maiſons, pour penetrer les ſecrets, & dé-

1638. couvrir les afaires de la derniere importance, ainsi tu dois me faire avoir quelque chose de plus.

J'espere de réüssir dans ma commission, pourvû que tu ne me refuses pas ton secours. Je ne trouve de dificulté dans l'execution de mes ordres, que la necessité de mentir lors que je passe pour Chrétien. Je m'imagine voir Mahomet en colere, & je croi mon ame perduë, quoi que je sois dans le cœur aussi fidelle á ma Religion, que tous les Mahometans ensemble. Puisque je suis résolu à faire une chose à laquelle j'ai tant d'aversion, tu peux compter que je soûtiendrai courageusement tous les maux qui peuvent m'arriver, quoi que selon les apparences je ne doive rien esperer que de bon.

Fais, je te prie, rendre l'incluse au trés-venerable Moufti, & l'exhorte à résoudre mes doutes, s'il est possible. Rien ne me touche plus, que ce qui regarde ma Religion, & aprés la Religion, le service de l'Empereur.

LETTRE XII.

Au Moufti.

De la Religion.

QUand je verrois toutes les Croix des Carthaginois; quand les instrumens des plus cruelles tortures que les ennemis de nôtre trés-sainte Religion peuvent inventer, seroient étalez à mes yeux pour mon supplice, je mourrai dans la vraie foi des Musulmans. Mais comme il n'est pas à present question de mourir, mais de vivre pour servir mon Empereur, je te suplie, Souverain Prélat, d'avoir la bonté de rassurer mon innocence, ou de m'imposer une peine qui abolisse tous mes crimes.

Paris a toûjours été le lieu de la résidence des Rois

de France; de là vient que la Religion Chrétienne 1638.
est la seule qu'on y puisse professer. Ceux qui reconnoissent l'Evêque de Rome pour leur Chef, ont la principale part dans les afaires de la Religion; & c'est eux qui observent les Rites de l'Eglise Latine avec plus d'exactitude.

Je vis ici pour les dehors comme si j'étois Chrétien & Catolique. J'entre dans les Eglises, j'assiste aux ceremonies, je me mets à genoux devant la Croix, & je parois avec beancoup de devotiou & d'humilité devant les images, qu'on venere en ce païs ici.

Je sai bien que s'il ne m'est pas permis de vivre de cette maniere pour le bien des afaires de l'Etat, & pour les interêts du Grand Seigneur, je commets un Sacrilege, agissant, comme je fais, contre les préceptes de Mahomet, exprimez dans son Alcoran; que je viole la Loi qui m'est prescrite, & que par consequent je merite la mort, à moins que tu ne m'assures le salut & la vie en approuvant le genre de vie que je suis obligé de suivre. Il est vrai que tu m'as déja absous de tous les faux-sermens que je serai contraint de faire, pourvû que ce soit pour le service de mon Maître; mais je ne sai si cette absolution est assez ample pour mettre ma conscience à couvert, si je suis forcé d'abuser des choses saintes.

C'est toi qui décides ce point, si capital pour mon repos, que j'en attens la décision avec impatience, si tu crois qu'un Musulman qui conserve sa Religion dans le cœur, & qui vit comme je fais parmi les Ennemis de la Loi, soit digne de cette grace.

L'interêt de ma conscience m'oblige à te demander comment je dois en user lorsque je vois faire les mêmes actes de Religion à des gens qui sont effectivement ce que je parois être.

Les François feront bien-tôt leur Carnaval. Il ne sera pas plûtôt fini, que les Catholiques songeront à jeûner. Ils commenceront par se trouver à une ceremonie, où l'on met des cendres sur le devant de la

1638. tête, pour les faire resouvenir qu'ils *ont été formez de poudre, & qu'ils retourneront en poudre.* C'est en ce tems-là qu'ils vont au Sermon, que leurs Prêtres leur expliquent ce qu'ils apellent l'Evangile, & qu'ils frequentent les Eglises plus qu'à l'ordinaire. C'est alors qu'ils s'appliquent davantage aux exercices de pieté, & qu aprés avoir purgé leur conscience par des penitences, & par des confessions secretes qu'ils se font les uns aux autres, ils mangent d'un certain pain qu'ils appellent le Sacrement de l'Eucharistie, où ils s'imaginent que leur Messie est réellement present, aussi-tôt que leurs Prêtres ont prononcé certaines paroles. As-tu jamais rien vû de si fou ?

Cette ceremonie est pourtant d'un obligation dont aucun bon Chrétien ne peut se dispenser, parce que c'est une ordonnance de la loi des Chrétiens, & de l'Evêque de Rome leur Souverain Prélat. Ils appellent ordinairement cela *se confesser, communier*, & *faire ses Pâques* Dois-je donc me hasarder à commettre un si horrible sacrilege, & tenter Dieu, s'il faut ainsi dire, par une si grande superstition, en irritant en même-temps nôtre Grand Prophête ? On me dira peut-être, que tant de Juifs ont fait & font encore tous les jours la même chose pour se maintenir dans une plus grande sûreté. Mais aussi combien y en a-t-il que Dieu a visiblement punis, & que les Juges ont châtiez par des peines terribles ?

Toutes ces reflexions me font de la peine, ô Prince trés-saint de la trés-divine Loi : Je ne croi pas qu'il soit permis de se joüer des Misteres, de quelque Religion que ce soit. Le Dieu des Chrétiens est celui-là même que nous adorons ; mais leur Religion est toute opposée à la nôtre. Il y a une extrême diference entre Jesus-Christ crucifié avec toute l'ignominie possible, comme croient ces Infidelles, & Mahomet immortel & triomphant, le grand Legislateur & la pierre angulaire du premier Empire du monde.

Donne-moi donc des ordres précis, qui éclairciſ-

sent mes doutes, & qui me persuadent que ce que tu 1638.
permets est un éfet de ta justice, & non celui d'une tolerance qui peut m'être pernicieuse.

A la verité je pourois me tirer d'afaires, en faisant semblant d'avoir fait ces choses, mais il me sera plus avantageux de les faire, si cela se peut sans crime.

Aprend-moi donc ce que tu juges plus convenable à la gloire de Dieu, & plus avantageux au service de nôtre Souverain. Je ne te mande point mes doutes pour t'embarasser, mais pour tirer de ton grand & sublime genie des lumieres qui puissent dissiper les tenebres où je suis.

Voilà tout ce que j'avois à te dire, Souverain Prélat: Souviens-toi de ton humble serviteur, & prie nôtre saint Prophête de m'empêcher de perir.

LETTRE XIII.

Au Superieur des Dervis de Cogni en Natolie.

Sur une conversation qu'il a euë avec un Jesuite, touchant la Religion Mahometane.

TOi qui es venerable par ton âge, & par tant de voyages, qui as fait tant de pelerinages en divers tems & en divers païs, par un pur motif de devotion pour nôtre Grand Prophête; toi qui as adoré si souvent les saints misteres dans le Sanctuaire le plus reculé de la Meque, tu n'ignores pas que je sers l'arbitre de la destinée de l'Univers, je veux dire le Sultan qui est le Souverain du monde. Apprens ce que j'ai oüi de la bouche d'un Moine Chrétien, & me pardonne si je n'y ai pas bien répondu; mais ne m'accuse pas d'avoir merité la mort, pour avoir en apparence maudit nôtre sainte Loi, aussi-bien que celui qui nous l'a donnée; si j'ai fait semblant de

1638. rejetter ses successeurs Ali, Osman, & Omar : il valoit mieux commettre un petit mal, que de perdre l'occasion de faire un grand bien.

Tu sçais bien que je suis destiné à servir, & qu'ayant l'absolution de tous les faux sermens que je ferai, je puis violer la Loi, & que j'ai permission de mentir : C'est assez : Lis ma lettre & aprens jusqu'où va la malice des ennemis de nôtre Religion.

Pour te mieux instruire de ce qui m'est arrivé, il faut te dire qu'il y a parmi ces Infidelles un ordre Religieux fort en vogue, & qu'on appelle de la *Compagnie de Jesus.* Cette Compagnie est composée d'une infinité de gens, les uns plus, les autres moins habiles dans toutes les sciences sacrées & profanes, & selon les apparences ils doivent être fort recommandables par la sainteté de leurs mœurs, au moins s'ils imitent bien leur patron.

Ces Religieux qu'on appelle ordinairement Jesuites, sont chargez de l'éducation de la jeunesse de presque toutes les Villes de l'Europe, sans en excepter mêmes les Indes, & il est sorti plusieurs excellens esprits des Seminaires qu'ils ont établis. Lors que ces Moines prêchent, le peuple court en foule à leurs sermons. Ils sont les Confesseurs de presque tous les Princes & Monarques de la Chrétienté, qui leur revelent les foibles, les péchez, & les vices ausquels ils ont du penchant : Aprés-quoi ils leur imposent comme à des Esclaves les peines qu'ils jugent à propos.

On peut dire d'eux qu'étant les dispensateurs des peines, ils le sont aussi des récompenses. Ils sont vêtus d'une longue veste de laine noire, qui va jusques aux talons. Ils ne vont point nuds pieds, mais ils sont simplement habillez. Ils observent dans toutes leurs actions une grande modestie : ils marchent gravement, ne vont jamais seuls, & ne laissent point croître leur barbe. Ils ne s'occupent, diroit-on, qu'à édifier les bons, & à réformer les méchans.

Un Soldat nommé Ignace a été le Fondateur de cet ordre. Les Eſpagnols diſent qu'il étoit de leur nation; & les François ſoûtiennent, qu'il étoit d'un lieu de la Navarre appartenant à la Couronne de France. Pour te dire la verité, je croi que ce Fondateur étoit homme d'eſprit, puiſque ſes Diſciples en ont beaucoup: Rien ne paroît plus modeſte, & ils échoüent rarement en ce qu'ils entreprennent, quoi qu'ils entreprennent beaucoup. 1638.

Cet Ignace commença d'étudier ſa Grammaire à l'âge de trente-ſept ans; ce qui me fait croire qu'il eut moins de peine à devenir ſaint, qu'à ſe rendre ſavant. Ses ennemis appellent ſes Diſciples les politiques de l'Egliſe; & je les appelle au contraire les Chameaux d'Eſaü; parce que comme ils portent le fardeau des afaires de leur Religion, ils ſont plus chargez que les autres, & forcez de plier ſous le faix. Je trouve en eux une choſe qui me paroît étrange, c'eſt qu'ils ſe donnent le nom de Religieux de la Compagnie de Jeſus, comme s'ils avoient deſſein de ſe diſtinguer des autres Chrétiens, & que ce tître qui leur eſt particulier, ne dût pas ſeulement être donné à tous les autres Religieux, mais même à tous les Sectateurs de Jesus-Christ.

S'ils ſuivent les préceptes d'Ignace leur pere, tu ne peux pas t'empêcher d'approuver leur maniere de vivre. Il n'a enſeigné de maxime à ceux qui entrent dans la Profeſſion de ſon ordre que celle de l'obéïſſance. Il ordonne à ceux qui s'engagent dans cette Societé, de s'abandonner à la direction de leurs Superieurs; & l'on aſſure que ſi le Pape leur commandoit de paſſer la Mer dans un Vaiſſeau qui n'eut ni Rames, ni Voiles, ni Gouvernail, ils obéïroient, & il faudroit qu'il la paſſaſſent. On leur a reproché qu'une telle obeïſſance aveugle a quelque choſe d'extravagant: Ils ont répondu qu'il falloit de la ſageſſe pour commander, mais qu'il n'en falloit point pour obeïr. Fais reflexion à cette ſentence, que je trouve conforme à nôtre Loi.

1638. Pour t'instruire de la puissance & de la grandeur de cet Ordre, il suffit de dire, que durant seize ans qu'Ignace l'a gouverné, il a vû cent Colleges en Italie, en Allemagne, en France, & en Espagne; & celui de Rome qui fut fondé par Borgia, a été par maniere de dire, le pere de tous les autres. Juge par là combien ces Religieux ont de maisons & de Disciples.

Quelque grande que soit leur prosperité, elle n'a pas toûjours été constante. On leur fit un crime d'Etat sous le régne précedent : ils furent même chassez par arrêt des Cours Souveraines; mais ils eurent l'adresse de se rétablir bien-tôt, & firent servir à leur élevation les peines mêmes que leurs Ennemis leur avoient fait infliger pour les perdre & pour les flétrir.

Je me rencontrai l'autre jour avec un des Religieux de cette Societé, qui entendoit les langues Orientales, & qui discourant avec moi, ne crût pas parler à un Musulman. Il fit mille horribles imprecations contre Mahomet, contre sa loi, & contre tous les vrais croyans. J'ai tant d'horreur de t'écrire tout ce qu'il dit, que je ne te parlerai que d'une petite partie, & cela pour te donner d'autant plus de plaisir en te faisant connoître les erreurs de nos Ennemis, & afin que tu ne t'affliges point de certaines choses qui s'observent dans les Préceptes de la Loi que nous suivons, & qui ne sont pas trop raisonnables, que ceci soit dit comme si je n'en avois pas parlé; car je verse franchement mes secrets dans ton sein, ne doutant nullement que tu ne sache te taire dans une chose où il y va de ma vie.

Ce Jesuite soutient, que les Musulmans sont fous de suivre les préceptes d'un Ivrogne, qui leur a défendu de boire du vin, & qui faisoit des débauches, lorsqu'il croyoit n'être pas observé. Il soutient de plus que c'est une folie d'ajoûter foi à un homme, qui fait consister le Paradis en de belles femmes, & qui dit qu'on pourra s'y abandonner à toutes sortes

de voluptez & de débauches ; lui qui ne s'est point aviſé d'un Enfer, où lui & ses Sectateurs doivent ſoufrir les peines dûës à leurs crimes. Il ajoûte encore, qu'il faut être bien inſenſé pour adorer un blaſphemateur, qui a commandé que ſa loi fût maintenuë par l'Epée, lorſqu'elle ne pourroit pas être défenduë par la Raiſon. 1638.

Le Moine n'en est pas demeuré là ; il a dit que l'Alcoran étant rempli de viſions, de niaiſeries, de blaſphêmes, & d'impuretez, il faut que le Moufti, les Docteurs, & les intrepretes de la loi, ſoient bien aveugles, pour ne pas condamner un poſſedé, un Enchanteur, qui donne pour préceptes de ſa Religion, la Violence, le Larcin, & en general tout ce qui peut ſatisfaire les deſirs les plus irreguliers. Quelle extravagance, a-t-il dit, d'adorer le Talon d'un Eſclave ſi vil que Mahomet, & de croire ſur ſon rapport, que le pere de Jacob étoit ſon portier ? Quelle extravagance de deïfier ſon Chameau, & de le mettre dans le Ciel ? Il ajoûta, qu'il n'y a rien de plus abſurde, que de commander aux Turcs de ſe laver le corps, pendant que leurs ames ſont couvertes d'ordure, de leur recommander la charité, & de leur ordonner en même tems de dérober par devotion. Il lui ſemble encore ridicule de croire, que Mahomet ſoit le vrai Prophête, la ſeule perſonne agreable à Dieu ; & de jurer enſuite par cent vingt-quatre mille Prophêtes. Voilà les diſcours qu'il me tient tous les jours.

Mais, grand Dervis, tout ceci n'eſt rien. Il vomit la plus damnable de toutes les Hereſies. Il dit que les plus méchans, les plus ſcelerats, & les plus déteſtables hommes qui euſſent jamais vécu, étoient Judas, Mahomes & Luther. Que comme les deux derniers avoient été les plus impies, auſſi étoient-ils les plus tourmentez en Enfer. Judas, diſoit-il, ſeufroit de moindres tourmens, parce que s'il trahit ſon Seigneur, il fut l'un des inſtrumens de la redemption du genre humain : Au lieu que les autres en ſe damnant, ont fait damner une infinité de gens. Ce Jeſuite au-

1638. roit poussé plus loin ses blasphémes, si le Cardinal de Richelieu, dans l'Anti-chambre duquel nous étions, ne fut sorti de son Cabinet pour aller voir le Roi.

Je ne fis qu'écouter durant tout ce discours, parce qu'il ne me donna pas un moment la liberté de parler. Mais enfin en nous quittant il me demanda, si je n'étois pas de son sentiment. Voici précisément quelle fut ma réponse; mon pere si tu es homme de bien, j'aprouve tout ce que tu as dit, parceque c'est un vrai zele qui te fait parler; mais si tu es hipocrite, je desaprouve tout, parce que tu seras damné avec Mahomet, & avec tous les autres Musulmans.

Cela fit sourire le Jesuite, qui ne comprit pas le venin qu'il y avoit dans ma réponse. Ne crois-tu pas, toi qui es Dervis, & le plus éclairé de tous, que de quelque Religion qu'on soit, pourvû qu'on soit honnête homme, l'on peut être heureux aprés sa mort? Dis-moi, je te prie, ton sentiment sur cela; c'est un point dont la décision m'est fort importante.

Pour moi je commence à croire tout de bon qu'il y a des Saints parmi les Chrétiens mêmes, aussi-bien que parmi nous. J'ai vû & entendu plusieurs choses, qui marquent la pieté de quelques-uns; & nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître qu'il y a dans leur Loi quelque chose de juste; & si elle étoit bien observée, elle me paroît aussi sainte que la nôtre. Il y a chez les Chrétiens un article qui m'embarrasse, c'est qu'ils soûtiennent qu'il n'y a qu'une verité; de sorte que nous sommes perdus si nous ne sommes pas Chrétiens, ou ils sont damnez s'ils ne sont pas Musulmans.

Voilà ce que j'ai à te dire sur ce sujet, que je ne finis pas sans de violens scrupules de conscience. Prie avec moi le grand Dieu, qu'il veüille répandre dans mon esprit ses lumieres interieures, jusqu'à ce que l'homme promis par nôtre saint Prophête; l'homme, dis-je, qui doit naître de sa race, soit décendu sur la terre, où il doit voir tous les Rois humiliez devant lui,

& les deux Religions si bien réünies avec Jesus, qu'elles n'en feront plus qu'une seule. 1638.

Cependant vivons en gens de bien, qui ont en horreur le peché comme une peste, qui est le poison de l'ame; & nous appliquons au veritable bien autant qu'il dépend de nous. Observons sur toutes choses ce précepte, qui se trouve dans la Loi des Chrétiens, mais qui ne se trouve pas toûjours dans leur cœur, *de ne jamais faire aux autres, fussent-ils nos Ennemis, que ce que nous voudrions qu'on nous fit.* Un Duc de Guise donna sur ce sujet un exemple à toute la France; & c'est ce que tu dois prêcher dans toute l'étenduë du vaste Empire des Musulmans. Ce Prince, dit-on, surprit un scelerat qui vouloit l'assassiner, & qui lui confessa que l'interêt de sa Religion, qui étoit celle de Calvin, l'avoit obligé à former ce dessein, pour se délivrer, & délivrer ceux de son parti d'un si grand ennemi. Le Duc, au lieu de lui faire souffrir la peine que meritoit un si noir attentat, lui pardonna, & se contenta de lui dire, mon ami, si ta Religion t'a obligé de vouloir m'ôter la vie, sans m'entendre, la mienne m'oblige à te donner la vie & la liberté, aprés t'avoir entendu: va-t'en, & sois plus sage. Ce Prince étoit alors à la tête de l'Armée de Charles IX.

Sage Dervis, jamais nôtre Mahomet n'a fait paroître des sentimens si genereux: Au contraire il a laissé dans sa Loi ce précepte contre les Chrétiens, qui ne l'avoient jamais offensé. *Quand vous rencontrerez les Infidelles tuez-les, & leur coupez la tête, mettez-les en prison, & les retenez dans les fers jusques à ce qu'ils ayent payé leur rançon, ou que vous jugiez à propos de leur redonner la liberté: Persecutez-les jusques à ce que vous les ayez tous soûmis, ou entierement défaits.*

Remarque dans cette lettre les choses dont tu peux tirer quelque usage. Je t'écris librement parce que je t'aime. Pardon. Souviens-toi dans tes prieres de ton Ami qui contrefait le Chrétien, mais qui dans le cœur est un trés-fidelle Musulman. Si tu peux me se-

1638. courir ne me fais jamais de mal. Dieu protege & dirige ta grande vieillesse jusques au dernier moment de ta vie.

LETTRE XIV.

A Mahomet Bassa.

Sur la grossesse de la Reine de France.

LA Reine s'est trouvée grosse dans le tems qu'on s'y attendoit le moins ; ce qui cause beaucoup de joye à la Cour, & sur tout au Roi, qui va devenir pere aprés tant d'années de mariage.

Toi qui as si long-tems étudié l'Astrologie chez les Egiptiens, & qui fais encore profession de cette divine Science ; toi qui découvres les choses les plus cachées, qui lis si doctement dans le livre du Ciel tout ce que les Astres y ont tracé, qui as trouvé le moment de leur naissance & de leur Eclipse, aussi-bien que les intervales qui partagent ces deux tems, & les causes de la promptitude ou de la lenteur de leurs mouvemens ; toi qui penetres dans les secrets les plus cachez des hommes, qui prévois les tems de famine, de naufrages, & les saisons de gagner des batailles & de les perdre ; devine au nom de Dieu, grand interpréte des secrets de la nature, dequoi deviendra cette grossesse, & dis-moi s'il est vrai que l'enfant qui doit naître a été plus de deux cents soixante-dix Lunes à se former ? tu trouves de l'impossibilité dans la derniere chose que je pose, n'en dis rien : Il ne me seroit pas avantageux de passer pour l'Auteur d'une nouvelle, qui n'a nul fondement de verité.

Paris est dans une joie inconcevable, qui se répand par toute la France. Tu peux connoître par là la passion qu'ont les François de voir leur Roi pere. Il est vrai qu'ils s'en font de grandes esperances ; mais il n'est pas moins vrai qu'ils ont encore grand sujet de

craindre de voir en un instant évanoüir toutes leurs esperances. 1638.

La nature jouë de son reste lorsqu'elle forme un homme, qui est son ouvrage le plus parfait : Mais il ne faut qu'un rien pour gâter cette production avant qu'elle soit achevée, & même aprés qu'elle l'est.

Plusieurs personnes sont fort en doute sur le sexe & sur la vie de l'enfant qui doit naître.

A la Cour, à Paris, & dans les Provinces, l'on ne parle plus de guerre, de ligues, de paix, ou de forces navales : l'accouchement d'une femme est à present le sujet de toutes les conversations.

On parlera bien-tôt autrement dans la Chrétienté, & même dans l'Empire Ottoman, si la Reine fait d'heureuses couches. La France n'est pas moins considerable entre les autres puissances, que le sont les Bourbons parmi les autres hommes. Henri IV. qui fut le premier Roi de la race des Bourbons, étoit un trés brave Prince ; & si nous vivons assez long-tems pour voir son petit fils, nous verrons s'il sera aussi brave que son Grand pere.

Quant à toi tu trouveras ici matiere de te divertir & d'exercer tes talens, si la Reine accouche heureusement d'un Prince. Je te marquerai fort exactement les jours, les heures, & même les minutes de l'accouchement, afin que tu puisses sçavoir par la situation des Planetes, qui reglent d'ordinaire les inclinations des hommes, comment un Prince tant attendu & si peu esperé, menera ses affaires, & par consequent celles d'autrui.

Il y a fort long-tems que nous n'avons point ici de commerce avec le Soleil : Il s'est passé quarante-neuf jours sans que nous ayons vû ce bel Astre ; & le froid est si violent, que les eaux de la Seine, qui est une grande Riviere, ne sont plus qu'un grand & large cristal. Ne t'imagines pas que ce soit quelque chose d'extraordinaire ; cela se voit assez souvent ici ; car lorsque les jours sont les plus courts, le froid est aussi plus violent. Tu sais que ce

1638. Climat est fort inconstant. J'ai souvent vû dans un petit espace de tems, pleuvoir, grêler, neiger, & venter d'une maniere terrible ; & un moment aprés l'air devenir beau & serein. Cette inconstance de Climat a ses avantages : car si le beau tems n'est pas de longue durée, le mauvais dure encore moins.

D'abord que tu auras reçû ma lettre, ne manque pas de communiquer les nouvelles au Grand Visir ; mais ne lui parle point des reflexions que j'y ajoûte. Ces choses-là ne servent de rien aux grands Ministres comme lui, & sur tout venant de nous, qui ne sommes en comparaison d'eux que de vils Esclaves, toûjours soûmis aux Arrêts qu'ils nous prononcent.

Aime-moi toûjours, & consulte les Astres, pour sçavoir si tu me seras toûjours fidele, & si ce sera par force ou par inclination. Pour moi, sois asseuré que suivant la pente de mon cœur, je te conserverai la fidelité que je te dois.

LETTRE XV.

A Racoa de Vienne.

Il lui envoye trois Portraits, & lui demande ce qui lui est necessaire.

J'Ai ordre du Kaimakam d'envoyer incessamment le portrait du Roi de France, celui du fils aîné du Prince de Condé, & celui du Cardinal de Richelieu. Je les ai fait copier à la hâte sur les Originaux par un Peintre Italien, qui passe pour le plus habile homme du siecle.

Ces trois têtes sont les principales de la France, pour ne pas dire de toute l'Europe. La premiere parce qu'elle possede un grand & puissant Royaume, aujourd'hui plus florissant que tous les autres, la seconde parce qu'elle est d'une naissance illustre, & du sang Royal, & qu'elle renferme un courage extraordinai-

re ; & la troisiéme parce qu'elle fait un Ministre sage & prudent, qui par la superiorité de son genie remplit dignement les fonctions d'un Ministere rempli de difficultez, & est par maniere de dire le Maître absolu des récompenses & des peines. 1638.

Aussi-tôt que ces tableaux te seront parvenus sains & bien conditionnez, paye à l'Exprez que je t'ai envoyé la somme portée par le billet qu'il te presentera de ma part. Ensuite sans perdre de tems envoye le paquet à Constantinople à l'adresse du Kaimakam.

Je te prie de regler ce qui regarde ma pension, de maniere, que je n'aye pas besoin d'en demander le payement. Fais-moi tenir sans retardement ce qui m'est accordé pour ma subsistance. Rien ne me paroît si mortifiant que d'être obligé de demander.

Je n'ai d'argent que pour six jours, à ne manger même que des herbes cruës, & à ne boire que de l'eau. On achete ici l'un & l'autre, & tout y coûte cher, excepté les civilitez & les complimens, qui se donnent pour rien, & dont on est fort liberal. Il faut que je vive, que j'achete des habits, & que j'aille à la Cour. Je ne sçaurois faire tout cela sans pain, sans serge ou drap, & sans carrosse de loüage.

Mes besoins te sont à present connus, ne me fais pas languir long-tems. Si ton secours ne vient promptement, c'est l'Empereur que tu offenseras, & non pas moi.

LETTRE XVI.

A un Renegat Chrétien.

Qu'il ne faut pas écrire des faussetez en fait de Religion.

La conservation de ta vie, ou quelqu'autre raison t'a fait abandonner ta Religion. Je ne t'écris point ceci pour allarmer ta conscience, mais parce qu'é-

1638. tant Resident en ce Royaume, je dois être attentif à ce qui regarde le service de l'Empereur de deux mers, & de deux parties de la terre, qui dispense toutes les couronnes, & auquel je souhaite une grandeur & une puissance éternelle. Je t'avertis de prendre garde à ne pas solliciter les Infidelles dont tu as abandonné la Religion, à faire ce que tu as fait.

Tu as écrit à ton frere, qu'il est devenu pauvre, parce qu'en joüant il a renié son Dieu un million de fois, & qu'à present tu es riche parce que tu ne l'as renié qu'une fois; ce qui t'oblige à l'exhorter de se faire Musulman.

J'ai jugé à propos de t'écrire, qu'une lettre & une méchante raillerie ne suffisent pas pour gagner les Ames. Songe à devenir honnête-homme aprés ton changement de Religion, & ne donne pas sujet aux Marseillois de dire, que tu es un scelerat parce que tu as renoncé à ta foi, & que nous sommes tous damnez parce que nous sommes Mahometans. Si tu ne t'accommode pas du conseil que je te donne, je serai obligé d'informer la Porte de ce que j'apprendrai; mais je ne le ferai qu'avec regret, parce que peut-être tu en soufriras.

LETTRE XVII.

A Hussein Bassa.

Des Guerres éternelles des Chrétiens : De Gustave Adolphe Roi de Suede, & des victoires de Vveimar.

A Mesure que je m'avancerai dans la connoissance des affaires, j'aurai plus de choses à t'écrire. Je profiterai de toutes les occasions; je remarquerai tout ce qui se passera, & je ne manquerai pas de t'en faire

part. Les animositez & les violences de tous les autres 1638.
Princes du monde, n'approchent pas des inimitiez qui regnent parmi les Princes Chrétiens de l'Europe. Je ne puis pas concevoir pourquoi ces Infideiles ne peuvent vivre en paix, & peut-être ne le comprennent-ils pas eux-mêmes. Il semble que le Ciel ait résolu, que l'homme soit toûjours contraire à l'homme, & qu'il y ait des guerres & des inimitiez aussi long-tems qu'il y a des Royaumes.

La guerre qui vient de s'allumer en Alsace, a la mine de durer long-tems. La mort de Gustave Adolphe Roi de Suede, le second fleau des Imperiaux, qui fut tué il y a six ans, n'a point terminé les differens de l'Allemagne : Ils sont au contraire plus échauffez que jamais ; & il semble que les nouveaux Generaux ont de plus grands desseins que leurs prédecesseurs. Peut-être vengeront-ils la mort de Gustave, qui ne fut pas tué de la maniere que les Chrétiens le disent ; mais il le fut comme le marquent les Historiens Turcs, par l'un des quarante Allemans, qui s'étoient engagez par serment de ne quitter jamais l'épée, qu'ils n'eussent tué ce brave Prince.

Le Duc Bernard de Vveimar aussi vaillant que l'étoit Gustave, commande le reste de l'Armée Suedoise, à laquelle s'est joint un corps considerable de troupes Françoises, & grand nombre d'Allemans Heretiques Chrétiens. La Victoire accompagne les Armes de ce General, & les Princes unis pour la défense de l'Empire commencent à craindre ce Capitaine, qui n'observe pas tant les maximes de la guerre, que l'ardeur de son grand courage, & qu'ils voyent favorisé de la Fortune. Mais il ne considere pas qu'en affoiblissant un Empereur, il fortifie un Roi, qui profitera de ses travaux, & le cassera quand il voudra, malgré sa valeur. Il est de nôtre interêt que Vveimar soit toûjours victorieux. On peut dire de ce General, qu'il a tout vendu à la France, à la réserve de sa gloire, & que comme Alexandre, il ne s'est réservé que l'esperance.

1638. Tout ce qu'il peut conquerir sur les Allemans est pour le Roi de France, qui lui fournit des Troupes, des Armes, & de l'argent, & lui donne de plus de sages conseils. Le Cardinal de Richelieu qui est un habile politique ne manque pas de persuader au Roi son Maître, que les Places que Vveimar prend sur l'Empire avec l'Armée qu'il commande, sont des effets des conseils & de la modestie de sa Majesté. Les François commencent à conserver leurs conquêtes, & sçavent défendre les places qui sont sous leur obeïssance.

Ce Prince fait des conquêtes, qui sont à la verité plus importantes, qu'elles ne paroissent considerables pour leur grandeur. Il prit Rhinfeld presqu'aussi-tôt qu'il l'eut assiegé. Cette place est forte, & située prés de la Forêt noire. La Garnison étoit pourvûë de tout ce qu'il falloit pour soûtenir un long siege.

Jean de Vert General de l'Armée Imperiale, la secourut avec neuf Regimens de Cavalerie & cinq mille Fantassins. Il défit la Cavalerie de Vveimar, & prit une partie de son Bagage & de son Artillerie. Le Duc de Rohan grand Capitaine & habile politique y fut blessé, & pris les Armes à la main. La Ville fut enfin secouruë de vivres & de munitions; mais la conquête n'en a été que plus glorieuse.

On écrit que deux Generaux de l'Empereur, au nombre desquels est Jean de Vert, qui avoit secouru Rhinfeld, & Enhenfort, ont été faits prisonniers, aussi-bien que le Duc de Savelli, dans un combat qui s'est donné avant la prise de la place; comme aussi trente-huit Cornettes, & dix-neuf Capitaines d'Infanterie. Les Suedois ont acheté ces dépoüilles au prix de leur sang; cependant elles ont été envoyées au Roi de France, qui les a fait promener par toutes les ruës de Paris, & ensuite déposer dans l'Eglise de Nôtre-Dame, qui est la principale de la Ville, où je les ai vûës & considerées comme des marques des triomphes de la politique. Ce siege n'a duré que dix-huit jours.

Aprés cette victoire le Duc de Vveimar est entré 163
dans le Marquisât de Dourlac, où il a pris le Château de Rotelen, défendu par le Roi de Hongrie. Il y a trouvé grande quantité de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, qui lui ont beaucoup servi à rafraîchir son Armée qui n'étoit pas dans l'abondance.

Sur ces entrefaites le Duc Savelli s'est sauvé de sa prison, & s'est retiré à Lucerne en Suisse. Les Officiers qui le gardoient ont été accusez d'avoir favorisé son évasion. Ils en ont été quittes pour leurs têtes.

Il n'est rien de plus vrai que ce que je t'écris, & tu peux faire enregistrer ma lettre. Dieu veüille que Brisac & toute l'Alsace tombent entre les mains des François, & que l'Empereur d'Allemagne soit soumis aux Loix des Osmans. Tu vois aujourd'hui le tems où les François font des conquêtes, sans que leur presence y soit necessaire. Leur Roi ne paroît pas seulement heureux, mais il l'est effectivement; car tout ce qu'il entreprend, lui réüssit. La grossesse de la Reine, & l'habileté du Cardinal inquietent les Espagnols, l'Empire, & même l'Italie. Il n'y a que Dieu & Mahomet qui sachent ce qui en est, & ce qui en arrivera. Nôtre devoir est de nous humilier, de dire ce que nous voyons, & non d'être assez temeraires pour vouloir penetrer l'avenir, & démêler la verité où la fausseté des bruits scandaleux qui ne sont d'aucune utilité à l'Empire des vrais croyans.

Mets toute ton intrigue en œuvre pour grossir les pertes des Allemans: Tu en sais les raisons: Mais n'oublie rien sur tout pour faciliter en Hongrie les progrez du Sultan. Ne me refuse pas cependant ton secours. Je n'ai pas besoin d'épée, qui coupe tout, mais de bon conseil, qui d'ordinaire nous fait voir réüni ce que l'épée avoit divisé: Et je prierai le Trés-haut que tous les Infidelles se prosternent devant Amurat, & que tout ce qui respire ne tienne la vie que de sa Clemence.

1638.

LETTRE XVIII.

A une personne considerable de la Cour Ottomane.

De l'Italie, de la Maison de Savoie, & de la Guerre que les François & les Espagnols font en Piémont.

L'Italie, dont la plûpart des habitans sont si propres à la Guerre, cette belle Province qui a donné des Loix à tout le monde, est aujourd'hui le Theâtre de la Guerre, où les François font sentir la violence de leurs Armes. Le Pape & les Venitiens qui paroissent les plus puissans, ne se mettent point en devoir de détourner l'orage qui les menacent. Le Piémont qui appartient au Duc de Savoie, commence à sentir les incommoditez qu'entraîne toûjours la Guerre. Cet Etat est au milieu des terres des Espagnols, qui l'attaquent, & les François le ruinent en faisant semblant de le défendre.

Ceux-ci ne peuvent abandonner les interêts de la Maison de Savoie, parce que la Duchesse est sœur du Roi de France, & que ses enfans sont par consequent ses Neveux. Les François ont déja de grandes forces de ce côté-là : Ils ont une grosse Garnison à Pignerol, place trés-considerable, qu'ils appellent une des portes d'Italie : Ils se rendirent Maîtres de cette Forteresse l'an 1631. & ils augmenteront de beaucoup leur puissance par le moyen du Fort de Brême, qui est comme un Rempart qui couvre Casal & Verceil, & défend en même-temps le Montferrat & le Piémont. Le Marquis de Léganez Gouverneur du Milanois s'étant rendu Maître de la Campagne, forma le Siege de Brême. Le Maréchal de Crequi ayant reçû ordre du Roi son Maître de

de défendre le jeune Duc de Savoie, s'est opposé 1638.
aux desseins des Espagnols. Comme ceux-ci sont fort puissans, & que les autres sont fort habiles, l'on croit que la Guerre sera cruelle de ce côté-là.

Tu sçauras ce qui en arrivera, cependant je puis te dire à l'avance que les affaires des François n'y paroissent pas en trop bon train, & de l'heure que je t'écris la Cour est affligée de la perte du General qui y commandoit son Armée.

Il y a des nouvelles de la mort du Maréchal de Crequi, qui a eu la moitié du corps emporté d'un coup de canon, en allant reconnoître les travaux des Espagnols devant Brême. Cette perte a été d'autant plus sensible aux François, qu'ils ont vû les grandes réjoüissances qu'en ont fait les ennemis.

Tout le monde dit que Crequi étoit bon Soldat & bon Capitaine, homme sage & d'une excellente conduite. Il s'étoit aquis beaucoup de réputation en Italie au service du Roi son Maître. Il tua Dom Philippe batard de Savoie, qui l'avoit fait apeller en duel à la vûë des deux Armées. Il a souvent défait les ennemis de son Souverain dans le Montferrat & dans le Piémont, & mené batant le Duc de Feria jusques aux portes de Milan. Il ne reste plus rien de ce grand homme, qui a fait tant de belles actions, que le seul ressouvenir de ces actions mêmes.

Quand il a été question de faire ses obseques, l'on n'a presque rien trouvé de son corps que ses entrailles. Son ame est devant le Trône de Dieu, les éloges de ses amis font honneur à sa memoire; ses parens le pleurent, son Souverain le loüe, & ses soldats couronnent son tombeau d'herbes & de fleurs.

Les Italiens disent hautement en cette occasion que l'Italie a été fatale aux François, & qu'elle le sera toûjours. Ils assûrent que le Duc de Savoie perdra ses Etats s'il est défait par ses ennemis, & qu'il les perdra pareillement si ses Amis sont victorieux: mais ce ne sont-là que des conjectures & des raisonnemens. J'ai voulu t'en faire part, afin

1638. que tu sois informé non seulement de ce qui se fait, mais aussi de ce qui se dit. On sera bien-tôt éclairci de ce qui se sera passé au siege de Brême ; cependant il importe fort aux François de conserver la bonne opinion qu'on a d'eux.

Tout ceci se fait pour défendre une grande & illustre Maison, qui prétend à la Souveraineté du Royaume de Cypre, & qui se voit troublée par l'ambition de ses parens, & par la politique des Espagnols. Ces sortes d'engagemens importent beaucoup aux Princes, aussi diferens pour leurs maximes, que pour leurs interêts ; mais il ne nous importe en rien que les autres soient en querelle. Conserve-moi toûjours constamment l'amitié que tu m'as promise.

LETTRE XIX.

Au Barbier du Grand Seigneur.

De la mort du Maréchal de Crequi. De la Magie, & du Fort de Brême.

JE viens de parler à un homme qui vient d'Italie, où il a servi dans les troupes de France, & qui m'a dit les particularitez de la mort du Maréchal de Crequi. Ce General s'étant approché des lignes des Espagnols, pour reconnoître leurs travaux & leur donner bataille, en cas qu'il le jugeât à propos, eut la moitié du corps emporté par un coup de canon. Le boulet fut ramassé, & l'on fut surpris d'y voir une croix, autour de laquelle étoit écrit *à Crequi.* Ce boulet, cette croix, & ces caracteres, ne causerent pas moins d'étonnement, que la mort de ce Capitaine avoit causé de douleur. Chacun en dit son sentiment,

Il y en a plusieurs qui traitent les Espagnols de 1632. magiciens & de sorciers. Ceux qui sont persuadez de la vertu de la Necromancie; soûtiennent que le Diable peut porter un boulet où l'on veut. D'autres sont d'un sentiment contraire, & croyent que rien ne peut se faire sans l'ordre de Dieu. Il y en a d'autres encore qui ne croyent ni charmes, ni caracteres, ni magie, qui méprisent toutes ces superstitions, & donnent tout à la destinée: Et c'est là mon sentiment. Achmet Celebi explique parfaitement bien cela dans son Journal, qui commence l'an mille & vingt-sixiéme de nôtre Egire. Il soûtient que tout ce qui arrive ici bas, arrive par les ordres de Dieu. *On ne peut douter*, dit-il, *que les évenemens qu'on voit, ne soient des éfets de la volonté de Dieu: cependant on doit croire qu'il laisse agir les causes secondes.*

Si le Sultan Osman n'eut pas irrité les Janissaires & les Spahis en les jettant tout vifs dans la riviere, lorsqu'il couroit travesti par les ruës de Constantinople, & qu'il les trouvoit à boire du vin dans les cabarets: s'il n'avoit pas fait éclater le dessein qu'il avoit de reformer cette Milice, & de transporter ailleurs le Siege Imperial, il n'eut peut-être pas perdu la vie avec tant d'ignominie.

Dieu l'avertit de sa mort par un songe éfroyable. Il crût voir nôtre grand Prophête qui lui arrachoit des mains l'Alcoran qu'il lisoit alors: qui lui ôtoit de force sa côte d'armes, & lui donnoit un soufiet avec tant de violence, qu'étant tombé par terre, il ne pouvoit se reveler. Tu sçais qu'il consulta les Astrologues & les Interprétes des songes. Je ne te parlerai point de ce que lui dit l'un d'eux qui étoit son Précepteur, car c'étoit pure flaterie: Mais il se trouva que tout ce qui lui avoit été prédit par les Astrologues ne manqua pas d'arriver. On lui avoit prédit qu'il ne verroit jamais la Fête de Ramesan, & cela fondé sur ce que l'étoile qui présidoit à sa naissance étoit fort obscurcie dans sa conjonction avec la Pla-

1638. néte qui dominoit alors, & partant on soûtenoit qu'il mourroit bien-tôt. L'ignominie dont sa mort fut suivie fut un éfet de sa destinée, car jamais aucun des Osmans ne soufrit tant d'infamie. Il se vit souvent sans mourir le cordon fatal au cou. Un Soldat charitable lui envoya son mouchoir pour couvrir sa tête, qui n'avoit plus de Turban.

Il dit tout en larmes à ses meurtriers, *Vous avez vû ce matin vôtre Empereur sur le Trône, & ce soir vous l'allez trainer dans un tombeau, destiné à voiturer les ordures dans la Mer : Vous ne vivrez pas toûjours, & Dieu vous fera rendre compte de vôtre cruauté.* Tu sais que la résistance qu'il fit à ceux qui devoient l'étrangler, le fit beaucoup soufrir. Ils le saisirent par les parties honteuses, il eut une oreille coupée, & on l'envoya à la Validé, qui attendoit les nouvelles de sa mort : Tu trouveras tout cela dans le Journal d'Achmet. Si le Maréchal de Crequi n'eût point été à l'armée, il n'auroit peut-être pas fini ses jours par une mort violente ; & s'il n'avoit pas eu la temerité de s'approcher trop prés des ouvrages des ennemis, le fatal boulet ne lui auroit pas ôté la vie.

Nous voyons en cela un éfet de la volonté de Dieu, accompagné de nôtre consentement, puisque nous cherchons volontairement ce que nous pourrions éviter.

Cependant ne m'accuse ni d'ignorance, ni de superstition, si je me suis étendu sur un sujet où il s'agit de l'homme & du démon. Tu n'ignores pas que par le moyen de la magie nous comptons les douze Esprits, ou les douze Anges, qui président sur chacun des signes du Zodiaque, & gouvernent les nations, les peuples & les Villes qui sont commises à leurs soins. C'est ainsi que dans la secrette Cabale des Juifs l'on jugeoit de l'avenir, & l'on faisoit des choses fort surprenantes par le moyen des douze Anagrames du grand nom de Dieu, & selon la couleur des pierres sur lesquelles étoient gravées ces

Anagrames. On a soûmis nos corps à ces douze signes, & on les a divisez en douze membres principaux. Mais combien de choses surprenantes ne fait-on point par le nombre de sept, auquel on a apliqué les sept Planettes ? Ne découvre-t'on pas par là le secret de la bonne ou de la mauvaise fortune des hommes ? Ajoûte à cela l'invocation des Esprits la vertu des figures, des paroles, des herbes, des caracteres, & de tant d'autres charmes, par le moien desquels on consulte les démons, & tu trouveras qu'on fait plusieurs merveilles par le moien de cet art, qui ne peuvent être que l'éfet d'un secours surnaturel. 1638.

Les petits morceaux de papier coupez en triangle que Tockta Cham, Ambassadeur du Roi de Perse, fit jetter la nuit autour de la tente Imperiale du grand Visir Asis, sur chacun desquels étoit écrit un certain mot, firent plus d'éfet que le boulet enchanté des Espagnols, qui tua le Maréchal de Créqui. L'Armée Ottomane se révolta le lendemain, comme si elle eût été possedée d'un esprit de fureur. Les plus seditieux prirent le Visir, le lierent, & l'obligerent de lever le siege de devant Babilone. Le Roi de Perse qui avoit déja congedié Mustapha Aga nôtre Envoyé, aprés avoir conclu un traité par lequel il s'obligeoit à rendre la Place, ne fut pas plûtôt averti de la retraite précipitée de nôtre Armée, qu'il fit revenir Mustapha, déchira le traité devant lui, & le pria de dire à son General, qu'il ne pouvoit pas faire une action aussi honteuse que le seroit celle de rendre une place de cette importance à une Armée qui s'enfuïoit.

N'as-tu jamais oüi dire rien de si surprenant ? Lis le livre de cet Achmet Celebi, & tu verras que tous ces prodiges sont arrivez en un jour. L'Historien ne fait aucun jugement sur cette avanture, il se contente de raporter le fait; mais je suis persuadé que ce ne fut pas l'éfet du charme de ces morceaux de papier, & des caracteres écrits dessus ; car il est certain que nôtre Armée étoit déja fort pressée de la faim,

1638 En éfet, lorsque Mustapha tout en larmes reprocha au Visir, que s'il eût seulement gagné deux jours de tems, il auroit fait une paix qui auroit valu une victoire; le Visir lui répondit : *Comment aurois-tu pû retenir par tes larmes une Armée possedée par tous les Diables de l'enfer, & résoluë à s'en aller.*

Si tu lis cette lettre jusqu'au bout, accuses-en ta patience, & ne me reproche pas de t'avoir fatigué en t'écrivant plusieurs choses qui meritent que tu les saches. Aprés la mort du General François, Brême fut mis d'abord entre les mains des Espagnols, par la lâcheté du Gouverneur, qui fut ensuite severement puni, & eut le cou coupé à Casal, où il avoit été retenu prisonnier.

LETTRE XX.

A Murat Bassa.

De Madame de Savoie. Du Cardinal de la Valette : De Verceil, & du Duc de Rohan.

LA Duchesse Doüairiere de Savoie se trouve extrêmement pressée par les courses continuelles que les Espagnols font dans le Piémont. Ils ont assiegé Verceil, Place qui couvre le païs du côté du Milan.

Elle est à cheval, elle témoigne beaucoup de courage, & est résoluë de regagner ce qu'elle a perdu, & de défendre ce qui lui reste, qui court quelque risque: pour cet éfet elle a joint en diligence ses meilleures troupes avec celles de la France.

Un Cardinal, qu'on apelle le Cardinal de la Valette, commande les troupes de France en la place du Maréchal de Crequi : Elles consistent en douze mille Fantassins, & en quatre mille Cavaliers.

Tu ne sais peut-être pas quelles gens ce sont que

des Cardinaux. Ce sont les principaux Prêtres de 1638.
l'Eglise Romaine. Leur profession n'est pas de commander des Armées, quoiqu'il arrive quelquefois qu'ils le font, ou parce qu'on manque de sages Capitaines, dont le Roi de ces Infidéles manque quelquefois, ou pour d'autres raisons secrettes, qui ne sont pas toûjours aisées à penetrer, & qui ne peuvent être que de grande importance; car la France est assez bien pourvûë de personnes seculieres. Un Moufti Romain qui s'apelloit Innocent IV. donna des habits de pourpre à ces Ecclesiastiques, & les obligea de porter des chapeaux, des calottes, & des bonnets rouges, afin que cette couleur les fit souvenir à tout moment qu'ils doivent répandre leur sang pour le service de l'Eglise, & de la Religion.

J'ai oüi dire qu'autrefois ils n'étoient que vingt-cinq, & l'on dit qu'à present ils sont bien soixante-douze, qui est le nombre des Disciples du Messie des Chrétiens; mais leur nombre est rarement complet. J'ai voulu savoir précisement qu'elle est la dignité de Cardinal. Un vieux Medecin qui me paroît honnête homme, m'instruit de tout ce qui regarde la Religion, & la Politique des Chrétiens. Il est si fort ennemi de la circoncision, qu'il donne souvent à ses malades le plus impur de tous les alimens, que nous croyons mal sain, & que nous estimons ne pouvoir se manger sans peché.

Tu es un homme d'Etat, & obligé d'assister au Conseil & au Divan, tu dois savoir plus de choses que les autres, & les savoir mieux. J'aurai soin de m'informer de la vie, des actions, & de l'esprit du Cardinal de la Valette; & je tâcherai de savoir si sa valeur & son experience sont les seules raisons qui ont déterminé le Roi son Maître à lui donner le commandement d'une Armée, & a se servir de cet Ecclesiastique pour répandre du sang & pour ruïner le peuple; car je n'ai jamais oüi dire que les Musulmans se soient jamais servis de Cheik pour commander les Armées de

1638. l'Empire. Sans compter que des gens de ce caractere sont sans experience, timides & superstitieux.

Les Espagnols sont plus forts que les François en Infanterie & en Cavalerie : Leur armée est composée de dix-huit mille hommes de pied, & de cinq mille de cheval. Ils prétendent se rendre maître du Piémont avec cette Armée, & chasser les François de l'Italie. Le Marquis de Leganez Gouverneur du Milanois assure que le Roi son maître ne souffrira pas que les enfans du feu Duc de Savoie soient sous la protection des Etrangers. Il dit que Pignerol, & les autres places qui sont entre les mains des François, ont été usurpées sur la Maison de Savoie, & doivent être restituées. On assure enfin que la Maison d'Aûtriche veut empêcher qu'on n'opprime la Veuve, ses Enfans, & ses Sujets.

Les Espagnols font en cela une action de singuliere pieté en faveur de la Veuve, & de ses Enfans : Les François d'un autre côté sont bien honnêtes de faire la guerre aux Espagnols, pour conserver une chose qui ne regarde ni eux ni les autres. Il sera difficile de penetrer ces secrets misteres. Chacun fait valoir ses raisons, comme il fait son argent.

La Duchesse de Savoie est venuë, accompagnée d'un grand nombre de Dames, & des plus Grands de sa Cour. Elle étoit à cheval, & s'est mise à la tête de toutes les compagnies de Cavalerie & d'Infanterie, & a harangué l'Armée au milieu des bataillons. Elle a conjuré non seulement les Capitaines, mais même les Caporaux & les simples Soldats, de ne pas abandonner sa défense. Elle a fait paroître toute la douleur que peut avoir une personne de courage d'être ainsi exposée à perdre ses Etats, & de voir ses Enfans dans une espece de captivité, & sur cela elle n'a pas manqué d'assaisonner les expressions les plus pathetiques d'une abondance de larmes, en quoi consiste d'ordinaire la plus vive éloquence du Sexe.

Le discours de la Duchesse, & la maniere vive

dont elle a fait la peinture de son malheur, ont 1638.
attendri l'Armée. Le Cardinal de la Valette a décampé tout aussi-tôt pour marcher au secours de Verceil. Il a forcé les Espagnols dans leurs Lignes, & jetté deux mille hommes dans la place. Les Assiegez aprés un tel secours ont fait une grande sortie, où il s'est répandu beaucoup de sang de part & d'autre. Mais les soins du Cardinal, & les larmes de la Duchesse n'ont pas empêché que Verceil ne soit tombé entre les mains des Espagnols. On dit que le Gouverneur & sa Garnison se sont défendus jusqu'à l'extrémité, & que quand ils n'ont plus eu ni poudre ni bales, ils se sont batus avec la pique, à coups de pierres, & enfin à coups de poings, n'ayant pas autre chose, mais on n'en croit rien ici : On dit au contraire que le Gouverneur de la Place & le General de l'Armée ont également mal fait leur devoir. On n'épargne pas même le Cardinal, qu'on accuse de n'avoir pas mieux fait que les autres. Il savoit que les Assiegez manquoient de munitions, & il ne leur en a point envoyé, quoi qu'il ait trouvé moyen de faire entrer du monde dans la place. Mais on blâme encore plus le Gouverneur de n'avoir pas fait savoir ses besoins au General.

Je t'écris toutes ces particularitez, pour te faire voir comment les François font la Guerre. Ils font plusieurs fautes, qui parmi nous coûteroient la vie.

Il est sorti de Verceil quatre mille hommes avec leurs armes. Tu peux juger par là que nos Generaux ne sont pas cruels, lorsqu'ils font couper la tête aux Commaudans qui n'ont pas bien fait leur devoir.

La Princesse de Mantoüe qui a perdu son époux, voudroit, dit-on, se marier à un Prince de la Maison d'Aûtriche, qui s'apelle le Cardinal Infant. C'est un coup de la Politique des Espagnols, qui cherchent un prétexte plausible d'attaquer le Montfer-

1638. rat, & d'en chasser les François qui y sont entrez du consentement du Duc de Mantoüe, qui en étoit Souverain.

Le brave Duc de Rohan est enfin mort dans un Château du voisinage de Berne. Je crois avoir mandé qu'il avoit été blessé & fait prisonnier dans un combat qui s'est donné entre les Suedois & les Allemans. Il étoit dans la soixante-huitiéme année de son âge, fort illustre par son érudition, par sa valeur, & par son experience dans le métier de la Guerre. Il avoit été élevé dans les Armes, il avoit toûjours été employé aux afaires militaires, & avoit souvent commandé des Armées. Il a soûtenu long-temps par sa valeur & par son experience les foibles restes d'un parti mourant. Il étoit illustre par sa naissance, & faisoit profession de la Religion de Calvin, qu'on apelle la Religion Reformée. Son corps a été embaumé, & transporté à Geneve avec beaucoup de pompe & de magnificence militaire. Cette Ville est l'asile de ceux que l'Eglise Romaine apelle Heretiques, qui y sont tous bien reçûs; ce qui donne de grands sujets de plainte aux Partisans du Pape: Si c'est avec raison ou sans raison, c'est dequoi je ne veux point décider: Je te dirai seulement qu'il me paroît plus d'éclat dans les ceremonies des Catholiques, & qu'ils se piquent d'être plus vertueux & plus anciens.

Je n'ai pas sçû qu'il se soit passé rien de plus en Italie. Je ne manquerai pas de te mander ce qui s'est passé en Allemagne durant ce dernier mois, aussi-tôt que j'en serai bien informé.

Prie Dieu que les guerres & les querelles qui regnent parmi les Infidéles, ne finissent jamais, & que l'Italie soit humiliée, même jusqu'à l'étrier du cheval que monte le grand Empereur des Elûs de Dieu, les fidéles Musulmans, & que toute l'Allemagne adore le sacré Porche de la Meque,

LETTRE XXI.

A un de ses Amis.

Sur un accident arrivé à un Fils, qui se réjoüissoit de la maladie de son Pere.

PAris est une ville où l'on se porte bien : Il en est 1638.
de même des lieux circonvoisins: L'air y est pur & bon ; cependant l'on y meurt subitement comme ailleurs, & même on y meurt de joie. Puisque je n'ai rien à te dire de la Guerre, je veux te parler d'un évenement dont j'ai été le témoin en partie. Un riche Bourgeois de Londres, ville Capitale du Royaume d'Angleterre étant tombé malade d'une dangereuse maladie, envoya querir son fils unique, qui demeuroit à Paris, où il passoit le tems à se divertir, afin de lui donner sa benediction, & de le mettre en possession de ses biens. Le jeune homme qui ne voyoit pas de bon œil son pere vivant, parce que c'étoit un obstacle à sa liberté, & qu'il ne pouvoit pas s'abandonner à tous les plaisirs, que sa corruption lui faisoit regarder comme le souverain bien, fut bien aise d'apprendre cette nouvelle. Comme il voulut monter à cheval, pour courir où il étoit apellé, il se trouva parti pour un voyage auquel il ne songeoit pas : Il tomba mort sur la place, & je le vis expirer presque dans le même moment, que je l'avois vû sain & se portant bien. Si j'étois dans les sentimens de nôtre Philosophe Muslaadin Saadi. je te dirois, qu'il n'importe guere de mourir subitement, ou de languir long-tems; de mourir dans son lit, ou de mourir au gibet. Mais comme je ne suis pas non plus du sentiment de Zenon, & que je ne connois ni Peripateticien ni Phi-

1638. losophe, parmi tant de Sectes qu'il y avoit en Grece, qui disputoient pour savoir si la vie est préferable à la mort, ou la mort à la vie ; n'attens pas aussi que je te fasse des raisonnemens sur la Morale des Grecs & des Persans. Mais si la mort est une chose si terrible, tâche de vivre d'une maniere qu'elle ne te fasse jamais de peur, lorsqu'elle s'aprochera de toi, ou que tu la verras enlever les autres. Mets-toi en état de l'attendre en tout tems & en tous lieux. Sais-tu bien par le moyen de quelle herbe, ou de quel charme magique, j'ai trouvé le secret de ne la pas craindre, c'est en vivant d'une vie innocente. On fait grand bruit ici, & ce n'est pas sans raison, des dernieres paroles d'un homme de grande naissance, qui mourut fort vieux d'une blessure qu'il reçût. Il avoit servi divers Rois dans les charges les plus importantes. Il fut enfin blessé mortellement à un combat : Et comme on l'exhortoit à mourir en bon Chrétien, & à faire paroître en mourant le même courage qu'il avoit montré durant sa vie, il répondit, qu'*aprés avoir employé quatre-vingt ans à bien vivre, il n'étoit pas embarassé d'employer un quart d'heure à bien mourir.* Ce grand homme qui étoit un fameux Soldat, étoit aussi un vrai Philosophe ; & s'il eût été de nôtre Religion, je pourrois dire un Saint. Je croi que ce spectacle fut quelque chose de fort édifiant, d'autant plus considerable, que l'exemple qu'il donna de bien mourir, vaut mieux que ceux qu'il avoit souvent donnez de combattre courageusement. Il s'apelloit Anne de Montmorenci Connétable de France. J'ai eu la curiosité de lire sa vie, qui se trouve dans l'Histoire des guerres civiles de ce Royaume.

Mais avant que de finir, permets-moi je te prie de te parler de la diference qu'il y a entre les éfets de la douleur & ceux de la joie. L'homme venu d'Angleterre de la part du Pere pour y faire repasser le Fils, trouvant encore en vie, à son retour

le vieillard qu'il avoit laissé mourant, lui donna 1638.
un si terrible coup en lui apprenant la mort de son Fils, que la douleur ayant vaincu les assauts de la mort, redonna la santé au malheureux vieillard, & les forces qu'il avoit perduës. Il vint quelques jours aprés à Paris, où je l'ai vû pleurant la perte de son Fils unique.

Celui qui disoit autrefois, *que l'homme doit aprendre à bien mourir durant tout le cours de sa vie*, ne disoit rien de surprenant. Nous vivrons assez long-tems, si nous sommes prêts à dire en tout tems, *nous avons assez vécu*; & si nous aimons comme nous devons nôtre grand Empereur, qui est invincible, saint, & le plus juste des hommes; & si nous observons ce qu'un Païsan François disoit à tous ceux qui passoient devant sa porte, *Secourez tout le monde, & ne faites jamais de mal à personne.*

Comptons nos jours toi & moi, comme ce Persan auquel on creva les yeux, parce qu'il étoit trop clair-voyant, disoit autrefois dans le Serrail aux Eunuques blancs. Il parloit continuellement de la courte durée, de l'incertitude, & de la vanité de la vie humaine. *Il disoit qu'elle étoit courte, à considerer ce que nous avons à faire; incertaine, par raport à ce que nous y faisons; & toûjours mêlée de ce que nous avons fait, & de ce qui nous reste à faire.* N'apprens pas encore ces maximes à ton fils, que tu aimes si tendrement. Les enfans n'ont pas le jugement assez meur pour leur parler de la mort: Ce sont des morceaux trop durs pour leur estomac; c'est tout ce que les vieillards peuvent faire que de les digerer, & de les avaler sans en faire sentir toute l'amertume.

LETTRE XXII.

Au Kaimakam.

Du Piémont, & d'une conspiration qui s'est découverte à Genes.

1638. MEs précedentes Lettres contenoient la relation de ce qui s'est passé en Italie du côté du Piémont, comme tu peux l'avoir vû au Divan. J'ai instruit le conseil de ce que les Infidéles y ont fait. Trois diferentes nations faisant profession de la même Religion, y sont aux mains les unes contre les autres : Les François font la guerre aux Espagnols pour donner secours aux Savoyards : Les Espagnols voudroient chasser les François de l'Italie, & réduire la Savoie sous leur domination ; & la Savoie fait tout ce qu'elle peut pour ne pas tomber sous le joug des uns & des autres.

Il est à craindre que cette guerre ne produise de nouveaux troubles ; ce qui ne manquera jamais d'arriver, à moins que la paix ne se fasse bien-tôt. Je te dirai seulement ce que je sai, & que tu ne sais peut-être pas. Je ne repeterai point ce que j'ai déja écrit, parce que mes Lettres passent sûrement par les bonnes mesures que tu as prises.

Les divers interêts des Princes d'Italie sont cause qu'ils ne sont pas en trop bonne intelligence. Comme leurs Etats sont separez les uns des autres, aussi leurs maximes, leurs interêts & leurs inclinations sont bien diferentes. Ce qu'ils ont de commun, c'est la Religion, qu'ils accommodent à leurs desseins, qui ne sont pas à beaucoup prés les mêmes. Il n'y a pas un de ces Princes qui

ait un attachement entier pour sa Religion, qui 1631.
ne peut avoir qu'une seule fin.

Il y en a peu qui fussent bien-aises que les François fissent des conquêtes en Italie, parce que cette Nation paroît turbulente, & l'on ne verroit pas avec plaisir que les Espagnols fussent plus puissans qu'ils ne sont, parce qu'ils sont trop les Maîtres. Neanmoins comme les plus petits de ces Princes ont des inclinations particulieres pour ces deux Nations, avec lesquelles ils entretiennent des liaisons secrettes, tu ne sais pas les relations qu'à la Republique de Genes avec les Espagnols ses Alliez. Il se peut bien que tu n'ayes pas été informé d'une conspiration qui paroît avoir été tramée à Genes pour y introduire les Espagnols, ce que la Republique ne soufrira jamais.

Voici ce que j'ai appris de cette conspiration. Le tems de la Vice-Royauté de Naples du Marquis de Monterey étant expiré, il s'embarqua pour l'Espagne suivi de quelques Galeres, & vint à Genes *incognito*. Il eut une conference avec quelques-uns des Conspirateurs à un Village qui n'est pas éloigné de la Ville, pour convenir des moyens de se rendre Maître du port, & de faire ensuite bâtir une Citadelle sur l'endroit le plus élevé du Fare. Quelques-uns des plus qualifiez devoient ouvrir les portes de nuit, & recevoir les Troupes qui debarqueroient des Galeres. Le Marquis de Leganez Gouverneur de Milan, promettoit d'envoyer à Genes une chaîne de Forçats plus forte & plus nombreuse qu'à l'ordinaire, & qu'au lieu de la composer de criminels condamnez, il n'y devoit mettre que les plus braves Officiers de Milan. Quelques Nobles qui étoient de la conspiration, & qui devoient avoir part au Traité, étoient destinez à recevoir les Troupes, & devoient venir en armes pour faire réüssir le dessein.

1638. Aprés une entreprise si bien concertée les Espagnols étoient prêts à executer un si hardi projet, lorsque la Republique qui venoit tout à coup d'être avertie du complot, fit tout échoüer sans bruit, en faisant doubler les Gardes; ce qui ne surprit pas peu les Conspirateurs.

Les Creatures du Cardinal de Richelieu publient qu'un certain Doria, qu'on apelle le Prince de la Republique, a fait échoüer la conspiration; en quoi il a rendu un trés-bon service à l'Italie, & à nous un trés-mauvais; car de-là se seroit indubitablement allumé une guerre éternelle, où entre les Sujets de cette Republique, qui se seroient ruinez les uns les autres; ou entre les François & les Espagnols. Tu trouveras aussi qu'en conservant la liberté de sa patrie, & en tenant les Espagnols éloignez, il se maintiendra toûjours en état de rendre service à la Republique, & même à la Couronne d'Espagne. On dit que la constance de Doria a eu l'honneur d'avoir sauvé deux fois la liberté de sa Patrie.

Ce Doria est décendu de ce grand Capitaine André Doria, qui fit tant de belles actions contre nôtre Nation, qui a commandé les Flotes de Charles V. Empereur d'Allemagne, & depuis celles de Philippe II. son Fils Roi d'Espagne, & qui combatit souvent l'invincible Ariaden.

Je ne croi pas que Donaja, qui étoit à Genes, t'ait écrit cette avanture, soit parce qu'elle peut n'être pas vraie, soit parce qu'étant une chose fort secrette, elle a été étouffée presqu'aussi-tôt que découverte. Si tu veux savoir les raisonnemens particuliers qu'on fait sur ce sujet, je te dirai que les François les plus éclairez croyent que les Espagnols ont entrepris un si beau coup; mais que les deux partis qui regnoient dans la Ville, l'un pour maintenir la liberté, l'autre son autorité, les ont empêché d'y réussir.

On parle à present diversement de la Republi-

que. Les François ne font pas moins d'éforts 1637.
pour traiter secretement avec elle, qu'en font les Espagnols pour l'empêcher de changer de Maître. Il est toûjours avantageux à ceux qui ont des prétentions en Italie, d'être en bonne correspondance avec cette place, qui en est la principale porte.

Les François font grand bruit de leurs prétentions sur Genes, & ressuscitent aujourd'hui je ne sai combien de vieilles histoires Ils soûtiennent que quand les Genois ont eu des démêlez entr'eux, ils ont souvent changé de Loix & de Maîtres, & ont été soûmis à la domination des Etrangers : Que deux Charles, un Loüis, & François I. tous Rois de France, ont pris cette Republique sous leur protection, & qu'ils l'ont aussi subjugée par la force de leurs Armes. Ils ajoûtent, que François I. continua long-tems à lui donner des Gouverneurs, & que ce fut par la valeur & par la résolution de Doria, qu'elle recouvra sa premiere liberté.

Ce sont là les discours que font à Paris ceux qui n'ont rien à faire, & même quelques Politiques. Il me seroit dificile de te dire ce que le Roi en pense, & ce qu'en pense son Conseil.

Remarque cependant avec combien d'imprudence le Peuple parle ici ; il se donne la liberté de décider des afaires d'Etat ; il partage les terres de tels & de tels Princes ; & accommode les diferens ; il protege & ruïne les Republiques & les Royaumes : Mais ce n'est pas chose nouvelle : Le commun Peuple s'est de tout tems donné la liberté de censurer les actions des Souverains, & même d'attaquer leur honneur par l'endroit le plus délicat ; témoin les contes qui se font sur la grossesse de la Reine.

Ce n'est point pour allonger ma lettre que je t'écris ces particularitez de l'Histoire de Genes ; mais parce que les Genois sont anciens, qu'ils

1638. ont autrefois fatigué le courage des Romains, soit en les attaquans ouvertement, soit en traversant leurs entreprises, & qu'ils ont fait sur nos Mers de grandes & de belles actions, les Osmans ont eu jusqu'ici de la consideration pour eux d'autant plus que nous possedons plusieurs païs, & places considerables dans l'Asie Mineure sur la Mer Noire, & dans l'Archipel, qui ont été sous la domination de cette Republique.

LETTRE XXIII.

Au même.

Du Siege de Fontarabie. Du Prince de Condé; & de la perte de divers Vaisseaux Espagnols.

Henri de Bourbon premier Prince du Sang de France, ayant marché du côté de Bordeaux, s'est rendu sur les frontieres d'Espagne, & a assiegé Fontarabie, qui est sur le bord de l'Ocean, place forte par sa situation. Son Armée est composée de douze mille hommes de pied, & de douze cents chevaux. Il y a eu sur terre plusieurs rencontres & escarmouches, où les deux partis ont également perdu & gagné. Mais les afaires des Espagnols vont si mal du côté de la mer, que tu seras surpris des grandes pertes qu'ils y ont faites. Les François leur ont brûlé sur le chantier deux Galions ausquels on travailloit encore: Six autres qui étoient achevez, & qui n'avoient pas encore été en Mer, ont eu le même sort. Ils leur ont pris de plus onze grands Vaisseaux, dont six étoient richement chargez pour les Indes, sans compter l'équipage & les munitions de guerre: on leur a pris

deux vieux Galions, qui ne leur étoient pas fort 1638.
utiles. Ils ont aussi perdu une prodigieuse quantité de canons qui étoient sur la côte : Il y en avoit cent de fonte, & tous étoient aux armes d'Aûtriche.

Si tout cela est vrai, comme je le croi éfectivement, nous pouvons dire que cette prise qui consiste en plus de cent cinquante pieces de canon, est une prise considerable.

Je ne dis rien de la grande quantité d'Artillerie qu'il y avoit sur les Vaisseaux & sur les Galions, parce que je crains de t'embarasser par des nouvelles d'une grande victoire, où les François ont gagné tant de vaisseaux & tant de richesses, qu'elles suffisent pour équiper une grosse flote.

Le Prince de Condé continuë le siege de Fontarabie, & la place est pressée : Les Espagnols se défendent en braves gens ; & il y aura beaucoup de sang répandu à ce siege.

Le Prêtre de Bordeaux que ces Infidéles apellent Archevêque, s'y est rendu avec soixante voiles, dont il y en a quarante-deux qui sont Vaisseaux de guerre, le reste est Vaisseaux de transport. Il y a quelques Brulots : ce sont de vieux Vaisseaux remplis de matieres combustibles, qui servent à brûler les Vaisseaux ennemis, lorsqu'ils peuvent en aprocher ; de sorte que les Armées de mer & de terre sont pourvûës de tout ce qui leur est necessaire.

Cet Archevêque de Bordeaux fait de l'heure qu'il est plus de bruit que le Pape ; & il y a apparence que ce qu'il vient de faire augmentera de beaucoup son crédit auprés du Roi son Maître. Il a investi fort courageusement quatorze Galeres, & quatre Fregates, qui venoient des Ports voisins au secours de Fontarabie, & portoient trois mille hommes de troupes Espagnoles.

Il combatit six heures durant avec cette nouvelle Armée, & la défit entierement : Tous les Vaisseaux ont été brûlez ou coulez à fond, à la réserve d'une Galere qui a échoüé, & qui ne peut plus

1638. servir. L'Amiral d'Espagne qui avoit huit cens hommes à bord, a sauté en l'air; grand malheur pour les Espagnols, qui ont perdu grand nombre de Soldats & de Matelots. On croit qu'ils ne seront de long-tems en état de reparoître en mer.

Si tant de pertes soufertes par l'un des partis, ne sont pas avantageuses au Grand Seigneur, parce que l'autre en devient plus puissant, il y gagnera neanmoins en ce que les François & les Espagnols étant également ennemis de nôtre Nation & de nôtre Religion, nos affaires en seront plus assurées, puisque de deux ennemis il n'en restera plus qu'un. On connoît par les réjoüissances & par les Fêtes des François, que ces progrés leur sont avantageux. Ces Infidéles ont sujet de se réjoüir. Leur victoire a tout ce qu'on peut desirer d'agreable : Elle est grande sans contredit, & ne leur coûte que trés-peu de chose.

Ils disent qu'il n'y a que douze de leurs Vaisseaux qui ayent soufert, & qu'ils n'ont perdu dans cette action qu'environ cent Matelots, & trés-peu d'Officiers. On a fait une ample relation de cette Victoire, & on l'a gravée sur le bronze, afin d'en publier toutes les particularitez, & d'en conserver la memoire aux siecles suivans. Depuis la perte de la flote surnommée l'Invincible, que Philippe II. mit en mer l'an 1588. pour faire la guerre à une Femme, nous n'avons pas sçû que l'Espagne ait fait une perte si considerable.

C'est toutes les nouvelles que je puis te mander à present. Il y a tant d'Armées en action, que je ne manquerai pas à l'avenir de matiere pour te divertir aux dépens des Infidéles. Ils sont tellement insensez, qu'il semble que leurs soins ordinaires ne vont qu'à se détruire les uns les autres, & à ruïner leurs afaires pour nous faire plaisir, & pour nous mettre en état de triompher par leur défaite.

LETTRE XXIV.

A Sisa Bassa.

D'une Diette tenuë à Stockolme, où il a été resolu de contenuër la Guerre aux Allemands. De l'entreprise des François sur saint Omer.

SI tu suis ton penchant & ton honnêteté naturelle, tu serviras le Sultan avec une diligence infatigable, & tu ne traverseras jamais une personne qui t'aime & qui t'estime.

Lis ce que je t'écris, & le publie aprés que tu l'auras lû, afin que le Conseil sache qu'il a été resolu à une Diette qui s'est tenuë à Stockolme, lieu de la residence du Roi de Suede, de continuër la Guerre contre l'Aûtriche, & que le Duc de Weimar & le General Bannier commencent déja de battre les Imperiaux. Tu vas voir l'Espagne & l'Allemagne attaquées de tant de côtez, & par des Ennemis si puissans, & les Chrétiens feront selon les apparences tant de pertes, que les veritables Croyans auront sujet de s'en réjoüir, & d'esperer que Sultan Amurat, le plus grand & le plus puissant des Rois, le Maître & le Souverain absolu de l'une & de l'autre Mer, & le vainqueur de toutes les Nations, poussera plus loin qu'il n'a fait encore sa grandeur & son autorité.

Le Roi de France a fait passer une armée en Picardie, sous le commandement du Maréchal de Châtillon. Son dessein est d'assieger saint Omer, place trés-forte dans le païs d'Artois; & de la dépendance des Espagnols. On a déja brûlé & pillé plusieurs bons Bourgs & Villages.

LETTRE XXV.

Au Kaimakam.

Des Armées Françoises, de leurs progrés, & du Cardinal de Richelieu.

LE Roi de France a mis une autre Armée en campagne. Je t'ai déja écrit que ce Prince avoit trois Armées en trois païs differens. Une en Piémont, commandée par le Cardinal de la Valette : Une dont le Prince de Condé est Generalissime, avec laquelle on espere qu'il prendra bien-tôt Fontarabie : Et la troisiéme est sous le commandement du Maréchal de Châtillon, qui fait le Siege de saint Omer. Le Duc de Longueville est à la tête de la quatriéme, qui vient d'entrer en Bourgogne, dans le dessein de ruïner la Franche-Comté, défenduë par le Duc Charles de Lorraine, l'un des Generaux de l'Empereur.

Tant d'Armées, tant de Capitaines marchent contre les Espagnols. Cette Nation fait assez connoître ses forces. On l'attaque de tous côtez, elle resiste & se défend par tout. Cette vaste étenduë de païs separez les uns des autres, que la Maison d'Aûtriche possede, est cause qu'elle se met par tout sur la défensive, & qu'elle sera toûjours exposée à perdre sans apparence de pouvoir rien gagner.

Tu sais que le veritable secret de conserver l'union parmi les bons, est d'entretenir des divisions continuelles parmi les méchans, & tu verras que les diverses avantures de ce païs-ci nous mettront hors d'état d'être vaincus. Ce que je te dis est vrai. Les François sont trop puissans de l'heure qu'il est, Ils ont dans les Provinces de leurs Ennemis je ne sai combien de troupes, & tant d'Armées de mer & de terre les rendent tout à fait redoutables,

Les autres Chrétiens ont des peurs continuelles. 1638.
Les Ambassadeurs des Princes qui resident à cette Cour observent avec soin tant de choses extraordinaires, & ne disent pas le mot. Ils se contentent comme moi d'écrire ; & en donner avis à leurs maîtres.

J'aprehende que tu ne prendras pas de plaisir à la relation que je te fais des progrés d'une si grande puissance : Mais je suis obligé de te dire la verité. Les affaires se font ici avec beaucoup d'adresse. Les Ministres sont fort secrets & fort fideles. Le Cardinal de Richelieu à un pouvoir tout à fait despotique sur l'esprit du Roi, & à dire vrai c'est une personne d'un grand merite. On dit qu'il aspire à la veritable gloire, & qu'il a dessein de mettre sur la tête de son Maître la Couronne d'Empereur d'Occident que Charlemagne a portée. Si le bonheur de la France va toûjours le même train, le malheur de ses Ennemis ne peut être qu'extrême.

Les diverses Guerres où ce Monarque s'engage par les conseils du Cardinal, font murmurer les peuples, qui en portent le fardeau, parce qu'ils sont obligez de payer de grosses taxes ; sans compter la douleur qu'ils ont de la perte de leurs parens, qui sont les innocentes victimes immolées à l'ambition du Prince.

Le Cardinal apprehende la Paix, & craint que ses Ennemis ne le perdent, s'ils ont le tems de faire des cabales contre lui. Ainsi son interêt est de perpetuer la Guerre, parce que c'est par là qu'il conserve son autorité. Je ne saurois faire encore aucun jugement certain de ce Ministre ; & je ne sçais pas mieux qu'elles sont ses mœurs, que je sçai jusqu'où va son genie, parce que l'homme cache adroitement plusieurs choses durant sa vie qui se découvrent aprés sa mort. Nous pouvons bien voir ce qu'il a de bon, mais il est difficile de démêler ce qu'il a de mauvais. La France en un mot, divisée par la diversi.é de Religion, lui est beaucoup redevable du repos dont elle joüit. Il a secouru

1638. l'Italie, & y a fait éclater la puissance du Roi son Maître : Il a afoibli l'Empire d'Allemagne par la Guerre qu'il a porté jusques dans son sein, en reünissant les forces des puissances du Nord, & en même tems celles de la France, & n'a pas porté de moindres coups à la puissance du Roi d'Espagne.

Comme tu sais tout ce qui se passe, & que tu as des intelligences par tout, tu peux solidement juger de ce qui peut préjudicier au formidable Empire des Musulmans.

LETTRE XXVI.

Au même.

De la Reine qui étoit sur le point d'acoucher, & de la capture du Prince Casimir.

ON ne s'aperçoit point ici de la Guerre, parce que c'est dans les païs étrangers qu'elle se fait, La Cour fait toûjours des vœux pour la santé de la Reine, & pour son heureuse delivrance. Il semble qu'on s'interesse moins à la santé du Roi qu'à celle de la Reine, parce que tout le monde est persuadé que le bonheur de la France dépend des heureuses couches de cette Princesse. Cependant la calomnie ne laisse pas de répandre son noir venin sur cette grossesse, comme si ce n'étoit pas l'ouvrage du Roi. Cela n'arriveroit pas si les Princes Nazariens renfermoient leurs femmes comme font nos Sultans.

J'ai écrit à Mahomet Bassa de parler de la grossesse de la Reine comme d'une chose douteuse, & qui pouvoit n'aboutir à rien : Mais à present il n'est rien de plus certain, car elle accouchera bien-tôt. Elle vit dans un grand repos, de peur de se blesser elle est presque toûjours dans sa chambre, & chacun fait de son mieux pour lui plaire.

On a avis de Provence que le Gouverneur de cet-

ce Province a fait prisonnier le Fils d'un Roi. Ce prisonnier est frere d'Uladislas Roi de Pologne. 1638.

On dit que le Roi d'Espagne avoit donné la Vice-Royauté de Portugal au Prince Casimir, en récompense des Cosaques qu'il avoit levez pour la défense de la Comté de Bourgogne. On ajoûte qu'il s'étoit embarqué à Genes sur une des Galeres de cette Republique dans le dessein de passer en Espagne, pour prendre possession de cette charge, accompagné de peu de Domestiques, du Comte Kanoposki, qui se dit Ambassadeur d'Uladislas, & du Marquis de Gonzague son Cousin, & qu'étant arrivé en Provence, il avoit visité les Ports & les Forteresses, & s'étoit par ce moyen rendu suspect aux François. Qu'il avoit demeuré secretement quatre jours à Marseille; & que par ordre exprés du Roi, sa Galere avoit été arrêtée au port de Bouc, qui est le dernier port de France.

On ne sait pas encore pourquoi la France a fait arrêter une personne de cette qualité. Elle n'a rien à démêler avec le Roi de Pologne, & Loüis XIII. n'a aucune animosité particuliere contre le Prince Casimir. Mais les secrets d'Etat ne sont connus qu'à ceux qui gouvernent les Royaumes. Je ne me pique pas d'aller plus loin, & je me contente de t'écrire ce qu'on fait & ce qu'on dit. Toi qui en l'absence du Grand Visir es l'ornement du Conseil de sa Hautesse, tu peux mieux que personne démêler la raison d'une nouvelle si extraordinaire.

Les plus sages de la Cour disent, qu'on remettra bien-tôt le prisonnier en liberté; & que n'ayant point de Guerre qui autorise sa détention, il y auroit de l'injustice à le retenir.

Cet évenement m'aprend à moi qui suis ignorant, & à ceux qui se mêlent de deviner, une chose que personne ne sait peut-être encore. Veüille le grand Dieu Maître & Arbitre Souverain de toutes choses, que les avis que je donne, & les conjectures que je faits, soient toûjours utiles & agreables, & que ta

1638. vie dure éternellement pour le bien de nôtre grand Empereur, & pour la gloire de son puissant Empire.

Tu sauras bien-tôt si le Prince Casimir demeurera prisonnier, ou s'il sera relâché. Je voudrois que la même disgrace fût arrivée à Uladislas, qu'il fut entre les mains des Janissaires, & que lui & ses Etats fussent Esclaves de l'invincible Sultan, auquel je souhaite la conquête entiere de tout le reste des païs des Infidéles.

LETTRE XXVII.

Au même.

Des voyages du Roi de Pologne en Hongrie, & en Allemagne.

JE t'ai mandé les particularitez de l'emprisonnement du Prince Casimir, je veux te parler aujourd'hui du voyage du Roi Uladislas son frere, qui est allé se promener en Hongrie & en Allemagne.

On dit donc ici que le Roi de Pologne est allé voir le Roi de Hongrie, qui a envoyé pour lui faire honneur, les principaux de sa Noblesse, qui l'ont reçû sur les Frontieres de la Moravie.

On dit aussi que l'Archiduc Leopold est parti de Vienne pour aller au-devant de lui; qu'ils se sont embrassez comme freres, & sont retournez ensemble à la Cour avec la Reine de Pologne & sa sœur. On ajoûte, qu'ils ont été reçûs par les peuples avec de grandes acclamations au bruit du Canon, & de toute la Mousqueterie de la Ville.

Le jour suivant aprés avoir dîné au Palais Imperial, ils allerent tous ensemble à Luxembourg, voir l'Imperatrice Eleonor, Veuve du feu Empereur d'Allemagne.

Si Racoa ne t'a pas informé de ces particularitez, 1638.
tu les sauras de moi, qui suis toûjours attentif afin de donner de bons avis, & de penetrer autant qu'il est possible tout ce qui se passe & qui se fait à cette grande Cour, qui fait mouvoir toutes celles de l'Europe. Censure-moi si je ne fais pas bien, & me punis, si l'Empereur n'est pas bien servi, & si tu n'es pas satisfait.

LETTRE XXVIII.

A Hussan Bassa.

Des exploits d'Amurat sur la Frontiere de Perse, & de la mort de deux grands personnages.

NE m'accuse ni d'imprudence ni de negligence, si je t'écris des choses que tu sais déja. Je borne mes soins à t'écrire ce qui se passe ici ; & ce n'est pas mon afaire de me mettre en peine si tu es mieux informé par un autre Canal. Puisque j'ai ordre d'écrire tout ce qui vient à ma connoissance, je fais ce que je dois ; ainsi je ne merite pas d'être censuré.

J'apprens que le Sultan est parti avec une Armée plus nombreuse que les feüilles de tous les arbres, dans le dessein de ruïner les Têtes rouges, * & conquerir Babilone. Je sai qu'il a été suivi du Moufti, du Grand Visir, & de tous les Grands du Divan ; mais je ne savois pas qu'il eût pris Revan à sa premiere expedition, & qu'il eût fait plusieurs autres belles choses.

Un vieux Marchand Anglois qui revient d'Ispahan, qui a servi dans les Troupes des fidéles Musulmans, & qui a passé par ici en s'en retournant en

* *Il veut dire les Persans.*

1638. Angleterre, a été témoin oculaire des grandes actions d'Amurat. Il dit que ce puissant Empereur ayant pris Revan, y laissa douze mille hommes de Garnison, deux cents mille écus d'argent pour la payer, sans compter la monnoie de cuivre Il dit aussi que ce grand Monarque las de voir que les fidéles, & même les Heretiques Musulmans répandoient tant de sang, fit appeller le Roi de Perse en duel, & lui ofrit de vuider leurs diferens tête à tête; mais que le Persan ne voulut pas accepter le parti. Il ajoûte qu'Amurat étant tombé dans l'eau, en passant la riviere de Haret, il courut risque de se noyer, & d'aller en l'autre monde y attendre le jugement dernier; mais qu'il fut sauvé par un jeune & vigoureux Soldat, qui le prit par le bras, & le tira de l'eau. Cet accident fut le prélude du grand bonheur qu'il eut sur les bords d'une autre riviere qui s'appelle Mako, où il reçût nouvelle que dans le Serrail de Constantinople il lui étoit né un Fils, qu'on appelle Alanddin, dont la naissance fut celebrée par mille démonstrations de joie. Le vieux Anglois m'a dit encore, qu'Amurat avoit pris Tauris, & qu'il y avoit paru en public avec toutes les marques d'une puissance formidable; qu'il avoit ruïné le Serrail du Roi de Perse, brûlé les marchez publics, & fait couper un million de beaux arbres, ce qui cause une perte irreparable aux Persans.

Mande-moi je te prie, aux heures de ton loisir, si ces nouvelles sont veritables, & me fais la faveur de m'apprendre les grands progrés qu'a fait nôtre Empereur à son expedition de Babilone. Les Politiques de Paris en attendent les nouvelles avec impatience. On convient qu'Amurat est le plus puissant Prince du monde, plus fort qu'homme qui vive, & que lui seul est capable de vaincre & de ruïner tous les Rois de la terre.

Deux étrangers de deux diferentes nations, & tous deux de race Royale, sont morts en cette ville. L'un

eſt Dom Chriſtophe, Fils de Dom Antoine Roi de Portugal, lequel aprés avoir vécu ſoixante-ſix ans ſans parvenir à la Couronne de ſon pere, a fini ſes jours dans un Convent de Dervis qu'on apelle Cordeliers. Il a été enterré dans le même Convent où le fut autrefois le frere de ſon pere. L'autre étoit Zaga Chriſtos, legitime Succeſſeur du Royaume d'Ethiopie. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, Fils de l'Imperatrice Nazarenne, Veuve de Jacob Empereur des Abiſſins. Il eſt mort dans un village prés de Paris. Il quitta, comme tu ſais, ſon Royaume, à cauſe des Guerres civiles, & vint en France l'an 1635. de l'Egire des Chrétiens. Aprés une infinité d'avantures, il compoſa l'Hiſtoire de ſes voyages, qu'il finit avec des peines, & des incommoditez qui paroiſſent inſurmontables. 1638.

Que ne ſoufrit-il point à traverſer l'Arabie, le Deſert d'Egipte, l'Aſie mineure, & Jeruſalem, où il courut riſque d'être arrêté par le Baſſa qui y reſide? Il n'échapa qu'en ſe retirant de nuit à Nazareth chez les Dervis Chrétiens, où il ſe tint caché pendant ſix mois.

Il a dit ici, qu'un Eunuque du Baſſa du Grand Caire l'avoit fort ſolicité d'abandonner la Religion Chrétienne, à quoi il ne voulut jamais conſentir, & refuſa d'aller à Conſtantinople, pour s'humilier devant le Grand Seigneur, & baiſer la poudre de ſes pieds, quoique le Baſſa l'en preſſât extrêmement, & lui fit même pour cela des ofres tres-avantageuſes.

Le Roi a fait de grands honneurs aux Manes de ce Prince, qui ſoufre peut-être des tourmens éternels, que toi ni moi ne ſoufriront jamais, ſi comme des fidéles Muſulmans nous vivons toûjours ſelon les préceptes de la loi que Mahomet nous a donnée, & qu'il nous a laiſſée dans l'Alcoran. J'aprendrai avec plaiſir que ta ſanté ſoit bonne, & que mon amitié t'eſt agreable.

LETTRE XXIX.

Au Kaimakam.

Sur la naissance du Dauphin.

CE qu'on a si long-tems attendu est enfin arrivé. La Reine est accouchée d'un Dauphin ; le Roi est pere ; le Royaume semble n'avoir plus rien à desirer, & les peuples font éclater leur joie par mille fêtes differentes. Les hommes, les femmes, les enfans & les vieillards courent par les ruës comme on faisoit aux Baccanales. On se réjoüit avec ses amis, on court à l'Eglise pour y rendre graces à Dieu, comme si le Messie étoit né en France. Les Prêtres loüent Dieu dans leurs Temples du present qu'il leur a fait : Les Moines non contens d'en faire autant, étourdissent le monde par le bruit de leurs cloches, qui font plus de tintamarre que les Tambours & les Trompettes des Soldats, & que tout le Canon de la Bastille & de l'Arcenac. J'ai fait par compagnie ce que je n'aurois jamais fait, si j'eusse été seul, ou que je n'eusse point été observé.

Ceux qui soûtenoient que la Reine accoucheroit d'un Fils prétendent maintenant qu'ils le savoient par revelation divine, & veulent passer pour Prophêtes ; & de ce nombre sont plusieurs Religieux. Remarque jusqu'où va leur superstition.

La Cour a dépêché plusieurs Couriers dans les Provinces, & divers autres aux Ambassadeurs, pour leur donner avis de la naissance du Prince.

Un Prêtre qui est Evêque a baptisé l'Enfant sans aucune ceremonie : cela s'est fait en presence du Chancelier de France, des Princes, Princesses, & Grands du Royaume. Les autres solemnitez ont été remises à une autre fois.

Le Roi a fait chanter publiquement le *Te Deum*. 1638
C'est une Himne que les Chrétiens chantent d'ordinaire pour remercier Dieu d'un bienfait extraordinaire.

On ne voit dans Paris que feux de joie, & fontaines de vin qui coulent nuit & jour. Le Peuple fait éclater sa joie, & il y a tant de feux par tout, qu'on diroit que la Ville est tout en cendre.

Au milieu de tant de sujets de joie, le Roi n'est pas exempt de tristesse. Il a eu depuis quelques jours un violent accés de fiévre tierce, & il n'est gueres possible que tant de Guerres tout à la fois ne causent de l'agitation dans ses Esprits. Il a des Armées contre l'Espagne, il en a en Flandres, en Italie, en Bourgogne & en Allemagne, sans parler de ses forces Navales, ni des desseins & des prétentions qu'il ne fait pas encore éclater. Tu peux compter qu'il se fera des Ligues contre lui, & des conspirations contre son Etat. Les Grands du Royaume ne dorment pas: Il y a déja long-tems qu'ils ont formé le dessein d'abaisser les Favoris & les Ministres, dont la conduite ne leur est pas agreable, & de se rendre les Maîtres des afaires & du Gouvernement.

J'ai une nouvelle à te dire; mais je te prie de la recevoir comme venant d'une femme & non pas de moi. Je n'ai pas accoûtumé de tè donner pour vrai ce qui paroît être faux. Ce que je m'en vais te dire te paroîtra sans doute ridicule. Les femmes publient que le Dauphin a des dents, & produisent les nourrices pour témoins. Ceux qui donnent aisément dans le miracle disent qu'il n'est rien de plus certain. Le peuple qui croit les choses les plus incroyables, fait cent contes là-dessus, & en tirent mille prétendus présages. Mais comme il n'y a point de foi qui nous oblige de croire ce que nous jugeons incroyable, tu peux faire de cette nouvelle le cas qu'il te plaira, & la regarder même comme inutile. Je te prie seulement de m'excuser.

On regale le Roi du titre de Saint, qu'on ajoûte à celui de juste, en consideration de la grande pieté

1638. qu'il a fait paroître en voüant son Fils à la Vierge avant même qu'il nâquit. Les Chrétiens disent que cette femme est la Mere de leur Messie. Il lui a pareillement voüé son Royaume, ses Sujets, & sa Personne, & les a mis sous la protection de la Mere de son Dieu ; ce qu'il a fait paroître par des Prieres, par des Processions & par des Aumones extraordinaires.

Cette ceremonie est assez commune chez ces Infidéles, qui par une idolâtrie qu'on ne peut excuser, voüent leurs Villes & dédient leurs Temples à des Morts, qu'ils appellent Saints, qu'ils servent ensuite sur leurs Autels, & qu'ils invoquent dans leurs afflictions.

LETTRE XXX.

Au Capitan Bassa.

D'un Combat naval entre les François & les Espagnols.

J'ai donné avis au Kaimakam de la naissance du Dauphin. Je suis dans une grande Ville, où il se fait des Fêtes continuelles, pour marquer l'amour qu'on a pour le Roi, pour la Reine, pour le jeune Prince, & pour l'Etat. La joie est grande, & les plus miserables à qui la Fortune n'a laissé en partage que des sujets de larmes, ne laissent pas à present de se divertir.

Les femmes se réjoüissent plus que les autres ; & il semble que cette avanture les regarde en particulier. Il n'y en a pas une qui ne voulut accoucher, pas une fille qui ne voulut être mere, & les plus âgées ne desesperent pas de le devenir. Il semble ici que Dieu n'exauce que les François, & ils croient que la Reine n'auroit jamais engrossé, si les Sujets

de la France n'avoient été autant de Saints. Ainsi 1638.
tout le monde est persuadé que la naissance du Dauphin est un miracle, & non un éfet de la nature : Aussi lui a-t'on donné le nom de *Dieu-Donné*.

Si cela est, tu peux conclure que ce sera un trés-grand Prince, & un Prince trés-redouté, puisque Dieu est son Pere, & qu'il est heritier d'un grand Royaume. A la verité la France n'a jamais été si florissante, sans parler même des grosses Armées qu'elle entretient par mer & par terre. Ce que je trouve le plus important est, qu'Elle a vaincu les Huguenots & défait les Mécontens. La naissance d'un Successeur releve de beaucoup ces avantages, & rend ce Royaume fort heureux. J'ai ma part à ces Fêtes, & je suis obligé de faire comme les autres; car pourquoi paroîtrois-je affligé.

Avant que de te parler d'un sanglant combat de Galeres, qui s'est donné sur la Mer de Genes, je veux te dire un mot d'un autre combat de plaisir qui s'est donné sur la Mer de Marseille, assez semblable à ces spectacles appellez Naumachies, que les Anciens Romains donnoient avec tant de pompe & de magnificence. Le Comte d'Alais Gouverneur de Provence a fait combattre quatre Galeres, deux contre deux, d'abord à coups de canon, & ensuite à coups de mousquet. Aprés quelques décharges elles se sont enfin abordées, & ont combatu avec l'épée & la pertuisane. C'étoit un fatal présage pour deux Nations qui se cherchoient par toutes les Mers, & qui ont donné de sanglans spectacles par des combats, où sont demeurez force braves gens.

Vingt-cinq Galeres d'Espagne ont paru sur les côtes de Provence, où l'on dit qu'elles étoient venuës pour surprendre quelque place maritime. Le Comte d'Harcourt General des Armées du Levant pour le Roi de France, leur a donné la chasse. Une partie de ces Galeres se sont retirées sur les côtes de Genes, où elles ont été attaquées par le même nombre de Galeres Françoises, qui les avoient toûjours poursuivies

1638. depuis qu'elles avoient paru devant Marseille.

Ce fut le premier de ce mois que ce combat se donna. Jamais on n'a fait paroître plus de valeur de part & d'autre ; jamais combat n'a été plus terrible, & à peine peut-on concevoir combien il y a eu de sang répandu. Juges-en toi qui es un grand Capitaine, & un excellent homme de Mer.

Ces trente Galeres n'eurent pas plûtôt commencé le combat par le feu de leur canon & de leur mousqueterie, que la Mer fut teinte de sang, & couverte de corps morts. Comme chaque Galere avoit la sienne, & qu'elle combatoit à l'écart, le combat n'en fut que plus sanglant & plus opiniâtre. On dit qu'on voyoit agir les combatans de dessus les murailles & de dessus les toits des maisons de Genes, où il y avoit une foule de Spectateurs qui regardoient l'action, & y prenoient la même part que s'il eût été question de l'Empire de l'Italie. Cette victoire a coûté beaucoup de sang. Les François se la donnent, parce qu'ils ont pris six Galeres à leurs Ennemis, au nombre desquelles sont la Reale Patrone d'Espagne, la Capitane, & la Patrone de Sicile ; & qu'ils ont fait huit cents prisonniers. Ils n'ont perdu que trois Galeres, qui leur ont été prises par les Espagnols. La nuit suivante il se leva une si violente tempête, que peu s'en falut qu'elle n'engloutît les Vainqueurs & les vaincus. Les François y perdirent la Reale Patrone d'Espagne, qui s'étant détachée, se retira dans un petit Port de la Riviere de Genes. Les Habitans d'Arenzano s'en saisirent, & la rendirent aux Espagnols. On dit ici que les François ne manqueront pas de s'en venger.

Je suis persuadé que tout ce que je t'écris est vrai, parce que je le tiens de personnes desinteressées, & qui savent au vrai ce qui se passe. On ajoûte seulement que les Galeres d'Espagne avoient plus de Forçats & de Soldats que les autres, & qu'ainsi la victoire des François en est d'autant plus glorieuse. On soûtient de plus que la flote Espagnole étoit chargée de

deux mille hommes de pied destinez pour Milan. 1638.

Dieu te donne toûjours la victoire sur tes Ennemis, & te rende redoutable à toute la terre.

LETTRE XXXI.

Au Capitan Bassa.

Des Galeres de Malthe.

LEs François grossissent tellement leurs avantages aussi-bien que ceux de leurs Alliez, que je ne sai ce que j'en dois croire, tant les exagerations qu'ils font sont contraires à la gloire des Osmans. Aprés t'avoir envoyé la relation du combat qui s'est donné entre les Galeres de France & d'Espagne, je veux t'apprendre aujourd'hui l'avantage qu'on publie que les Galeres de Malthe viennent de remporter. On assûre que cette Escadre a défait un fort grand Galion du Bassa de Tripoli, richement chargé. Nous savons que ce Vaisseau & les Marchandises dont il est chargé, sont de grande valeur; mais il en faut rabatre de ce que disent ces Infidéles. On ajoûte que cette même Escadre a pris sur les côtes de Calabre deux gros Vaisseaux & une Polaque, commandez par Picoce Amiral de Tripoli, qui est un Renegat de Marseille. On dit que deux cens Turcs y sont demeurez morts, que cent cinquante ont été faits prisonniers, & que cinquante Esclaves Chrétiens ont été remis en liberté. Si ce que l'on dit est vrai, il s'est aussi trouvé sur ces vaisseaux plusieurs gros canons de fonte. Le General de ces Galeres a fait, dit-on, tout ce qu'on devoit esperer d'un brave homme, quoi qu'il eût alors la goute, & n'y a perdu que huit Chevaliers.

Toi qui sais la verité de cette avanture, punis un si grand mensonge. Il est vrai que les Chrétiens ont

1638. pris les Vaiſſeaux en queſtion ; mais il n'eſt pas vrai que leur butin ſoit auſſi conſiderable qu'ils le publient : Car il n'y avoit point de canon de fonte, peu de Chrétiens ont été remis en liberté, & leur perte eſt plus grande qu'ils ne diſent.

Tu es brave, & en vertu de ta charge tu as le commandement de la Mer : Arrache donc du monde cette petite pepiniere de Pirates obſtinez, qui ne reſpirent que par la bonté d'Amurat, & qui ne doivent la vie qu'à ſa Clemence.

LETTRE XXXII.

A un homme de Loi.

De la bonté du Roi pour un vieux Pere de Famille qui vouloit prendre les Armes.

QUand je partis de Conſtantinople je te donnai une excellente pierre contre la Gravelle, & tu me donnas un papier, qui devoit me garantir de toute ſorte de maux. Il n'y a que le tems qui puiſſe décider qui de nous a fait le meilleur preſent à ſon ami. En un mot tu as prétendu m'apprendre de quelle maniere je devois vivre parmi les Infidéles ; & j'ai crû en te donnant une pierre, te donner un remede pour le mal dont tu es travaillé. Je ne me tourne jamais du côté de la Meque, que je ne me ſouvienne du lieu où tu as commencé de m'aimer & combien tu m'as aimé depuis. L'abſence n'a rien diminué de ton amitié, & ne t'a point empêché de me donner tes ſages conſeils : Mais je ſuis encore trop jeune pour me préparer à quitter ce monde ; trop vigoureux & trop ſain pour profiter des graves & triſtes conſeils que tu me donnes.

Je ſouhaiterois que tu fuſſes à Paris. Tu verrois une infinité de gens qui vendent une choſe trés pré-

cieuse, pour acheter un vain & chimerique titre. 1638.
Combien en verrois-tu qui presentent avec empressement des placets au Roi pour aller chercher la mort? Tu n'as peut-être jamais crû qu'il y eut ici des gens ainsi faits. Quel jugement feras-tu des gens de guerre en general? ce sont les Martirs de l'ambition, qui, diroit-on, s'ennuyent de vivre. C'est un triste spectacle de voir tant de corps morts étendus dans les ruës, ou emportez sur les épaules de leurs parens qui les vont enterrer: Cependant c'est une chose si commune à Paris, que le peuple n'en témoigne pas la moindre surprise.

Cette maniere de vivre m'oblige à faire comme les autres. Je commence à songer que ce que je vois arriver à tant de gens peut m'arriver aussi. Personne ne peut fuïr sa destinée. Je ne t'ai fait cette Preface que pour te parler d'une action de bonté du Roi de France, que tous les autres Princes devroient imiter. Les François ont besoin de monde pour ne laisser rien de vuide dans tant d'armées qu'ils ont sur pied. Il n'y a pas long-tems qu'il se presenta un homme chargé d'années & plein de desespoir, qui vouloit s'enrôler au service du Roi. Pour obtenir ce qu'il demandoit il dit au Roi, *qu'il étoit pere de douze Enfans, que de ces douze Enfans il y avoit sept filles bonnes à marier; qu'il ne pouvoit plus vivre, n'étant plus en état de faire subsister une si grosse Famille, & que ne sçachant pas encore comment il faloit se prendre à mourir, il vouloit l'apprendre au service du Roi.* Le Prince lui ayant donné jour pour le venir trouver dans son cabinet, lui tint ce discours. *Le desespoir t'oblige à te mettre à mon service dans mes armées, & la charité me détermine à te faire demeurer parmi les Bourgeois. Ceux qui sont fous en entrant dans les troupes, en sortent d'ordinaire plus sages, parce qu'ils y apprennent diverses choses qu'ils ne sçavoient pas avant que d'y entrer. Mais pour toi quel tems te reste-t'il pour apprendre, étant, comme tu es, prêt à tomber mort dans*

le même moment que tu entreras à l'Ecole? Cependant je te reçois; prens cette Epée, vas combattre ta folie; prens cette Bourſe pour ſubvenir aux beſoins de ta Famille & te gueris: Mais ſi tu es ſage, ne dis point qui t'a gueri. Je ne ſçai non plus ce qu'il y avoit dans la Bourſe, que je ſai de quel métal étoit l'Epée qu'il lui donna. Je tiens ceci d'un Officier de la Chambre du Roi avec lequel j'ai un commerce particulier, & qui me dit la choſe tout auſſi-tôt qu'elle fut arrivée.

Je t'entretiendrai ſi tu veux de quelques endroits particuliers de ma vie; car je n'ai rien de caché pour les Miniſtres, & le trés-venerable Moufti ſait tout ce que je fais. J'adore le ſouverain Maître de l'Univers, & j'ai beaucoup de veneration pour ſon ſaint Prophête: Mes mains n'ont jamais été ſoüillées du ſang de perſonne, & je n'ai jamais commis d'adultere: Je pardonne volontiers à mes Ennemis, & j'ai une extrême averſion pour la médiſance. Si cela ne ſuffit pas pour meriter d'être ſauvé, je ne ſai pas ce qu'il faut de plus: Ce ſont là toutes mes vertus. Quant aux autres qualitez je puis te dire que je n'ai point celle d'être un habile voleur. Si mes talens alloient de ce côté-là, je pourrois comme pluſieurs autres, trouver des moyens pour pratiquer cet Art ſans danger. Mais vivant comme je viens de dire, je ne doute point que je n'aye entrée dans le Paradis, où les fidéles joüiront d'une felicité parfaite & fouleront aux pieds les Ennemis de nôtre ſainte Loi; où ils ne ſouffriront ni faim, ni ſoif, où ils ſeront vétus & à couvert des ardeurs du Soleil, & du froid penetrant que cauſe la Lune, où ſous l'agreable ombrage des arbres ils cueilliront les fruits les plus précieux, debout, aſſis, ou couchez, & boiront dans des coupes d'or ou d'émeraude, les plus délicieuſes liqueurs, qui couleront d'une ſource claire & pure, & ſeront ſervis avec une magnificence inconcevable. Ils ſeront dans ce Divin lieu plus beaux & plus brillans que les Etoiles du Ciel, dont l'éclat illu-

mine la nuit la plus obscure. Leurs Robes seront de la plus fine soie, d'un verd plus beau & plus agreable à la vûë que l'herbe qui pousse au mois de Mai, & recevront enfin de Dieu un breuvage plus doux & plus délicieux qu'on ne sçauroit s'imaginer, en récompense du bien qu'ils auront fait pendant qu'ils ont été parmi les hommes. 1638.

Tu sais qu'il m'est impossible d'aller en pelerinage à la Meque, puisque je suis obligé de demeurer à Paris. Tu sais aussi qu'il m'est impossible de m'apliquer à la contemplation, parce que je suis contraint d'être toûjours en action. Il ne m'est pas permis de demeurer parmi les Dervis, qui passent leur vie dans la retraite, parce que je suis obligé de travailler en France au service de nôtre puissant & invincible Empereur. Juge par l'état où je suis de ce que je puis faire, & ne m'accuse pas de negliger les pieux conseils que tu me donnes. Je n'oublie pas tellement la mort, que je ne me souvienne qu'il faut mourir. Aprens ceci de moi qu'il n'y a point de Ville au monde où l'on aprenne mieux à vivre mal qu'à Paris, & qu'il n'y a point de lieu au monde où l'on enseigne mieux à mourir. Il n'est pas besoin de te dire qu'il y a ici des Academies publiques, comme étoient autrefois celles des Egiptiens, où les corps morts sont exposez à la vûë du public, pour faire souvenir les hommes qu'ils ne sçauroient se dispenser de mourir. Mais je puis te dire aussi qu'il ne se passe point de jour ou dans cette grande Ville une infinité de fous n'aprennent à des plus sages des choses qu'ils ont toûjours ignorées. Les gibets & les échafauts dressez pour punir les coupables, sauvent la vie à un grand nombre de gens, qui ne demeurent innocens qu'à cause de ces spectacles. C'est ici que les pauvres qui furent autrefois fort riches, enseignent la bonne œconomie : L'orgüeil des Grands prêche l'humilité, & la débauche des femmes la chasteté.

Je ne croi pas qu'il y ait lieu au monde où il y ait tant de Voleurs & de coupeurs de Bourse, plus fins

1638. & plus adroits. Ils volent par tout, dans les Eglises, dans les ruës, dans les marchez & sur les ponts. Nos gens de la Morée qui passent pour si grands Maîtres en l'Art de dérober, ne sont que des ignorans au prix des Filous de Paris. Adieu.

LETTRE XXXIII.

Au Capitan Bassa.

Pour lui reprocher les liaisons qu'il entretient avec un Secretaire de l'Empereur d'Allemagne.

POurquoi veux-tu être plus cruel qu'un Serpent, & me donner du poison dans le tems même que je t'envoie de si bons antidotes, pour te garentir des maux dont tu peux être accablé : Si tu n'est pas content de mon amitié, sois-le au moins de la sincerité avec laquelle je t'ai donné mes avis. Ta maniere d'agir, je l'avoüe, me fait repentir de n'avoir pas pris une autre voie ; si je l'avois fait, j'aurois selon toutes les aparences arrêté tes mauvaises pratiques. Si j'avois écrit au Grand Seigneur ce que je t'écrivis de Vienne, j'aurois été remercié de mon soin & de ma diligence, & ton châtiment auroit été de bon exemple : mais aujourd'hui je te dis franchement que je serai obligé de t'accuser de trahison, à moins que tu ne rompes ton commerce avec le Secretaire de l'Empereur d'Allemagne.

Comment veux-tu que j'explique les liaisons que tu as avec ce Ministre, puisque j'aprens qu'il te fait continuellement des presens, & qu'il en reçoit aussi de toi ? Sois persuadé que toutes les fois que tu parois favorable aux Chrétiens, tu te rends criminel à l'égard des Musulmans, par cela même que tu fais

plaisir aux autres. Que signifient ces chevaux de 1638.
Perse, ces Esclaves Hongrois que tu as envoyez, & cette grande quantité de riches Vestes dont tu as fait present à ton Ami ? Que veux-tu qu'on croie de l'Hercule d'argent, & de l'Horloge entichie de perles, dont t'a fait present un Ennemi de nôtre sainte Loi ? Il ne sert de rien de répondre à mes lettres avec passion & avec fureur : Vas au Tribunal où doivent être décidées des questions de cette nature : Tu sauras-là si un pareil commerce est legitime, même durant la paix. Tu exageres beaucoup les obligations que tu as à ton Ami de Vienne, parce qu'il en a bien usé avec toi, lorsque tu étois son prisonnier de guerre. Il n'est pas malaisé de répondre à cela, que s'il t'a traité en galant homme tu dois l'imiter en cela, & remplir les devoirs d'un bon Mahometan. S'il arrive qu'il soit ton prisonnier, tu peux alors lui rendre la pareille, & satisfaire aux obligations que tu lui as.

Mais supposé qu'on découvre que ton Ami t'a fait present de ce fameux chifre, composé avec tant d'Art, qu'il semble qu'on puisse raisonnablement l'appeller un Chef-d'œuvre ; quelle opinion peuvent avoir les Musulmans de ta fidelité ? On sait avec quelle application tu t'en sers pour écrire en Allemagne, & pour déchifrer les réponses qu'on te fait. N'est-ce pas une preuve suffisante qui fait voir que les lettres que tu écris, & celles que tu reçois, cachent comme le cheval de Troye des Misteres abominables & dangereux ? Sois persuadé que ce n'est pas sur de simples conjectures que je t'ai écrit d'Allemagne la lettre qui t'a si fort choqué. Ton ami le Secretaire dit un jour qu'il faudroit être ou sorcier ou démon pour découvrir l'artifice de ces caracteres, qu'un Italien qui avoit été condamné à une prison perpetuelle, avoit travaillé vingt ans à perfectionner cet Art, & y avoit si bien reüssi qu'il n'avoit jamais vû personne qui pût entendre ses lettres, quand même il en donneroit la clef. On dit

1638. que cette invention est tout à fait nouvelle, & d'autant plus admirable, qu'une lettre d'un stile ordinaire, soit d'affaires domestiques, de galanteries, ou de complimens, peut contenir des secrets de la derniere importance, sans qu'il fut besoin de se servir d'expressions équivoques, de caracteres particuliers, de figures, de noms supposez, de Hieroglifiques, de jus d'herbes, ou de liqueurs; & qu'il étoit impossible que l'on découvrit jamais ce que l'on vouloit cacher. Il ajoûta qu'on pouvoit écrire en Turc, en Arabe, en François, ou en Italien; & cacher un secret en quelque langue qu'on voulut l'écrire. Ton Ami porta la chose encore plus loin, & dit qu'il pouvoit se servir de Vers pour déchifrer de la Prose: Et cet audacieux soûtint un jour dans l'Anti-Chambre de l'Empereur, qu'il mettroit en François cet horrible blasphême, *Le Tiran Amurat mourra bien-tôt*, qui se trouve dans les Vers suivans d'un Poëte Italien. Il en fit l'épreuve sur le Champ, & voici les Vers,

Ciace l'alta Cartago, à pena i Segni
De l'alte sue ruine il lido serba
Mujono le Citta, mujono i Regni
Copre i fasti e le pompe arena e herba
E l'huom di esser mortal per che si
O nostra mente cupida e superba sdegni.

S'il te paroît à present que je te traite avec trop de dureté, je veux bien recevoir tes imprecations sans replique: mais si tu sens que j'aye eu de bonnes raisons pour t'écrire comme j'ai fait; d'où vient que tes réponses sont si pleines d'injures? Pense mieux à tes interêts, & sois toûjours fidele si tu veux que ta vie soit longue.

LETTRE XXXIV.

Au même.

Sur la perte des Galeres des Barbares.

NOus remportons toûjours en mer ſi peu d'avantage que je me trouve obligé de t'écrire ſur cela. Je n'en écrirai point aux autres Grands de la Porte, non pas même au Kaimakam, auquel il y a trois ordinaires que je n'ai écrit. Si mes deux dernieres lettres t'ont été renduës, tu dois être ſatisfait du ſoin que je prens de te donner de bons conſeils. Fais bien reflexion ſur toutes les circonſtances de ce qui ſe dit ici ſur les afaires de la Marine. La perte de tant de Galeres, de grands Vaiſſeaux, & d'autres Bâtimens, qu'ont fait cette année les amis de l'Empire, les veritables Croyans, font grand tort à la réputation de la puiſſance Otomane.

Les Chrétiens ne diſent ici rien là-deſſus, qui ne ſoit autant d'invectives contre l'honneur d'Amurat, contre le tien, & contre celui de la Nation. Si c'eſt par un coup du Ciel que les Pirates de Veniſe ayent pris cette année toutes les Galeres d'Afrique, nous devons conclure que Dieu eſt irrité contre nous, & qu'il n'écoute pas nos prieres. Pour moi j'en ſuis perſuadé, mais je ne ſerois pas bon Muſulman ſi je prétendois ſavoir les ſecrets de la Providence.

On écrit de Marſeille que les peuples de Tunis, de Bizerre & d'Alger, ſont fort conſternez de la perte des Galeres que le General Capello leur a priſes cette année. Tu ſais comme la choſe eſt arrivée. La priſe de ces Galeres, & les actes d'hoſtilité qui ont été faits ſur les terres du Grand Seigneur, ſont manifeſtement des infractions du traité. Je ne vois pas comment les Venitiens peuvent s'excuſer ſur ce que

1638. leur Amiral a malicieusement fait contre nous, lors qu'ils seront obligez de rendre compte de leur action aux pieds d'Amurat. Je te parle avec toute l'humilité possible, & tu ne dois pas douter que je ne parle avec zéle. Je croi qu'il est tems que tu te mette en devoir de commencer à t'oposer à ces violences, & que tu arrête non seulement les Pirateries des Venitiens, mais encore les incursions & les attentats continuels des Corsaires de Malte, & de tant d'autres qui infectent nos Mers sous le pavillon du Duc de Toscane, & des autres Princes infidéles. Ton devoir t'oblige de défendre les Amis & les Tributaires de la Porte, qui t'ont souvent secouru avec succez. Tu ne manque pas de moyens pour le faire, puisque tu dispose des formidables forces qu'Amurat t'a confiées, & qu'avec ces forces la nature t'a donné du courage & de la valeur.

Les Chrétiens ont fait vœu de percer cette année jusqu'au Bosphore, & de mettre tout à feu & à sang, Il est arrêté de plus que soixante Chevaliers de Malthe François se joindront à leurs compagnons pour aller tous ensemble croiser dans nos Mers. Tu connois le courage & la resolution de ces gens-là, & les progrez qu'ils font tous les jours ne te sont pas inconnus. Crois ce que je te dis.

Tu as deux Mers à garder, & s'il est vrai que tu aye fait venir Ali Piccinino avec tant de Galeres destinées à la garde des côtes de Barbarie, je ne fais point de doute que quand je considere combien la gloire d'Amurat y est interessée, que la Divine Providence n'ait résolu qu'on poursuive les coupables, & que pas un n'échape à sa juste vengeance.

Tout le monde dit ici que Piccinino a perdu son Armée par sa mauvaise conduite. Cependant on ne laisse pas de se réjoüir beaucoup de nos pertes ; & plus encore, s'il est possible en Italie, où l'on sent l'avantage d'une prise si considerable dans le même temps qu'on s'aplaudit de l'honneur de la victoire, & où nous sommes plus haïs qu'en aucun lieu du

monde. Je prie Dieu de vouloir châtier ces gens-là par ta main, & de te mettre en état d'exterminer la médisance & les Médisans, en les faisant mourir de la pointe de ton Cimeterre. 1651.

Il y a ici un homme des plus imprudens qui dit qui t'a vû souvent à Constantinople. Il soûtient avec de grands airs de confiance que les Corsaires Chrétiens t'ameneront à quelque heure à Venise ou à Malte tout chargé de fers. Il fonde sa perfection sur ce que tu es furieux, dit-il, dans le commandement; & qu'étant trop fier tu ne peux pas obeïr aux ordres qui te sont donnez. Il ajoûte que le tabac, l'amour des Garçons, le vin & les femmes, te mettent deux fois le jour en état de ne faire aucun usage de ta raison. Il dit encore que tu manque de courage quand il est question de combatre à terre, & que tu n'as pas assez d'experience pour les combats de mer. Je ne t'écrirois pas toutes ces folies, si je n'étois persuadé que ce sont des folies en éfet, & que tu ne manque ni de courage ni d'experience. Je suis persuadé de plus de la malignité de tes accusateurs au sujet des débauches dont je viens de te parler; & je trouve plus à propos de t'écrire ceci, que de l'écrire au Grand Visir, quoiqu'à dire vrai j'aye ordre d'informer les Ministres de la Porte de tout ce que j'apprens.

Pour ce qui regarde la Republique de Venise. & Capello qui commande sa Flote, on dit que ce General sera puni pour avoir trop bien fait, que ce puissant Etat sera humilié jusqu'à baiser l'Etrier du cheval de nôtre Grand Empereur; mais qu'il fera voir que la prise qu'a fait ce General est selon les regles, & n'a rien de contraire aux Traitez faits avec la sublime Porte, d'où émanent les ordres par lesquels le monde doit être gouverné; & qu'enfin les Pirates d'Afrique ne sont point compris dans les Traitez de paix conclus avec sa Hautesse. On ajoûte que si cette Republique est obligée de restituer les Galeres qu'elle a prises, l'on fera voir que divers accidens ont été cause de leur perte.

1638. Tous les Chrétiens sont persuadez qu'il n'y a point de Republique au monde plus sagement gouvernée. C'est ce qui l'obligera d'éviter tous sujets de broüillerie avec la Porte, & lui fera chercher les moyens de se racommoder avec Amurat, pour prévenir une Guerre qui ne pourroit lui être avantageuse.

Je me suis trouvé avec des gens sages qui blâment la conduite d'Ali Piccinino ; & attribuënt sa disgrace à son peu d'experience & à sa temerité. Ils disent que s'il eût été un brave homme & un genereux Soldat, il en auroit usé non seulement dans l'Archipel, mais aussi sur la Mer Adriatique, en Capitaine, & non pas en Voleur ; & que Dieu lui a envoyé cette mortification pour le punir de la cruauté avec laquelle il traita les innocentes Vestales qu'il fit Esclaves dans la Calabre, aussi-bien qu'un grand nombre de Vieillards & d'Enfans ; ce qui est une action tout à fait indigne d'un brave Commandant. C'est-là ce que disent ceux qui ont de l'aversion pour nôtre Nation, & en particulier pour Ali.

LETTRE XXXV.

Au même.

Pour lui apprendre les moyens de surprendre Lorette.

JE t'entretins hier de ce qu'on croit de toi dans le monde, & je t'écris aujourd'hui ce que j'en pense moi-même.

Quoique tu ne me demande pas de conseil, je ne veux pas laisser de t'en donner un, que tu ne desaprouveras peut-être pas, & dont tu pourras profiter quand tu jugeras la conjoncture favorable.

Veux-tu te venger des Venitiens, & en même

tems de tous les Chrétiens, passe dans la Mer Adriatique avec vingt petites Galiotes, viens de nuit jusqu'à la côte d'Ancone, & avant que le Soleil se leve pille la fameuse place de Lorette. Tu peux faire là un aussi riche butin, que les Consuls & les Empereurs Romains en ayent jamais fait ailleurs. 1531.

Tu ne saurois concevoir les richesses immenses qui sont renfermées dans une petite chambre, où les Chrétiens assûrent qu'une Vierge reçût de la part de Dieu un Ambassadeur sous la forme d'un Ange; qu'aprés que cet Ange lui eut parlé, elle se trouva enceinte du Messie que les Chrétiens adorent. Ne differe donc pas d'executer le conseil que je te donne.

On dit ici que Piccinino avoit formé le même dessein. D'où vient donc que ce Bravache n'a pas executé une entreprise y bien imaginée? Quand il étoit en Afrique il devoit ravager toute l'Italie, mais il n'en a pas plûtôt vû les côtes que son courage Afriquain l'a abandonné. Il s'est laissé prendre prisonnier; il a vû perir une formidable Flote, & la honte de sa défaite sera la honte éternelle de sa réputation.

Si Amurat revient victorieux de Babilone, ce qui arrivera selon toutes les apparences, & que tu prenne Lorette; on pourra dire que l'Empire Ottoman est parvenu au faîte de la grandeur. Lorette est la Méque des Chrétiens. Il n'y a point de saison où l'on n'y voie arriver de toutes parts qu'une infinité de Pelerins qui y viennent faire leurs devotions avec le même zéle que les Fideles vont faire les leurs au tombeau de nôtre saint Prophête; & souvent à leurs prieres ils ajoûtent des presens d'une valeur considerable. Un petit nombre de Prêtres de l'Eglise Romaine y sont les dépositaires des Tresors qu'on ne sçauroit estimer au juste. Il y a des vaisseaux d'or & d'argent, des ornemens & des pierreries qui servent à la décoration de ce Temple le plus magnifique & le plus renommé de tous ceux des Chrétiens: il y a une infinité de Lampes, de Couronnes, & de Sceptres, donnez par les plus grands Princes Chré-

1638. tiens, & on y voit enfin tout ce qu'on peut s'imaginer de plus beau, de plus grand, & de plus riche. Toi qui ne sais ce que c'est que la peur, tu ne peux rien entrevoir dans ce dessein qui soit capable de t'en détourner. Les Prêtres de cette celebre Eglise dorment toute la nuit, & ne s'occupent le jour qu'à chanter leurs Messes : Les Troupes qui gardent cette place sont en petit nombre, & ne peuvent faire que bien peu de resistance. Si tu es bien persuadé de la verité de ce que je t'écris, fais plus que Cesar, vas, fais une conquête qui en vaut mille, & te repose. Voilà tout ce que j'ai à t'écrire. J'envoie au Kaimakam une copie de cette lettre. Je t'ai écrit tout ce qui est parvenu à ma connoissance, & tu voudrois savoir encore les discours que j'ai tenus à Paris sous le nouveau nom que je me suis donné. Je veux bien te dire, que j'ai répondu à certaines gens qui ont eu l'impudence de me dire, *que l'Empire Otteman seroit bien-tôt ruïné, s'il recevoit un pareil échec : que pourvû que les arbres ne manquent pas en Asie, les Mahometans ne manqueront ni de Vaisseaux ni de Galeres, & qu'ils auront autant de Soldats & de Matelots qu'ils voudront ; à moins que les femmes ne deviennent tout à coup steriles* Tu sais qu'aprés la bataille de Lepante, où le Grand Dieu & nôtre Prophête voulurent nous mortifier, le Favori de Selim maintenant la gloire de son Maître, parla en ces termes au Baile de Venise : *Il y a cette difference entre les pertes que fait la Republique, & les disgraces qui arrivent aux Musulmans, que lorsque nous vous enlevâmes l'Isle de Chipre, nous vous coupâmes un de vos bras ; & lorsque vous nous avez batus, c'est comme si vous nous aviez coupé la barbe, qui revient incontinent aprés : & si les femmes & les arbres ne nous manquent pas, nous aurons bien-tôt des vaisseaux & des hommes ; mais vous ne sauriez reparer la perte de vôtre bras.*

LET-

LETTRE XXXVI.

A un de ses Amis.

De la chûte subite d'un homme qui s'étoit élevé de rien aux premieres charges. Avis sur le Mariage. Si c'est un bien ou un mal d'avoir une femme muette.

J'Avois oüi dire quelque chose confusément de la chûte subite de Tridias ; mais ce que tu m'écris dissipe tous ces nuages & me donne tous les éclaircissemens necessaires. Tu vois mon Ami comment les choses vont : Il avoit la faveur, & n'a pourtant pû se sauver. Il avoit des richesses immenses, & il n'a pû se garentir d'une grande ignominie. Il sera bien plus laid qu'il n'étoit, puisqu'il a laissé son nez & ses oreilles entre les mains d'un Boureau. En le punissant de cette maniere, Amurat a fait une action de justice digne de lui ; car les plus honnêtes gens de l'Empire ont toûjours souhaité que cet homme insolent & superbe, tombât. Il s'étoit élevé de la lie du peuple aux premiers emplois : Son premier métier fut de pêcher & de vendre des huitres : Il y gagna de grands biens qui le rendirent d'un orgüeil insuportable. Ses richesses lui aquirent la faveur des Ministres & des Favoris du Prince ; sa Hautesse même l'honora de son amitié, le mit dans les charges, & grossit de beaucoup ses Tresors. Tu sais bien tout cela ; mais je n'ai pû m'empêcher d'être surpris de ce que tu me mandes, que ce malheureux ayant été dépoüillé du Gouvernement de Valachie à cause de son orgüeil & de son avarice insuportable, a crû s'y rétablir à force d'argent, & s'est mis en devoir de corrompre en quelque maniere la justice d'Amurat. Remarque combien ce miserable 1638.

1638. est ingenieux à s'attirer l'indignation du Prince. L'Empereur eût été plus avare que Tridias s'il avoit favorisé son dessein : Mais Dieu avoit résolu la punition de ce scelerat, & il étoit necessaire que nôtre Maître donnât un exemple terrible de sa justice, pour intimider ceux qui se servent de leurs richesses pour commettre toutes sortes de crimes, & pour se procurer toutes sortes de plaisirs infames.

La nouvelle de la disgrace de cet Esclave a diminué en quelque maniere l'extrême chagrin où j'étois lorsque j'ai reçû ta lettre : Mais la mort de nôtre ami me cause une sensible douleur, & le mariage de son fils qui s'est fait le même jour me surprend extrêmement. Je ne puis pas comprendre comment on peut faire le même jour dans la même maison deux ceremonies aussi diferentes que le sont des funerailles & des nôces. Cette avanture me paroît fort étrange ; & tout vieux qu'étoit nôtre Ami, je ne laisse pas de le regretter comme s'il étoit mort d'une mort prématurée. C'étoit un honnête homme, il avoit de la pieté & raisonnablement du bien, deux choses qui font en ce monde & en l'autre la felicité des hommes. Mais tu ne me dis pas si l'excessive joie qu'il eut de voir son fils marié à une Grecque riche des biens de la fortune, bien partagée du côté de la vertu, mais muette, n'a point été la cause de sa mort. Je suis persuadé que tu aimerois mieux dire que nôtre Ami est mort de quelques excés, que de te rendre sur la question que nous avons autrefois agitée. J'ai toûjours remarqué dans cet Ami beaucoup d'honnêteté & de sagesse, & il m'a paru qu'il aimoit son fils avec beaucoup de tendresse. Je ne saurois l'accuser sans t'ofenser, d'avoir manqué de moderation ; cependant je suis persuadé qu'un transport de joie l'a fait mourir. Tu vois que je n'ai avancé rien d'impossible lorsque j'ai dit étant encore jeune, qu'une joie extraordinaire & imprévûë est plus capable de faire mourir, qu'un chagrin qui vient tout à coup quelque violent qu'il puisse être. Regardes-tu comme

une petite satisfaction pour un pere sage & retenu, de marier son fils à une muette? Car quel plus grand plaisir peut avoir un Mari que de posseder une femme qui ne parle point? Je connois ici bien des maris qui souhaiteroient que leurs femmes n'eussent point de langue. Les Chrétiens ne comprennent point la sagesse des Turcs, lorsqu'ils se moquent de nos Sultans, qui font consister la plus grande partie de leurs plaisirs dans la conversation des muets. Est-il rien de plus agreable que d'entendre un homme qui ne parle point, & de le voir raisonner sur toutes choses sans avoir l'usage de la langue: Tu sais combien de choses les Muets du Serrail font entendre; & combien sont éloquens les signes & les gestes qu'ils font. Tu n'as pas oublié qu'Amurat pour remercier le Souverain Moderateur du monde, de lui avoir sauvé la vie lorsque la foudre tomba sur son lit, & brûla jusqu'à sa chemise, crût lui faire un grand sacrifice, de faire sortir du Serrail un muet qu'il aimoit tendrement à cause des jeux & des postures qu'il savoit faire. Les Muses furent un jour sur le point d'en venir aux mains, parce qu'elles ne vouloient pas recevoir une dixiéme compagne que Mandane Roi d'Italie leur envoyoit; Mais aprés que cette dixiéme Muse leur eut appris qu'elle étoit muette, toutes les voix furent pour elle. Tu es encore jeune, & destiné au mariage: Croi-moi, il y a peu de femmes qui soient sages, & qui disent de bonnes choses: Juges donc de ce que peuvent dire celles qui ne savent rien, & dont le nombre est infini. Aprés avoir parlé tout un jour, sois persuadé qu'elles n'ont rien dit. Si tu te maries, prens mon conseil. N'épouse point une muette, car tu épouserois une bête; n'en prens pas non plus une qui parle, car tu serois associé avec un monstre. Nôtre Ami est mort par une grace particuliere de Dieu; cependant je ne puis m'empêcher de penser toûjours à sa mort. Combien plus d'accidens extraordinaires verras-tu, si tu demeures à Constantinople jusques à la vieillesse. C'est-

1638.

E 2



1638. là qu'on voit à tout moment des avantures surprenantes & des éfets extraordinaires de la vie & de la mort, de la cruauté & de la clemence, de la bonne ou de la mauvaise fortune. Puisque je suis en haleine je pourrois te faire une plus longue lettre ; mais je croi qu'il est tems de finir de peur de t'ennuyer. Je finis donc en priant Dieu qu'il te maintienne en santé en quelque endroit que tu puisses être.

LETTRE XXXVII.

Au Kaimakam.

Il l'entretient des Ministres des Princes étrangers, & des afaires de Lorette.

CEtte lettre te causera peut-être de l'embarras, puisque tu y trouveras un mélange bizarre de bon & de mauvais. Cependant tu n'auras pas sujet de te plaindre ; car quelque chose que je t'écrive, je garderai un tel ordre, que si les premieres nouvelles te chagrinent, les dernieres feront tout autre chose. Tu n'as reçû aucune de mes lettres par les derniers paquets que je t'ai envoyez. J'ai jugé plus à propos de te faire savoir tout d'un coup, quoi qu'un peu plus tard, ce que je ne pouvois t'écrire qu'à trois fois. Par ce moyen les avis que j'ai à te donner, seront plus sûrs que ceux que j'ai donnez à ceux à qui j'ai écrit les premiers. Il n'y a rien tel que la patience dans les nouvelles, plus qu'en toute autre chose. Les dernieres postes portent toûjours les nouvelles les plus assûrées.

Quoi qu'il en soit, j'espere que tu me pardonneras, si je n'ai écrit qu'à une seule personne, qui est le Capitan Bassa, ce que j'ai appris de desagreable. Je ne le repeterai pas ici, car je ne veux pas te déplaire : outre que le Capitan Bassa est obligé, aussi-

bien que les autres Ministres de la Porte, de te faire 1637.
part des avis qu'il reçoit de moi.

Tu verras par la copie de la lettre que je lui ai écrite, que ce n'est pas sans raison que je ne suis pas content de lui. Mon dessein n'est pas de t'apprendre ce que tu sais peut-être avant moi, mais ce que tu peux ignorer, & ce que tu dois savoir.

Les Chrêtiens donnent des marques continuelles de l'aversion qu'ils ont pour nous, & parlent toûjours mal de nos afaires. Quoi qu'il n'y ait point de guerre déclarée entre ces Infidéles & l'invincible Sultan, ils ne laissent pas neanmoins d'être toûjours nos Ennemis; & tu peux connoître par leurs discours, qu'ils forment continuellement des desseins contre nous. Tu sais comme le monde est fait, & tu n'ignores pas qu'on commence d'ordinaire par discourir des afaires, aprés quoi l'on prend des résolutions. Les François doivent être exceptez de cette regle generale; car ils executent leurs desseins, & aprés ils en parlent, tant leur imagination est vive, & tant ils sont promts à résoudre. Ils font pour les afaires d'Etat ce que nous faisons en matiere de Religion; ils les décident à la pointe de leur épée. Ils soûtiennent que les Princes qui ont de la valeur n'ont pas de plus juste Tribunal que celui de la Guerre, & que leurs Soldats sont leurs Avocats. Quelles mesure donc y a-t-il à prendre, sage Kaimakam, contre des gens qui sont continuellement en action: Les François ne sauroient demeurer en repos; & lorsqu'ils ne troublent pas leurs voisins, ils se font la Guerre entr'eux. Les Ministres des Princes étrangers, qui font à peu prés le métier que je fais, quoi que leur caractere soit diferent du mien, sont dans un mouvement perpetuel: Ils sont continuellement attentifs aussi-bien que moi, sur tout ce qui se passe; & tu peux compter que le Divan sera bien informé de tout ce qui se passera.

Le Pape tient ici un Ambassadeur, qui s'appelle Nonce. L'Empereur d'Allemagne, les Rois d'Espa-

1638. gne, d'Angleterre, de Dannemarc, & de Pologne; les Suisses, les Electeurs, & divers autres Princes de l'Empire, y ont aussi des Ambassadeurs pour observer les mouvemens de ce Prince, qui rompt souvent toutes leurs mesures. Les Etats d'Italie font aussi la même chose. Il y a dans cette partie de l'Europe des Princes & des Republiques : Ces petits Souverains sont plus jaloux que les autres de leurs interêts, & prennent plus de part à tout ce qui se passe. Les Republiques aussi se conduisent avec plus de précaution que les Monarchies.

La Republique de Venise s'est aquise une grande réputation : La France entretient avec elle une bonne correspondance : Son Ambassadeur vit ici avec toutes les marques de grandeur, & a les mêmes privileges que les Ministres des Têtes couronnées. La Perse & la Moscovie n'ont point ici de Ministre public ; mais il se peut faire qu'elles y en ont de secrets, qui ont soin de les informer de ce qui se passe. Quant aux puissances des Indes, il me semble qu'elles ne prennent aucune part aux afaires de ce païs ; ainsi je croi qu'elles n'ont ici aucun Agent ni public ni caché. Si la qualité d'Espion fait peu d'honneur, je ne connois personne à qui on la donne : D'ailleurs comme je ne suis point connu, ma réputation ne court aucun risque, & je sers sans être observé. Mais à parler franchement, que sont les Ambassadeurs & les Agents des Princes, qu'autant d'Espions secrets comme je suis, qui sous ombre d'entretenir la bonne intelligence entre leurs Maîtres, les informent de tout ce qu'ils peuvent découvrir dans les Cours où ils sont envoyez ?

Le Bassa de la Mer t'instruira suffisamment de l'avanture de Piccinino, puisqu'il te communiquera ce que je lui ai écrit sur ce sujet. Cependant nous avons perdu soixante Galeres ; & la plus grande consolation qui nous reste est, que nous ne manquerons pas de moyens pour nous venger. Si les Chrétiens nous ont coupé un de nos

doigts, nous devons leur arracher les deux yeux. 1638.

Le bruit court ici que les Venitiens ont fait prisonnier l'Amiral Piccinino. Si cela est, la prison lui sera fort incommode. Mais c'est un fait dont tout le monde ne convient pas; car il y a des gens qui assûrent qu'il est à Constantinople, où il travaille à se justifier avec son arrogance ordinaire, rejettant toute la faute sur le Renegat qui commandoit la Capitane d'Alger.

J'ai recommandé au Bassa de la Mer l'entreprise de Lorette. Si tu as le tems d'examiner la chose, tu verras qu'encore que je ne sois ni Capitaine ni Matelot, ce que j'en ai insinué merite d'être consideré. La connoissance que j'ai du monde, de la maniere de vivre des Princes Chrétiens, & des Prêtres de Rome, jointe avec les lumieres que j'ai aquises par la lecture des Histoires, me doivent faire considerer comme un homme qui peut proposer de grandes choses, quoi que jusqu'ici je n'aye gueres bien réüssi à le persuader.

L'Ambassadeur de Venise qui réside en cette Cour, dit que la Republique satisfera le Grand Seigneur. Il soûtient qu'Ali est un Pirate; que les Afriquains ont rompu la paix, que l'action du General Capello est juste & heroïque, & qu'Amurat lui-même châtiera Piccinino. Il prétend de plus que les Galeres prises ne seront point renduës, puis qu'on fait voir que divers accidens les ont fait perdre. Il dit, ce me semble, qu'elles ont été coulées à fond devant l'Isle de Corfou par ordre du Senat, pour ne laisser aucune esperance de restitution. On n'a gardé que la Capitane d'Alger que ces Infidéles ont conduite en triomphe dans leur Arcenac, pour y conserver la memoire d'un évenement qu'ils prétendent leur être fort glorieux. Mais ces malheurs ne sont ni extrêmes ni sans remede, pourvû que Dieu prête la vie à nôtre grand Empereur; & te maintienne en bonne santé

LETTRE XXXVIII.

Au même.

Pour l'exhorter de mettre en liberté un vieux Renegat.

1638. ON a enfin cessé de parler de nos pertes, mais je ne veux pas cesser de te parler des moyens de nous venger des Chrétiens. Souvien-toi que le grand Visir retient prisonnier un homme capable de faire de grandes choses dans la conjoncture presente, & causer aux Nazariens des pertes considerables, qui seront autant d'avantages pour les Musulmans. Si le vieux Renegat de Dalmatie est encore en vie, il est capable de ruïner toutes les places de la Mediterranée. Concerte avec lui les moyens de brûler Lorette. Il n'y a point de Corsaire qui ait fait des actions plus hardies que lui. Il a croisé soixante ans dans l'Archipel & sur la mer Adriatique, où il a fait des degats horribles & des prises infinies. Il a aussi considerablement endommagé les Cosaques sur la mer Noire. Il commença le métier à l'âge de neuf ans dans un petit vaisseau : Il a été blessé en vingt ou vingt-deux ocasions : Nos Pirates l'ont fait prisonnier quatre fois, & trois fois il s'est sauvé de leurs mains. Mais enfin ne pouvant échaper, ni se racheter par argent, il le fit aux dépens de sa Religion que il quitta pour embrasser la nôtre. Depuis qu'il a été circoncis, il a conduit à Constantinople plus de treize mille Esclaves dans l'espace d'environ trente ans. Il a passé cinq ans entiers dans la fente d'un Rocher le long des côtes de la mer Adriatique, où il se fit par son industrie une retraite assurée. C'étoit-là où il se cachoit comme une bête sauvage dans sa taniere,

avec ses hommes & ses Vaisseaux ; & l'on ne peut 1638.
presque pas concevoir combien de pieges il tendit durant ce tems-là à ceux de nôtre Religion. On l'a souvent poursuivi ; mais jamais on n'a pû le prendre. Son nom devint si terrible aux Chrétiens, qu'il portoit par tout l'épouvente. Mais enfin, ayant, dit-on, entrepris de trahir son Maître, & de livrer aux Chrétiens cinq Galeres qu'il commandoit, il fut envoyé par ordre du Grand Visir au Château des sept Tours, quoi que son crime ne fut pas entierement prouvé. Il y a environ cinquante-deux mois qu'il est là prisonnier, & il est non seulement fort vieux, mais même décrepit. La longue peine qu'a souferte un homme qui a fait de si grandes choses, & qui est accusé d'avoir fait un mal dont il n'a pas été convaincu, merite qu'on le traite avec quelque indulgence.

Je ne te soliciterai jamais pour la liberté d'un traître ; mais je ne saurois m'empêcher de te dire, que les gens qui ont eu la hardiesse d'executer de grands crimes sont souvent capables de faire des actions heroïques. Cet homme a été & l'est encore à la fin de sa vie. Si tu veux lui procurer quelques avantages, & lui en faire esperer de plus grands encore, peut-être reparera-t-il sa faute par quelque action avantageuse à l'Empire, ou au moins donnera-t-il quelque avis dont on pourra se servir avec succés. Tu sais que les Anciens Perses avoient une Loi qui obligeoit leurs Rois, *à ne pas faire mourir un Malfaicteur qui n'avoit commis qu'un crime, & qui défendoit aux particuliers de châtier leurs Domestiques ou leurs Esclaves qui n'avoient manqué qu'une fois.* Tu sais encore que les Princes en châtiant leurs sujets sont obligez d'examiner si les services qu'ils ont rendus ne sont pas plus avantageux que leur faute n'est préjudiciable, & de leur pardonner s'il se trouve que le bien emporte le mal. Quoi que ces Loix ne s'observent plus chez les Perses, cela n'empêche pas qu'il ne faille les regarder comme des préceptes sages. Si tu n'as aucun égard

1638. à cela, j'espere au moins que tu en auras à mon zele & à mon afection. Si tu veux me permettre de faire ici une courte disgression pour comparer l'état où nous sommes avec celui où étoient les Anciens, tu verras que nôtre Monarchie surpasse de beaucoup toutes les autres. Crois-tu, genereux Kaimakam, que l'Empire Ottoman soit égal, inferieur, ou superieur à celui des Romains du tems de Pompée ? Suposons qu'il soit égal pour parler sans passion, & pour prévenir les contestations qui pourroient naître là-dessus. Fais reflexion, je te prie, à la conduite que tint Pompée dans la Guerre qu'il fit à une infinité de Pirates qui couroient les Mers d'Italie, d'Afrique & d'Asie. Il fut fait Amiral d'une Flote de cinq cents Voiles, avec pouvoir absolu de faire tout ce qu'il jugeroit à propos sans en rendre compte à personne. Tu sais qu'il se conduisit avec tant de prudence & avec tant de valeur, que s'embarquant avec dix mille & vingt Fantassins & six mille Chevaux, il nettoya en quarante jours la Libie, la Sicile, l'Espagne, la Sardaigne, & en un mot toutes les Mers qui dépendoient de la domination des Romains, & en chassa une infinité de Corsaires, qui avoient par maniere de dire assiegé la Capitale de l'Empire, par les courses, par les vols, & par les violences qu'ils faisoient de toutes parts. Quoique nos Ennemis ne soient ni en si grand nombre, ni si puissans, il est cependant à craindre que les Infidéles, aprés avoir réüni leurs forces à present dispersées, n'ayent un jour la hardiesse de fondre sur nous, & n'ébranlent la vaste Monarchie des Ottomans, qu'ils inquietent souvent de l'heure qu'il est par les frequents attentats qu'ils font en divers lieux.

Nous avons une infinité de places à garder ; nous avons divers Royaumes, plusieurs Isles bien peuplées ; nous commandons à des Nations belliqueuses, & l'Empire a un nombre innombrable de Sujets, qui doivent nous encourager à n'entreprendre pas moins que fit autrefois Pompée, qui fut appellé

l'Agamemnon d'Italie, parce qu'il commandoit une nombreuse Flote, comme fit autrefois ce Heros de la Grece. Mais comme il est déja minuit, je suis obligé de finir de peur que ma lettre n'arrive trop tard à la Poste. 1638.

Tu sauras par le premier ordinaire ce qui s'est passé en Italie & en Allemagne, & plusieurs autres choses que je croyois devoir t'écrire aujourd hui: Mais ne m'accuse pas de negligence, si je ne t'écris pas tout à present, & reçois mon excuse qui est juste & sincere, & me continuë, je te prie, tes bonnes graces.

LETTRE XXXIX.

Au même.

De la Guerre de Piemont: Des disgraces de la Maison de Savoie: Du Duc de Saxe, & de la reduction de Brisac par le Duc de Vveimar.

JE passe tout d'un coup dans le Montferrat sans quitter la France, pour te dire que les Espagnols s'y sont rendus Maîtres d'une petite place, que les François n'ont pû garder faute de monde; & ont en même-tems démoli la Forteresse qui défendoit la Ville, pour ôter à leurs Ennemis l'envie de la reprendre.

Le fils aîné d'Amedée Duc de Savoie vient de mourir: Il s'appelloit Loüis d'Amedée. Il n'avoit que sept ans quand il fut déclaré Souverain, & ne l'a été que quelques mois. Il est mort quatre jours aprés la ceremonie de son Bâteme. Le Roi de France & la Reine d'Espagne étoient le Parain & la Maraine de ce Prince. Tu me demanderas peut-être comment cela s'est pû faire, puis qu'ils n'ont pû être

1638. presents ? Mais il faut que tu saches que ces Nazariens assistent souvent par procureurs à ces ceremonies. La Duchesse de Savoie me paroît digne de compassion d'avoir perdû dans une année son Epoux, son Fils, & la plûpart de ses Etats, & devoir ce qui lui reste exposé aux hazards de la Guerre : Cependant elle a toûjours paru femme de courage & de résolution. Son second Fils a été déclaré heritier de son Frere, & les Etats ont choisi la Duchesse pour gouverner durant la minorité de son Fils.

On ne sait point encore pourquoi l'Electeur de Saxe a rendu une si subite visite au Roi de Hongrie. Nous avons eu avis qu'il est parti de Dresde Ville Capitale de la Saxe, suivi de grand nombre de Courtisans, & des trois Princes ses Fils ; qu'il est allé à Leutmaritz, où ce Roi l'attendoit. On dit encore que durant le peu de tems qu'ils ont été ensemble ils ont eu diverses Conferences, dont on ignore encore le sujet. Le Roi a fait present au Duc d'un riche carosse, & de six beaux chevaux richement harnachez, & a donné à ses Courtisans des chaînes d'or & de diamans. Mais comme tu n'es pas loin du lieu où s'est tenuë cette Conference, & que la Porte a par tout d'habiles Agents, tu peux plûtôt savoir que moi ce qui s'y est passé : Car il n'y a point de doute qu'il ne s'y soit brassé quelque chose contre l'Empire Ottoman, pendant qu'Amurat est éloigné, & que les principales forces de l'Etat sont occupées ailleurs.

Pour ce qui regarde les progrés du Duc de Weimar qui continuë la Guerre en Alsace, il en est venu depuis que je t'ai écrit une infinité de nouvelles toutes diferentes. Voici ce qu'il y a de plus certain. Aprés la reduction de Fribourg ce General s'est rendu Maître de la Campagne aux environs de Brisac ; & son Armée s'étant emparée de tous les postes, les Imperiaux se sont mis en état de les en chasser. Mais tout ce qu'ils ont pû faire

durant trois mois a été de gâter les Bleds & les 1638.
Fourages du Païs, agissant en cela contre eux-mêmes. Ils ont aussi fait de vains éforts pour ruïner le pont que Vveimar avoit fait construire à Nuremberg : Les attaques qu'ils ont faites ont été si bien soutenuës, qu'ils ont été contraints de se retirer avec leur Armée, qui s'est trouvée en grand danger. Le Duc aussi n'a pas mieux réüssi à l'attaque d'Offembourg. C'est la faute de quinze cents Mousquetaires François & Allemands, qui ne sont pas venus assez-tôt planter leurs échelles à la muraille, & pour surprendre cette place. Il a fait depuis diverses tentatives, mais tout a été inutile. Un Officier avoit déja percé jusqu'au rempart avec un petit parti qu'il commandoit, par le moyen d'un faux passe-port : Mais ayant été découvert par une sentinelle, il fut contraint de se retirer en desordre avec perte de quelques-uns des siens. Weimar a défait depuis deux Regimens de Dragons, & deux de Cavalerie, & s'est rendu Maître du Château de Mauberg, dont la Garnison s'est renduë à discretion à un Officier Suedois. J'apprens que les deux Armées se sont approchées sur les bords du Rhin ; surquoi je ne t'entretiendrai qu'autant qu'il sera necessaire.

Les Troupes Imperiales ayant été découvertes par l'avant-garde de Weimar, que Turenne commandoit, gagnerent une hauteur où, s'étant fortifiées, elles se couvrirent d'une Eglise & de quelques maisons, devant lesquelles il y avoit une Baterie montée de diverses pieces de canon, pour tenir les Suedois éloignez, & pour les empêcher de camper trop prés d'elles. Quelques François s'étant imprudemment avancez à la portée du mousquet pour observer la contenance des ennemis, furent presque tous tuez sur la place. Le Duc de Weimar voyant qu'il ne pouvoit pas attirer les Imperiaux au combat, & qu'il étoit impossible de les forcer sur la montagne où ils étoient retranchez, se retira sous le

1638. Château de Mauberg avec son arriere-garde commandée par le Comte de Guebrian Gentilhomme François. Il suivit le lendemain avec le reste de son Armée, & ayant reçû avis par un More qui le servoit, & en qui il avoit beaucoup de confiance, que les Imperiaux avoient commencé de se retirer dés le grand matin, il se mit incontinent en état de les suivre, & pour cet éfet il fit marcher son Armée en Bataille. Sa Cavalerie consistoit en vingt-quatre Escadrons, & son Infanterie en huit Bataillons; sans compter les Troupes auxiliaires, dont il fit le corps de reserve.

Les François disent que les Imperiaux étoient superieurs en nombre, & qu'ils avoient quatre mille hommes plus que les Suedois. Il est bien difficile de savoir la chose au vrai; mais cette bataille merite qu'on en décrive les particularitez. Elle fut fort sanglante: Le combat fut opiniâtre de part & d'autre, & la Victoire long-tems chancelante. Les Combatans étoient sur le point de se retirer, las de frapper & d'être frappez, lors que la fortune se déclara tout à coup pour le Duc de Weimar, qui fit durant tout le combat le personnage d'un sage Capitaine & d'un vaillant Soldat. Il est certain que les Imperiaux ont perdu deux mille hommes en cette occasion, & plusieurs de leurs principaux Officiers. On fait monter les prisonniers à plus de quinze cents, parmi lesquels on compte plus de deux cents personnes considerables par leur naissance ou par leurs charges. Je ne te parle point du nombre des canons, ni de deux cents Drapeaux, ou Etendars, ni de trois mille chariots chargez de toutes sortes de munitions, que les Vainqueurs ont gagné. Mais j'estime beaucoup la cassette aux papiers de deux grands Commandans, où l'on a trouvé les instructions & les ordres secrets du Roi de Hongrie, & quelques traitez faits avec la sublime Porte, à qui toute la terre doit rendre hommage.

Il n'y a pas moyen de sçavoir encore ce que 1638.
contiennent ces traitez : Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour en découvrir quelque chose. Le butin a été grand : Cependant Weimar ne paroît pas l'estimer beaucoup, parce qu'il aspire à quelque chose de plus considerable. Il demeura deux jours dans le champ de bataille, afin que son Ennemi ne pût pas douter de sa victoire. Il a écrit une lettre en cette Cour par laquelle il se vante de n'avoir eu dans cette expedition que cinq mille hommes de pied, & peu de Cavalerie, qu'il va, dit-il par bravade, renforcer de ses Pages. C'est ce que nos Empereurs qui sont les Maîtres du monde auroient de la peine à dire en presence de leurs Esclaves, bien loin de le dire à la tête d'une Armée, & comme en la presence d'un grand Roi, comme a fait ce Prince. Vois jusqu'où va la vanité d'un des Generaux de ces Infidéles.

Je finis ici ma lettre pour obéïr aux ordres que tu m'as donnez ; de sorte que tu recevras une relation fort imparfaite des évenemens dont j'ai commencé le détail. Demain je commencerai à t'écrire de nouveau, afin que tu puisses mieux te souvenir de ce que je t'ai déja écrit, & que je ne perde pas le fil de l'histoire.

LETTRE XL.

Au même.

Du Duc de Lorraine : Des afaires d'Allemagne, de Suede, & d'Alsace.

JE trouve fort long le chapitre de l'Alcoran où il est parlé des Limbes, & je ne croi pas t'avoir jamais écrit de lettre où il y ait eu tant de paroles. Tu n'en recevras à l'avenir aucune de moi qui soit plus

1638. longue que les cent & six versets de ce chapitre, puis que tu m'ordonne d'être court. Pour cet éfet j'ai partagé cette dépêche en deux de peur de t'ennuyer, quoique je croie que tu la trouverois toute entiere moins longue que le chapitre qui traite de l'Enfer.

Weimar ne perdit point de tems: Il fit marcher son Armée & vint se camper devant Brisac. Il fit ouvrir la Tranchée avec beaucoup de diligence, & il tient le Rhin si bien bloqué, que rien ne peut passer sans sa permission. Cette Riviere est considerable par sa largeur & par la longueur de son cours; elle porte de gros bateaux, & par conséquent elle est fort frequentée & fort utile. Ce General s'étant aperçû que la place étoit dépourvûë de toute sorte de provisions, mit en œuvre tous les artifices dont il pût s'imaginer pour la surprendre, ou pour l'emporter d'assaut. Elle est la Ville Capitale d'une Province, où il est déja en possession de plusieurs places considerables, & de divers Forts: Ainsi l'on peut dire que la place étoit déja assiegée.

Les choses étoient en cet état, & l'on ne parloit dans le camp des Suedois que de victoires, de pertes, & de blessures, lors qu'on y reçût la nouvelle de la naissance du Dauphin, qui fit bien entendre un autre bruit. La Cavalerie & l'Infanterie joignirent leurs cris de joie aux sons des Tambours, des Trompettes, & au bruit de l'artillerie dont on fit diverses décharges.

La valeur du Duc de Weimar, & la bravoure des Troupes qu'il commande ne font point perdre courage aux Imperiaux. Aprés avoir fortifié leur Armée par de nouvelles Troupes, le General Lamboi, homme de cœur & de bonne conduite, parût à la vûë des Suedois à la tête d'une Armée grossie de cinq mille hommes, avec ce qui étoit resté des Troupes du Prince Savelli, & fit le dégat dans le païs dont l'Ennemi étoit en possession. Si tu veux savoir la situation du Camp des Suedois, & comment ils ont fait leurs Tranchées, & leurs lignes de circonvalasion, je puis t'en informer au vrai, puisque j'en ai

eu depuis quelques jours un plan fort exact. Ce camp 1638
à trois lieuës d'Allemagne de tour, fortifié de tous les côtez d'une tranchée de seize pieds d'épaisseur, d'un large & profond fossé, d'une double palissade, & de plusieurs Redoutes. La haute & la basse Ville sont fort incommodées par deux ponts bâtis sur le Rhin. L'abondance de toute sorte de provisions donne beaucoup de courage à l'armée ennemie. Quoique le General soit fort indisposé, il a toûjours les yeux ouverts, & paroît infatiguable. Les troupes animées par les avantages du passé ne songent qu'à de nouvelles conquêtes, & à un nouveau butin, s'imaginant qu'elles sont invincibles. L'artillerie qui est au camp consiste en cinquante pieces de gros canon, dont on a fait des bateries qui desesperent les assiegez. Je ne parle point de plusieurs petites escarmouches qui se font continuellement ; je me contente de ce qu'il y a de plus considerable. Quelques Troupes de jeunes Soldats de l'Armée Imperiale ayant enlevé aux Suedois plusieurs pieces de Bétail & fait quelques prisonniers, eurent avis de la marche du Colonel Sillard, qui venoit de France, & portoit une bonne somme d'argent pour payer l'Armée. Ils sont allez à sa rencontre, l'ont pris prisonnier avec divers jeunes Gentilshommes tous gens de marque, & qui avoient aussi beaucoup d'argent sur eux. Dans le même tems le Duc de Lorraine, Prince de grande valeur qui sert dans l'Armée Imperiale, a entrepris de secourir Brisac qu'il sçavoit à l'extrêmité. Il a choisi pour ce dessein quarante Compagnies d'Infanterie qui devoient escorter les provisions. S'étant mis en marche il s'est trouvé aux mains avec le Duc de Weimar. Voici en deux mots comme la chose s'est passée. Ce Prince n'étoit pas encore bien gueri de sa derniere maladie ; cependant son indisposition ne l'a pas empêché de profiter de l'occasion, qu'il a cru fort importante aux interêts de son parti : Il monta donc à cheval, & marcha droit au Duc de Lorraine.

Le combat a duré cinq heures, & Lorraine a fait

1638. tout ce qu'on pouvoit attendre d'un General brave & experimenté : Mais il a été contraint de ceder à la bonne fortune de Weimar, & de se retirer dans un bois avec ce qu'il a pû sauver de ses Troupes. Les Suedois n'ont pas été peu encouragez par un avantage si considerable, qui sera bien-tôt suivi de la conquête de Brisac. Le Duc de Weimar est demeuré Maître du champ de bataille ; il a entierement défait l'Infanterie Imperiale, & mis la Cavalerie du Duc de Lorraine en grand desordre. Il y est demeuré douze cens hommes sur la place, & le Vainqueur s'est emparé de tout le bagage & de toutes les munitions. On diroit, illustre Kaimakam, que le Dieu Mars s'est uni avec ce Capitaine ; car nonobstant la foiblesse de son corps, il fait tous les jours des actions trés-heroïques avec ses vaillans Soldats, qui sont toûjours prêts à tout entreprendre, pourvû qu'il soit à leur tête. Soit que le peu de cas qu'il fait de sa vie, ou le desir de la gloire produisent ces grands éfets ; il est neanmoins vrai qu'il ne sauroit vivre à moins qu'il ne se nourrisse de victoires, s'il m'est permis de parler ainsi : Il commence déja à égaler le fameux Gustave sous lequel il a apris le métier de la guerre. Sa diligence n'a pourtant pas empêché qu'il n'ait perdu deux Forts qu'il avoit fait construire sur le Rhin, & qu'il ne sauroit reprendre qu'il n'en coûte beaucoup de sang de part & d'autre. Les Allemands y ont déja perdu seize cens hommes, parmi lesquels il y en a eu quatre cens de noyez.

On avoit déja eu des avis secrets de l'extrémité où étoit Brisac ; mais à present c'est une chose que tout le monde sait. Les Suedois intercepterent au mois d'Octobre dernier une lettre du Gouverneur au Roi de Hongrie, par laquelle il l'informoit de son état, & lui disoit franchement que les places qui manquoient de Troupes, de vivres, & de munitions ne pouvoient se défendre que par miracle : Il ajoûtoit que les meilleurs Officiers & Soldats étoient déja morts, & que ceux qui étoient encore en

vie étoient malades ou blessez, & si fatiguez qu'ils 1638
étoient hors d'état de servir ; sans compter qu'ils n'avoient que pour douze jours de vivres. Il sembloit qu'il lui reprochoit ensuite d'avoir laissé passer le tems qu'il lui avoit promis de le secourir, & lui representoit qu'il n'avoit pas cru pouvoir tenir jusques au quatriéme de la Lune de Septembre, étant réduit à des extrêmitez dont il n'osoit pas lui faire le détail, de peur que sa lettre ne tombât en d'autres mains. Remarque l'imprudence du Gouverneur : Il n'ose pas écrire tout : & cependant il écrit plus qu'il ne faut pour faire entendre qu'infailliblement la place sera prise.

Si tu n'as de l'impatience d'aprendre la reduction de Brisac, je te satisferai tout à l'heure. La poste vient d'arriver avec la nouvelle de la prise de cette importante place. Le Courier n'a été que trois jours en chemin. La place a été prise selon les Loix de la guerre. Elle se rendit le neuviéme du dernier mois de cette année selon le stile des Chrétiens. Le Gouverneur a fait une composition honorable, & à dire vrai, il s'est défendu jusques à la derniere extrêmité avec toute la vigueur & tout le courage possible. Il s'appelle le Baron de Reinach. Son nom merite d'avoir place dans les lettres que tu enregistres. Par ce moyen le Divan connoîtra un homme qui sait si bien défendre les postes qui lui sont confiez, & lui rendra la justice qui lui est dûë. Il n'est sorti de Brisac que quatre cens Fantassins, & soixante-dix Cavaliers, tout nuds, blessez, & presque morts de faim. Ils ont été réduits à de si grandes extrêmitez, qu'ils avoient déja mangé les chevaux, les rats, & les chiens, & l'on dit même qu'il y en a qui ont mangé de la chair humaine. On parle diversement du butin : Ce qu'il y a de certain est, que le Vainqueur a trouvé dans la place plus de deux cents pieces de canon.

On dit quelque chose de surprenant d'une jeune Dame d'excellente beauté, qui s'étant venuë jetter

1638. aux pieds du Duc de Weimar, lui tint ce discours. *Je n'ai, Monsieur, que quelques momens à vivre : La faim m'a mise à deux doigts de la mort : Mais je mourrai desesperée si vous ne me vengez d'un scelerat qui m'a extorqué un Diamant de grand prix, que j'ai été contrainte de lui donner pour un Rat rôti. Je lui pardonne de m'avoir pris durant le Siege un Collier de perles pour quatre onces de farine : Mais j'avoüe que je suis assez foible pour ne pouvoir pas me voir privée de ce que j'estimois le plus, & mourir sans en avoir satisfaction.* On dit que ce Prince ne pût s'empêcher de pleurer à la vûë d'un objet si digne de compassion, cette Dame étant morte presqu'aussi-tôt qu'elle eût achevé de parler : Mais on ne sait pas encore s'il a fait rendre compte à celui dont elle se plaignoit.

Le Siege de Brisac a duré quatre mois : Il est peri dans la place prés de quatre mille hommes, soit de maladie, de blesseures, ou de faim. On fait des feux de joie à Paris pour une si grande conquête ; on loüe par tout le Duc de Weimar, & la Cour en fait de grands éloges dans les lettres qu'elle lui écrit. Nôtre Empire pourroit bien avoir un jour quelque chose à craindre d'un Capitaine si brave, si habile, & si ambitieux, si jamais il a du loisir. Mais l'Allemagne est un païs d'une si grande étenduë, si rempli de gens belliqueux, & il contient tant de grandes Villes si bien fortifiées, qu'il y trouvera toûjours dequoi s'occuper, & n'aura pas le tems de nous inquieter.

On dit ici plaisamment que les Empereurs d'Allemagne ne dormiront plus en repos, puisqu'en perdant Brisac ils ont perdu l'oreiller sur lequel ils se reposoient ; & l'on croit que la France pourra joindre un jour cette conquête aux domaines de la Couronne.

LETTRE XLI.

Au Moufti,

Sur la Religion, & sur certains scrupules qu'il avoit au sujet de l'Alcoran.

TOn jugement est des plus cruels: Je n'ai commis aucun crime & tu me separes de la Communion des Fidéles. J'ai lû la sainte réponse que tu m'as faite; je l'ai lüë même avec beaucoup de respect; mais ce n'a pas été sans répandre beaucoup de larmes. Tu n'as point dénoüé le nœud des difficultez qui me font de la peine; tu l'as au contraire rendu indissoluble: Ainsi je vis dans l'incertitude de n'avoir rien de certain; & mon ame éfrayée le sera jusqu'à la mort.

Si je faisois ce que tu me propose, comment serois-je assûré de bien faire, puisque je ne comprens pas ce que je dois faire? Je suis dans une si grande ignorance, que je ne puis distinguer si tu m'exhorte à faire comme j'ai toûjours fait, ou si tu me défens de faire ce que je t'ai demandé.

Je te supliois de me faire savoir si je pouvois vivre parmi les Chrétiens, & faire exterieurement ce qu'ils font au pied de la lettre pour l'observation des ceremonies de leur Religion, & tu me répons que les Circoncis ou les fidéles ne doivent avoir aucuns doutes sur leur Loi, & que pour l'observer ils n'ont besoin d'autres préceptes que de la loi même. De plus qu'un veritable Musulman doit volontiers perdre ses biens, sa vie, & son honneur pour le service du Sultan; que les Chrétiens sont Ennemis du vrai Dieu, de l'Empereur, & de la Religion, & qu'on doit enfin sacrifier toutes choses pour ne pas trahir ce Dieu qui est nôtre principal Maître. Dis-moi, je t'en suplie, à

1638. genoux, un homme ne peut-il pas être vrai Musulman sans avoir une éternelle aversion pour les Sectateurs de Jesus ? Et en vivant secretement parmi eux en vrai Musulman, doit-il paroître exterieurement d'une autre Religion, ou faire semblant d'être de la leur ? Tu me diras que l'Alcoran est fort clair là-dessus ; cependant combien de passages obscurs ne trouvons-nous point dans les paroles de nôtre saint Prophête, que nous ne saurions entendre si tu ne les expliquois ?

Je ne crois ni à Tagot ni au Demon ; ma loi me le défend expressément : Je crois en un seul Dieu, qui a connu l'intention de nos saints Legislateurs, & qui voit ce que nous ne pouvons appercevoir. Le Prophête s'écrie que celui qui a de tels principes s'appuye sur le plus ferme appui qu'il puisse jamais trouver, rien n'étant capable de le renverser.

Ecarte, reverend homme, autant que tu le peux, les nuages de mon esprit. Je t'en conjure par le Tout-Puissant, qui peut faire revenir des chairs vives sur les os secs de l'Ame qui mourut il y a cent ans.

Je ne discontinuë point ici mes prieres ordinaires. Je les fais de la maniere que la loi m'ordonne, c'est à dire le visage tourné du côté de la Meque. Les jours que je jeûne je ne mange que le soir, & je continue mon repas jusques à ce que l'Aurore, qui devance le jour, me donne assez de lumiere pour distinguer un fil noir d'avec un blanc. Je passe le jour sans prendre aucune nourriture jusqu'à ce que l'obscurité soit si grande que je ne puisse plus voir le trou d'une aiguille. Il est vrai que je ne donne point l'aumône au pauvre, parce que je ne sai si l'on peut legitimement faire du bien à ceux qui irritent continuellement le Ciel contre nous.

Les Evéques sont ici en grande veneration: Ils n'ont pas une autorité absoluë, parce qu'ils dépendent du Prélat Romain & du Roi : Cependant leur Jurisdiction est de trés-grande étenduë : Le Royaume est plein d'Eglises, & ces Eglises sont frequentées par

des millions de personnes. Les Evêques portent une 1638.
croix d'or au cou : Ils vivent bien en public, & sont obligez de savoir tous les points de leur Loi : Il faut qu'ils soient Docteurs, & ils ne peuvent pas se marier. Ils doivent être sobres, charitables, prudens, irreprehensibles, & ne convoiter point le bien d'autrui : Ils ne doivent jamais s'enivrer, ni répandre le sang humain. Ils sont habillez d'une longue veste de soie noire ou violette qui décend jusqu'à terre. Ils vont rarement à pied & se font porter en carosse, pour ne pas se fatiguer dans une Ville qui paroît la plus grande du monde, ce que tu ferois peut-être aussi-bien qu'eux si tu étois destiné à être leur Souverain Prélat.

LETTRE XLII.

A un Medecin de ses Amis.

Des Montagnes de Sicile & de Naples qui jettent des feux continuels : De la nature de ces feux, & de leurs éfets.

JE ne sai si ce que j'ai cru voir la nuit passée est 1659.
un songe ou une verité. Un grand tremblement de terre m'a réveillé, & m'a fait sortir de mon lit tout épouventé : Mais aprés m'en être éclairci avec quelques personnes, il s'est trouvé que ce n'étoit qu'un songe.

Mon avanture m'en a rappellé une autre qui fut d'une plus funeste consequence à une partie de l'Italie. Les Medecins ont de la peine à trouver la cause des feux horribles que vomissent en certain tems les Monts Gibel, Stromboli, & Vesuve, qui sont des montagnes en Sicile, & prés de Naples : ces feux sont si terribles qu'il semble qu'ils viennent de l'Enfer. Il s'éleve souvent des exhalaisons puantes,

1639 de la fumée, du soulphre, & des flâmes qui jettent jusques aux nuës les pierres & les cendres.

Je croi qu'on sait à Constantinople, que vers le commencement du mois de Fevrier il se perdit prés de Naples une petite Isle qui avoit quatre lieuës de tour. On dit comme une chose certaine que cette Isle ayant été tout à coup engloutie dans la Mer, & que le feu qui y étoit enfermé ne trouvant plus sa sortie ordinaire, s'ouvrit quelques jours aprés un nouveau passage le long des côtes de Calabre prés de Messine; ce fut là qu'il éclata, & qu'il causa d'abord un tremblement de terre horrible qui renversa une grosse masse de bâtiment que les Chrétiens appellent un clocher. C'étoit celui de la principale Eglise, qui ensevelit sous ses ruïnes un grand nombre de gens que la devotion y avoit alors assemblez. Ce tremblement endommagea quelques Villes du Royaume de Naples : Il y eut une infinité de monde & de bétail qui perirent miserablement par le feu, par la fumée, & par la grande quantité de cendres. On compte parmi ceux qui ont été étoufez, plusieurs Seigneurs de ces païs-là, qui ne laissent pas de s'appeller Princes, quoi qu'ils n'ayent qu'un trés-petit nombre de Sujets.

Ce sont là, cher Ami, de terribles éfets de la nature, dont nous ne pouvons penetrer les causes. Il faut assûrément que ces païs de l'Italie soient bien éloignez du Paradis, puisque ces bouches d'Enfer (s'il est vrai ce que disent bien des gens, qui soûtiennent qu'elles sont dans ces montagnes) ruïnent souvent par ces incorruptions la Calabre & la Sicile. Les Naturalistes soutiennent qu'il se forme dans ces montagnes des matieres souphrées qui s'enflament aisément, & qui sortent avec plus ou moins de violence, & plus ou moins souvent, selon que ces matieres sont plus ou moins disposées, & que les vents souterrains allument & chassent ces feux, & ouvrent la masse de la terre sous laquelle ils sont renfermez. Mais le sentiment de certains Philosophes

qui

qui soûtiennent que le pur hazard produit ces éve- 1639.
nemens extraordinaires, me paroît tout à fait ridicule. Ils veulent qu'une pierre qu'on choque contre une autre produise une étincelle, d'où viennent ces grands embrasemens. Ils vont encore plus avant, & veulent nous faire croire qu'une Lampe allumée, que ceux qui ont cherché dans le sein de ces Montagnes les secrets de la nature, y ont laissée par hazard, peut produire ces feux, qui tombant sur une matiere combustible, & ne rencontrant rien qui soit contraire à leur nature, & qui puisse les éteindre, causent ces éfets surprenans. Ils disent encore que la foudre tombant avec impetuosité sur les côtes de ces Montagnes, peut faire la même chose que la pierre qui en frape une autre, ou que la Lampe allumée que le hazard a fait oublier.

Ces opinions ne paroîtroient pas si ridicules, s'il étoit possible d'en faire quelque demonstration : Mais comme tous ces évenemens sont extraordinaires, & en quelque maniere prodigieux, je te laisserai volontiers croire que c'est l'ouvrage de la nature ou de l'Enfer, ou le hasard tout seul qui cause le mouvement perpetuel de ces feux, qui sont si terribles, & qui causent un si grand dommage à l'un des plus beaux païs du monde, tel à peu prés qu'est la Grece, & cette Isle qui fait les délices & qui nourrit presque toutes les Provinces situées sur les côtes de la Mer Mediterranée.

Il y a aussi en Irlande de ces Montagnes de feu, avec cette diference que leurs flames ne font aucun mal qui les fasse craindre aux Habitans. Je crois aussi avoir oüi dire à mon pere, qu'étant dans nôtre Licie avec certains Arabes, il avoit vû de ces sortes de feux sortir de la terre ; mais qu'ils étoient sortis doucement & sans faire aucun mal.

Je suis à present persuadé d'une chose, que je n'ai jamais voulu croire jusqu'ici, qui est, que le vieux Pline s'étant mis en tête de faire connoître

1639. à l'Empereur Tite les éfets du Mont-Vesuve, d'en laisser une relation à la posterité, & de faire connoître parfaitement les causes de tant d'éfets prodigieux, se rendit sur les lieux, parce que de son tems cette fameuse montagne avoit jetté une horrible quantité de feux, de pierres, & de cendres, avec tant de violence, & avec un bruit si terrible, que l'on en sentit les éfets jusques dans la Sirie, dans l'Afrique, & principalement dans l'Egipte. Mais la curiosité de ce malheureux Philosophe lui fit perdre la vie : Les Romains l'attendent encore à revenir, & soûpirent aprés la connoissance des causes secrettes de tant d'éfets prodigieux. Prend soin de ta santé, & que ta negligence & ta temerité ne fassent jamais mourir aucun de tes malades. Continuë à m'aimer tout éloigné de toi que je suis. Ecris-moi quelquefois, & sois persuadé que je ne suis pas capable de me conformer à la maniere de vivre des Etrangers parmi lesquels je reside. Je serai toute ma vie bon Musulman & fidéle Ami.

LETTRE XLIII.

Au Kaimakam.

D'un Espion envoyé à la Cour de Rome par le Cardinal de Richelieu, & d'autres matieres.

LEs Armées des François sont à present en quartier d'hiver, & la Cour est occupée à concerter des entreprises pour le Printems prochain. Je ne crois pas t'écrire aucune fausse nouvelle : car il y a apparence que la rigueur de l'hiver empêchera qu'on n'entreprenne rien jusqu'au retour de la belle saison.

Les yeux de toute la Cour sont attachez sur trois objets; sur le Roi, sur le Dauphin son Fils, & sur le Cardinal de Richelieu : Mais le dernier est observé avec plus de soin que les deux autres. Cet homme s'est fait des creatures par ses bienfaits. La reconnoissance & l'esperance d'en recevoir de nouveaux ont engagé plusieurs personnes dans ses interêts. Cependant il est à croire qu'ayant beaucoup de crédit auprés du Prince, & plusieurs moyens pour l'augmenter, le nombre de ses Ennemis est plus grand que celui de ses Amis. Il y a toûjours dans son Anti-chambre une foule de gens qui aspirent aux emplois, & de plusieurs autres personnes, qui veulent voir tout ce qu'il fait. Ceux qui lui font des menaces secrettes ne font qu'augmenter son courage, & l'obligent à se tenir mieux sur ses gardes; Mais ceux qui ont le plus d'experience dans le monde, disent que le Cardinal est trop habile pour se laisser surprendre. J'ai à te parler d'une de ses moindres actions : Tu jugeras par là des plus grandes, & les estimeras ce qu'elles valent. On a vû pendant trois ans consecutifs dans la chambre de ce Prélat, un homme qui n'étoit pas avancé en âge, & aussi assidu à faire sa Cour, qu'il étoit modeste à parler. Il étoit de plus fort reservé & fort patient; on ne l'a jamais oüi se plaindre; chose tres rare à la Cour. Le Cardinal qui se pique de lire dans l'ame des gens & qui peut-être n'est inferieur à personne en cet art, fit appeller cet homme qui avoit si long-tems attendu, & lui tint ce langage. *Je sai qui tu es, & combien de tems tu as employé à m'observer. Quoi que tu paroisses François à l'exterieur, ta grande patience me convainc que tu ne l'es pas : va-t'en à Rome, & si tu as dans l'anti-chambre du Pape la moitié autant de patience que tu as eu dans la mienne, je ne doute pas que tu ne penetres les secrets les plus cachez. Part donc tout à l'heure pour l'Italie, & observe les mouvemens & les actions de la Cour du monde la plus sage & la plus dissimulée : Ne te découvre à personne,*

1639.

1639. *Donne-moi avis toutes les semaines de ce que tu pourras découvrir, & par ce moyen tu me seras utile & éviteras l'oisiveté. Mon Secretaire te donnera un Chifre, & mon Tresorier a ordre de te donner ce qu'il te faut pour ton voyage, & pour te faire subsister lorsque tu seras à Rome.*

Le Cardinal s'aplique à étendre les bornes du Royaume, & pour cet éfet il consulte ceux qui peuvent en quelque maniere faciliter ses desseins, à present sur tout que le Roi est assûré d'un successeur par la naissance du Dauphin, qui semble promettre une longue vie. On travaille à force à Toulon & à Marseille pour équiper des Galeres & d'autres Vaisseaux; & l'on croit que les principaux desseins de ce Ministre regardent les côtes d'Italie. On m'a dit qu'on lui avoit oüi dire, que les Romains n'auroient jamais conquis tout le monde comme ils ont fait, s'ils ne s'étoient avant toutes choses rendus Maîtres de l'Italie: Qu'Annibal eut le même dessein; & qu'aprés Annibal le Pape Alexandre avoit voulu voir s'il réüssiroit dans un pareil dessein; mais que son orgüeil & sa cruauté avoient fait avorter tous ses projets; & qu'il réüssiroit mieux qu'Annibal, pourvû qu'il fût assez heureux pour pouvoir obtenir une chose. Et ce fut là qu'il finit son discours.

Il est tellement attentif à tout ce qui se passe dans la maison Royale & dans le Royaume, qu'il se vante de pouvoir penetrer toutes les pensées, & découvrir jusqu'aux songes mêmes des Grands, des Gouverneurs de Provinces, & des Commandans des Places.

Il dit avoir apris plusieurs bonnes choses dans la relation qui nous a été donnée du Gouvernement des Chinois. C'est là où il a pris le secret de penetrer les choses les plus dificiles, sans qu'il paroisse qu'il fasse rien pour cela. Et voici la maxime qu'il observe dans le gouvernement de ce Royaume, où il y a tant d'esprits inquiets.

Il entretient auprés de tous ceux qui occupent des

charges considerables, des gens qui ne dépendent 1639.
que de lui, qui ne sont connus que de lui, qui portent par tout des habits mediocres, qui veillent continuellement sur les actions des Officiers, & lui donnent avis de tout ce qui se passe. Il se sert de ces sortes de gens auprés des Ambassadeurs que son Maître tient dans les Cours étrangeres. Il porte toûjours un livre sur lui qu'il apelle l'ame de Richelieu, & qui contient les desseins, les interêts, les secretes pratiques, & les inclinations de tous les Princes qui sont en correspondance & en quelque engagement avec la France, & sur lésquels la France a des prétentions. Les plus habiles Astrologues de l'Europe lui ont envoyé les horoscopes de tous les Rois & de tous les grands hommes, & y ont ajoûté leur jugement sur la longueur de leur vie, & sur ce qu'ils pourront entreprendre dans tous les tems. Ce Cardinal dit une autre fois qu'il entretenoit grand nombre de Courtisans, dont il pouvoit pourtant assez se passer; qu'il savoit ce qui se passoit au loin aussi-tôt que ce qui se passoit au prés. Il soutint une fois qu'il avoit sçû en moins de deux heures que le Roi d'Angleterre avoit signé la sentence de mort de... Si ces particularitez sont veritables, il faut que ce Ministre soit plus qu'un homme. Ceux qui lui sont les plus dévoüez disent qu'il a dans un lieu secret de son cabinet une certaine figure Mathematique sur la circonference de laquelle sont écrites toutes les lettres de l'Alphabet. Sur cette figure il y a un dard qui marque les lettres, & ces lettres marquent aussi ses correspondans. Il semble que ce dard se remuë par la simpathie d'une pierre, que ceux qui donnent & reçoivent ses avis ont toûjours auprés d'eux. Cette pierre a été separée d'une autre que le Cardinal a toûjours sur lui; & l'on assûre qu'avec un pareil instrument il donne & reçoit des avis sur le champ. Ce grand homme qui sait que tous ces bruits courent, ne fait qu'en rire: Cependant il dit d'un air serieux que Dieu lui a donné deux Anges, l'un blanc & l'autre noir, pour l'informer de tout ce qui se passe

1639. tant bon que mauvais ; & que par leur secours il renversera les cabales de ses ennemis. Il envoya ces jours passez aux Galeres un homme accusé d'avoir brisé le portrait du Roi ; mais aprés s'être mieux informé du fait, & avoir apris que c'étoit le sien qu'il avoit mis en pieces, il dit à ceux qui étoient auprés de lui, que cet homme devoit avoir sa grace puisqu'il n'avoit fait aucun mal à l'original. On prépare ici des theâtres & des fêtes pour divertir le peuple, & pour faire honneur au Roi & au Cardinal. On se dit à l'oreille que la Reine est encore grosse.

LETTRE XLIV.

A Geri Eunuque Blanc.

De la vie de Henri IV.

SI tu fais le voyage de Prusse en Bithinie comme tu m'écris, souviens-toi sur toutes choses de te préparer à quitter bien-tôt le monde, & à ne jamais informer le jeune Sultan Mustapha des infortunes du petit fils de Soliman le Grand,& fils du pauvre Bajaset,que son Grand pere fit étrangler dans son enfance. Ce malheureux lieu me fait craindre pour ta vie aussi-bien que pour celle de tous les Princes dont l'éducation t'est soumise. Je ne saurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que je songe à ce qui se passa entre la victime & ceux qui l'immolerent. Tu m'as dit toi-même que ce malheureux Enfant embrassa & baisa plusieurs fois celui qui devoit lui donner le coup fatal, dans le moment même qu'il lui mettoit au cou le cordon de soie qui devoit l'étrangler. Toute l'Asie sait le reste de cette histoire, & personne ne doute que cet Enfant tout étranglé qu'il est n'ait triomphé de son Boureau en mourant:car étant attendri par les caresses de cet Enfant qu'il alloit faire mourir,il s'évanoüit ; & le fils de Bajaset se fût sauvé, si un autre Boureau plus cruel que le premier ne l'eût expedié.

Quoique tu ne saches pas bien de qui Mustapha étoit Fils, il ne s'ensuit pas que tu ne puisses conclure qu'il étoit fils de l'Empereur. Ton âge, ta prudence, ta longue experience, & ta charge de Chef de tous les Eunuques de l'Empire, que tu exerces depuis tant de tems, ne te laisse aucun lieu de douter que son pupille ne soit du sang Royal. Arme-toi donc de courage, & t'étudie à bien remplir tes devoirs dans cette solitude. Il n'y a rien de si penible que l'éducation des Enfans, lors que comme Maîtres ils veulent être instruits par leurs Esclaves & que comme particuliers ils ne veulent pas se soûmettre aux Loix de la Discipline. 1632.

Tu peux compter que je te rendrai tous les services dont je suis capable, puis que je te regarde comme un Ami qui m'est extrêmement cher. Mais pourquoi chercher parmi les Chrétiens un illustre Sujet, qui puisse te servir de modéle pour former un Enfant qui est né dans la Religion des Musulmans?

Si ta sagesse ne m'étoit pas connuë, je te croirois bien simple d'aller chercher chez les ennemis de nôtre sainte loi des exemples pour les faire suivre aux enfans des Ottomans. Tu t'es déterminé pour Henri de France surnommé le Grand. Ne sais-tu pas que ce fameux Prince a été le plus implacable ennemi de l'Empire? Sache donc que ce Monarque entreprit le plus hardi & le plus dangereux dessein qui ait jamais été conçû; c'est celui de détruire l'Empire des Musulmans, & peut-être auroit-il réüssi, si le Ciel par un coup imprévû ne l'eût ôté du monde, & ne l'eût fait venir devant le Tribunal de Dieu, qui juge également les Rois & les particuliers Mais afin que tu ne t'imagines pas que c'est un prétexte que je cherche pour me dispenser de faire ce que tu souhaite de moi, tu recevras au moins une partie de ce que tu me demande. Tu veux que je t'envoye l'histoire de ce Prince, tu dois te contenter d'en avoir un petit abregé, autrement je serois obligé de t'envoyer un gros volume. Cependant ne te sers pas

1639. en toutes choses de l'exemple de ce Prince : La maniere de vivre, les Loix, & les coûtumes des François ne quadrent pas en tout à la forme du Gouvernement des Turcs. Si tu veux porter ton pupille à la perfection, forme-le sur le modéle de quelques-uns de ces Heros que l'Orient nous a donnez. Mustapha lira plus utilement l'Histoire d'Alexandre & de Pirrhus, que celle de Charlemagne & de Henri : Et si l'on est surpris des defauts du Fils du Roi de Macedoine, & de la mediocre fortune de Pirrhus, montre-moi, je te prie, quels hommes il y a jamais eu qui ayent eu en même tems les foibles de la nature humaine, & les perfections de la Divinité.

Si tu vas chercher jusqu'en Perse & en Egipte, tu trouveras un Cirus & un Artaxercés, un Ptolomée, un Sammeticus, un Campson, un Tomombeis, tous grands Princes, & dont les exploits font honneur à l'antiquité. Combien de Heros ne trouveras-tu point dans nôtre Grece, si tu ne veux pas t'arrêter à ceux que Rome a produits ? Mais pour ne pas sortir de la maison Ottomane, tu sais trés-bien que nos Turcs ont pour Proverbe la modestie de Soliman, la bonne mine d'Alis, l'équité de Nonquierevan, la majesté d'Osman, la gravité de Humer, & la justice d'Abubekir ; sans parler du courage & de la magnanimité d'Amurat, qui a de nos jours plus de valeur que tous ses soldats, soit dans son Serrail de Constantinople, soit dans ses Tentes devant Babilone.

Il y a dix jours que je reçûs ta lettre. J'ai depuis employé une grande partie de mon tems à recueillir ce que tu me demandes ; & pour dire la verité tes ordres m'ont donné une occupation qui m'est agreable & qui me divertit. Tu seras sans doute surpris que deux hommes qui ont long-tems servi le Roi Henri dans des postes assez mediocres, m'ayent apris diverses particularitez de sa vie, que les François mêmes ne savent peut-être pas. J'ai

toûjours crû qu'il étoit plus necessaire de connoî- 1639.
tre les mœurs & les coûtumes des hommes, que de savoir combien de places ils ont assiegées ou prises; & d'être informé de leurs bonnes & mauvaises qualitez, que d'être instruit de leur maniere de camper, & du nombre des batailles qu'ils ont gagnées ou perduës. Toutes les histoires contiennent les actions des hommes; mais pour instruire les autres, le principal est de connoître ces hommes-là. Ceci t'apprendra mieux que toutes les histoires mêmes ce que tu dois savoir. Les Auteurs Chrétiens sont à present comme les Elemens, toûjours aux mains, toûjours opposez les uns aux autres, & jamais d'accord entr'eux.

Les deux Amis dont je viens de te parler sont à present fort vieux. Ils ont servi le Roi Henri plus de trente ans, & ont toûjours été fort unis. L'un étoit son Barbier, & l'afaire de l'autre étoit de lui lire pour le divertir lors qu'il alloit se coucher.

Ce qu'on dit qu'Henri vint au monde sans pleurer est une pure fable; mais il est certain que la Reine de Navarre sa Mere chanta une chanson Françoise lors que ce Prince nâquit, par où il semble que cette Princesse voulut faire voir aux autres femme qu'on peut accoucher sans crier. Le premier lait que ce Royal enfant but, fût une Ambroisie dont les Dieux de nôtre Ami le Poëte Golou n'ont jamais tâté. Son pere lui fit boire dans une coupe d'or le vin le plus fort qu'il pût trouver, & y écrasa une gousse d'ail, qu'il crût propre à le rendre d'un temperament plus robuste & plus vigoureux. Il fut ensuite élevé comme Cirus, passa ses premiers jours dans les bois, & souvent avec les Bergers. Il alloit toûjours nu-tête, soit qu'il fut exposé aux ardeurs du Soleil de l'Eté, ou dûrant l'Hiver à la pluye, aux frimats les plus rigoureux, à la neige, & à la grêle. Il semble que sa vie ait commencé par la prison, confiné qu'il étoit à la Campagne, éloigné de toute Societé, vétu de gros drap, pour l'accoû-

1639. tumer à la fatigue, & pour accommoder son esprit aux accidens de la fortune.

Il n'avoit que neuf ans quand il perdit son pere Antoine de Navarre. La mort de ce Prince peut servir de leçon à Mustapha; car ayant été blessé mortellement, il fit rompre la muraille de la chambre où il étoit, pour se faire porter dans son lit, mourant par maniere de dire en triomphe dans la Ville: Malheureuse ambition des grands hommes, qui ne s'en dépoüillent jamais que quand la mort les dépoüille de la vie. Sept ans aprés la mort d'Antoine le jeune Henri fut déclaré chef & défenseur des Huguenots, & à l'âge de dix-huit ans il fut present à un combat considerable, mais je ne sai s'il y combatit en personne. La fortune lui fut si contraire au commencement, qu'aprés une bataille qu'il perdit, il fut obligé de fuïr pendant six mois avec les débris de son Armée, & de traverser presque toutes les Provinces du Royaume sans prendre même aucun repos de peur d'être surpris. Tu n'as je croi jamais lû qu'aucun Capitaine avant lui ait fait une fuite de cette longueur. La Reine sa Mere femme ferme & d'un courage viril, mourut par des gants empoisonnez. A l'âge de dix-neuf ans il épousa la sœur du Roi qui regnoit alors, nommé Charles IX. Jamais nôces ne furent si tragiques & si sanglantes. Le nombre des Huguenots qui y furent massacrez, est presqu'incroyable. Ce dessein avoit été secretement concerté avant & durant la nôce, & six jours aprés il fut executé en plein midi. On dit qu'en un même jour toute la France fut teinte du sang de ces pauvres gens. Il en fut tué cent mille pour le moins, parmi lesquels il y avoit vingt Seigneurs de grande consideration, avec le grand Coligni Amiral du Royaume, & quatre mille Soldats pour le moins qui furent égorgez à Paris. Henri ne perit pas dans cette malheureuse journée; mais il ne s'en falut de guere. Le Roi le fit venir devant lui, & lui tint ce discours d'un ton de colere & d'un air severe. *Tu vis encore, Henri, parce*

que j'ai voulu t'épargner; mais je ne t'épargnerai plus plus si tu persistes dans ton heresie. Choisi donc de deux choses, ou de la mort, ou de la Messe. Si tu ne sais pas ce que c'est que la Messe, je te l'aprendrai d'une autre maniere. Ce Prince préfera la Messe à la mort, & fit abjuration publiquement de la Religion qu'il avoit professée. Ces deux vieillards assurent que la Cour de Neron ou de Caligula ne fut jamais plus corrompuë que l'étoit alors celle de la France. Il n'y avoit rien de plus à la mode que les Boufons, & jamais il n'y a eu de si vilaines débauches. La magie, les empoisonnemens, les assassinats, & toutes sortes d'autres crimes étoient permis, de sorte qu'il sembloit qu'il n'y avoit ni loix ni discipline. On ne sait si ce fut par politique, ou à cause de la corruption qu'il voyoit parmi les Catholiques, que le Roi de Navarre reprit sa premiere Religion: Quoi qu'il en soit, il revint quelque tems aprés au Calvinisme. Il y fut si attaché, qu'aprés avoir vécu plusieurs années dans cette secte, il fut forcé de se faire beaucoup de violence pour joüir du Royaume de France, pour se reconcilier avec le Pape de Rome, & pour faire encore profession publique de la Religion Romaine. 1639.

Jamais Prince n'aima plus les femmes que lui. L'amour fut toute sa vie sa passion dominante. On vit en lui deux natures diferentes: Un courage invincible à la tête d'une Armée, & pour les femmes une passion si outrée, qu'elle l'a souvent fait pleurer. Il a eu de plus grands foibles qu'Hercule, & il en faisoit gloire. Il fit apeller en duel le Duc de Guise l'un des plus braves hommes de France; mais le Roi se servit de son autorité, & les empêcha de se battre.

Il fit une action dans sa jeunesse, que nos Dervis n'auroient pas manqué de mettre dans leurs Archives comme quelque chose de fort remarquable. Un jour qu'il devoit se battre en bataille rangée, & qu'il étoit à cheval au milieu de son Armée, il fit réparation publique à une jeune fille avec laquelle il avoit eu des liaisons criminelles: Et voici ce qu'il dit à

1639. son Armée. *J'ai forcé, Soldats, cette fille que vous voyez ici, & pour satisfaire ma passion j'ai usé de menaces lorsque les supplications ont été inutiles : Detestez, Soldats qui m'écoutez, le mauvais exemple que je vous ai donné. Et pour toi, femme que j'ai outragée, choisi un Mari, & reçoi de moi une dot qui repare en quelque maniere le tort que je t'ai fait.*

Il semble que le Ciel approuva une action si digne de loüange : Car ayant donné bataille incontinent aprés, il défit une puissante Armée avec peu de Troupes.

Les Dames qui ne savoient pas mauvais gré à Henri de la tendresse qu'il avoit pour le Sexe, prenoient beaucoup de part aux afaires de la Guerre, où ce Prince fut toûjours le chef du Parti Huguenot. Ces mêmes Dames donnerent lieu à un proverbe qui a duré long-temps : Les unes vouloient qu'on fit la paix, & les autres qu'on continuât la Guerre; ce qui fit qu'on appella cette Guerre la Guerre des Dames. Ce Prince s'est trouvé à tant de combats, qu'on peut je croi dire avec justice, que jamais personne n'en a approché ; car qui s'est jamais trouvé comme lui à deux combats en un jour, & en est revenu victorieux ?

Charles IX. étant mort sur ces entrefaites, la Reine mere fit venir en grande diligence son second fils ; qui depuis quelques mois avoit été élû Roi de Pologne aprés la mort de Sigismond Auguste. On dit que le Successeur de Charles ayant appris la mort du Roi son frere, s'enfuit de Cracovie à la faveur de la nuit, & se retira en France suivi de deux de ses Confidens seulement ; & que passant par Venise les Courtisanes de cette celebre Ville assûrerent la Couronne à nôtre Henri : Car le Polonis s'étant infecté d'une maladie que les François appellent le mal de Naples, & les Anglois le mal François, il ne pût avoir d'Enfans pour perpetuer la Couronne dans la branche des Valois.

Aprés sa mort qui fut violente, & un crime com-

mis par un Dervis, ce Prince étant décedé sans 1635.
heritier, il y eut plusieurs prétendans à la Couronne ; mais le seul Henri qui avoit droit d'y prétendre par sa naissance, s'en mit en possession par sa patience. Son grand courage & les fatigues qu'il essuya durant les Guerres, lui firent surmonter tous les obstacles. Il soûtint ses droits avec une valeur incomparable, & se conduisit avec une trés-grande prudence ; cependant ses plus grands progrés ne sont dûs qu'à son grand cœur. Il eut quelquefois du desavantage, mais le plus souvent il sortit victorieux de tous les combats : Et il est remarquable qu'aprés la bataille gagnée il étoit d'autant plus fier, qu'il avoit paru extraordinairement familier avant le combat aux Soldats qui lui avoient aidé à vaincre. Il avoit accoûtumé d'aller souvent dans ses écuries voir ses chevaux, & souvent il dormoit parmi ses animaux qu'il appelloit ses plus fidéles Courtisans. Quelque dificile que fût le chemin qui devoit le conduire au Trône, il ne perdit point courage, & les difficultez ne servirent qu'à l'animer davantage. Il vit les Espagnols liguez avec ses Ennemis ; il ne laissa pas neanmoins tout seul, & sans le secours de personne que de quelques Troupes dont la fidelité lui étoit connuë, d'assieger Paris, & ce fut le plus fameux siege dont on ait oüi parler depuis celui de Jerusalem qui fut fait par l'Empereur Tite. Il réduisit les habitans de cette Capitale du Royaume à manger les choses les plus abjectes qu'on puisse s'imaginer, aprés avoir consommé les rats, les souris, les chiens & les chats, qui furent pendant quelque tems les mets les plus riches & les plus délicats que les habitans de cette grande Ville pûssent trouver. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne fut contraint de lever le siege, aprés avoir fait donner plusieurs assauts, & de se racommoder avec le Prince qui commande tous les Piêtres Catholiques. Il renonça donc encore une fois au Calvinisme. qui servoit de prétexte à ses Ennemis,

Il fut couronné de la même maniere que l'avoient été ses Prédecesseurs. Il commença de gouverner son Royaume, ruïné par tant de Guerres, par tant de pillages, & par tant de concussions faites sur toute sorte de gens, & le rétablit si bien par sa bonne administration, qu'il fut bien-tôt en état de l'embellir. Il bâtit divers Ports magnifiques & divers édifices pompeux, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit rétablir les bons reglemens que la licence des tems avoit corrompus ou entierement renversez.

Mais le dessein que ce Roi avoit formé contre nous, aussi-tôt qu'il fut afermi sur son Trône, te causera de la terreur & de l'admiration tout ensemble. Il n'eût pas plûtôt fait une paix generale avec ses ennemis, qu'il jetta les fondemens du plus heroïque dessein qui soit jamais entré dans l'esprit d'un homme. Il fit connoître par son projet qu'il n'étoit inferieur ni au premier des Cesars, ni au Conquerant de l'Asie.

Il se mit en tête de renverser toutes les Monarchies du monde, de donner une nouvelle face aux affaires de l'Univers, & de ruïner en peu de tems l'Empire des Ottomans. Mais avant que de commencer une si grande entreprise, il voulut payer toutes les dettes de la Couronne, & les siennes particulieres, qui toutes ensemble alloient à prés de cent millions : Et ce fut quelque chose de prodigieux de pouvoir trouver tant d'argent sans vendre le Royaume, ou sans engager les peuples : Il est pourtant vrai qu'il le fit, & qu'il en paya ses dettes.

Il vouloit diviser la Chrétienté en quinze Souverainetez égales ; cinq devoient être gouvernées par des Rois & être des Royaumes hereditaires : Les six autres devoient être électives, & gouvernées par des Rois électifs, & le reste devoit être quatre Republiques. Suivant ce partage il laissoit au Pape les Païs Ecclesiastiques, & y ajoûtoit

le Royaume de Naples, avec l'hommage de la 1635
Sicile, & la plus grande partie de l'Italie devoit être érigée en Republique, à condition de donner tous les ans au Pape un Crucifix d'or, & quatre mille Sequins. L'Etat de Venise seul demeuroit sur son ancien pied avec ses Loix & ses coûtumes: Mais on devoit donner à cette Republique des Royaumes & des Isles qui devoient être conquises sur nous dans l'Archipel, à condition qu'elle rendroit hommage au Prélat Romain, qui seroit d'envoyer un Ambassadeur pour lui baiser les pieds, & de lui faire present tous les vingt-cinq ans d'une petite Statuë d'or qui representât le Saint Pere, qu'ils appellent le Vicaire de Dieu en terre.

La Flandre & le reste des Païs-Bas devoient faire une Republique; ce qui eût été une perte pour les Espagnols. A cette Republique devoient être ajoûtez quelques-uns des Etats voisins.

A l'Etat Democratique des Suisses devoit être ajoûtée la Franche-Comté, l'Alsace, le Tirol, & Trente, à condition qu'ils rendroient de quinze en quinze ans à l'Empereur d'Allemagne un hommage consistant en un chien de chasse, avec un colier d'or au coû, attaché avec une chaîne d'argent.

On devoit obliger cet Empereur à renoncer à l'agrandissement de sa Maison, & à se contenter des Fiefs vacans, dont il ne pourroit disposer en faveur d'aucun de ses Parens. On devoit inviolablement observer une Loi dans l'Empire, qui est que jamais deux Princes de la même Maison ne pourroient avoir de suite la Couronne Imperiale.

Le Duché de Milan devoit être incorporé aux autres Etats du Duc de Savoie, avec le titre de Roi de Lombardie.

Le Royaume de Hongrie devoit être agrandi par les Principautez de Transilvanie, de Valachie, & de Moldavie; & le Roi qui devoit être

1639. électif, devoit être élû par les suffrages du Pape, de l'Empereur d'Allemagne, des Rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Suede, de Pologne, & de Dannemark. La Bohême devoit aussi subir les mêmes Loix.

La France, l'Angleterre, l'Espagne, la Pologne, la Suede & le Dannemark, ne devoient point changer la forme de leur Gouvernement : pour les afaires generales ces Royaumes devoient être sujets à la Republique universelle, dont le Pape devoit être le Chef.

Par cet établissement Henri devoit être l'Arbitre de toute la Chrétienté, décider tous les diferens qui pourroient survenir entre les Princes & Etats dont je viens de parler, conjointement avec quinze personnes qui seroient choisies d'entre tout ce qui se trouveroit de plus fameux dans les quinze Souverainetez, soit pour les Sciences ou pour les Armes. On devoit outre cela établir un grand Conseil composé de soixante autres personnes, qui jugeroient de tous les differens qui pourroient survenir dans toute l'étenduë de ces Royaumes & Republiques, entre ceux qui les gouverneroient. Cette celebre Assemblée devoit demeurer dans la Ville Capitale, qui devoit être Rome.

Chaque Etat étoit obligé de fournir un certain nombre de Troupes, & une certaine somme d'argent pour faire la Guerre aux Turcs. La Pologne & la Suede ne devoient s'occuper qu'à faire la Guerre aux Moscovites & aux Tartares. On devoit choisir ensuite par un consentement unanime trois Generaux pour la conquête de l'Asie, un pour la Mer, & les deux autres pour la Terre. On devoit entretenir trois cens mille hommes de pied, cent cinquante mille chevaux, & pour l'Artillerie on devoit avoir quatre cens pieces de canon. L'Armée Navale devoit être composée de cent cinquante Vaisseaux, & de cent Galeres : Et

pour tout cela l'on devoit lever un fonds de cent 1639.
millions d'or.

Le Pape devoit être le dépositaire de ces Finances : L'Isle de Malte devoit être le Magasin de tout ce qui regardoit la Marine : Messine devoit être le Port pour les Galeres, & la ville de Mets l'un des principaux Magasins pour les Troupes de terre.

Tous les Princes Chrétiens étoient obligez de diminuër leurs dépenses ordinaires, & de contribuër à ce grand dessein chacun selon ses facultez.

Il y devoit avoir à Constantinople plusieurs Espions habillez à la Grecque, & sachans les Langues Orientales, pour observer les mouvemens de nôtre Empire, & outre cela il devoit y avoir quarante hommes de résolution qui devoient en un certain tems qu'on leur marqueroit par un signal mettre le feu au Serrail, à l'Arcenac, & à divers autres quartiers de la Ville. On trouva dans le cabinet de ce Heros aprés sa mort, un memoire écrit de sa main, où il avoit déja designé douze Ambassadeurs pour divers lieux de la Chrétienté, afin d'y negocier cette grande afaire, dont le Pape, la Republique de Venise & le Duc de Savoie, avoient déja été informez.

Cependant ce Roi avoit déja une Armée de quarante mille hommes de pied, & de huit mille chevaux, toute prête à agir ; & sous prétexte de visiter les frontieres de Flandre, il devoit de là commencer d'executer son projet, & déclarer qu'il ne prétendoit autre chose pour lui que la gloire de délivrer la Chrétienté de la tirannie des Barbares.

On dit qu'il travailla dix ans durant à chercher les moyens de faire réüssir cette grande entreprise : Il donnoit de grosses pensions aux Cardinaux de la Cour Romaine, & à divers Oficiers Allemans, & il avoit de plus en France, outre les Troupes dont je viens de parler, quatre mille Gentilshommes qui lui

1639. étoient si dévoüez, qu'ils étoient prêts à monter à cheval au moindre commandement.

Il avoit déja quinze millions à la Bastille, & celui qui avoit la Sur-Intendance de ses Finances promettoit d'y ajoûter en moins de trois ans plus de quarante millions, sans toucher aux revenus ordinaires.

Je ne saurois te dire comment il se proposoit de partager les Etats du Sultan. Tout ce que je sai est, qu'Henri fut assassiné dans le tems précisément qu'il étoit prêt à partir de Paris pour mettre la premiere main à ce grand ouvrage. Il fut tué dans son carosse entre les bras de ses plus fidéles Courtisans. Ainsi le coup fatal qui l'ôta du monde délivra l'Empire des vrais Croyans, Empire dont le Trône est si élevé, qu'il va jusqu'au premier Ciel d'où il épouvante les Infidéles, & met les bons Musulmans à couvert des insultes des Chrétiens.

Un des Vieillards dont je t'ai parlé m'a assûré qu'il avoit oüi dire au Roi quelques jours avant sa mort: *Je ne sortirai jamais de cette Ville: Je ne sai qui m'y retient: Je n'acheverai jamais ce que j'ai commencé: Je ne verrai point la ruïne de Constantinople: car les Astrologues m'ont dit, que je serai assassiné en carosse: Il faut donc que j'aille toûjours à pied, & que je ne sorte jamais de Paris.*

Ainsi finit ce Prince pour qui les François avoient tant de veneration. Il avoit beaucoup de courage & de penetration; d'autant plus grande cette penetration qu'il regardoit la destruction de l'Empire Ottoman comme une des choses du monde la plus dificile: Et certes jamais aucun autre Prince n'a fait cet honneur à Mahomet ni à ses Successeurs. Comme il ne trouvoit pas qu'il eût d'assez grandes Forces pour détruire l'Empire des Turcs, il fit un projet chimerique pour trouver de la possibilité dans une chose qui lui paroissoit impossible.

Dans le moment que je t'écris je reçois avis certain que ma perte est résoluë. Si je ne peris pas cette fois à Paris, peut-être serais-je plus heureux que

jamais, & servirai-je avec plus de succés nôtre 1639.
Grand Empereur, dont la clemence égale la grandeur, & dont la grandeur surpasse toutes les puissances de la terre. Le Cardinal de Richelieu vient de m'envoyer ordre d'aller à son Palais. Je finis donc avec précipitation; ce sera peut-être la derniere fois que j'écrirai. J'apprehende fort d'avoir été découvert. Si mon apprehension est vaine, je t'apprendrai par une autre lettre les plus remarquables évenemens de la vie d'Henri. Cependant je suis résolu & disposé à soufrir le martire. Si je meurs, mon cher Geri, nous nous reverrons dans l'autre monde, s'il est vrai que nous y aurons des yeux, & que nous nous ressouviendrons de ce qui se sera passé sur la terre. Prie Dieu pour moi, & prend soin de ta santé.

LETTRE XLV.

Au même.

Continuation de la vie d'Henri le Grand.

JE suis encore en vie, & qui plus est je me porte bien; ma peur s'est trouvée une chimere, & me voilà sain & sauf hors des mains du Cardinal; ce qui me fait esperer que je serai aussi heureux à l'avenir s'il lui reprend jamais envie de me renvoyer chercher. Je ne te dirai point ce qu'il vouloit de moi; car c'est une chose dont je suis obligé de te faire un secret.

J'espere que tu auras reçû la grande lettre que je t'ai écrite sur diverses particularitez de la vie d'Henri IV. Je t'envoie aujourd'hui plusieurs de ses bons mots, qu'on peut apeller des sentences. Lis-les avec attention: Ils sont agreables, & ne seront pas inutiles à Mustapha, qui trouvera que ce grand Roi a fait paroître dans l'adversité un courage invincible,

1639. beaucoup de clemence & de generosité dans la prosperité. Il étoit la valeur même parmi les Soldats, sage & agreable avec les Courtisans; furieux dans le combat, commode & franc avec les Dames, plein de feu quand il se presentoit quelque action; honnête & afable avec tout le monde.

Henri mourut de la même maniere que meurent la plûpart de nos Sultans, c'est-à-dire d'une mort violente. Il avoit vécu cinquante-sept ans & quelques mois, & en avoit regné environ vingt. Plusieurs de ses Courtisans le nommoient comme le premier des Cesars, *le Mari de toutes les femmes*, parce qu'on croyoit qu'il avoit été favorisé de toutes celles qui lui avoient donné dans la vûë. Il eut quatorze enfans; six de la Reine, & le reste de quatre de ses maîtresses. Il semble que celle qu'on apelloit la belle Gabrielle de la maison d'Etrées, a eu plus de pouvoir sur son cœur que toutes les autres. Il la menoit souvent à l'armée, & aux sieges qu'il faisoit en personne. Il avoit accoutumé de dire qu'il étoit aussi dificile de savoir bien aimer, de regler un festin, & de dancer avec grace, que de mettre en bataille une Armée composée de differentes Nations.

Lorsqu'il fut plus avancé en âge, il disoit qu'il aimoit la dance parce qu'elle le faisoit paroître jeune; qu'il aimoit le jeu parce qu'il lui faisoit connoître qu'il pouvoit se mettre en colere; qu'il aimoit les Dames, parce qu'il croyoit, disoit-il, qu'un homme devoit aimer tout le tems de sa vie.

Il avoit tant d'impatience au jeu lorsqu'il perdoit, qu'il paroissoit aussi chagrin d'avoir perdu cent écus, qu'il l'eût fait d'avoir perdu une place.

Il se déguisoit quelquefois en Païsan pour approcher de ses Maîtresses sans être connu, & souvent il a poussé ce déguisement jusqu'à mener des Anes chargez de fruit, & à porter sur ses épaules des trousses de foin ou de paille.

Lorsqu'il fut en paisible possession de son Royaume, il disoit à ses plus intimes amis que celui qui se

rebutoit par les difficultez, étoit indigne des choses 1639.
qui peuvent s'aquerir sans peine. Je me suis vû, disoit-il, Roi sans Royaume, Epoux sans femme, Capitaine sans soldats, & liberal sans avoir rien à donner. J'ai eu enfin un Royaume, des enfans nez d'un legitime Mariage, des Armées nombreuses, & je puis disposer de plusieurs millions.

Il avoit été blessé plusieurs fois; trois à la Guerre, & trois sur le Trône dans le calme de la paix. Les actions qui lui ont aquis le plus de gloire, sont d'avoir gagné quatre batailles avec peu de troupes, sur un Ennemi qui avoit des Armées nombreuses, d'avoir donné la paix generale à l'Europe; d'avoir reconcilié les Venitiens avec l'Eglise Latine qui les avoit excommuniez, & d'avoir fait le grand projet dont je t'ai parlé dans ma précedente.

Le Nonce du Pape lui ayant un jour demandé, combien de tems il avoit fait la Guerre? Il répondit, *toute ma vie, & jamais mes Armées n'ont eu d'autre General que moi.* On l'a vû une fois quarante heures à cheval: Et quoi qu'il vécut alors d'une maniere assez desagreable, il soûtenoit toutes ses disgraces avec un courage invincible: De là vient que le Soldat l'apelloit, *le Roi de fer.* Il tenoit d'une main un morceau de pain, il traçoit de l'autre le plan d'un retranchement. Il ne montroit jamais à ses amis la belle galerie de son Palais qu'il ne les menât dans ses écuries voir ses chevaux. Il disoit souvent; *Qu'un Roi qui veut regner heureusement, ne doit pas faire tout ce qu'il peut.* Il avoit tant de grandeur d'ame & tant de clemence, qu'il pardonnoit à ceux qui avoient conspiré contre sa vie. Il montroit souvent à ceux qui étoient à sa suite un soldat étranger qui l'avoit blessé dans un combat. Il récompensa cet homme d'avoir fait son devoir, & en fit un de ses Gardes.

Il n'étoit pas savant; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne lût les livres de sa Religion, qu'il n'aimât l'histoire & la conversation des savans. Un soir qu'il

1639. se faisoit lire l'Histoire de France, & qu'il étoit dans son lit à demi endormi, il dit à celui qui lisoit de continuër, parce qu'il ne dormiroit plus de toute la nuit.

Ayant assiegé une importante place dans le cœur de l'hiver, il se glissa une nuit plié dans son manteau dans les lieux où l'on travailloit, & entendit un Soldat qui lui donnoit des maledictions en jurant. Sans s'en mettre autrement en peine il dit à l'oreille au Soldat, *Dieu t'entend & le Roi aussi. Si tu ne peux pas travailler, ne dis mot & t'en vas.* La nuit suivante le Roi s'étant mis à travailler pour encourager les autres, fit venir à lui le même Soldat, & lui dit: *Aide-moi à remuër cette terre, & ne jure point, car le Roi t'entend de l'heure qu'il est.*

Il ne se servoit que de ses exemples pour corriger les vices, les injustices, & les violences d'autrui. Voyant un jour en grosse colere un de ses Capitaines dont les Creanciers avoient fait saisir tout le bien jusqu'à son cheval & son épée, il lui dit, *Tout Souverain que je suis je paye mes dettes, & je vens pour cela tout ce que j'ai de meilleur: tu dois faire la même chose de bonne grace toi qui es sujet.* Le tirant ensuite à part, il lui donna quelques bijoux pour lui aider à payer ses dettes.

Il disoit souvent à ses Amis, en leur montrant le Maréchal de Biron; *Cet homme sait agir aussi-bien que parler, & je l'aime fort.* Cependant quelque tems aprés il lui fit couper le cou, aprés lui avoir pardonné trois fois le crime d'infidelité. Ce Capitaine fit des conspirations toute sa vie contre la personne du Roi & contre l'Etat: Cependant le Roi se ressouvenant qu'il l'avoit aimé, voulut lui épargner une partie de la honte de son supplice, & le fit executer en prison.

Un Ecolier, deux Moines, & un Fou attenterent plusieurs fois à la vie de ce Roi, & comme je t'ai déja dit, il fut souvent blessé, & reçût enfin le coup de mort. Une femme qui avoit entrepris de l'em-

poisonner fût brûlée vive ; & cette extravagante dit 1639.
à sa mort pensant diminuër son crime : *Qu'ayant prévû que ce Prince devoit être poignardé de la main d'un scelerat, elle avoit voulu lui procurer une mort plus douce & plus glorieuse*

Il aimoit extrémement la chasse ; & un jour chassant le cerf & s'étant fort éloigné de sa suite, un grand spectre s'aparut à lui en équipage de chasseur, avec un visage noir & un air éfroyable, & lui dit d'un ton luguble. *Attens-moi & m'écoute, repens-toi & réforme ta vie ; m'entens-tu bien ?* Tu peux juger sans peine qu'il ne fut pas peu surpris d'une telle vision. Il le fut encore bien plus d'une chose que lui dit un jour un païsan qui lui parla avec beaucoup de liberté ; Cela le jetta dans un trouble dont il ne pût jamais revenir. Cet homme parloit souvent au Prince avec beaucoup de familiarité lorsqu'il le rencontroit à la campagne ; & voici ce qu'il lui dit un jour. *Nous sommes ici deux : Tu es un grand Roi, & moi un pauvre païsan, cependant je vaux peut être encore plus que toi, parce que je suis plus innocent. J'ai dit de toi à mes Amis tout le bien que j'ai pû, persuadé de ton équité, de ta bonté & de ta liberalité. Mais toutes ces vertus sont tachées par un vice horrible, que jamais Dieu ne te pardonnera, à moins que tu ne t'en retires : Tu commets grand Prince des Adulteres continuels.*

Il est certain que ce Prince avoüa à quelques-uns de ses confidens, qu'il avoit ce jour-là entendu un Prédicateur, qui sans Theologie & sans éloquence l'avoit plus touché que tous les Docteurs de Sorbonne ensemble n'auroient pû faire. La Sorbonne est un fameux college de Paris, celebre par ses savans Theologiens.

Ce Prince fit un plaisant tour à son Confesseur, qui l'exhortoit souvent de se défaire de ses maîtresses, & de se contenter des caresses de sa femme : Il donna ordre au Cuisinier qui faisoit d'ordinaire à manger à ce Docteur, de ne lui servir que des perdix. Le bon homme en fut si dégoûté qu'il ne pût s'empêcher

1639. de s'en plaindre au Roi, qui se contenta de lui répondre : *Toûjours la Reine, toûjours perdrix.*

Il aimoit les savans & les protegeoit ; cependant il disoit que la necessité l'obligeoit de se donner aux armes ; mais que s'il avoit dépendu de son choix il se seroit consacré aux belles lettres. Il ne faisoit pas beaucoup de cas des Medecins, parce qu'il croyoit qu'ils ne souhaitoient que du mal. Il étoit du sentiment de Tibere, qui croyoit qu'un homme n'avoit plus besoin d'eux dés qu'il avoit trente ans passez. Il avoit une estime trés particuliere pour les Historiens celebres, & donnoit des pensions à plusieurs en Allemagne, en Italie, & ailleurs. Il disoit souvent que si quelqu'un pouvoit trouver ce qui manquoit des écrits de Tite-Live & de Tacite, il lui donneroit volontiers trois Villes, comme avoit fait Xerxés à un Capitaine de Grece, l'une pour le pain, l'autre pour le vin, & la troisiéme pour ses habits. C'est pour cela que son Histoire a été composée par plus de cinquante diferens Auteurs. Il envioit le bonheur d'Auguste d'avoir eu tant de savans sous son Regne. Il disoit qu'il faisoit plus de cas de Mecenas vivant dans Rome en paisible Bourgeois, que d'Alexandre triomphant par toute l'Asie ; & que Mecenas avoit immortalisé sa memoire & celle de son Souverain, en protegeant & récompensant à Rome les personnes illustres qui excelloient dans les beaux arts. Il avoit de la douleur de s'être donné tant de peine pour se mettre en état de commander aux autres ; & de n'avoir rien appris pour lui-même. Il disoit qu'il lui eût mieux valu d'apprendre à se commander à soi-même : Il disoit aussi qu'un sage Prince devoit toûjours accepter la paix, à moins qu'il ne la trouvât plus préjudiciable que la Guerre.

Etant un jour en conversation avec l'Ambassadeur d'Espagne, il s'avisa de marcher fort vite & s'étant apperçû de l'étonnement de ce Ministre. *Vous voiez,* lui dit-il, *que je puis encore monter à cheval & marcher à pied s'il le faut, que la goute ne m'a pas privé de*

de l'usage de mes jambes. Sa valeur étoit si admirable, qu'un Grand d'Espagne s'étant trouvé à une ceremonie où ce Prince faisoit porter son épée nuë devant lui, arrêta celui qui la portoit, la baisa, & dit aux yeux de toute l'assemblée qu'il faisoit cet honneur à l'épée du premier & du plus grand Capitaine du monde. 1639.

Un Chimiste voulut un jour lui donner le secret de convertir le plomb en or. La réponse qu'il lui fit, fut de lui faire porter un grand cofre vuide, & de lui dire : *Lorsque tu auras rempli ce cofre du métal dont tu me parles, reviens à moi, & je te donnerai tant de plomb que tu voudras.*

Etant à Fontaine-bleau, Palais fameux depuis plusieurs siecles, il voulut faire voir la beauté de ses bâtimens à un Prince étranger, qui lui dit aprés avoir vû la Chapelle, *qu'il avoit logé Dieu trop à l'étroit :* Le Roi lui répondit : *que Dieu étoit mieux logé dans le cœur, que dans de grands bâtimens de pierre.*

Dans le tems qu'il concertoit contre les Musulmans le dessein dont je t'ai parlé dans ma précedente, il fit une action de generosité fort avantageuse aux Mores qui avoient été chassez d'Espagne : Il permit à plus de cinquante mille hommes qui avoient passé les Pirenées, de s'embarquer dans les ports de Provence & de Dauphiné pour se retirer en Afrique. Je ne saurois me souvenir de ce tems-là, sans déplorer la perte d'un million d'ames qui perirent par une infinité de contretems & de miseres.

Aprés un combat où Henri se trouva fort exposé, il dit, *qu'il avoit souvent combatu pour la victoire : mais qu'alors il avoit combatu pour la vie.* Il avoit usé plus de botes que de souliers, & il se vantoit d'avoir été moins de tems au lit, que le Duc de Mayenne à table. Mayenne commandoit l'Armée de la Ligue.

Comme ce Roi vouloit qu'on le crût veritablement le pere de ses sujets, il s'apliquoit aussi à chercher les moyens de redresser les infames abus du Bareau, mais il n'y fit pas de grands progrés nonob-

1639. ſtant tous ſes ſoins. Il lui fut impoſſible de moderer l'avarice des Avocats, d'empêcher la longueur des procez, de reformer l'injuſtice des Juges, & de ne pas laiſſer quelque choſe à faire à ſes Succeſſeurs. Lorſqu'il parloit de ces ſortes de choſes il paroiſſoit ſouvent touché qu'il y eût dans Paris plus de Cours de Judicature & de Juriſconſultes, que dans le vaſte Empire des Turcs. Il avoit deſſein de ſuivre l'exemple des Muſulmans, & de faire en ſorte que tous les Procez que la mauvaiſe foi des Avocats éterniſoient, ſe vuidaſſent en trois jours de tems: Et pour cet éfet il avoit réſolu de faire brûler les livres de tous ceux qui avoient écrit ſur ce ſujet une infinité de Commentaires, qui ne ſervoient qu'à ruïner les peuples, & à faire naître ſouvent entre les Parens, les Amis & les Voiſins, des broüilleries, qui cauſoient, pour ainſi dire, plus de deſordres qu'une Guerre civile. Il diſoit qu'en imitant les Turcs en cela, il traiteroit ſes ſujets comme ſes enfans, & empêcheroit qu'ils ne s'entremangeaſſent les uns les autres: qu'il vouloit faire attacher des clous pointus & des raſoirs coupans ſur le Siege des Juges, afin que ceux qui ſe laiſſoient corrompre s'aſſiſſent là-deſſus; & à la verité je ne puis m'empêcher de regarder avec étonnement l'aveuglement des Chrétiens à cet égard. Nous voyons ſouvent qu'une ſeule Campagne décide des diferens de deux grands Etats; mais un Procés entre des particuliers où il ne s'agit que de vingt Sequins, dure ſouvent autant que la vie d'un homme, & paſſe quelquefois juſques à ſes heritiers.

Je m'en vais te donner un bel exemple de la bonne foi & de la ſincerité de ce Souverain. Il y eut des gens qui voulurent lui perſuader de s'aſſurer du Duc de Savoie qui vint à Paris pour terminer quelques diferens qu'il avoit avec lui. Il répondit à ceux qui lui donnoient ce conſeil: *Qu'il avoit apris de François I. l'un de ſes Prédeceſſeurs, qu'un Prince étoit plus obligé de tenir ce qu'il promettoit, que d'obtenir ce qu'il demandoit: Qu'il avoit dépendu de lui*

de se saisir d'un Prince beaucoup plus considerable, mais qu'il n'avoit pas voulu le faire, & qu'au contraire il avoit laissé sortir de son Royaume l'Empereur Charles V. qui y étoit venu sur sa parole. Ensuite il ajoûta, *Que Henri ne donneroit jamais aux Princes un pareil exemple. Si le Duc de Savoie m'a souvent manqué de parole, il ne s'ensuit pas que je doive faire comme lui. Les exemples ne doivent jamais autoriser les crimes.* Le même Duc de Savoie lui ayant demandé, *Quel revenu il tiroit de son Royaume? Tant que je veux*, lui répondit-il; *car comme je me fais aimer, mes sujets comptent que tous nos biens sont communs.* 1639.

Il fit une plaisante réponse à l'Envoyé d'un Prince qui lui étoit venu faire des complimens de condoleance sur la mort de son Fils, arrivée depuis prés d'un an. *Je ne suis plus afligé*, dit-il, *de la mort de mon Fils, parce que depuis ce tems-là Dieu m'en a donné deux autres.*

Un Capitaine de grande réputation lui ayant dit, *Que ses liberalitez toutes frequentes qu'elles étoient, ne pouvoient pas l'obliger à l'aimer*: Henri lui répondit: *Qu'il lui feroit tant de bien qu'il l'y forceroit enfin.*

Il disoit souvent ce proverbe, *Qu'on prend plus de Mouches avec une goutte de miel, qu'avec un tonneau de Vinaigre.*

Un Moine lui parlant un jour de la Guerre: *Pere*, lui dit-il, *ouvrez un peu vôtre Breviaire, & me faites voir où vous avez appris ces belles leçons.*

Le Nonce du Pape s'étant trouvé à un gros festin où il y avoit vingt où trente belles Dames, le Roi dit au Prélat: *Qu'il s'étoit trouvé à plusieurs batailles, mais qu'il n'avoit jamais été en si grand danger.*

Un Tailleur vint un jour lui presenter un livre de politique; il dit au Chancelier qui étoit present, *Monsieur le Chancelier coupez-moi un habit de drap: voilà un Tailleur qui sait vôtre métier, &*

1639. *qui me dit comment je dois gouverner mon Royaume.*

Rien ne me semble plus agreable que la réponse qu'il fit au Prevôt des Marchands de Paris, qui le pressoit de consentir à un Impôt qu'on devoit mettre sur les Fontaines de la Ville, pour défrayer les quarante Ambassadeurs des Suisses, qui étoient venus en France pour renouveller leur ancienne alliance avec ce Royaume; ce fut de dire à ce Magistrat, qu'il devoit chercher quelqu'autre expedient que celui de convertir l'eau en vin, étant un Miracle que personne n'avoit jamais fait que Jesus-Christ, qui est, comme tu sais, le Sauveur des Chrétiens. Pour mieux t'éclaircir, il est necessaire de te dire que les Suisses aiment le vin plus que toutes choses, & ce n'est pas sans raison.

Ce Prince alla à la Guerre à l'âge de 15. ans. A dix-sept ans il tua un Ennemi, & l'année suivante il sauva la vie à un de ses Capitaines, & eut son cheval tué sous lui. Il s'est trouvé à cinq batailles rangées, à plus de cent combats, & à plus de deux cents Sieges. Il a soutenu sept Guerres diferentes, dans lesquelles ses Ennemis ont demeuré d'acord qu'à diverses fois & en diferens lieux il avoit eu cinquante-cinq Armées sur les bras, & qu'il a toûjours remporté quelque avantage considerable.

Ceux qui lui ont donné le titre de Grand, le lui ont donné justement. Il a été fort estimé de toutes les Nations, & tu sais fort bien que nos Sultans, quoiqu'ils soient les plus puissans Monarques de l'Univers, ont admiré la Fortune & la Valeur de ce grand Prince. Plus de cinquante Historiens ont écrit l'Histoire de sa vie, & plus de cinq cents Poëtes ont fait son panegirique.

Je te laisse à present la liberté de comparer ce Roi, avec ceux que tu voudras choisir d'entre les Heros.

Si Mahomet XI. n'a pas fait plus que lui, il peut lui être comparé pour les exploits militaires, avec cette diference, que le Roi Henri conquit les Gaules, qui étoient de son patrimoine, & que Ma-

homet conquit douze Royaumes & un Empire, par- 1639
ce qu'il étoit persuadé que toute la terre lui appartenoit. Henri réduisit la ville de Paris, & Mahomet s'empara de Constantinople. Le Roi de France a laissé sur le marbre & dans les écrits des Auteurs fameux une infinité de marques de sa grandeur, & Mahomet n'a laissé sur son tombeau que celles qui font voir ce qu'il avoit dessein de faire, & dont il n'a jamais pû venir à bout, c'étoit de prendre Rhodes, & de subjuguer l'orgueilleuse Italie.

Il faut convenir aussi, qu'on n'a jamais trouvé en aucun Prince Mahometan l'admirable clemence de Henri; plus grand en cela, qu'en ce qu'il a vaincu ses Ennemis. Mahomet tout au contraire n'a fait paroître de tendresse que pour un Bœuf qu'il fit nourrir avec soin, parce qu'il ne voulut jamais abandonner le Tombeau de son Maître, que ce Prince avoit tué, s'en tenant toûjours prés, & exprimant sa douleur par des mugissemens horribles. Par tout ailleurs il fut fort cruel, en cela tout opposé à ce Roi François qui entassoit bienfaits sur bienfaits, sur ceux qui avoient répandu son sang. Mahomet par une cruauté barbare fit ouvrir le ventre à vingt de ses Pages qui n'étoient point criminels, pour savoir qui avoit mangé un Melon de son jardin.

Henri aima fort les Dames, & fut leur grand Admirateur, & Mahomet jaloux de la trop grande beauté de sa Maîtresse, lui coupa la tête de sa propre main en plein Divan. Si Mahomet donna dans l'Orient un grand exemple de justice, lorsqu'il fit mourir son propre Fils pour avoir défloré dans le bain la Fille de Bassa Achmet, Henri fit quelque chose de plus en sa propre personne, réparant comme il fit à la tête de son Armée, l'outrage qu'il avoit fait à une jeune Fille, dont il ne pouvoit rien craindre de facheux. Sois secret sur les jugemens que je te fais, & si tu veux avoir un plus long commerce avec moi, aye de la discretion.

Imite les Abeilles, prend des fleurs qui te sont

1639. presentées celles que tu trouveras les plus douces, & les plus propres à former l'esprit de Mustapha, & à le rendre maniable comme la cire.

Je pourrois te dire autre chose de Henri IV. mais il n'est pas necessaire de tout écrire. Il faut te laisser deviner ce que ce Prince peut avoir fait, pour avoir rétabli sa Fortune par sa seule valeur.

Mande-moi ton départ, & m'écris quand tu seras arrivé dans le lieu de ta retraite : N'oublie point ton fidéle Ami, qui souhaite que tu sois l'heureux Tuteur du Fils d'un Prince, & le fidelle Ministre d'un sage Empereur.

LETTRE XLVI.

Au Grand Visir au Camp sous Babilone.

Sur la conference qu'il eut avec le Cardinal de Richelieu, au sujet des afaires de Jerusalem.

Le Cardinal de Richelieu m'a fait venir devant lui ; & cependant je vis encore : Il n'a rien entrepris contre ma vie, ni contre ma liberté : Il m'a fait le même honneur qu'aux autres Ecclesiastiques Etrangers. Il me croit de Moldavie, il me connoît sous le nom de Tite, & ne sait rien de moi que ce que je lui en ai dit. Il semble, au contraire, qu'il ait dessein de me faire du bien, suposant que je hais plus les Turcs que je ne fais, & peut-être recevrai-je quelque present de sa part : Comme je lui ai déja servi d'interpréte, je veux te dire, invincible Visir, ce qui s'est passé entre lui & moi, sans craindre de t'ennuyer. Je te sers avec fidelité ; & toutes les fois que mon devoir m'oblige à t'écrire, je le fais.

Je n'ai pas plûtôt été dans son Cabinet, qu'il m'a parlé en ces termes : Que fais-tu à Paris, m'a-

t-il dit ? Quelle afaire y as-tu ? Et quel est veritablement ton païs ? Je lui ai repondu que j'étois un pauvre Clerc de Moldavie, & que j'étois venu pour étudier en Theologie, pour aprés cela me faire Prêtre : Que je ne voyois pas de meilleure Ville que Paris pour devenir sage & savant, & que je sacrifierois volontiers toutes choses pour lui rendre service. Il m'a demandé ensuite si je savois quelque langue Orientale, & si je n'avois jamais été à Constantinople ? Je lui ai répondu que j'y avois été pendant mon Enfance, & dans le tems que mon Pere & ma Mere y étoient esclaves. Mon Pere est mort, & ma Mere s'est remariée à un Chrétien Grec : J'entens l'Arabe, le Turc, & le Grec des Savans en perfection. Qu'entens-tu par le Grec des Savans, repliqua le Cardinal ? Il est bien diferent du Grec Vulgaire, répondis-je, qui est si corrompu, que les Savans ne se donnent pas la peine de l'apprendre. Il me fit entrer aprés cela dans un autre Cabinet, où je devois trouver un de ses Secretaires qui auroit besoin de mon secours, je n'y fus pas plûtôt entré que le Secretaire me presenta un Manuscrit Turc, & me pria de le traduire en Latin ou en Italien, si je ne pouvois pas le faire en François. Je le traduisis sur le champ en Latin. Je veux te dire à present, sage Ministre, & Gouverneur du grand Empire des vrais Croyans, ce que contenoit ce Manuscrit. 1639.

Les Dervis Chrétiens, qu'on appelle en France Cordeliers, gardent comme tu sais à Jerusalem le Tombeau de leur Messie, en vertu du privilege que leur accorda Zelim qui conquit la Palestine. Ces Religieux n'ont jamais ni paix ni tréves avec les Chrétiens Grecs : Ils ont de si grands démêlez ensemble, qu'ils se font beaucoup de tort les uns aux autres. Ils s'entrepersecutent continuellement, & répandent les uns contre les autres les Satires du monde les plus envenimées. Chaque parti fait à son Superieur de mauvais raports de son Antagoniste, & mêle parmi

1639. quelques veritez une infinité de mensonges & de contes ridicules. Mais il me paroît que les Grecs, qui naturellement aiment à cabaler, & qui sont en réputation d'être de grands faiseurs de Romans, sont plus adroits à faire du mal que leurs Adversaires.

Les Dervis ont representé plusieurs choses au Cardinal pour le mettre dans leurs interêts, & l'obliger à autoriser leurs prétentions contre les Grecs par le moyen de l'Ambassadeur de France. Ils reprochent non seulement aux Grecs plusieurs injustices & plusieurs violences, ils accusent même le Cadi de tirannie & de cruauté, & les Troupes qui gardent Jerusalem d'exactions insuportables. Tu dois mieux savoir que personne si ces plaintes sont bien fondées; car ils disent qu'ils ont plus de patience que n'ont de cruauté les Officiers dont tu te sers: Que cependant ils ne peuvent plus soufrir les insolences qu'on leur fait: & qu'ils sont sur le point de tout hasarder par un coup de desespoir. Ce n'est pas à moi d'être l'Avocat de ceux qui sont soûmis à ton autorité, & sur tout de ceux qui sont obligez de porter le joug Ottoman; mais le devoir de ta Creature l'engage à t'informer du veritable état des choses qui viennent à sa connoissance. Cependant si les Dervis sont dans une aussi grande oppression qu'ils le disent, toi qui es la vraie lumiere qui éclaire l'Empire des fidelles, & qui en écarte les tenebres, tu ne souffriras pas qu'on opprime des gens qui vivent sous la foi publique, & que quatre miserables Grecs soient cause de tant de desordres qui peuvent arriver dans la Palestine. Ces plaintes sont parvenuës aux oreilles des plus grands Princes de l'Europe, & il n'est rien de plus capable de donner de fausses idées du Gouvernement de ceux que Dieu a choisis pour commander à toute la terre. Invincible Visir, j'ai découvert le veritable état de l'afaire par le Manuscrit Turc, que le Secretaire du Cardinal de Richelieu m'a mis entre les mains: J'ai remarqué visiblement la fausseté des raisonnemens des Arme-

niens & des Grecs, qui de concert ont representé 1639.
une infinité de choses au venerable Moufti, que je suis sûr que tu n'aprouveras pas, parce que ce ne sont que de miserables excuses de leur perfidie. Ils disent qu'il faut persecuter les Chrétiens de l'Eglise Latine pour les obliger à vuider la Palestine, parce qu'ils sont dans le cœur aussi-bien que les Juifs les plus cruels Ennemis de la prosperité de l'Empire: Que le tems des privileges qui leur ont été accordez par Zelim & par ses Successeurs, est expiré, & que c'est de plus une grande imprudence de soufrir qu'il vienne des Païs éloignez des Pelerins, qui sous prétexte de visiter le saint Sepulcre, & les autres lieux que la Superstition a consacrez dans la Palestine, ne viennent en éfet que pour espionner les actions des Turcs; que pour observer la forme de leur Gouvernement, que pour reconnoître les Places, & pour mesurer les Rades & les Ports; ce qui peut avoir des suites fâcheuses, & donner ateinte à la gloire & à la puissance de l'Empire Ottoman. Je ne saurois te dire par quel moyen ce Memoire est tombé entre les mains de Richelieu; mais je sai bien qu'il a été vendu ou intercepté à Constantinople où il étoit adressé. Il ne faut pourtant pas oublier de te dire la remarque qu'a fait ce Ministre. Tu jugeras par là s'il raisonnoit en homme sage & prudent. *Si j'étois*, dit-il, *premier Ministre du Sultan, j'aurois donné aux Cordeliers privilege sur privilege, non seulement parce que la justice le requiert, mais parce que les Turcs y auroient trouvé des avantages; je faciliterois à tout le monde le voyage de Jerusalem; je diminuerois le Tribut; je traiterois bien les Pelerins, soit les Chrétiens en general, soit les Cordeliers en particulier, & je châtierois severement les Officiers & les Soldats qui gardent la Palestine & les saints Lieux.* Ensuite il se tourna vers moi; *Ne te semble-t-il pas*, me dit-il, *que le meilleur moyen d'agrandir un Etat est, de lui procurer un avantage qui grossisse le nombre de ses Sujets? Il ne*

1639. *sufit pas qu'un Prince étale les beautez de son Royaume, il faut aussi qu'il se fasse connoître soi-même, autrement il sera comme le Philosophe qui fut mené devant Herode : Je ne vois*, dit ce Roi, *que la Barbe & le Manteau d'un Philosophe. Si les Turcs faisoient comme firent les Scithes lors qu'ils se furent rendus Maîtres d'Athenes, ils feroient sans contredit mieux. Ces Barbares ne brûlerent point les livres qu'on avoit ramassez dans cette celebre Ville, alleguant pour raison que ceux qui s'appliquent à l'étude, n'ont jamais accoûtumé de faire grand mal. Si les Chrétiens méditent sur la mort lors qu'ils visitent & honorent les Tombeaux, les Musulmans devroient considerer qu'en leur faisant la Guerre ils la font à des gens contrits & penitens, qui par consequent seront plus aisez à détruire.*

Voilà mot à mot la conversation que j'ai euë avec ce premier Ministre d'Etat. Permets-moi maintenant d'ajoûter comme une note des justes prétentions des Chrétiens, ce que m'ont appris certains particuliers de ce Royaume sur la justice & sur l'antiquité des privileges de la Religion Chrétienne à Jerusalem. Ils font voir que durant plus de trois cents ans ces lieux appartiennent aux Catholiques Romains : Que Robert d'Anjou les acheta du Soudan d'Egipte, & en fit present à l'Eglise Romaine, qu'il mit en possession, non seulement du Saint Sepulcre, mais encore du Calvaire, de Bethlehem, & de ses dépendances ; ce qui dura jusqu'à Zelim, qui non seulement confirma les privileges des Religieux Chrétiens, mais même leur en accorda de nouveaux, aussi-tôt qu'il eût conquis l'Egipte & la Palestine.

François I. Roi de France ayant fait alliance avec Soliman II. mit une clause dans son traité qui confirmoit ces mêmes privileges, qui ont été solemnellement renouveliez depuis jusqu'au tems d'Amurat, qui est à present sur le Trône des Musulmans ; Empereur heureux & Maître de l'Univers, en faveur du-

quel seulement le Soleil éclaire la terre. Ce Prince a 1639.
confirmé ce qu'avoient fait ses Prédecesseurs en faveur des Dervis Catholiques Romains: Il les a maintenus sans avoir égard aux vaines prétentions des Grecs & des Armeniens, dans la legitime possession du Calvaire, de la Grotte de Bethléem, & de deux petites Montagnes qui en dependent; & les a rendus les Dépositaires de la pierre sur laquelle Christ leur Sauveur, fut embaumé, aussi-bien que de celle des deux petits Domes couverts de plomb, sous lesquels est le saint Sepulcre.

Ce Ministre François a donné une desagreable occupation à ton Esclave. Il m'a prié de lui donner un Memoire general de ce que je fais, & m'a dit que je ne devois pas être surpris de sa curiosité, sa methode étant de faire amitié avec tous les Etrangers qui avoient du merite: Que par ce moyen il avoit apris plusieurs choses importantes, & découvert des secrets de grande consequence; & qu'il dépendoit de moi de lui faire un grand plaisir en lui donnant un état fidelle des forces de l'Empire Ottoman, & des endroits foibles par où l'on pouroit l'attaquer. Je lui ai répondu avec beaucoup de modestie, que ne me mélant que de dire mon Breviaire, il ne pouvoit pas beaucoup esperer de ma capacité dans des choses de cette nature. Il m'a dit en soûriant d'essayer ce que je pourrois faire: Que cependant son dessein n'étoit pas de rien exiger de moi qui pût me faire de la peine; ajoûtant qu'encore qu'il fût Cardinal & Prêtre, il savoit quelque chose de plus que la Theologie, & que plusieurs Pontifes Romains avoient fait la guerre avec succés de dessus la chaire de saint Pierre. En un mot je n'ai pû m'empêcher de lui promettre de faire ce qu'il m'a demandé: tu sauras en son tems comment je m'en serai acquité; mais compte, je t'en supplie, que je perdrai plûtôt la vie que de rien faire contre la fidelité que je dois à mon Auguste Souverain. Cependant il faut éviter jusqu'à ses soupcons, & t'informer de la conversation que j'ai euë avec ce Prélat,

LETTRE XLVII.

A Racoa de Vienne.

Il lui mande qu'il a reçû l'argent qu'il lui a envoyé : Qu'il l'a perdu tout aussi-tôt, & comment.

J'Ai reçû l'argent que tu m'as envoié, & je l'ai perdu tout aussi-tôt sans qu'il y ait de ma faute. J'écris au grand Tresorier pour l'informer de cette afaire, & d'une autre qui n'est pas necessaire que tu saches : Je lui mande aussi que j'attens un promt secours de toi, car je te le demande. L'interêt du Grand Seigneur ne me permet pas de t'en donner d'autre raison, & t'oblige en même-tems de m'envoyer de l'argent le plûtôt qu'il se pourra. Tout ce que je puis te dire est, que dans la piece qui m'a été faite je n'ai perdu que ce que je puis recouvrer. Ma vie est en sûreté, & par un miracle mes afaires sont toûjours dans le même état, personne ne m'ayant encore découvert. Si tu écris à Echimilia le Juif, tien-toi sur tes gardes, & ne compte sur sa fidelité qu'autant qu'il sera necessaire.

Envoye à la Porte sans retardement le paquet que je t'adresse, & ne me laisse pas languir à Paris dans l'attente de recevoir de l'argent. L'or, il est vrai, est une rare marchandise, la raison est que tout le monde en veut avoir. On trouveroit plûtôt cent Saints dans cette grande ville de Paris, qu'un homme liberal. Les François disent que ce n'est que les sots qui se défont de leur argent ; qu'on doit secourir son ami pas de bons conseils, & qu'il n'est pas necessaire de faire autre chose. Aprend sur ce pied-là à n'avoir pas besoin du secours d'autrui, & donne-toi de garde de n'être pas trop liberal. Quand on est accoûtumé de recevoir des faveurs, on s'accoûtume à les regarder comme des choses dûës.

La vanité de ce Philosophe qui mourut misérable, est un exemple notable de l'insolence des hommes. Lors que Periclés voulut lui donner quelque secours qui auroit prolongé sa vie, il eut l'impudence de lui dire, *Tu apportes de l'huile, Periclés, parce que tu as besoin d'une Lampe.* 1659.

Dieu te garde de tomber en necessité; c'est le meilleur souhait que je puisse te faire dans l'état où je me trouve.

LETTRE XLVIII.

Au premier Tresorier du Grand Seigneur.

Sur une plaisante & dangereuse avanture qui lui arriva, & touchant le Juif Echimilia.

LE Juif Echimilia, de la sagesse & de la vertu duquel tu paroissois si persuadé, cachoit ses mauvaises qualitez à Constantinople, pour les découvrir à Paris avec plus d'avantage. Ce n'a pas été sa faute si mes afaires n'ont pas entierement été ruïnées. L'infame a donné des marques de sa perfidie tout aussi-tôt qu'il m'a vû recevoir de l'argent, que Racoa m'a envoyé selon tes ordres. Je t'ai écrit que je croyois que cet homme m'avoit fidellement instruit des choses qu'il étoit necessaire que je sûsse, & que je serois en garde sur celles où il pourroit me faire du mal. Tu peux aisément te representer la douleur que je sens à present que je ne puis ni l'accuser, ni m'en venger. Il m'a fait accroire que le fils d'un Avocat de Paris, jeune homme de grande esperance, ayant reçû quelque déplaisir de ses parens, avoit résolu de se faire circoncire & d'embrasser la Religion Mahometane; que n'ayant pas voulu perdre une si belle occasion de me rendre service, il s'étoit avisé de ca-

1639. cher ce jeune homme dans une cave qui est sous la maison où je suis logé, sans lui dire le lieu où il devoit être. Il m'a dit de plus qu'il lui avoit promis de l'argent, & donné parole de lui faire avoir à Constantinople une charge considerable, & qu'enfin il l'avoit rempli de toutes les esperances qu'on donne d'ordinaire aux gens qui abandonnent la Religion de leurs peres par legereté ou pour des avantages temporels. Il m'a de plus assuré que je ne serois aucunement exposé ; qu'il avoit pris toutes les mesures necessaires pour transferer sur le champ ce Converti à Tunis ou à Alger, & de là à Constantinople. Je me rendis aux raisons qu'il m'allegua, & l'on amena de nuit ce jeune homme dans la maison où je couche. Il s'y cacha sans que je le visse. Mais le lendemain ne fut pas plûtôt venu, qu'il se passa dans la maison une terrible Scene. Je fus tout surpris de voir une femme en grosse furie, me demandant satisfaction pour avoir violé sa fille, & ensuite poignardée ; m'accusant de plus de l'avoir enlevée par violence. Tous ces reproches me furent faits en presence de plusieurs Officiers considerables de Justice.

Juge donc de la confusion où j'étois : plus je niois le crime, plus étoit grande la violence avec laquelle on m'en accusoit. On me menaçoit de la mort si je ne l'avoüois, & ne faisois la satisfaction qu'on demandoit de moi. En même-tems cette femme rusée fit signe à l'un des Scelerats qui l'acompagnoient de décendre en un tel endroit, & d'amener sa fille qu'on trouva pleine de vie, mais habillée en homme & fondant en larmes. Il ne servoit de rien d'alleguer des raisons pour faire connoître mon innocence. Je fus enfin forcé de jetter tout l'argent que j'avois à ces miserables afamez, qui ne se retirerent qu'aprés m'avoir maltraité par les paroles du monde les plus outrageantes. Ils m'emporterent environ cent quatre-vingt-quatre Sequins d'or, & autour de cent Piastres en argent. Echimilia eut l'éfronterie de soûtenir qu'il ne savoit rien de la fourbe. Il croit se

justifier en disant, que si lui qui est Juif a été trompé 1639.
par ce jeune homme qui faisoit semblant de se faire Turc, il y avoit mille François qui avoient été dupez de la même maniere. Je ne te parlerai point ici des raisons que je lui alleguai pour lui faire avoüer sa perfidie; cela ne serviroit de rien. D'ailleurs aprés avoir fait reflexion sur l'emploi que j'ai, & sur l'état present où je me vois, j'ai cru que je devois dissimuler, & attendre une occasion favorable pour faire sortir cet infame de Paris, & pour lui tendre quelque piege à Constantinople. Je te donne avis de ces évenemens pour deux raisons; c'est-à-dire pour avoir d'autre argent, & pour chercher les moyens de me mettre en sûreté; car franchement je me croirai toûjours en danger tant que je demeurerai avec un pareil Scelerat. Je ne te parlerai point de l'interêt de ma vie que je croirai toûjours bien employée, pourvû que je la perde au service du Sultan, le seul appui de l'Univers.

Tu ne manqueras pas d'occasions pour pouvoir tirer de la bourse d'Echimilia l'argent qu'il m'a filouté : tu ne manqueras pas de moyens non plus pour éloigner de moi un si dangereux collegue. Je dois te dire ce que les Chrétiens disent des Juifs dont ils sont toûjours ennemis irréconciliables. Ils disent que ces miserables sont Esclaves de toutes les Nations excepté des Turcs, & sur tout à Constantinople où ils sont les Maîtres, & en même-tems caressez & maudits : Au milieu de l'abondance ils paroissent toûjours gueux; cependant ils mettent les mains sur tout. Ils ajoûtent qu'ils sont vagabons comme Ulisse, mais qu'en quelque endroit qu'ils soient, ils y trouvent leur patrie comme Homere; qu'ils sont tous perfides, & qu'ils affectent en public de paroître pieux; mais qu'en particulier ils vivent avec un desordre éfroyable, & ne font scrupule de rien; qu'ils se vantent qu'encore qu'il ne leur soit pas permis d'acheter des terres, ils ont trouvé moyen de tirer à eux une grande partie de l'or de l'Europe. Ils disent encore qu'il faut qu'ils soient

1639. en grand nombre, puis qu'ils ne vont jamais à la Guerre, & qu'il n'y en a aucun qui ne se marie. Ils sont, disent-ils, lâches & poltrons par tout où il y a du peril & de la peine; mais hardis lors qu'ils voyent un gain assûré dans les Marchez qu'ils font: qu'ils ne disent jamais la verité si ce n'est pour tromper: qu'ils mentent perpetuellement, & ne font scrupule ni de l'impieté ni du sacrilege. Ces mêmes Chrétiens soutiennent qu'ils feront tôt ou tard quelque crime horible dans nôtre grande Ville imperiale; qu'ils sont Ennemis cachez des Turcs, quoique les Turcs ayent beaucoup de confiance en eux; & que nous voulons bien en être dupez. J'ai écrit à Racoa de m'envoyer promptement du secours; & j'ai été contraint d'emprunter de l'argent de ce même Echimilia, ce traître qui m'a mis dans l'état où je suis. Il n'a pû me refuser, quoique le lâche fasse fort le pauvre.

Le tour qu'on m'a fait m'obligera desormais d'avoir un Valet; mais je le prendrai si petit, que personne ne me reprochera d'avoir trop pris d'une méchante chose. Ne m'abandonne pas, moi qui prie Dieu que tu joüisses de toutes sortes de prosperitez & d'une santé parfaite, & qui souhaite que tous les Monarques des Nations infidelles deviennent esclaves du Sultan, qui sera toûjours invincible; & que leurs richesses grossissent le Tresor dont tu as la garde.

LETTRE XLIX.

Au Grand Visir.

Du Dauphin de France, & du voyage du Sultan à Babilone.

L'Hiver est si avancé, que les Armées du Roi demeurent tranquiles. Ce n'est point une Fable que le Dauphin soit né avec des dents, & qu'il n'y ait point de Nourrice qui ose lui donner la mammel-

le, de peur d'en être morduë. On dit aussi que ne 1639.
s'étant trouvé aux environs de Paris aucune femme qui ait pû soufrir l'avidité avec laquelle il tette, une païsane robuste & saine s'est oferte à le nourrir.

Il vient d'arriver quatre Postes tout à la fois, l'une de Rome, & le reste des Armées; mais on ne sait pas encore quelles nouvelles elles apportent. On écrit que celle qui vient d'Allemagne aporte des nouvelles de l'Alsace & de Brisac. Le Roi de France se porte fort bien. La Cour fait ici de grands préparatifs pour le Carnaval, qui est une Fête où les Chrétiens font mille extravagances.

Tout le monde dit que la Reine est encore grosse. Il court ici plusieurs nouvelles imprimées & manuscrites qui font grand bruit de l'expedition du Grand Seigneur; & l'on fait plusieurs prédictions sur son entreprise de Babilone.

Je t'informerai par le premier Courrier de ce que l'on dit ici de plus de nôtre victorieux Empereur, & de toi aussi, qui es son premier Ministre, & le bras droit de son Empire. Je te ferai savoir en même tems les nouvelles qui viendront du Nord, dont je supose que le Kaimakam t'aura déja dit quelque chose, aussi-bien que des plus considerables évenemens de la Guerre d'Alsace.

LETTRE L.

A son ami Dinet Goulou.

Relation de la Vie de Birkabeb, & de celle d'un Prince Persan.

LE pere de Birxabeb étoit un riche Arabe, qui n'avoit pas moins de vertu que de richesses. Il eut dix-neuf Enfans, qui moururent tous du même mal aprés qu'ils furent parvenus à un certain nom-

1639. bre d'années. Jamais Famille ne fut plus unie n mieux reglée. Birkabeb étoit d'un naturel doux & paisible; mais il étoit si pieux, & mourut si pauvre, qu'un Voleur étant entré de nuit dans sa chambre, & n'y ayant rien trouvé, Birkabeb l'appella comme il s'en retournoit, & lui donna son lit, ne voulant pas qu'il s'en retournât les mains vuides, & qu'il perdit ses peines. Réduit aprés cela à coucher sur le carreau, le Ciel lui envoya du secours par les mains de sa femme. A peine se passa-t-il vingt mois depuis cette avanture, qu'il en arriva une autre plus surprenante encore, il devint riche tout à coup, & cessa dans le même moment d'être sage. Sa femme étoit aussi superbe & aussi turbulente qu'il étoit humble & paisible. Cette femme gardoit les Troupeaux & n'avoit pas moins de beauté que de jeunesse. On ne sait par quel accident elle fut rencontrée par un Prince de la Maison du Sophi de Perse, qui fuyoit la colere de son Souverain. Il est certain que s'étant jetté entre ses bras, & l'ayant priée de lui sauver la vie sans lui dire ce qu'il étoit, elle le mena dans un bois fort épais où personne n'avoit jamais été, & où ce Prince demeura quatorze ans caché. Las enfin de ce genre de vie, il sçût si bien mener sa bienfaictrice qu'il la fit résoudre d'aller à Ispahan déguisée en homme, où elle trouveroit Arsame qui avoit été son Gouverneur, homme sage & fidelle, qui lui donneroit de l'argent, & des Bijoux, & une Eau, avec laquelle il se déguiseroit si bien; que ses plus intimes Amis mêmes ne pourroient le reconnoître, afin qu'ainsi déguisé il pût sûrement continuer son voyage à Rhodes comme il avoit résolu. Cette femme arriva bientôt à Ispahan avec les marques du Prince qui devoient la faire reconnoître, & qui consistoient en certains caracteres bisarres accompagnez d'une Bague qu'il avoit accoûtumé de porter. Arsame connoissant bien tout cela lui confia une grosse somme d'argent, plusieurs Diamans, & un petit pot d'or où étoit l'Eau

dont je viens de parler. Cette Ambassadrice étant re- 1639.
venuë en moins de quarante jours, trouva le Prince mort dans la Grotte où il s'étoit retiré, avec un papier à la main par lequel il prioit le premier que le hasard conduiroit en ce lieu-là, de l'enterrer au pied d'un beau Chéne qui étoit tout auprés. Il suplioit aussi celui qui avoit sa Bague de la porter au Sophi, & de lui demander pardon de l'ofense qu'il lui avoit faite. Cette femme découvrir à son Mari toute l'avanture du bois, lui fit voir le Prince mort, la lettre, la Bague & les Joyaux. Il n'y eut que l'eau dont elle lui fit un secret. Resoluë ensuite d'aller au Sophi, ils y allerent ensemble, en furent bien reçûs, & chargez de richesses. Birkabeb prit maison à Ispahan, y demeura quatre ans, & y vécut dans la volupté & dans le déreglement. Sa femme le quitta, s'enfuit avec un jeune Persan, & fit plusieurs voyages dans l'Asie sous diferentes figures. Par le moyen de l'eau qu'Arsame lui avoit donné, elle trompa son Mari & tous les Amans qu'elle pût charmer.

Le malheureux Birkabeb redevenu pauvre par la mauvaise conduite de sa femme, résolut enfin de s'en retourner chez lui, où il mourut chargé d'années & en si bonne odeur de sainteté, que le bruit commun est qu'il fit divers miracles. Il laissa quatre Fils, dont je n'ai connu qu'Ababer dont tu m'as dit quelque chose dans ta Lettre. C'est tout ce que je puis te dire de Birkabeb, de son fils, & de son petit fils Ababer, que je regarde comme un fort honnête homme, & auquel je croi que tu te peux confier, en considerant pourtant que tel est aujourd'hui galant homme, qui sera peut-être demain toute autre chose. Salue-le de ma part, & continuë à m'aimer. Répons à ma premiere lettre, si tu ne l'as déja fait, & à cette derniere aussi, pourvû que cela ne t'incommode pas. Adieu.

LETTRE LI.

A un Page de ses Amis.

Sur le commencement de sa maladie, & sur l'avanture d'un Hermite.

TU es revenu d'une grande maladie, & je suis sur le point de tomber malade. Je suis depuis quelques jours dans une langueur qui m'accable extrémement, mais par la grace de Dieu je n'ai pas encore besoin de Medecin. La lettre que j'ai reçûë de toi m'a été de quelque soulagement dans ma tristesse, qui n'est pas un mal nouveau pour moi, étant obligé comme je suis de passer ma vie si loin de mes amis, de ma patrie, & même de ma Religion. Quoi qu'il soit difficile d'être Saint quand on est contraint de vivre dans un lieu profane, ne t'imagine pourtant pas que ma pieté ni mon amitié se soient diminuées. Mon cœur est une Mosquée, où mes Amis sont toûjours presens. Sois donc persuadé qu'il m'est impossible de devenir infidéle, & de perdre l'afection que j'ai toûjours euë pour mes Amis; car j'aime toûjours ce que j'ai une fois aimé. Il est vrai que j'ai changé de nom, que je suis bizarrement vétu; mais je ne changerai jamais de cœur pour ma Religion, pour ma patrie, & pour mes Amis.

Les Anciens Grecs ont beaucoup écrit sur l'Amitié, & sur le devoir des Amis; mais ils ont plus laissé de choses à dire qu'ils n'en ont dit, & plus à faire qu'ils n'en ont fait. Le mot d'Ami est un nom commun que la plûpart des gens se donnent: Mais où trouveras-tu seulement un homme qui donne des preuves d'une vraye & sincere amitié ? Je ne suis pas Hipocrite, sois donc fidéle à Constantinople, & m'informe de ce qui se passe dans le Serrail, & comment se portent nos Amis & nos parens de ces quartiers-là.

Je suis si las d'avoir écrit au grand Visir & au 1639.
Kaimakam ce qui se passe parmi les Infidéles où je suis, que je ne t'en dirai pas un mot. Ne m'imite pas en cela, car tu as autant de loisir que j'en ai peu. De tes nouvelles donc tous les mois.

L'avanture de la Fille de chambre du vieux Esclave avec l'Eunuque Melec, m'a beaucoup fait rire: Et, vive Mahomet, je ne croi pas que ce saint Prophête même puisse s'empêcher d'en rire en Paradis, lorsque l'Ange qui l'informe de tout ce qui se passe dans le monde, lui dira ce que ces deux personnes ont fait de ridicule à son honneur. Quelle plus grande simplicité que de manger toutes les nuits un verset de l'Alcoran écrit sur un morceau de satin de la Chine ? D'où cet Eunuque ton collegue peut-il avoir appris une pareille superstition ? Et par quel Esprit a-t-il autorisé celle de cette Esclave en se donnant la peine d'écrire ces versets ? Comment ont-ils pû s'imaginer l'un & l'autre qu'ils pourroient finir cette Fête, puisqu'il faudroit six mille quarante trois jours pour manger tout l'Alcoran, qui contient autant de versets ? Fais-moi sçavoir je te prie comme on les traite. Ils ne meritent pas, ce me semble, une peine bien rigoureuse, puisque leur crime n'est qu'une devotion ridicule. Le grand & venerable Mousti aura bien-tôt décidé la chose : Mais je voudrois bien sçavoir comment il la décidera.

Cette avanture me fait souvenir d'une autre aussi singuliere que je veux te raconter. Pendant que je voyageois en Allemagne j'allai voir un Solitaire qui passoit sa vie loin du commerce du monde dans un petit Hermitage qui n'est qu'à environ quinze mille de Vienne. Cet homme qui à present est fort vieux a vécu quarante ans dans une grande austerité, faisant tout ce que font nos Santons les plus celebres. Il faut te dire ce qui l'a obligé à faire une si rude penitence, & à se retirer comme il a fait. On dit qu'étant jeune, & qu'ayant fait quelque chose qui le fit menacer de prison, il s'étoit caché dans la

1639. maison d'un de ses intimes Amis, & se tenoit dans un Tonneau couvert de paille, où tous les jours on lui portoit à manger. Pendant qu'il étoit ainsi caché sous ce vaisseau, un certain homme monta dans le Grenier où étoit sa prison avec la sœur de son Hôte. Ces deux personnes se croyans seules en vinrent à des familiaritez qui scandalisoient beaucoup ce nouveau Diogene, qui voyoit tout ce qui se passoit par les ouvertures de son Tonneau. Ne pouvant donc plus se retenir, il éclata en ces termes : *Dieu vous voit scelerats, & un homme aussi.* En un mot son indignation fut si grande que le Tonneau fut renversé. Le bruit qu'il fit éfraya tellement les Amans, que le Galant voulant se sauver au plus vîte, se jetta par le degré, & se rompit le cou, & la belle en fut quitte pour un évanoüissement. Une avanture si surprenante, & sur tout la vûë d'un si sale & si tragique spectacle, frapa si fort ce jeune homme qu'il quitta dés-lors le monde, & se retira dans la solitude où il est à present. Il ne vit que de pain & d'eau, & l'aversion qu'il conçût en cette occasion pour les femmes est si grande, qu'aucune n'ose se presenter devant lui. Il y en eut deux qui eurent la curiosité de le voir, & pour cet éfet elles prirent des habits d'hommes; mais elles se repentirent bien-tôt de leur visite; car le Solitaire plein de dépit & de colere les reçût ainsi. *Retirez-vous, Demons, tombez du Ciel pour perdre les hommes ; je sai bien qui vous êtes, & ne puis vous regarder sans horreur.* Il fait d'excellentes exhortations aux jeunes gens qui le vont voir,& aprés leur avoir representé le soin qu'ils doivent prendre pour vivre avec pureté, & pour vaincre les passions ausquelles la nature corrompuë les rend sujets, il les exhorte aussi à se regarder dans un Miroir lors qu'ils sont en colere, ou qu'ils vont commettre quelque action brutale ou deshonnête.

Ma lettre est plus longue que je n'avois crû. Reçois comme une marque de mon amitié le long entretien que j'ai eu avec toi dans un tems où je ne

croyois te dire qu'un mot. Remets en main propre 1639.
à Zelim la lettre que je lui écris sous ton couvert, & qui contient des choses qui concernent sa vie. Aime-moi toûjours.

LETTRE LII.

A Zelim Capitaine de Galere.

D'un homme parti de Livourne pour l'aller assassiner à Constantinople.

MEhemet Page du Serrail te rendra, ou te fera rendre cette lettre. Il n'est pas necessaire que je t'envoye le portrait d'un homme qui est parti de Livourne pour Constantinople dans le dessein de te tuër. Tu le reconnoîtras aisément puisqu'il a été six ans Esclave sur ta Galere. Donaja le Juif me donne de Genes un avis si important pour ta vie. Il ajoûte qu'il part avec son frere, résolu de perir, ou de se venger d'un grand outrage que tu lui as fait.

Il s'est plaint de ta cruauté par toute l'Italie. Il dit qu'aprés avoir employé toute sorte de moyens pour le rendre Turc, & n'y ayant pû réüssir ni par presens ni par promesses, tu lui as fait soufrir tout ce qu'on peut soufrir de plus cruel; & qu'ayant été endormi par une potion que tu lui avois fait prendre, tu lui as fait couper les parties genitales. Les Armes qu'il porte pour se défaire de toi te fraperont sans bruit: Ainsi tu as besoin d'être bien sur tes gardes. Il cache ce qui doit t'ôter la vie dans un petit livre de prieres. La vengeance, qui rend d'ordinaire les gens industrieux, l'a fait aviser de cacher dans ce petit livre une petite fleche d'acier empoisonnée, renfermée avec tant d'art dans le cuir qui couvre le livre, qu'elle en est décochée comme d'un arc, & frape avec tant de violence & tant de vîtesse, qu'il est impossible de

1639. parer le coup. Celui qui le reçoit ne le sent presqu pas ; il n'en sort pas une goutte de sang, & l'on n'ap perçoit aucune blessure, tant ce mortel instrumen est délicatement fait ; de sorte que la mort est iné vitable si une fois on en est frapé.

Je ne doute pas que cet Esprit vindicatif ne s cache si finement qu'on n'ait de la peine à le décou vrir : Mais aprés en avoir été averti, c'est à toi de t donner de garde, & de te guerir en même tems de l cruauté & de la severité où tu t'es porté jusqu'ic. Tu commande une Galere montée de Forçats qu sont entretenus à tes dépens ; tu compte entre tes ri chesses trois mille Chrétiens qui font tes jardins, & qui te servent en Mer, & tu n'as jamais songé qu ce sont gens qui peuvent te sauver la vie ou te l faire perdre ; & que courant les Mers comme t fais, il est impossible que tu ayes par tout le mêm bonheur, & que tu ne devienne Esclave toi-même Tu n'as jamais fait reflexion que la mort est plu suportable que l'esclavage ; & que des gens qui mé prisent leur vie sont maîtres de la tienne. Dieu t conserve, & t'inspire de la douceur pour tes Escla ves qui te sont si necessaires. Crois-moi : Tu as troi cents Ennemis chez toi ; fais tout ce que tu pourra pour t'en faire aimer. Apprend cela d'un celebr Romain qui faisoit nourrir les Esclaves nez en s Maison du même lait dont ses propres Enfans é toient nourris. Si tu n'es pas pour une telle indul gence, cesse au moins d'être cruel, autrement tu se ras plus Esclave que ceux qui te servent. Si tu n veux pas les épargner pour l'amour d'eux, aye pi tié de leur condition, & les épargne pour l'amou de toi-même : par ce moyen tu vivras dans une auf grande tranquillité qu'on puisse s'imaginer. Le sain Prophéte te garantisse du danger dont tu es mena cé, & détruise ce temeraire Chrétien qui voudroi t'assassiner.

LETTRE LIII.

Au premier Secretaire d'Etat.

Du Bassa d'Alger: De sa mort, & de ses sentimens Barbares à l'égard de ses Esclaves.

JE reçois nouvelle des côtes de Provence, d'un évenement si extraordinaire & si scandaleux, que ie ne puis m'empêcher de t'en faire part, & de te prier, toi qui as de la sagesse & de l'experience, de e faire enregistrer dans les sacrées Archives de 'Empire; dont tu es le dépositaire.

Assam Bassa Corsaire d'Alger est mort âgé de quaante ans. Ce qu'on dit de sa mort est si horrible & i extraordinaire, que les Ennemis même de l'Aloran détestent la memoire d'une personne d'un si trange caractere.

On dit que se sentant prés de sa fin il a fait étranler deux jeunes Esclaves Chrétiens d'extraction oble, & de la rançon desquels on pouvoit esperer ne somme considerable; ce qu'il a fait sans donner ucune raison de sa cruauté, & même aprés avoir econnu qu'il n'avoit aucun sujet de se plaindre 'eux, qu'au contraire il avoit remarqué en eux u'ils avoient de bonnes qualitez, & des inclinaons loüables. En l'ensevelissant on a trouvé une pece d'Echarpe fine autour de lui, sur laquelle oient ces paroles en broderie d'or. *Assam Bassa oulant avoir bonne compagnie pour s'en aller en autre monde, veut qu'on enterre avec lui la plus elle de ses Esclaves toute vivante.*

Le bruit d'une si terrible avanture a augmenté haîne que les François avoient déja pour nous, & s nous haissent à present avec tant d'excés & tant de

1659. violence, que je suis contraint de me tenir caché, de peur de me découvrir par un excés de zéle, ne pouvant soufrir les blasphêmes de nos ennemis. Je ne fais point de doute que ce monstre de cruauté ne soit dans l'autre monde sous la garde des Anges noirs.

Dieu veüille que le même crime ne corrompe pas le reste de l'Afrique. Permets-moi de te donner un conseil. Fais déterrer le cadavre de cet Impie; Fais-le brûler, & jetter ses cendres dans la Mer, pour ensevelir s'il est possible la memoire de ce miserable.

Je te saluë de la Ville du monde où le bruit est le plus grand, & je te souhaite à Constantinople, ou par tout ailleurs où tu peux être, une longue suite d'heureuses années, & aprés ta mort la felicité de nos cent vingt-quatre mille Prophêtes.

LETTRE LIV.

A un Chevalier d'Egypte.

Sur ce que fit le Cardinal de Richelieu à un Bal.

IL y a quelques jours que le Roi fut à un Bal, où il y avoit grand nombre de personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe. On remarqua qu'à la fin de ce divertissement le Cardinal auroit voulu sortir le premier, mais qu'il n'avoit osé; & à la verité il n'auroit pû percer la foule; ce qui lui causoit une impatience que tout le monde remarqua, & même le Roi, qui le tirant un peu à part le pria serieusement de passer puisqu'il étoit le Maître. Ce Ministre se trouva surpris, & ne répondit rien, mais prenant lui-même le Flambeau d'un des Pages il le porta devant le Roi d'un air qui ne marquoit ni dépit ni confusion. Ceux qui prirent garde au nom de Maître que le Roi lui avoit donné, tournerent la chose à son avantage; d'autres crurent qu'en s'abaissant si

fort, il faisoit assez connoître qu'il avoit dessein de 1639.
s'élever. En un mot chacun raisonna sur cela comme il jugeoit le plus à propos.

Je te fais ce recit parce que je me souviens de ce que tu fis en presence de ton Maître, lorsque tu te jettas par la fenêtre pour ramasser un petit papier qu'Amurat avoit laissé tomber par hasard. Comme on n'ignore pas ici ce que tu fis en cette occasion, on le compare à ce qu'a fait le Cardinal ; mais on y met cette diference, que le Cardinal sans perdre a fait un plus grand saut que toi. Dieu te garde de tomber dans un précipice si tu es assez fou pour sauter encore une fois.

LETTRE LV.

Au grand Visir.

Des memoires qu'il donna au Cardinal, sur la Vie des hommes illustres.

AVant que de te faire un détail, grand & magnanime Visir, de ce que j'ai fait pour satisfaire la curiosité du Cardinal de Richelieu, je suis obligé de te dire à qui j'employe mes heures de loisir. Il m'est impossible de bien observer les mouvemens de cette Cour à moins que je ne la suive, & que je n'aye commerce avec toute sorte de gens, comme avec des Artisans, des Soldats, des Savans, des gens de Marine, des Politiques, & même des Musiciens : Car c'est de ces sortes de gens que la Cour est composée. Il y a des particuliers qui possedent toutes ces Sciences, & de ce nombre est le Cardinal de Richelieu. Non content de ses connoissances il cherche à les augmenter par le commerce de toutes les personnes de merite qui arrivent en cette Cour, & ne neglige rien de tout ce qui peut enrichir ce Royaume de quel-

1639. ques nouvelles découvertes dans les Arts & dans les Sciences, tant il aime sa patrie, & tant il desire de rendre son Ministere celebre.

Par-là tu peux voir, invincible Bassa, que pour entretenir societé avec les Courtisans, qui ont tant de qualitez diferentes, il faut en avoir quelqu'une pour pouvoir dire quelque chose à son tour, & pour n'écouter pas toûjours ce que disent les autres.

Pour cet éfet l'étude particuliere que je faisois pendant que j'étois Esclave en Sicile, m'est d'un grand secours, quoi que ce ne soit pas tout-à-fait assez. La lecture que je faisois dans cette Isle me sert pour entendre les livres, mais non pour connoître les hommes. Comme je sens maintenant que j'ai besoin de beaucoup de dissimulation, d'un esprit souple & éveillé, & sur tout de prudence, d'éloquence, & de savoir, pour bien parler dans les occasions; de beaucoup de lecture pour acquerir la connoissance des choses anciennes & modernes; d'une politique rafinée pour se découvrir & pour se cacher à propos, & pour contrefaire quelquefois l'honnête homme, j'ai crû que rien ne pouvoit me servir davantage en cela que la lecture de l'Histoire. Je m'y suis donc apliqué de mon mieux. Et comme il faut beaucoup de livres pour faire une telle étude, & que le grand nombre fait aussi confusion, j'ai heureusement trouvé moyen de faire connoissance avec un vieux savant, qui ne lit que des livres choisis, & qui a voyagé dans presque toutes les parties du monde, non comme Apollonius pour apprendre le langage des Bêtes & des Oiseaux; mais pour connoître les Coûtumes, les Loix, les vertus, & les vices des Nations. La premiere chose que j'ai voulu faire a été de m'informer de tous les prodiges que le Dieu des Juifs a faits en faveur de ce peuple ingrat. J'ai passé ensuite à l'examen de la vie & de la doctrine du Messie que les Chrétiens servent. J'ai aussi jetté les yeux sur ce qui s'est fait de considerable à Athenes, à Lacedemone, à Thebes, à Rome & à Carthage. J'ai re-

marqué diligemment quelles Divinitez on adoroit 1639.
dans ces lieux celebres, & il m'a paru que les grands Philosophes & les Capitaines de réputation qui faisoient tant de bruit de leur Religion, n'en avoient aucune dans le fond. J'ai parcouru ce que les Chrétiens appellent le vieux & le nouveau Testament, & les Histoires de Josephe, de Xenophon, de Polibe, de Tucidie, de Tite-Live & de Tacite: Ma plus grande aplication a été & sera toûjours de lire & de méditer les Oeuvres du grand Plutarque *sur la vie des hommes Illustres Grecs & Romains*, composée avec tant d'exactitude. C'est-là où je suis parvenu en peu de tems, & c'est-là aussi où j'en demeurerai. La lecture de Plutarque m'a fourni tout ce qu'il me faut pour amuser le Cardinal de Richelieu, auquel j'offris mes services il y a quelques jours, & auquel j'ai remis le discours suivant, composé selon la maniere des Chrétiens. Je me suis dépoüillé, s'il faut ainsi dire, de la maniere d'écrire des Turcs, aussi-bien que de leur habit, afin de mieux me déguiser.

Grand Cardinal & trés-sage Ministre du plus grand Roi des Chrétiens.

Je me presente à vous suivant vos ordres, non pour vous entretenir des richesses de l'Asie, ni de quelle maniere vous pouvez ruïner par vôtre sagesse & par les forces du Roi vôtre Maître le puissant Empire des Ottomans, dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre, mais pour vous parler de ce qui me paroît le plus convenable à la grandeur de vôtre genie. Sachez donc, sage Moderateur du Monarque des François, que je ne vous presenterai rien qui puisse m'attirer vôtre aversion, & qui vous fasse repentir de m'avoir cru, puisque ce que je vous propose est une entreprise aisée & glorieuse. Vôtre Prince a un Fils, qui doit heriter un jour de la grandeur de son Pere: Vous ne savez de quel Esprit

1939. *il sera, car il est encore trop jeune pour qu'on puisse dire sur cela quelque chose de certain. Il est vrai qu'un Prince qu'on a si long-tems attendu, merite qu'on en ait des esperances extraordinaires, & qu'on fasse de bonne heure de grands préparatifs pour bâtir un Palais qui soit digne de le loger. J'ai à vous proposer un Palais d'une Architecture miraculeuse qu'on n'a jamais vûë ni dont on ne s'est jamais avisé. Vous pouvez de vos propres mains élever ce Palais dans Paris, il faut qu'il ait une figure quarrée; que les quatre Angles regardent les quatre parties du monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, & l'Amerique, & que sa magnificence attire toutes les Nations. Les Architectes que vous employerez à sa construction auront le secret avec leur plume, leur encre, & leur papier, d'élever cet édifice qui durera plus que le Pantheon d'Agrippa, & dans lequel, comme le Temple de Salomon, l'on n'entendra point de coups de Marteau.*

Ne croyez point, sage Ministre, que ce soit une chimere que je me sois mise en tête. Ecoutez donc le dessein de ce superbe Palais. Plutarque en a déja jetté les fondemens sur des Materiaux plus précieux que l'Or ou que le Rubis. Vous savez que ce Philosophe a eu le bonheur d'immortaliser les actions de tant de grands hommes dont personne n'auroit parlé, si Plutarque n'en avoit rien dit. On lit encore aujourd'hui sur les feüilles & sur l'écorce des Arbres des Provinces les plus reculées des Indes, les Vers d'Alexandre, de Cesar, de Scipion, de Pompée, & de Xercés. On trouve dans la plûpart des Deserts de l'Arabie, & parmi les Dervis de Medine, l'Histoire de Numa, d'Aristide, de Caton, de Licurgue, & d'Epaminondas, écrite en caracteres Arabes. Les Espagnols & les Portugais ont rendu cet Auteur si fameux à la Chine & au Japon, que ces Barbares non contens d'avoir traduit en leur langue les Vies des Grecs & des Romains, ont ordonné, si je ne me trompe, qu'on en fit de cinq en

cinq ans de nouvelles copies pour les conserver éternellement. J'en ai vû plus de cent exemplaires à Constantinople en papier de Soie, où les ouvrages de ce fameux Grec sont lûs avec veneration par les plus grands Capitaines, par les plus celebres Jurisconsultes, & par les Theologiens les plus renommez: Ces ouvrages sont enrichis de notes trés-curieuses en Arabe, en Persan, & en Turc; ce qui s'est fait par ordre exprés des Sultans, qui les ont fait garder comme des Monumens illustres de l'ancienne éloquence des Grecs. Vous n'ignorez pas l'estime que Soliman le Grand avoit pour Pompée, pour Cesar, pour Pirrhus, & pour Alexandre: Vous savez aussi qu'il ne faisoit jamais aucune entreprise militaire qu'il n'eût consulté ces grands Maîtres. Il avoit coûtume de dire qu'il ne savoit si Alexandre ou Pirrhus avoient fait paroître plus de valeur dans les combats, que Plutarque avoit fait voir d'esprit & de jugement dans la description qu'il en a faite. Mais dans un voyage que je fis en Allemagne que ne me dit point un vieux Rabin en me montrant les Vies des hommes illustres de cet incomparable Auteur traduites en Hebreu, qu'il portoit toûjours sur lui? Il m'assura que les curieux de sa Religion en faisoient si grands cas, qu'il y en avoit plus de dix mille copies manuscrites dispersées dans les Sinagogues d'Orient & d'Occident. 1639.

Les hommes, les femmes, & les enfans, savent combien ce fameux Auteur est estimé dans toute nôtre Europe. Il parle à present toutes sortes de langues. Les Anglois, les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, & les Hollandois l'ont naturalisé: Et vous savez fort bien, Monseigneur, que les savans de ce Royaume, non contens de l'avoir traduit en leur Langue naturelle, ont soin d'orner leurs Bibliotheques des ouvrages de cet Auteur en la langue qu'il les a écrits, & ont recüeilli les traductions qui en ont été faites en Latin, en Italien, & en Espagnol.

1639. Mais il y a six cens ans de l'heure qu'il est que Plutarque ne dit plus mot. Tant d'hommes fameux par leur savoir, & tant de grands Capitaines qui ont vécu depuis ne sont pas connus dans le monde, parce qu'il ne s'est pas trouvé de Plutarque pour les y faire connoître. C'est-là, Monseigneur, le superbe édifice que je vous propose d'achever, vous qui aimez tant la gloire; car Dieu vous a donné l'Esprit & la puissance qu'il faut pour finir ce que Plutarque a si utilement commencé. Elevez d'abord par vôtre autorité sur le précieux fondement qu'a bâti cet incomparable Philosophe, les murailles & le toit de ce vaste édifice. Faites-y préparer des logemens pour tous les Heros qui n'ont pû entrer dans le premier; je veux dire pour ces illustres morts, dont les Vies n'ont pas été recüeillies avec soin & qui doivent faire honneur à l'Europe, à l'Asie, & à l'Afrique qui leur ont donné le jour, & le nouveau monde vous fournira dequoi remplir ce Palais des Atabalippas & des Montezumes.

Vous reparerez par ce moyen, Monseigneur, les ruïnes que les tems ont faites; & en élevant des Statuës à tant d'excellens Personnages pour les connoissances civiles & militaires, aussi-bien que pour les belles lettres, vous en éleverez une infinité dans le monde comme fit le premier Empereur Romain. Il ne sert de rien de dire que plusieurs Auteurs depuis Plutarque ont écrit l'Histoire de divers grands Rois, Capitaines & Ministres, dont les vertus ont également brillé dans la Paix & dans la Guerre. Personne n'aura je croi sujet de se choquer si je dis, qu'il y a bien peu de ces Ecrivains qui ayent suivi l'excellente methode de Plutarque; car ils sont obscurs ou parce qu'ils sont trop concis, ou que les faits sont d'ordinaires confondus dans les Histoires universelles, ou redigez en corps par des plumes interessées ou passionnées, qui déguisent la verité, & ne donnent au public que des relations fabuleuses. Pour preuve de cette verité, donnez-vous la peine

d'examiner les principaux faits raportez dans les Vies de François I. Roi de France, & de l'Empereur Charles V. Vous trouverez qu'il y a des Historiens qui assûrent que Charles mourut comme un saint, & qu'à peine fut-il expiré qu'on vit pousser dans sa chambre des lis, qui rendoient une odeur trés-merveilleuse : pendant que d'autres soûtiennent que ce Heros mourut Heretique par le secours de son Confesseur qui avoit embrassé le Lutheranisme. Combien de Romans n'a-t-on point fait de François I.? N'a-t-on pas dit qu'il s'étoit batu en Duel avec cet Empereur ; & que ce Prince passant par la France, le Roi par un motif de generosité, dont il n'y a point d'exemple, lui avoit ofert son Royaume ? N'a-t-on pas dit qu'un jour Charles monta sur le Trône du Roi, y condamna un criminel, & lui fit grace ensuite pour faire connoître son autorité ? Et n'a-t-on pas dit encore que François fit Charles prisonnier dans une bataille ? Combien de faussetez n'a-t-on point dit d'André Doria, & de Barberousse, tous deux fameux Capitaines de Mer, le premier Chrétien, & l'autre Mahomètan, & tous deux Amiraux en Chef de deux puissans Empereurs, Charles V. & Soliman ? N'a-t-on pas soûtenu hardiment que Barberousse étant dans l'Archipel rendit visite à Doria travesti en Moine ? Que dans l'Isle où se fit cette entrevûë, ils jurerent l'un sur les Evangiles, & l'autre sur l'Alcoran, de s'entresecourir pour se conserver l'autorité que leurs charges leur donnoient en Mer ; & pour se rendre d'autant plus necessaires à leurs Maîtres, ils devoient éviter d'en venir à un combat décisif, pour ne pas se ruïner mutuellement ; & qu'ils avoient enfin signé ce traité de leur propre sang ? N'a-t-on pas ajoûté à cette fable, que l'Amiral Turc envoya à Doria un More qui se disoit deserteur de l'Armée Ottomane, & qui avoit aux oreilles deux perles d'un prix inestimable : & qu'en récompense Doria 1632.

1639. avoit assuré Barberousse de ne l'inquieter point lors qu'il voudroit s'emparer de quelqu'une des Côtes d'Italie ?

Il est tems que sous vos heureux auspices l'on purge les Vies des grands hommes de faussetez qui les gâtent, & qu'on les insere par ordre dans les livres de l'excellent Plutarque, à peu prés sous ce titre.

Suite des Vies des hommes illustres, depuis l'Empereur Trajan jusques à Loüis le Juste; de ceux qui ont excellé dans les Armes, dans les belles Lettres & dans la Politique; & de ceux qui ont tenu le premier rang dans l'Eglise en quelque endroit que ce soit. Histoires recüeillies par une assemblée des plus doctes de l'Europe, Espagnols, François, Italiens, & Allemans, sous les heureux auspices de son Eminence le Cardinal de Richelieu.

Je voudrois que trois personnes de chaque Nation eussent soin de cet ouvrage, & qu'elles demeurassent à Paris, comme étant la principale Ville de France. Je propose les Espagnols, les Italiens, les Allemans, & les François, comme les Nations les plus polies, d'où sont sortis les hommes les plus doctes. Et comme chaque Nation a des manieres particulieres de parler & d'agir, l'édifice n'en seroit que plus agreable, & chaque Architecte aura le champ plus large pour faire paroître son savoir. Ceux qui liront ces ouvrages trouveront dans la douceur du stile François dequoi adoucir la gravité trop severe de l'éloquence des Espagnols. La sincerité des Allemans toûjours accompagnée d'une espece de secheresse, paroîtra sans rudesse avec les fleurs & le bon sens des Italiens. Comme tout le monde aura interêt à ce magnifique dessein, aussi ne faut-il pas douter que les plus sages de ces Nations ne choisissent avec beaucoup de soin les personnes qu'ils proposeront : Et enfin si vous voulez avoir les premiers hommes du monde, vous aurez le secret de ressusciter Plutarque : Ne vous lassez

point de donner des marques de vôtre liberalité : & si vous voulez avoir des Tites-Lives soyez un Mecenas. 1632.

Ce n'est pas à moi de dire comment il est necessaire en cette occasion de séparer ces Nations, & de leur distribuer ces emplois : Vous étes équitable & prudent : & si cet ouvrage se commence, la fin n'en sera pas moins heureuse que le commencement. Je me contenterai de vous faire souvenir, que vous ne contribuërez pas peu à rendre vôtre immortalité plus glorieuse, si vous n'oubliez pas les Turcs vos ennemis jurez : persuadé que je suis qu'il pourra se trouver parmi les Empereurs Ottomans, les Bassas & les Visirs, dequoi enrichir ce nouveau Plutarque. Que la grandeur de l'ouvrage ne décourage point vôtre Eminence : quelque grand qu'il puisse être, vôtre Esprit & vôtre courage sont encore plus grand, & vous ne manquerez pas d'Auteurs Anciens & Modernes pour vous aider. Suetone vous fournira les Vies des Cesars, qu'on peut laisser comme elles sont. Diogene Laerce vous donnera celles de plusieurs Philosophes. Vous vous servirez des ouvrages d'Emilius Probus, de Paul Jove, & de plusieurs autres qui ont aquis une réputation immortelle par les livres qu'ils ont donnez au Public. Vous trouverez tout prêt le plan de l'Histoire de deux cens vingt-huit Empereurs, depuis Jules Cesar jusqu'à Ferdinand III. & Ibrahim I. l'un Empereur d'Allemagne, & l'autre de Turquie, que vous ferez examiner avec soin par le College pour en éclaircir les obscuritez, pour y ajoûter ce qui manque, & pour en retrancher les faits qui ne sont pas suffisamment prouvez, & qui paroissent fabuleux ; & enfin pour composer des Vies particulieres qui sont confonduës dans les Histoires generales ; ce qu'ont fait la plûpart des Ecrivains des derniers siecles.

Je voudrois aussi qu'on suivit la methode de Plutarque, qu'on mit en paralelle les hommes illustres

1639. d'une Nation avec ceux d'une autre, & que le sage Ecrivain aprés avoir pensé les raisons qui font pour l'un & pour l'autre, prononçât d'une maniere qui divertit & instruisit le Lecteur.

L'instruction la plus importante qu'on puisse donner, étant donc d'apprendre à connoître parfaitement l'homme, qui se cache avec tant de soin, il n'y a pas de meilleur moyen pour y réussir, que de bien choisir ses matieres pour empêcher que le Lecteur ne perde pas son tems, qu'il n'étudie pas inutilement, mais qu'il recueïlle le fruit que cherchent toutes les personnes de bon sens, c'est de connoître le bien pour le faire, & le mal pour l'éviter. Sur ce pied-là Vôtre Eminence conviendra sans peine qu'il y a plus de plaisir à considerer la fermeté de Scipion qui passe avec une seule Galere pour se joindre à Sifax, qu'il n'y en a de le voir aux mains avec Annibal dans les plaines de Rama. On est plus édifié de voir ce jeune General Vainqueur, & cependant assez chaste au milieu de sa victoire pour renvoyer la plus belle femme du monde qui étoit sa prisonniere, à Lucius Prince Espagnol son Epoux sans l'avoir touchée, qu'on ne l'est de la relation de cent sieges, où les éfets que la fureur du Soldat, la faim, la soif, & l'éfusion du sang humain produisent, font horreur au lieu de divertir. Vous conviendrez aussi, Monseigneur, qu'un Prince ou un Capitaine s'instruira bien mieux lors qu'il verra François I. vivant en Roi, tout prisonnier qu'il étoit à Madrit, caressant & récompensant les savans par toute la terre, & qu'il envisagera Fabrice refusant & méprisant les plus grands honneurs qu'on lui offre avec des richesses immenses, & arrachant le poison de la bouche du plus cruel Ennemi du peuple Romain, qu'il ne s'instruira par le détail de tous les combats, & des plus sanglantes batailles qu'ayent donné Pirrhus, Charles V. & le grand Tamerland.

Je vous ai fait ce discours, Monseigneur, pour

vous donner des marques de mon obeïssance ; & abatu que je suis aux pieds de vôtre Eminence, je la suplie de considerer qu'aprés que par ses negociations, par ses conseils, & par les Armées qui reçoivent ses ordres, elle aura ajoûté de nouveaux Royaumes à celui que possede le Roi son Maître ; aprés qu'elle aura réüni les deux Mers pour faire fleurir le commerce & la navigation ; & aprés avoir enfin bâti plus de ponts à Paris, plus de Piramides, & plus de Palais que n'en ont bâti les Cesars & tous les Rois d'Egipte : Ces monumens ne seront point immortels : Ils seront sujets au contraire aux injures du tems ; au lieu que si Vôtre Eminence assemble les douze Architectes dont je viens de parler, pour construire le superbe Palais que je lui propose, toute la terre benira la memoire d'Armand Cardinal de Richelieu, Restaurateur de la Republique des Lettres presque ruïnées ; & qui, comme un autre Archimede, a trouvé le secret de combattre & de ruïner les vices & l'ignorance des vivans, par l'exemple des vertus des hommes illustres que la mort a ravis au monde. 1639.

Si tu desaprouves, magnanime Visir, la proposition que j'ai faite au Ministre du Roi de France, punis-moi pour une faute que je n'ai pas eu dessein de faire : Au contraire j'ai cru te rendre un service fort agreable. Je me suis imaginé que je ne pouvois rien faire de mieux pour me cacher, & pour faire diversion à une partie des projets du Cardinal, qui en veut à l'Empire Ottoman à ce que j'apprens. S'il entreprenoit le grand ouvrage que je lui ai proposé, tu vois que les Sultans y auroient quelque part ; & je le dis encore une fois, cette afaire toute seule, quand même il n'en auroit pas d'autre, lui donneroit assez d'occupation ; & lui ôteroit le loisir & les moyens de nous inquieter.

Je te supplie trés-humblement de te souvenir que tout le monde desaprouva ce qu'on fit à la prise & au sac d'Athenes, où furent brûlez une infinité de

1639. livres de toutes sortes de Sciences & d'Arts, qu'on avoit été plusieurs siecles à ramasser, & qu'on avoit conservez avec tant de soin : Action d'autant plus desaprouvée, qu'on peut s'assurer qu'il n'y a rien à craindre de ceux qui ne s'occupent qu'aux belles Lettres parce que ces gens-là ne sont jamais pour la Guerre, & ne trouvent leur compte que dans le repos d'une paix ferme & solide.

Je t'apprendrai par le premier Courier ce que je pourrai découvrir, & qu'il sera important que tu saches, soit pour le bien de l'Empire où tu tiens un si grand rang, soit pour satisfaire ta curiosité, pourvû que les froids n'empêchent pas les Couriers de passer, comme ils empêcheront indubitablement les progrés des Armées, qui sont contraintes de demeurer tranquilles durant une saison si rigoureuse.

LETTRE LVI.

Au même.

Du siege de Babilone.

ON parle ici diferemment des grands préparatifs de Guerre que fait le Grand Seigneur, & l'on y confond d'ordinaire l'ancienne Babilone avec Suse & Bagdet ; mais ce n'est pas une grande afaire. Il est certain que tous les souhaits des Infidelles te sont favorables ; car ils souhaitent de te voir conquerant, non seulement de Babilone, mais de tout l'Orient ; qu'Amurat ne retourne de long-tems en Grece, & qu'il choisisse un lieu plus éloigné du siege de son Empire. On parle à cette Cour comme si l'invincible Sultan se faisoit suivre en cette Guerre par quatre cents mille hommes de pied, par cent cinquante mille chevaux, par deux cents Bassas, & par douze Princes Tributaires de la Sublime Porte. On dit aussi

que Bagdet est une place qu'on ne peut emporter 1639.
par la force ; qu'une riviere trés-rapide passe au milieu ; qu'elle a cent portes de cuivre ; que ses Murailles qui sont fort hautes sont défenduës par trois cents pieces de canon ; que les Persans ont assez de Troupes pour fatiguer l'Armée Ottomane, & qu'encouragez par l'exemple de Cha-Abbas Pere du Sophi qui regne à present, ils aimeront mieux souffrir les dernieres extrémitez que de songer à se rendre. On fait ici tant de bruit de la temeraire résolution que ce Roi Abbas fit paroitre au dernier siege de cette grande Ville, & on la loüé si fort, qu'à peine laisse-t-on rien qui puisse entrer dans l'Eloge d'Amurat. Ce Prince passant & repassant plus d'une fois dans une Barque, à la vûë de deux cents mille Turcs, pour donner avis en personne aux Assiegez de l'état des afaires, & pour leur inspirer un nouveau courage en les assûrant d'un prompt secours & portant en même-tems sur lui dequoi s'empêcher de tomber mort ou vif entre les mains de ses Ennemis, fit une action qu'on ne peut à leur avis assez louër, & qui leur paroît incomparable. On dit que ce Prince avoit dans sa barque deux pierres attachées l'une à l'autre, qu'il devoit se mettre au cou pour s'enfoncer dans la Riviere qui est d'une extrême profondeur, en cas qu'il fut découvert. On ajoûte à cela, qu'Amurat toûjours insatiable de sang, récompensera tes services comme il a récompensé ceux de tes Prédecesseurs.

Ces Infidéles tiennent d'autres discours qui ne sont pas moins impertinens, & confondent le vrai avec le faux, je veux dire la justice & la liberalité de nôtre invincible Sultan, avec la cruauté & l'avarice qu'ils lui reprochent. On dit aussi, que les Sequins qu'il distribua le jour qu'il fut proclamé Empereur, ne valoient pas à la moitié prés ce qu'ils valent dans le cours ordinaire ; qu'il ne fit étrangler le Bassa du grand Caire, que pour s'emparer de ses grands biens. On ajoûte encore, qu'ayant reçû avis un jour

1639. qu'il se divertissoit à une maison de plaisance qu'il a à l'entrée de l'Asie de la perte d'une Galere sur laquelle il y avoit soixante-quinze Oficiers, il dit en plaisantant, *bûvons à la santé de ces braves gens.* On dit encore, qu'ayant donné sa parole au brave Facardin Prince Arabe de le laisser passer sûrement; il lui fit donner mille coups de poignard en sa presence. Mais que ne dit-on point du Moufti, & de Cirille Patriarche des Grecs qu'il a fait mourir? On publie enfin qu'Amurat est un scelerat & un sacrilege, qui méprise sa propre Religion, un heretique & un ennemi de nôtre saint Prophête. On raconte des particularitez de la mort de Cirille, qui me font soupçonner qu'il y a des Traîtres à la Porte, qui donnent avis aux Infidelles de ce qui s'y passe de plus secret. Il y a des gens qui disent que l'éloquence de ce Prélat le rendit suspect à Amurat, & que quand on le conduisoit au Château des sept Tours, il dit: *Si je pouvois parler une fois à nôtre grand Empereur, il seroit forcé de m'aimer ou de se repentir*; & l'on assure qu'il avoit voyagé en Angleterre, où il avoit apris la Magie. Bien des gens ont cru que son dessein étoit d'introduire des nouveautez dans la Religion, & que c'étoit pour cela qu'il entretenoit une étroite correspondance avec les Moines du parti de l'Eglise Latine. On n'ignore pas ici que quand sa sentence lui fut prononcée, il dit qu'il ressusciteroit pour tourmenter l'Empereur & pour broüiller ses afaires. Les François aprés avoir blâmé ce que je viens de dire, loüent beaucoup la moderation d'Amurat, lors qu'ayant pris l'Espion des Perses, qui s'étoit glissé dans son Camp habillé à la Turque, & coulé dans la foule des vrais fidelles, il lui fit des caresses, & le renvoya chargé de riches presens. Ils admirerent aussi la patience de ce Prince, qui s'est contenté de condamner aux Galeres les trente Pelerins Indiens, qui furent cause qu'il tomba de cheval dans la Capitale de son Royaume: Car le cheval eut peur de l'équipage de ces

gens-là, & de l'étrange figure qu'ils firent, lors 1639.
qu'ils se jetterent à terre pour lui demander la charité : Mais ils traitent en même-tems l'Empereur de brutal pour avoir tué sur le champ de sa propre main le cheval qui le fit tomber. Quelque injurieux enfin que soient les discours des François, ils ne sont pas neanmoins de grande importance. Mais ils brassent quelque chose contre nous, si je ne me trompe, avec la Republique de Venise. Je remarque que l'Ambassadeur Venitien depuis les quinze Galeres que nous perdîmes à Valence, a souvent des conferences secretes avec le Roi & le Cardinal de Richelieu. Comme on est persuadé que l'Empire Ottoman se vengera d'un afront si sensible, on croit aussi que les Venitiens feront tout ce qu'ils pourront pour faire des alliances avec les Princes Chrétiens ; & il est à craindre qu'ils ne prennent le tems que l'Empereur est ocupé au siege de Babilone, pour faire quelque entreprise, & pour se mettre en état de ne pouvoir être attaquez. J'aurai soin de bien observer tous les mouvemens de cet Ambassadeur ; & s'il est necessaire je dépêcherai un Exprés au Kaimakam. J'adore ta grandeur ensevelie dans la poudre de tes pieds.

LETTRE LVII.

Au même.

De Brisac, du Piémont, de l'Italie, & du Brandebourg.

COmme le Courier ne part que demain, je profite de ce moment de loisir pour t'écrire encore. Brisac, comme j'en ai déja donné avis, a été emporté par les forces unies de la France & de la Suede. Le Duc de Vveimar qui commande l'Armée en Chef, se vante, que s'étant rendu Maître de cette

1639. place, il en prendra bien d'autres, n'y en ayant poin desormais qui puissent lui resister.

Bannier l'un des Generaux Suedois fatiguoit le Imperiaux dans la Pomeranie par des alarmes continuelles. Il a pris Grats Place importante, & bat Galas l'un des Generaux de l'Empereur d'Allemagne Mais la Fortune a changé, & favorisé l'Empereu contre les Troupes du Palatin, qui a été fait prisonnier avec le Prince Robert son Frere. Il a pensé s noyer dans le Vvezer, où il a été jetté avec son Carosse par ses Chevaux qui ont eu peur du bruit d Canon. Ces malheureux Princes ont perdu en cett occasion non seulement la liberté, mais aussi tout c qu'ils avoient de plus précieux. Les Suedois ont cependant fortifié leur Armée par de nouvelles Troupes. Ils font souvent des courses sur les Imperiaux, & l'on croit que cette Guerre sera longue, à juger de s durée par les grands préparatifs qui se font de part & d'autre, & principalement par les François, qui ont ce semble, grand interêt qu'elle ne finisse pas si-tôt

Les nouvelles d'Italie sont, qu'on a découvert e Piémont de nouvelles cabales des Princes de la Maison de Savoie, qui avoient dessein d'ôter la Regenc à la Duchesse, & de s'emparer du Gouvernement durant la minorité du jeune Duc. Il y a un Cardinal d ce nom, homme ambitieux, aimant la Guerre, & faire des liberalitez. Il souhaite avec passion d'avoir la principale part au Gouvernement, & d'êtr le Maître de la Fortune de son Neveu. Ce Cardina se tient caché dans l'Etat de Genes, habillé d'un maniere qui ne convient gueres à son caractere: E c'est delà qu'il envoye ses ordres pour l'executio de tout ce qu'il a concerté avec ses Partisans: Mai la conspiration s'en est allée en fumée, & est devenuë pour les complices du Prélat une sanglante Tragedie. On dit que ce Prince s'étant travesti trois foi en Païsan, est entré avec un sac de fruit dans un des plus considerables villes de Piémont, afin de donner par sa presence plus de chaleur à son parti; &

que poussant la hardiesse plus loin, il s'est jetté dans 1639.
Turin en habit de Capucin avec une épaisse & longue Barbe; & y a demeuré deux jours; non dans le dessein de se défaire du Prince ou de sa Mere, mais en vûë de se rendre Maître de l'un & de l'autre, pour pouvoir ensuite de gouverner seul l'Etat. Mais la conspiration ayant été découverte, & les conspirateurs pris, on en a fait mourir quatre-vingt par la main du Bourreau, & le Cardinal s'est sauvé par un stratagême nouveau. On compte parmi ceux qu'on a fait mourir un Secretaire du Duc de Savoie. Un autre Cardinal qui commande l'Armée de France envoyé au secours du Fils & de la Mere, a fait mourir le Gouverneur de Casal accusé de trahison, quoi qu'il n'en fût pas entierement convaincu.

On écrit de Rome, que deux Ambassadeurs du Roi de Hongrie nouvellement élû Empereur d'Allemagne, ont fait une magnifique entrée dans cette grande Ville, vétus à la Hongroise, ou, comme on parle ici, à la Barbare; qu'ils avoient à leur suite plus de cent chevaux harnachez d'or, & ferrez d'argent: On a observé sur tout que tous les Ministres étrangers qui resident en cette Cour, avoient envoyé leur train pour les accompagner en entrant, afin que leur entrée parût plus magnifique; & que ces deux Ambassadeurs du nouvel Empereur étant venus devant le Moufti des Infidéles, qu'ils apellent Pape, lui avoient dit, que leur maître vouloit continuër à lui rendre l'obéissance que feu Ferdinand son pere lui avoit renduë, & que comme nouvel Empereur élû par les sufrages des Princes Electeurs de l'Empire, il recommandoit à sa Sainteté, sa personne, sa maison, & ses Etats.

Remarque, magnanime Visir, l'autorité de ce Moufti. Ceux qui sont assez audacieux pour resister aux Musulmans, s'humilient à ses pieds, qu'ils baisent au pied de la lettre avant que d'ouvrir la bouche pour lui parler. Les plus grands Princes Chrétiens ont accoûtumé de choisir entre les plus distinguez de leurs Sujets, des Ambassadeurs qu'ils

1639. lui envoyent à grands frais pour rendre leurs hom mages à ce souverain Chef de leur Eglise. Outre ce la ces Ambassadeurs du nouveau Cesar ont assûré l Pape de sa part, que leur Maître ne cessera jamai de faire la Guerre aux Ennemis de la foi Chrétienne : Et l'on dit que le Pape leur a répondu : Qu'i avoit toûjours aimé comme son Fils le Roi de Hongrie nouvellement élû Empereur; qu'il le secoureroi toûjours & de ses conseils, & de tout ce qu'il auroit besoin d'ailleurs ; & qu'il l'exhortoit d'employer ses Armes victorieuses contre les Ennemis d la Croix. Que de son côté il employeroit le secour de ses prieres pour que l'Eglise ouvrit ses tresors & lui accordât des Indulgences ; & qu'au surplus i le secoureroit d'hommes & d'argent.

Les gens qui n'ont rien à faire s'amusent à dis courir de l'avenir, & ceux qui consultent les Astre pour penetrer ce qui doit arriver, ont marié le Dau phin de France qui n'est né que depuis quelque mois, à l'Infante d'Espagne qui ne vient que de naître. Il est vrai que dés le moment que cette Princesse a vû le jour, le Roi d'Espagne & les Grands d Royaume ont fait des fêtes à l'envi pour solemnise cette naissance. La même chose s'est faite en Franc pour la naissance du Dauphin ; & toutes deux on été accompagnées d'une magnificence extraordinaire, où il s'est fait des liberalitez prodigieuse

Le Roi Catholique a donné la qualité de Gran d'Espagne au Duc de Modêne, qui a été le Parrai de l'Infante, & l'a déclaré Generalissime des quatr Mers, avec une pension de vingt mille Sequins d'or Il a fait encore à la Duchesse son Epouse de magnifi ques presens, qu'on estime plus de cent mille écus sans compter qu'il a fait Chevaliers de l'Ordre d saint Jaques plusieurs Gentilshommes de sa Cour

L'Electeur de Brandebourg a fait faire aussi d grandes réjoüissances dans son Palais & dans se Etats, pour la consommation du mariage de sa fill avec le fils du Duc de Saxe. Pendant que je t'écris o

ent de me dire, qu'il eſt né un fils au Roi de Hon- 363
:ie, à preſent Empereur d'Allemagne. Mais pen-
ınt qu'on faiſoit ces réjoüiſſances en diferens lieux
: l'Europe, une tempête imprévûë a ruïné toute
Allemagne, & a fait un dommage incroyable dans
Franconie & aux environs de Francfort. Il s'en
t peu fallu que le Roi de Hongrie dont je viens de
ırler, qui chaſſoit le Sanglier, n'ait été tué par
ı Ouragan qui a déraciné un chêne d'une groſſeur
odigieuſe, & l'a jetté ſi prés de ce Prince, qu'une
:s branches l'a legerement bleſſé.

LETTRE LVIII.

A ſon Ami Dinet Golou.

Sur ſa Maladie.

I je te diſois que je me porte bien, je mentirois, car je ſuis tout en deſordre, & j'attens une mala-e que je voudrois pouvoir éviter, quoi qu'elle ›urroit bien être courte & mortelle. Une Fiévre ique me fait ſouvenir ſouvent que l'homme eſt ıe machine bien foible & bien fragile; & qu'au :u de multiplier les afaires il doit penſer à délo-:r auſſi-bien dans la proſperité que dans l'adver-é. Je ne trouve point de goût au pain que je man-:; la ſolitude me paroît quelque choſe d'éfroya-e, & la compagnie me fatigue; car je n'ai point attention à ce qui ſe dit, & cependant je n'aime .s qu'on ne diſe mot; je ne prends plaiſir à rien ı'à boire, cependant autant d'eau qu'il y en a dans Mer ne me déſaltereroit pas. Au lit je n'ai point : repos, & je m'y trouve plus fatigué que ſi je m'é-›is tenu aſſis. Je trouve aujourd'hui deteſtable : que j'aimois hier. Tu ſais combien j'aimois les ⁄res, c'eſt à preſent toute autre choſe. Si le Soleil

1639. donne dans ma chambre, je ferme incontinent me Fenêtres, ne pouvant le soufrir ; & à peine ai-je ét un moment dans les tenebres, que l'impatience m prend de revoir la lumiere. Paris, où l'on peut dir que les Etrangers viennent de toutes parts pour e considerer les beautez, & pour y trouver des plai sirs qu'on ne trouve pas ailleurs, me paroît à present un Hôpital de Fous. Je ne desire que Constantinople, toute ma passion est d'être avec mes Amis & je m'imagine que leur compagnie m'aportera du soulagement. Voilà, mon Ami, le triste état où je suis, sans esperance de jamais voir ni Turbans ni Musulmans. Je suis aussi dégoûté de la presence d'un Medecin ignorant, que l'étoit l'Empereur Severe de celle d'un Juge corrompu ; & je regarde comme un mal necessaire un jeune valet qui me sert Je veux te divertir un peu malgré la langueur qui m'accable. Il n'y a pas plus de six mois que j'ai cet Ennemi domestique. *Ce portrait du valet de l'Espion est assez semblable à la description que fait Bocace du valet de frere Oignon, & à celle que Clement Marot fait de son valet. Il y a apparence que l'Espion a imité ces Auteurs en cet endroit.* Il est François de naissance, & fou de droit ; de la taille d'un Pigmée, mais un Geant en friponnerie Il est vêtu comme les Graces, c'est à dire qu'il est à demi nud, & il porte des Botines comme les Divinitez des Poëtes. Sa fonction ordinaire est de balaïer tous les jours ma chambre, qui ne laisse pas d'être aussi mal propre que l'Ecurie d'Augie. Il s'endort quand je m'éveille, & quand je veille il ne dort jamais. Depuis treize ans qu'il a vû le jour il ne sauroit se souvenir qu'il ait passé deux heure sans manger. Quand il ne mange pas devant les gen de peur de me faire honte, il mâche toûjours quelque chose en cachete. Quand je sortois j'étois contraint de le suivre, & à present que je garde le li il est dificile de juger qui de nous deux est le Maître, car son chapeau n'est jamais hors de sa tête

l ôte plus volontiers mes ſouliers qu'il ne les met, 1639.
e qui fait que je l'obſerve de prés de peur qu'il ne
ne laiſſe tout nud. D'ailleurs il eſt politique autant
qu'un Florentin. Lorſqu'il doit faire quelque choſe
e bon, il marche gravement comme un Eſpa-
nol; mais pour faire quelque choſe de mauvais,
l marche auſſi vîte que Ceſar ait jamais fait dans
a plus bruſque de ſes expeditions: Delà vient que
i je tire quelque ſervice de lui, j'en ſuis redeva-
le à mon bras & à ma main; car il reſſemble à
ertaines Drogues qui n'ont d'odeur qu'aprés qu'on
es a batuës. Pour ſa Religion on diroit qu'il tient la
Metempſichoſe, tant il prend de ſoin des poux
qui le mangent, de peur qu'en les tuant il ne con-
revienne aux préceptes de Pithagore. Il eſt de
plus ennemi juré de la propreté, de l'eau, & de
a verité; il eſt plus puant qu'une Sinagogue;
plus ivrogne qu'un Suiſſe, & plus menteur qu'un
Oracle. Cependant mon mal augmente, & mon En-
nemi domeſtique ſe porte ſi bien qu'il attend indubi-
ablement ma mort pour vivre plus honorablement
le mes dépoüilles. Je ſuis aujourd'hui bien diferent
le ce que j'étois hier, & je ne ſai ſi je n'irai point
lemain prendre poſſeſſion d'un logis où je demeu-
erai long-tems. Prie l'Immortel pour moi, & reſ-
ouvien-toi que nous avons été ſous le même Eſcla-
vage. Si j'en reviens, j'aurai la joie de ne jamais te
voir dans le triſte état où je ſuis; & s'il faut que je
meure de l'heure qu'il eſt, j'aurai la ſatisfaction de
ſoufrir avant toi. Sois neanmoins perſuadé que je
ne deſeſpere de rien quoi que je me plaigne beau-
coup. Je ceſſe de t'écrire, mais je ne ceſſerai ja-
mais de t'aimer. Je t'embraſſe dans ce païs d'In-
fidelles: Je te tiens toûjours dans mon cœur, &
je prie pour toi continuellement.

LETTRE LIX.

Au Superieur des Dervis de Cogni en Natolie.

Sur sa Maladie.

TU es heureux de vivre long-tems, & de vivre saintement. Je ne puis m'empêcher de regarder ton grand âge, avec un œil d'envie lorsque je jette les yeux sur mes infirmitez. Aprés quinze jours de maladie mes forces m'ont tout à fait abandonné, si bien que je suis réduit à chercher un Medecin étranger, car dificilement pourrai-je me resoudre à me mettre entre les mains de ceux de ce païs, qui tuënt tous ceux qui se fient en eux, tout comme ils feroient s'ils étoient leurs Ennemis. Lorsque j'entretiens ces Docteurs de l'état de ma santé, ils me disent que je suis en trés-grand danger, & que ma guerison est douteuse. Si je t'écris ceci ne dis pas que je rêve, car je dis la pure verité Ils me tuëront infailliblement si je leur dis sous quel climat je suis né ; au lieu que si je leur dis que je suis de Moldavie, ils me feront peut-être du bien par hasard, quoi que l'air de Moldavie soit fort diferent de celui d'Arabie, où je commençai à respirer. A combien de miseres est sujette la vie humaine, & sur tout la mienne, puisque je ne puis dire la verité, quand ce seroit pour sauver ma vie ? Prie Dieu pour moi, saint Dervis, & si tu ne reçois plus de mes nouvelles, compte que je suis mort. Pardon si je t'ai ofensé : Ma volonté n'y a point eu de part. Adieu ; nous nous reverrons en Dieu, avec Dieu, & dans le sein de Dieu.

LETTRE LX.

A son Frere.

Sur le même sujet.

JE croi que je m'en vais mourir, & tu es la troisiéme personne à qui je l'écris, quoi que tu tiennes la premiere place dans mon cœur. Nous nous reverrons, cher frere, dans l'autre monde, où chacun est reçû comme il merite. Lorsque j'arrivai dans cette grande Ville je fus surpris de la confusion que j'y trouvai ; mais ce fut tout le mal que j'en eus. Quoique le tems y soit fort inconstant, l'air ne laisse pas d'être bon, & les alimens sains & de bon goût. L'eau de la Seine est douce & claire, les gens sont de bonne societé, & les femmes ne m'ont fait aucun mal : Le Roi ne m'a point maltraité : Le Cardinal de Richelieu son premier Ministre, ne m'empêche point de vivre à ma maniere : nôtre grand Empereur est assez content de moi ; cependant mon mal est violent : Une cruelle foiblesse m'a saisi le cœur, & je commence à tomber dans un état si languissant, que je n'espere plus d'en revenir. Si tu me conserves encore quelque afection, lis cette lettre avec compassion : Oublie les mauvais offices que je t'ai rendus, de sacrifier la tendresse que j'ai pour un si bon frere à l'obeïssance que je dois aux ordres de l'Empereur.

Nôtre Mere te saluëra de ma part en te donnant un baiser : Reçois-le comme venant de moi. Conserve ta gravité, sois honnête homme en Asie aussibien qu'en Europe, & si tu vas en Afrique, ne te laisse pas corrompre par les mauvais exemples. Ce n'est pas sans répandre des larmes que je t'écris cette lettre : Mais ne me pleure point si je meurs. Ne te réjoüis pas non plus si j'en réchape, car je n'en

1639. ferai pas moins mortel ; & si je ne paye pas aujourd'hui le Tribut, nous le payerons tous un jour. Prépare-toi à quitter le monde sans regret. Aye plus de soin d'aprendre à bien mourir, que d'aprendre à vivre ; & si tu veux vivre jusques à la vieillesse, vis comme si tu devois mourir jeune.

Dieu te conserve toûjours l'usage de ton Esprit, & te conduise en toute verité ; & si tu veux être le meilleur Capitaine du monde, apprens à te vaincre toi-même.

LETTRE LXI.

A sa Mere.

Sur le même sujet.

PArdon, ma chere Mere, si je t'écris la derniere. Pardon encore si je ne t'ai pas écrit pendant que j'ai été en santé, pour te donner des marques de mon respect ; & permets-moi de te chercher, puisque peut-être tu me chercheras & ne pourras me trouver. Je suis sur le point de mourir : ne t'aflige point si Dieu m'appelle à lui : La mort a établi son Empire chez les Infidéles aussi-bien qu'ailleurs. La plus fâcheuse nouvelle que je puisse te dire est, que ceux qui desirent la plus longue vie, sont d'ordinaire ceux qui vivent le moins long-tems ; & je n'ai point de honte de te dire que je suis de ce nombre. Je ne saurois encore quitter le monde sans regret. O malheureuse vie ! O desagreable mort ! Quelles aprehensions n'ai-je point ? Et de quelles terreurs ne suis-je point agité depuis que j'ai demeuré parmi les Chrétiens. Ils prêchent contre nôtre Alcoran, & nous déclamons contre leur Evangile. Ils soûtiennent que Mahomet étoit un Fourbe insigne, & nous l'adorons. Ils croyent qu'il n'y a qu'eux qui connoissent la verité, & q

ſoient les Saints & les Elûs de Dieu ; Que devien- 1639.
drons-nous donc ſi nous nous ſommes attachez aux erreurs, & ſi nôtre Alcoran n'eſt qu'un amas de menſonges. *Il eſt en doute ſur ſa Religion, comme ce Rabin mourant qui tout éfrayé dit à ceux qui étoient autour de ſon lit :* J'ai bien peur que ce Jeſus que nos Peres ont crucifié, ne fût le Meſſie.

Je n'ai reçû ni bonnes ni mauvaiſes nouvelles de toi, non plus que de ton nouvel époux : Dieu veüille que le Grec avec qui tu t'es remariée ait les vices de mon Pere ton premier Mari. Il s'appelloit Vicieux, parce qu'il n'aimoit pas les vertus du vulgaire.

Je ne te remercie point de m'avoir donné la vie : Tu ne ſongeois à rien moins qu'à cela lorſque tu devins groſſe de moi. Si tu attens quelque récompenſe pour m'avoir donné la mammelle, compte que tu ne dois eſperer que des paroles d'un pauvre Eſclave qui n'a rien. C'eſt-là le plus grand heritage que tu puiſſes eſperer d'un fils qui s'en va mourir. Grave ces paroles ſur ton cœur ; *Aime toûjours ce qui eſt honnête, & haïs toûjours ce qui ne l'eſt pas* Ainſi tu fixeras ces diferentes paſſions ſur les objets qui leur conviennent. Si mon frere eſt encore vivant faislui rendre ma lettre, donne-lui pour l'amour de moi un innocent baiſer, & lui touche dans la main.

LETTRE LXII.

A Fouſi ſon Parent.

Il lui parle de ſa maladie ; le prie de faire des aumônes pour ſa gueriſon, & de prier Dieu pour lui.

EN dépit de ma foibleſſe je fais des éforts pour écrire à un homme avec lequel j'ai des liaiſons d'interêt auſſi-bien que de ſang. Mon mal m'acca-

1639. ble tellement, que je n'aï que deux mots à te dire au sujet de la pieté. Tu dois aller à la Meque sur la fin du mois de Mai, que j'y aille avec toi tout éloigné que je suis. Je te suplie, aprés que tu seras arrivé à la Montagne d'Arafat avec la Caravane des Pelerins, d'y faire un sacrifice en mon nom, & d'y immoler un mouton en memoire d'Abraham : Et si tu te porte bien quand tu arriveras à la sainte Mosquée, ofre devotement mes prieres à nôtre grand Prophéte. Je ne demande à Mahomet ni honneurs ni prieres ; je prie seulement le Ciel de me rendre la santé que j'ai perduë : Elle m'est necessaire cette santé pour servir nôtre grand Empereur,& pour vivre plus saintement que je n'ai fait : Aussi n'est-ce que pour cela que je la souhaite. Mais avant que de partir fais une bonne aumône aux pauvres, & si l'argent te manque, aye recours à Dinet Golou ; emprunte de lui de ma part sept cens cinquante Aspres, que tu distribuëras incontinent à ceux qui en ont le plus de besoin.

Tu sais combien la charité nous est recommandée : cette vertu multiplie les biens du Ciel, & ceux de la terre : Je ne fais ni ne peux faire ce que je te demande dans un païs d'Infidéles : Tu n'ignores pas mon impuissance : Assiste-moi promptement dans la necessité où je suis de faire du bien, & qu'il n'y ait ni raison d'œconomie, ni de superstition qui soit capable de t'en empêcher. Si tu negliges la priere que je te fais, tu porteras la honte de ta faute, & tu seras seul la victime de ton iniquité si tu n'executes pas la volonté d'un homme mourant, sur tout étant en pouvoir de le faire. J'oubliois que j'avois à te dire une chose de trés-grande importance, la plus sainte du monde, & que je desirois le plus que tu m'accordasses. Tâche de m'avoir un petit morçeau du drap qu'on tend tous les ans dans le Temple de la Meque & que les Pelerins déchirent pour en avoir chacun une piece. Si tu peux en avoir pour moi, ne manque pas de me l'envoier d'abord dans une petite boite d'argent à l'adresse de mon correspondant de Vien-

ne, qui prendra soin de me la faire tenir. Si tu es bon Musulman, assiste promptement un Disciple de la même Loi; & si tu es un veritable parent, secours-moi, aime-moi, & me défens quand il sera necessaire. Je t'embrasse de tout mon cœur & de toute ma force; & tout prés de la mort que je crois être, je te souhaite pourtant une longue & heureuse vie. 1639.

LETTRE LXIII.

Au Kaimakam.

De l'adresse d'un Nain; & des solicitations de l'Ambassadeur de Venise, pour porter le Roi de France à faire la Guerre aux Turcs.

JE ne suis pas trop en état d'écrire; mais puisque tu me l'ordonnes, il faut obeïr. Ma santé ne peut pas être plus chancelante qu'elle l'est depuis quelques jours. La triste machine que le corps humain. Il ne faut qu'un rien pour le détraquer.

Le Roi a un Nain qui s'appelle Osmin. Il est né dans un Village de la Morée, d'où les Pirates l'emmenerent en Italie n'étant encore qu'un enfant. Il fut acheté par un Seigneur Espagnol, qui en a fait present au Roi de France, avec toute la bonne grace ordinaire à cette Nation, qui sait donner un air de magnificence aux moindres choses par la maniere dont elle les ofre. L'Espagnol aprés avoir presenté son Nain ne dit pas le mot; mais le Nain fit le discours suivant.

Sire, je suis Chrétien, quoi que né de parens Turcs. Si vous me recevez volontiers pour vôtre Esclave, je vous reçois encore plus volontiers pour mon Maître, parce que vous avez de l'équité &

1639. *de la clemence : Mais je suis obligé de vous dire que si vous en usez en Maître qui regle ses bienfaits par la prudence, vous ne me ferez jamais ni beaucoup de mal, ni beaucoup de bien. Si vous me donnez occasion d'aquerir des richesses, & que vous m'ouvriez l'entrée aux honneurs, j'en deviendrai peut-être vicieux & insolent. Accordez-moi seulement une chose que vous ne pourrez pas m'ôter dans la suite : donnez-moi une bonne éducation, & me mettez entre les mains d'un homme savant : Je me vengerai par ce moyen de la nature qui ne m'a donné qu'une trés-petite partie de l'humanité, & peut-être un jour ferai-je repentir vos Courtisans de se moquer de moi comme ils font à present.*

Osmin s'est si bien conduit, & s'est mis en si grand crédit par la délicatesse de son esprit & par la promptitude de ses réponses, qu'il est aujourd'hui la joie de ce qu'il y a de meilleur à la Cour, & le fleau des débauchez. Un jour qu'il vint me divertir & me consoler dans mon mal, il me dit, que s'étant trouvé tête à tête avec une des Filles d'une Dame du premier rang, & ayant été contraint de se cacher promptement derriere la tapisserie pour n'être pas surpris dans la chambre où cette Dame étoit entrée inopinément avec l'Ambassadeur de Venise, qui reside en cette Cour, il avoit entendu que ce Ministre lui avoit parlé de la sorte

A present que nous sommes seuls, Madame, je vous dirai volontiers l'intention de la Republique que je sers touchant les afaires des Turcs, à condition que vous me promettrez de me rendre deux services diferens. Il est absolument necessaire que nous fassions la Guerre à ces Barbares avant qu'ils nous la déclarent. La Maison Ottomane ressemble au Compas Mathematique qui s'élargit à mesure qu'on le presse. Vous n'êtes pas à savoir la fameuse victoire gagnée par nôtre General Capello, qui a mené en triomphe toutes les Galeres d'Afrique. Quoi

qu'Amurat soit occupé sur les frontieres de Perse au 1639.
Siege d'une trés-importante place, il n'a pas laissé de menacer déja qu'il se vengeroit de la défaite de ces Barbares. Les Ministres de la Porte le pressent aussi de faire éclater son ressentiment ; & nous savons avec certitude, par les avis secrets que nous avons reçûs du camp Ottoman devant Babilone, que le Grand Seigneur a dit en plein Conseil, qu'il sera le premier à jetter le feu dans nôtre Arcenac. Ce que vous pouvez, Madame, est de persuader le Roi d'entrer dans la cause commune ; & pour cet éfet de faire la paix avec ses Ennemis, afin de pouvoir joindre ses forces navales avec les nôtres. D'un autre côté nous souhaiterions que vous dissiez tout le contraire au Cardinal de Richelieu, parce que comme ce Ministre méprise d'ordinaire le conseil des femmes, & qu'il se fera un plaisir de vous contrarier jusqu'au bout, il viendra de lui-même où nous le demandons. Je ne doute pas que cet artifice n'ait un succés heureux, si vous persuadez au Cardinal que le Roi ne veut nous donner aucun secours. Il court un certain bruit que nôtre Baile a été arrêté à Constantinople, & qu'on le retient prisonnier dans le Château des sept Tours par ordre du Kaimakam. On ajoûte que le Grand Seigneur ofre la paix aux Persans pour revenir bien-tôt en Europe, afin que n'ayant rien à faire en Perse, il puisse ramener toutes ses forces contre la Republique.

Le Pape promet beaucoup, & il ne faut pas craindre qu'il ne tienne parole, ayant plus d'interét que personne dans nos afaires. Il fournira de l'argent, il joindra ses Galeres à celles de la Republique, & nous envoyera de plus un Corps considerable de bonnes Troupes. Le Roi d'Espagne nous promet quarante Galeres bien entretenuës, & cinquante Vaisseaux de Guerre. Le grand Duc de Toscane nous secourera de huit Vaisseaux bien équipez, & de six Galeres bien armées. Le Roi de Pologne nous pro-

1639. *met de faire entrer sur les terres des Infidéles une Armée de cinquante mille Cosaques : Nos autres Alliez croiseront avec leurs Brigantins sur les Mers du Levant & principalement dans l'Archipel. Pour ce qui regarde la Republique, les principaux de Venise ont déja ofert d'équiper & d'entretenir un Vaisseau à leurs dépens tant que la Guerre durera ; & tous les gros Châteaux & Villes de terre ferme ofrent de fournir* gratis *à la Republique cinquante mille ducats par mois. Ce Royaume si peuplé, & rempli de tant de bons Officiers, si riche en argent, & de l'heure qu'il est si puissant par Mer, doit non seulement ne pas traverser un dessein si noble & si necessaire en continuant la Guerre avec l'Espagne, il faut même qu'il le favorise, & qu'il y contribuë de ses troupes, de son argent, & de ses Vaisseaux. Si vous pouvez, Madame, obliger le Roi d'entrer dans cette Ligue, vous immortaliserez vôtre memoire, & vous disposerez de cent mille écus qui sont tous prêts à Venise, & qu'on comptera quand & à qui vous voudrez. Nôtre cause est la cause de Dieu. La conjoncture est favorable, & il semble que tout est prêt à souhait. Il ne dépend que de vous d'aquerir l'immortalité, & vous pouvez par vôtre beauté, par vôtre crédit, & par vôtre éloquence, donner sujet à la Chrétienté d'esperer un heureux succés, si vous lui procurez le secours du plus puissant des Rois Chrétiens.*

Voilà ce qu'entendit le Nain, & ce qu'il m'a confié depuis. Si j'étois en état, illustre Kaimakam, de te raconter les particularitez de la vie d'Osmin, je suis persuadé que tu ne douterois pas le moins du monde de tout ce qu'il m'a dit : Il est Turc d'origine, il m'aime tendrement, & il a avec moi je ne sai quelle simpathie qui l'oblige à me venir voir souvent, & à me faire confidence de tout ce qui lui est arrivé en sa vie : Non seulement il me traite en Ami, il vit même avec moi comme si j'étois son frere.

Il y a déja plusieurs jours que je suis alité, acca- 1639.
blé d'un mal, qui dés le commencement m'a fait craindre de facheuses suites, & qui me fait languir & me consume peu à peu : Ainsi tu me pardonneras bien, si je ne raisonne gueres sur une avanture si extraordinaire. Si Dieu me redonne la santé, je redoublerai mes soins & mon application pour observer les mouvemens de cette Cour. Fais ensorte par ta prudence & par ta valeur que les préparatifs que font les Infidéles contre le formidable Empire des vrais Croyans, s'en aillent en fumée. Le grand Dieu te donne une santé parfaite, aprés laquelle je soupire vainement.

LETTRE LXIV.

Au Grand Visir.

Relation de sa maladie, & de la mort du Duc de Weimar.

SI tu es le même homme qui commandoit l'Ar- 1640.
mée des vrais Croyans devant Babilone, je t'écris sans te feliciter de ta resurrection. Les Parisiens t'ont tué de la Langue parce qu'ils souhaitoient que tu le fusses, & le bruit court par tout que tu as été étranglé par quatre Muets. Mais si j'écris à un autre qui ait été élevé à la premiere dignité de l'Empire, je prie le grand Dieu qui jugera un jour tout le genre humain, de te maintenir long-tems au service d'Amurat, toûjours heureux & toûjours suivi de la victoire, & de te donner plus de fortune qu'à tous les autres Visirs, qui ont gouverné jusqu'ici le vaste Empire des Musulmans.

J'ai été malade durant dix-huit mois, & je ne suis pas encore entierement rétabli. J'ai toûjours

1640. été pendant ce tems-là dans l'attente continuelle de la mort, & il m'est arrivé tant de choses bizarres dans ma maladie, que je retomberois malade si j'entreprenois de t'en faire le détail.

Les Dervis Chrétiens ont eu beaucoup de charité pour moi, & n'ont rien negligé de tout ce qui pouvoit servir à me faire faire un heureux voyage en l'autre monde. Les plus sages d'entr'eux m'ont souvent parlé de l'immortalité de l'Ame, de l'Enfer, de leur Purgatoire, du Paradis, du merite des bonnes œuvres, & des Indulgences de leur Eglise. Plusieurs Medecins sont venus me voir, & ont mis en œuvre toute leur science pour me sauver la vie, & s'imaginent que c'est à eux à qui j'en suis redevable. Si cela est, ils se sont payez de leurs peines par la grande quantité de sang qu'ils m'ont tiré : Je ne croi pas qu'il en soit resté dans mes veines. Ces abondantes saignées étoient, disoient-ils, pour resister aux divers maux dont j'étois attaqué, & pour emporter la fievre Turque que je nourrissois; car il est certain que je l'ai apportée de Constantinople.

Le plus grand peché que j'aye commis durant le cours d'une si longue maladie, a été de faire semblant de me confesser à un Capucin Dervis, comme font les Chrétiens aux bonnes Fêtes, & lorsqu'ils sont prêts à mourir. Je ne l'ai fait qu'une fois, & je ne croi pas avoir fait un Sacrilege, car je n'ai pas dit une seule verité : & s'il m'est permis de te parler franchement, invincible Visir, écoute la plaisante penitence qui m'a été ordonnée pour un crime imaginaire dont je me suis accusé. J'avois dit que j'avois empêché par une apologie que j'avois composée, qu'un Mahometan n'embrassât la Loi de Jesus. Le Dervis me dit là-dessus avec chaleur : *Vous n'êtes donc pas Catholique?* Je le suis répondis-je; & je n'ai détourné ce Barbare que parce que j'ai remarqué qu'il arrive rarement qu'un Turc qui change de Religion fasse une bonne

fin, & que ceux qui ont abandonné le Mahometisme n'ont presque jamais été que de mauvais Chrétiens. *Vôtre raisonnement est aussi faux*, repliqua durement le Moine, *que le but que vous avez eu est méchant; car on ne doit jamais empêcher une bonne action, parce qu'on craint qu'elle devienne mauvaise à la fin: Et je vous ordonne pour penitence de biser si bien tous les caracteres de vôtre apologie qu'il n'en reste pas la moindre marque, ensorte que le papier demeure aussi net & aussi beau, que s'il n'avoit jamais été écrit, afin qu'un si noir & si détestable discours soit entierement éfacé par les peines que vous prendrez pour empêcher qu'il n'en reste aucune trace. Aprés cela vous prierez Dieu durant tout le cours de vôtre vie, qu'il lui plaise de détruire le Temple de la Meque, si celebre par les impietez qui s'y commettent, & d'ouvrir les yeux aux aveugles Mahometans.* Je suis contraint d'en demeurer là, parce que je suis si foible & si mal constitué, que je n'ai pas la force d'écrire que je commence à me rétablir. 1640.

Le Mars qui a fait trembler l'Allemagne, je veux dire le Duc de Weimar, est mort enfin à la trente-sixiéme année de son âge, & a été enterré dans le champ où il a cüeilli ses derniers Lauriers, c'est-à-dire à Brisac. J'informerai le Kaimakam de tout ce qui s'est passé durant ma maladie, pour ne te pas donner la peine de lire la relation de diverses avantures qui sont déja publiques, pendant que tu es occupé aux grandes afaires de l'Empire. Aussi-tôt que je serai en état, je serai plus diligent s'il est possible pour remplir les devoirs de ma charge, & à l'avenir je te donnerai ponctuellement avis des cabales, des intrigues, & des desseins des Nazariens, afin que tu sois préparé à tous les attentats des Infidéles.

LETTRE LXV.

Au Kaimakam.

De sa maladie & de sa guerison. De l'Allemagne, de l'Italie, & d'un combat naval entre les Hollandois & les Espagnols.

1640. TU ne t'es pas beaucoup trompé de m'avoir cru mort. J'ai été si prés du tombeau, que j'ai reçû quatre de tes lettres sans pouvoir les lire, bien loin d'être en état d'y répondre. J'ai été malade dix-huit mois entiers, pendant lesquels je n'ai eu aucun commerce avec personne, ni reçû aucune consolation, abandonné que j'étois à la Medecine, & devenu la proye des Medecins, & en un mot hors d'esperance d'en jamais revenir: Mais le jour où je devois être jugé n'étoit pas encore venu. Enfin je vis encore, & j'espere qu'en peu de tems je serai rétabli, à moins que pour m'accabler tu ne me fasses un crime de ma longue maladie, & que tu ne me soupçonnes d'infidelité.

Je me suis informé en peu de jours de divers évenemens qui se sont passez durant le cours de plusieurs mois: Je t'en ferai si je puis le détail dans cette lettre pour te dédommager du tems que j'ai perdu: Mais ce sera si briévement que tu auras sujet de croire que je suis encore malade. Tu ne dois pas le trouver mauvais, toi qui aime si fort la brieveté.

Depuis que je ne t'ai écrit la France a donné des marques de sa puissance & de sa bonne discipline. Elle assiegea quatre Places l'année derniere avec des succés bien diferens. Les François ont eu du desavantage à Thionville par la valeur & par la sagesse de Picolomini l'un des Generaux de l'Empereur, Italien d'origine, & élevé dés son enfan-

ce dans le métier des armes. On dit qu'il attaqua & 1640
vainquit les ennemis de son Maître avec tant de celerité, qu'on peut comparer son action avec celle de Claude Neron, lorsqu'il défit Asdrubal qui étoit entré en Italie. Picolomini rompit l'Armée ennemie, mit en fuite la Cavalerie, prit le canon, tua le General François, & fit incontinent lever le siege de Thionville : Mais en revanche les François battus devant Thionville se sont rendus Maîtres de Hedin, de Salins, & de Salse : Cette derniere place fut prise par le jeune Prince de Condé, qui donne des marques d'une valeur extraordinaire : mais les Espagnols les ont reprises & il leur en coûte cher. On dit que le Gouverneur que le Prince de Condé avoit laissé dans Salse, pressé par les Espagnols de rendre sa Place, leur jetta un pain blanc tout chaud, & leur dit que des gens qui mangeoient de tel pain n'étoient pas d'avis de se rendre avant que la saison fût venuë où ils pourroient manger de la glace. La Place ne laissa pas de se rendre avant que le Printems fût venu changer la face de la terre ; bien loin de tenir jusqu'à ce qu'elle fût couverte de neige ou de glace.

Le Roi étoufa d'abord les soûlevemens qui se firent en Normandie. Mais que diras-tu de Casimir frere du Roi de Pologne, qui étant revenu en France pour la seconde fois, seul & déguisé, a été reconnu & mené prisonnier au Château du bois de Vincennes prés de Paris, où il est gardé avec soin.

La Guerre a été trés-cruelle en Italie entre les trois Partis, qui sont extrêmement animez les uns contre les autres. Le Prince Thomas de la Maison de Savoie a chassé par surprise les François de Turin : Mais tu apprendras bien-tôt que les Espagnols nos ennemis capitaux auront été battus & entierement défaits devant Casal par le Comte d'Harcourt de la Maison de Lorraine.

Les Flottes Espagnoles & Hollandoises ont fait grand fracas sur l'Ocean. La premiere composée de quatre-vingt Vaisseaux de Guerre se mit en de-

voir de débarquer quinze mille hommes en Flandres, mais ayant été rencontrée par l'Amiral Tromp, Capitaine de grand courage & de grande experience, il y eut un long & sanglant combat, qui finit enfin par la défaite des Espagnols. Les Hollandois ont pris quinze Vaisseaux : les vents en ont emporté prés de vingt sur les côtes d'Angleterre où ils se sont perdus, & huit ont eu le bonheur de gagner Dunkerque.

La Victoire des Hollandois est complette: ils n'ont perdu qu'un seul Vaisseau dans le combat contre un ennemi si puissant, dont ils ont été autrefois Sujets.

Pardon illustre & heureux Kaimakam, je n'ai pas la force de continuër, & je serois contraint de m'arrêter quand il seroit question des Victoires d'Amurat.

Je t'informerai par le premier Courier de tout ce qui viendra à ma connoissance.

LETTRE LXVI.

A un Medecin de ses amis.

Il lui donne avis de sa convalescence, lui parle du froid qu'il fait à Paris, & des austeritez des Capucins.

DEpuis que j'ai reçû ta lettre & les marques de ton souvenir, je m'imagine que je me porte mieux. Je fais deux repas par jour ; le matin je me promene, mon apetit augmente, je ne sens plus ces vents & ces indigestions, & je dors mieux qu'à l'ordinaire. Avec cela je ne puis pas dire que je joüis d'une santé parfaite, tant la longueur de ma maladie m'a ôté ce que je ne sens pas revenir. Je n'ai plus la même vivacité d'esprit, qui n'est plus si prompt dans ses operations : Je ne sçai si c'est un éfet des douleurs que j'ai soufertes, ou si c'est que la nature

soit afoiblie, & s'afoiblisse tous les jours à propor- 1640.
tion que nôtre vie s'avance pour se jetter, s'il faut ainsi dire, entre les bras de la mort, sur laquelle je dois compter à coup sûr. Je voudrois fort te parler de l'état où je me trouve, si je pouvois vaincre la foiblesse qui me reste, & le froid de la saison qui me penetre malgré tout le soin que je prens pour m'en garentir dans ce climat de glace. L'ancre gêle au bout de ma plume, & l'on peut dire même que le feu gêle aussi, puisqu'il n'a plus son activité ordinaire, & que le froid est si rude qu'il éteint la chaleur naturelle de cet Element. Il semble que la Ville où je suis soit tout à coup devenuë un cristal. Un vent de Nord a gelé la riviere en une nuit, & les fontaines qui avoient accoûtumé d'étancher la soif d'un million de personnes sont toutes à sec. Il semble que le commerce est suspendu : les riches se sont retirez auprés de leur feu, & les pauvres rampent par maniere de dire dans les ruës, où malgré les exercices qu'ils font pour resister au froid, il semble qu'ils soient déja morts. Le pain est devenu comme une piece de marbre ou comme une pierre, tant il est dur : tout est gelé, & les Viellards disent qu'il n'est arrivé rien de semblable ni de leur tems, ni du tems de leurs peres. On a trouvé sur le grand chemin à quelques milles de Paris deux hommes morts de froid. Ils étoient vétus d'une étofe fort dure, sans chemises, les jambes nuës, la tête rase, & avoient autour d'eux une ceinture de corde. On les a trouvez s'embrassant l'un l'autre, croyant par là s'échauffer mutuellement, éviter la mort, ou du moins la retarder. Ces deux hommes sont deux Dervis de l'Eglise Latine qu'on nomme Capucins, dont la vie est une penitence continuelle. Ils se levent la nuit pour faire leurs devotions, & passent leur tems à la contemplation. Ils vivent d'aumônes qu'ils reçoivent des Chrétiens, qui sont des herbes & des racines : Et si la charité des Nazariens s'étend jusqu'à leur donner quelque chose de plus, ils n'en mangent que fort

1640 sobrement. Ils couchent sur la paille, & sont obligez de porter nuit & jour leurs habits qui sont épouventables à la vüë, & avec lesquels ils sont enterrez aprés leur mort. Lors que la necessité les oblige de voyager, il ne leur est pas permis d'aller à cheval, non plus qu'en carosse ou en chaise, mais seulement en bâteau lors qu'ils vont en mer ou sur des rivieres : De sorte qu'on leur permet uniquement ce qui faisoit tant de peur à Caton, & qu'il n'y a que les fous qui n'aprehendent pas, c'est à dire de voyager par eau. On regarde enfin leur vie comme un Enfer continuel, & ils seront bien trompez s'ils ne vont pas au Ciel aprés leur mort.

Ces Religieux sont gouvernez par un General. Ils observent un grand silence, qui passe chez eux pour une grande vertu : Ils sont outre cela si soumis à leur Chef, qu'ils n'ont point de volonté.

Ils ont sous terre des prisons fort obscures, où ils mettent les criminels qui scandalisent leurs freres : car nonobstant la sainteté de leur vie, & la vigilance de leurs Superieurs, il s'en trouve toûjours quelqu'un qui ne va pas le droit chemin, & qui se sert de la bonne opinion qu'on a dans le monde de la pieté de leur Ordre pour commettre des crimes dont on puniroit severement les particuliers. Ces sortes de Dervis ne peuvent manier de l'argent sans faire un peché mortel. Quoi qu'ils fassent vœu de pauvreté, j'en ai vû de vêtus plus magnifiquement que nôtre Moufti, lors qu'ils celebrent leurs Messes. Ils vont à l'Autel couverts de la plus fine toile, sur laquelle ils ont des vestes en broderies d'or, travaillées avec toute la délicatesse qu'on puisse s'imaginer, & enrichies de perles & de pierres précieuses. Ils mangent dans leurs Sacrifices le pain consacré, qu'ils apellent le corps du Messie, qu'ils mettent d'ordinaire sur un vaisseau d'argent fin : Ils versent aussi dans des coupes de la même matiere une liqueur qui se change, disent-ils, en la propre substance du Sang de leur Dieu, de

même que le pain s'est converti en la substance de 1640
son Corps ; & cette conversion se fait, à leur avis, aussi-tôt qu'ils ont prononcé certaines paroles qu'ils marmotent tout bas.

Ce Sacrifice se fait tous les jours, & non seulement le Peuple y assiste, mais aussi les plus grands du Royaume, & le Roi même, y sont à genoux & en posture de Supplians. L'Autel est entouré de plusieurs magnifiques chandeliers sur lesquels sont allumez des flambeaux de cire blanche, qui rendent le Sacrifice plus solemnel. Je ne te dis que ce que j'ai vû souvent, car j'afecte de me trouver frequemment aux solemnitez des Infidéles pour me cacher plus aisément.

Heureux cependant est celui qui vit content de soi-même, assûré qu'il sert Dieu comme il veut être servi. Tu as ce bonheur-là, & celui d'être à ton aise chez toi. Si tu sors tu porte une longue Veste qui te décend jusqu'aux talons, & qui est doublée de fourures fines & chaudes, pendant que je suis obligé de me couvrir d'un simple manteau qui ne me couvre qu'à peine les genoux, & qui n'est pas assez fort pour résister aux frimats & aux vents de Nord, & qui est veritablement un trés ridicule habit ; cependant il faut le porter si je veux rendre service à celui dont je suis l'Esclave. Je me consolerois de cette contrainte s'il étoit assez long pour couvrir mes jambes tortuës & mon corps mal formé. J'attens avec impatience le retour de la saison qui parseme les jardins de fleurs, les campagnes d'herbages, qui couronne les arbres de bouquets, & qui ramene les jolis oiseaux qui portent les agreables nouvelles de l'aproche du Printems ; puisque c'est là le tems où je puis esperer le retour de ma santé.

Tu m'obligeras au reste d'éprouver combien je suis de tes Amis, & d'être bien persuadé qu'il n'y a personne dans toute l'étenduë de l'Empire des vrais Croyans, qui le soit plus que moi, & qui t'aime plus cordialement que je fais. Adieu.

LETTRE LXVII.

A son Ami Dinet Golou.

Sur son parfait rétablissement; & sur son amitié.

1640 JE suis en quelque maniere ressuscité par la lecture de ta lettre, il n'y a point de ligne ou de sillabe où je n'y trouve des caracteres de la bonté de ton cœur, & de la part que tu prens à mon état. Je souhaite que nous ne fassions rien l'un l'autre qui puisse diminuër une si parfaite affection.

Ta Lettre m'apprend que Fousi est parti pour la Meque. Je te remercie mille fois de l'argent que tu lui as donné pour faire un Sacrifice en mon nom sur la sainte Montagne, & pour faire les aumônes dont je l'avois prié. J'admire ta bonté & le charitable soin que tu as du salut de ton ami, d'avoir envoyé un de nos devots à la Meque en pelerinage pour y faire des prieres pour moi. Je vois en un mot que ta bonté te fait prévoir tous mes besoins, & t'oblige d'aller au devant: Il n'y a point de tems, point de lieu, où je ne reçoive quelque preuve de ton amitié.

Puisque je te suis si cher, & que je t'aime avec tant de tendresse, que ni l'éloignement, ni la misere, ni les disgraces, ni les prisons, ni aucune autre infortune, n'éteignent ou n'alterent seulement jamais nôtre afection mutuelle. J'ai en quelque façon dérobé ce moment pour t'écrire, car pour dire le vrai je n'en ai point qui soit à moi, & je te fais present d'une chose que je devois au Kaimakam, auquel je devrois écrire plus souvent. Mais écartons toutes les afaires incommodes pour nous entretenir l'un l'autre avec une familiarité & une confiance entiere. Tu ne manques pas d'esprit, sers-t'en pour étudier

l'Histoire aprés t'être suffisamment instruit dans la 1649
connoissance des choses qui regardent la Religion. Si tu veux être un Prince entre les autres hommes, tire-toi de la foule par l'étude des bons Auteurs : lis beaucoup, & cependant lis peu ; lis toûjours de bons livres, car il y en a peu de cet ordre, & ainsi tu liras beaucoup. Si tu peux une fois parvenir à la connoissance de tout ce que les hommes peuvent savoir, tu seras comme un Dieu parmi les hommes ; au lieu que tu seras du nombre des bêtes, à moins que tu n'aprenne ce que tu dois savoir. Je souhaiterois qu'en faveur de tes amis tu fusses plus attentif à ce qui se passe dans le Serrail, au Divan, & dans les conseils les plus secrets du Prince ; pour savoir ce qui s'y dit pour & contre moi. Un bon avis qui vient à propos détourne souvent un grand mal, & fait beaucoup de bien. Quand on aime on trouve des choses aisées, qu'on trouveroit trés-difficiles si l'on n'aimoit pas. *Celui qui n'est pas prêt*, a dit un Saint des Chrétiens, *à soufrir tout, à perdre tout, même jusqu'à la volonté, pour l'amour de son ami, est indigne de ce beau nom.*

Oublions pour toûjours les mots de *tien* & *de mien* : Ta bonne fortune est ma bonne fortune, & tes disgraces sont mes disgraces. Si nous nous aimons de cette maniere, pourquoi ne pourrons-nous pas, tout Turcs modernes que nous sommes, nous comparer à ces Grecs de l'antiquité, qui ont donné au monde de si glorieuses marques de leur amitié ? Pourquoi ne pourrons-nous pas faire comme Pelopidas & Epaminondas, qui s'unirent si étroitement que rien ne fut capable de les desunir ? Quoique nous ne soyons pas nez le même jour, dans le même climat & dans la même Ville, comme Polistrate & Hipoclides, qui vinrent au monde dans la même maison, & à la même heure, qui demeurerent toûjours ensemble, qui tomberent malades dans le même tems, & qui s'aimerent également, ne laissons pas de porter nôtre afection plus loin qu'ils ne porterent la leur,

1640 Aimons-nous l'un l'autre plus que ne s'aimoient Thesée & Pirithous, plus que Damon & Pithias: Les premiers s'aimerent à la Guerre, & les autres contracterent au College l'étroite amitié qui les a rendus si recommandables à la posterité. Si tu as quelque secret pour faire revenir mon apetit que j'ai perdu, tu me feras plaisir de me l'envoyer. Je suis ici le spectateur d'un million de bouches, qui mangent quatre fois par jour, & qui consomment quinze cens bœufs par semaine, & quinze cens autres pieces d'animaux; sans compter les moutons, les veaux & les cochons, non plus que toutes sortes d'oiseaux, de fruits & de legumes, & de poisson de mer & de riviere.

Je suis forcé de mourir de faim les viandes à la main, & je manque de tout dans une Ville où tout abonde. Le pain qui plaît tant à la vûë, & que les autres trouvent de si bon goût, est pour moi quelque chose de fade. Il n'y a que le vin que nôtre Loi défend, qui me réjoüit quand je le vois, & qui me fait venir l'envie de boire. Donne-moi souvent de tes nouvelles, que tes lettres soient instructives, & telles qu'il les faut pour combattre ma mélancolie. Dieu te conserve en santé, & fasse que tu m'aime toûjours avec la même constance.

LETTRE LXVIII.

A un Juif de Genes.

Sur le faux avis qu'il avoit donné à la Porte au sujet de cette Republique.

TU n'es pas moins paresseux à écrire, qu'imprudent à juger des choses. Tu as écrit au Grand Visir que la Republique de Genes est disposée à joindre ses forces à celles des Venitiens pour les

secourir contre les Ottomans : Mais sur quoi fondetu cet avis ? Et si le Grand Visir t'obligeoit en lui en rendre raison, comment pourrois-tu le satisfaire, & te disculper de legereté ? 1649.

Je reçois tout presentement la copie de ta lettre que tu as écrite à Constantinople, & je t'en remercie. Il eût été mieux que j'eusse reçû l'original, car je ne l'aurois pas envoyé. Il n'est aucunement vraisemblable qu'une Republique qui desire avec tant de passion d'établir la paix dans ses Etats, aille troubler son repos pour servir une Puissance avec laquelle elle est continuellement en Guerre.

Si les Genois avoient quelque sujet de se plaindre d'Amurat, ils ne manqueroient ni de troupes, ni d'armes, ni de vaisseaux, ni d'argent pour lui attirer des Ennemis sur les bras. Mais à present qu'ils sont en paix & au dehors & au dedans, plus sages en cela que les Venitiens, ils font la Guerre dans les Indes Espagnoles avec leurs Registres & leur Arithmetique. Ils ont toûjours l'avantage dans cette espece de combat, & il n'y a pas d'exemple qu'ils y ayent jamais rien perdu. Laisse en paix cette Nation : Ecrit plûtôt à la Porte, que les Genois que la nature a condamnez à demeurer dans des rochers, & entre des montagnes desertes, ont trouvé le secret d'en faire les plus délicieuses habitations de l'Europe.

Ecrit au grand Visir que tant de Philosophes extravagans qui cherchent avec une infatiguable diligence ce qu'ils ne trouveront jamais, ont enfin fait voir qu'il ne se trouvoit point ailleurs de plus parfaits Chimistes que les Genois, qui ont converti en or presque toutes les pierres du païs, changé leurs deserts horribles en jardins trés-agreables, & les chaumieres des anciens Liguriens en Palais, enrichis de marbre & de Porphire, si magnifique & si propre, qu'il n'y a point de maisons comparables à celles de Genes. Tu peux ajoûter à cela que les biens des plus pauvres Genois sont de l'heure qu'il est beaucoup

1640 plus considerables que ceux de leurs Prédecesseurs : Mande-lui qu'ils ont commencé de secourir de grands & de puissans Monarques par des sommes immenses ; & qu'enfin l'on peut voir dans les Registres des Negocians les noms des plus grands Rois de la terre qui sont devenus leurs debiteurs.

Ecrit à l'avenir avec plus de circonspection, & s'il t'arrive de donner des avis, contente-toi d'écrire sans exageration ce que tu sauras, & sois reservé sur les choses qui seront douteuses. N'écrit jamais rien de faux. Ne debite jamais les bruits que le Vulgaire répand, ni les contes que font les personnes oisives, toûjours fecondes en extravagances.

LETTRE LXIX.

Au Grand Visir.

Description de la révolution de Portugal.

1641. IL n'y a pas long-tems qu'une femme illustre de la Maison de Savoie gouvernoit en Portugal, au nom de Philippe IV. Roi d'Espagne. Elle s'appelle Marguerite, & demeure ordinairement à Lisbonne ; mais cette Princesse avec la qualité de Vice-Reine n'avoit ni le crédit ni l'autorité qu'il faloit pour soûtenir sa dignité, quoi qu'elle eût d'ailleurs toute la prudence & tout le courage necessaire.

Michel Vasconcelli son premier Secretaire ayant usurpé toute l'autorité, faisoit les choses avec hauteur : il joignoit à la fierté une avarice crasse qui ne faisoit pas moins de tort à la réputation de la Princesse sa Maîtresse : Et le Marquis de la Puebla Ministre de Castille, Complice de Vasconcelli, s'étoit établi à cette Cour en rigide censeur de toutes les actions de la Vice-Reine.

Les Chrétiens apellent ces deux hommes deux Pe-

dans constituez pour censurer & pour regler tous les 1641.
mouvemens de la Princesse comme si elle étoit encore mineure. La trop grande autorité de ces deux Ministres devint enfin une espece de tirannie. Les Nobles se plaignoient qu'on leur ôtoit leurs privileges, & le Peuple crioit qu'on l'opprimoit par des Taxes : Tout cela étoit cause que le ministere de Vasconcelli sembloit insuportable, & d'autant plus insuportable, qu'on voyoit que la Vice-Reine n'y avoit point de part. Cette Princesse n'ayant pas assez d'autorité pour arrêter le cours des maux qui commençoient à être grands, en donna avis au Roi d'Espagne, & en attendit le remede : Mais soit que le Roi ne fût pas en état d'en donner aucun, ou que ses Ministres lui déguisassent les choses, le mal empira, & les amis de Vasconcelli voulant l'excuser, rendirent presque le mal inévitable.

Lorsque Marguerite representoit le danger où étoit le Portugal, on la regardoit comme une femme foible & crédule, & souvent on l'accusoit d'être trop craintive ; ce qui a été cause de la révolte generale qui s'est faite dans ce Royaume ; révolte aussi promtement concertée, que brusquement executée.

Si tu veux bien m'écouter, je te raconterai toutes les circonstances d'un si grand évenement, qui sembleroit une fable à ne s'en raporter qu'à la seule raison, mais qui est au pied de la lettre une verité connuë à toute l'Europe.

Jamais deux Nations n'ont eu plus d'aversion l'une pour l'autre que les Espagnols & les Portugais ; & quoi qu'ils soient d'une seule & même Religion, & presque de la même humeur, on a de la peine neanmoins de s'imaginer jusqu'où va leur haine mutuelle. Les Portugais disent en commun Proverbe, qu'un homme est obligé de traiter & d'aimer un autre homme comme son frere, fût-il Turc, Juif, Payen, More, ou des Nations les plus barbares, fût-il même Espagnol.

Depuis la mort de leur Roi Dom Sebastien qui

1641. fut tué en Afrique à un combat contre les Mores; les Portugais ont vécu fort paisiblement sous la domination de Philippe II. & de ses successeurs, tant qu'on les a laissez joüir des privileges qui leur avoient été accordez. Il faut te dire ici qu'ils attendoient encore leur Souverain qu'ils disoient n'avoir point été tué, & qu'aprés avoir long-tems erré dans les païs étrangers, il s'étoit enfin mis en chemin pour revenir. Mais l'exemple des Catalans les a déterminez à la fin à faire ce qu'ils viennent d'executer. La révolte a commencé par la Noblesse, & a été poussée au delà des bornes que le respect met d'ordinaire entre le Souverain & les Sujets. Plusieurs raisons ont été le prétexte de cette rebellion, mais la plus specieuse étoit que les Nobles ne vouloient pas être la victime d'une injuste Guerre, où ils étoient les plus exposez aux perils, comme ils l'ont souvent reproché au Duc Favori & Ministre du Roi Philippe IV.

Ils ont d'abord fait leur partie avec beaucoup de secret, & lorsqu'ils sont venus à se déclarer, les personnes les plus éminentes ont approuvé la conjuration, & les plus hardies l'ont executée avec beaucoup de valeur. Dom Juan Duc de Bragance est le plus distingué de ce Royaume, & peut-être même de toute l'Espagne. Il est d'un âge où l'on a d'ordinaire de la sagesse, & il est vigoureux de sa personne. Il a de l'esprit & de la douceur. Il refusa long-tems la Couronne, mais enfin il l'accepta aprés plusieurs sollicitations, & à dire vrai il en est d'autant plus digne, qu'il en est le legitime Heritier.

Le Duc Favori étoit assez bien informé de la réputation & du crédit du Duc de Bragance; & comme il le regardoit comme un Prince qui pouvoit legitimement prétendre à la Couronne, il mit en œuvre divers artifices pour le chasser de Portugal, ou pour le faire arrêter. Mais rien ne lui ayant réüssi, soit que Dom Juan se précautionnât d'une maniere extraordinaire, ou que le Ciel, d'où dépendent toutes les choses de la terre,

se, en eût autrement ordonné, il fut impossible 1641.
à ce Ministre de se saisir d'une si bonne proie.

Ce rusé Ministre a tenté toutes les voies pour parvenir à son but, tantôt se servant de la peau du Renard, & tantôt de la voix du Lion. Il a souvent essayé de l'attirer à la Cour. Il lui ofroit pour cet éfet les emplois les plus honorables, & lui conseilloit d'accompagner le Roi Catholique dans son voyage de Catalogne : Mais le Duc a eu l'adresse de ne pas donner dans le paneau, & s'est retiré dans le tems qu'il falloit à Villa Viciosa, qui est le lieu de sa residence ordinaire. C'est delà qu'il s'excusoit d'aller à Madrid : tantôt il disoit qu'il n'avoit pas assez de bien pour pouvoir faire la dépense qu'un homme de sa qualité seroit obligé de faire dans un voyage de cette nature; tantôt il alleguoit d'autres raisons dont le Duc étoit contraint de paroître content, quoi qu'il ne fût rien moins que cela dans le fonds ; mais il faisoit semblant de l'être, pour mettre en pratique un trait de la plus fine politique dont il se fût jamais servi.

Il lui envoya quatre mille pistoles pour faire ses équipages, & en même tems le commandement general des troupes de Portugal ; avec ordre de se rendre à Lisbonne pour observer en qualité de grand Connétable du Royaume les mouvemens des Provinces-Unies, qui menaçoient l'Espagne & le Portugal avec une puissante flote. Cet ordre avoit été précedé d'un autre qu'il avoit envoyé à Dom Lopez d'Ossio, conçû en ces termes : *Tu commandes l'Armée navale : rends-toi incessamment devant Lisbonne. Dom Juan de Bragance a ordre de visiter les Vaisseaux : Mets-le aux fers dans la premiere Galere où il entrera, & parts incontinent avec ce prisonnier pour te rendre à Cadis, où j'ai donné ordre qu'il y ait des gens prêts pour le conduire à Madrid*.

Dom Lopez ne pût executer sa Commission : Son Armée perit sur les Mers d'Angleterre, & il avoit

1641. été arrêté dans le conseil de Dieu, que Dom Juan vivroit & qu'il seroit Roi. Cet artifice n'ayant pas réüssi, le Duc eut recours à un autre, qui fut d'envoyer ordre au Duc de Bragance de visiter tous les Forts des Frontieres, où il y avoit par tout ordre précis de l'arrêter. Mais comme il sentit le dessein du Ministre d'Espagne, il ne manqua pas de raisons pour s'excuser d'executer ses ordres: Si bien que s'étant encore tiré d'afaires, il obtint permission de se retirer à Villa Viciosa. Ceux qui ne penetroient pas les artifices de la Cour d'Espagne, étoient surpris des biens & des honneurs accumulez qu'on faisoit au Duc, & soûtenoient qu'on vouloit où l'élever sur le Trône, où le porter sur l'échafaut. Ils rencontroient juste sur le dernier point.

Le Duc d'Olivarez qui ne laissoit échaper aucune occasion de tendre des pieges au Duc de Bragance, s'opiniâtroit à mesure qu'il y trouvoit des difficultez. Il lui envoya de nouveaux ordres de lever des Troupes & de les mener lui-même en Catalogne pour y châtier les Rebelles; ce qu'il disoit être absolument necessaire pour soûtenir la Monarchie Espagnole, à laquelle la revolte de cette Province faisoit fort grand tort. Le Duc obéït en partie, & fit à ses dépens une levée considerable de Troupes. Il écrivit en Cour pour s'excuser de faire ce voyage, & joignit à ses excuses des prieres trés-fortes. Il representoit qu'étant las du monde il s'étoit retiré dans son bien pour y vivre en repos, éloigné de l'embarras des afaires; ce qui l'obligeoit de suplier Sa Majesté Catholique de lui accorder ce repos auquel il bornoit toute son ambition. Le Duc de Bragance n'eut point de réponse; mais son dessein fut découvert; & la Noblesse prévoyant qu'elle s'en alloit être réduite sous un joug plus pesant, commença de murmurer & de dire, qu'il falloit se défaire de ces Tirans qui les avoient si long-tems pillez, & établir une nouvelle forme de Gouvernement. Les pauvres qui soufroient le plus par les

taxes, étoient aussi les plus hardis, & ils encourageoient le reste. Les uns vouloient faire un Roi électif; les autres proposoient de donner la Couronne à la Maison de Bragance, la seule qui leur sembloit digne de cet honneur: Il y en avoit d'autres qui étoient d'avis qu'on se donnât à la France; d'autres qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple étoient pour le Gouvernement Democratique; & d'autres enfin vouloient qu'on érigeât le Royaume en Republique. 1641.

La Noblesse ne savoit à quoi se déterminer, car on étoit incertain si le Duc de Bragance accepteroit la Couronne, en cas qu'on la lui ofrît encore, puis que les personnes les plus qualifiées du Royaume lui en avoient déja fait la proposition.

Dom Gaston Cattique, aussi brave qu'éloquent, fut le seul qui entreprit de faire accepter la Couronne au Duc de Bragance, & le seul qui pût en venir à bout. Il feignit de se battre en Duel avec son Neveu, & l'ayant legerement blessé il quitta Lisbonne comme ne croyant pas y être en sureté. Il fut long-tems errant par-ci par là comme s'il n'eût sçû où trouver un asile, & se rendit enfin à Villa Viciosa, où il trouva Bragance dans sa solitude; & lui fit ce discours.

J'apporte aujourd'hui une Couronne que je viens vous ofrir de la part de la Noblesse de Portugal, & si vous avez le courage de l'accepter, nous sommes prêts à vous la mettre sur la tête. Le Royaume vous appartient, parce que vous êtes incontestablement Heritier de nos Princes naturels & legitimes. Si vous acceptez la Couronne, le Royaume vous appartient de droit; & si vous n'osez la recevoir, nous choisirons un autre Souverain plus résolu que vous, & qui veüille bien nous commander. Le Sceptre branle dans la main du Roi Philippe à cause des Guerres qu'il a de toutes parts à soûtenir. Songez que si vous n'acceptez pas ce que la fortune vous presente aujourd'hui, vous serez

1641. *obligé malgré vous d'obéir à un autre. La Noblesse, le Clergé, & le Peuple, ne veulent plus soufrir l'arrogance des Castillans C'est donc à vous de déclarer aujourd'hui si vous voulez regner & être un Prince heureux. Tous les fidéles Portugais ne soûpirent qu'aprés vous, & vous souhaitent pour leur Souverain. Resolvez-vous d'accepter une chose qui vous est si avantageuse, & nous laissez le soin de l'execution.*

Bragance répondit froidement à une proposition si hardie, plus éfrayé du peril qu'il y avoit dans une pareille entreprise, que flâté de l'esperance de posseder un Royaume. Mais dans une autre Conference, où il dit au Duc que les Conspirateurs étoient résolus de choisir un autre Roi s'il ne se déterminoit promptement, la Duchesse son Epouse qui a un courage viril, & qui est plus entreprenante que son Epoux, s'étant mise de la conversation, parla de la maniere suivante.

Seigneur, le Roi Catholique vous a mandé de vous rendre en Cour. Vous perirez indubitablement à Madrid : Vous étes encore en peril si vous acceptez la Couronne qu'on vous ofre. Si donc vous ne pouvez vous empêcher de perir de quelque côté que vous vous tourniez, n'est-il pas plus glorieux de mourir Roi dans vôtre Patrie, que de mourir en prison chargé de fers par les mains de vôtre Ennemi ?

Un discours si ferme & si vigoureux détermina Dom Juan, qui fit dire à la Noblesse qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle voudroit.

Les Conspirateurs furent prêts à l'heure assignée pour l'execution de leur dessein. Ils étoient bien armez, & chacun d'eux étoit accompagné de bon nombre de jeunes gens qui devoient les suivre, quoi qu'ils ne sçûssent rien de la conspiration. Le signal ne fut pas plûtôt donné, qu'ils sortirent tous des lieux où ils étoient assemblez : Les plus éloignez se joignirent aux plus proches ; & ils ne se fu-

sent pas plûtôt joints qu'ils allerent incontinent tous 1641.
ensemble se mettre en possession du Palais de la Vice-Reine. Ensuite ils se rendirent Maîtres de la garde qui ne fit aucune resistance. Tout celà fût executé sans répandre une seule goute de sang, & sans faire la moindre violence. Ils se mirent aprés celà tous à crier : *Vive le nouveau Roi Dom Juan de Bragance, & meurent ceux qui gouvernent mal.* Ils se saisirent de la Vice-Reine; & la prierent de se retirer dans un Apartement; où elle seroit traitée avec le respect dû à une Princesse; mais non obeïe comme ayant pouvoir de leur commander.

Vasconcelli qui sentoit sa faute; & à qui sa conscience reprocha dans ce moment ses crimes, se cacha le plus promptement qu'il pût sous un tas de papiers. Il fut découvert par une vieille femme, on lui coupa d'abord la gorge, & son corps fut jetté par la fenêtre : Il fut pendant quelque tems le joüet du peuple, qui ne laissa point de parties où il n'y eût des marques de son indignation. Un des Domestiques de ce Ministre se jetta par la même fenêtre par où l'on avoit jetté le corps de son Maître, non à dessein de suivre sa destinée, mais en vûë de se sauver. Il mourut sans qu'on sçache s'il s'est tué en tombant, ou s'il mourut des coups de Mousquet qu'il reçût.

Les Conjurez se saisirent avec la même facilité des Galions & des autres Vaisseaux qui étoient dans le Port; d'où ils chasserent les Espagnols, & firent dire incontinent aprés à la Vice-Reine de se retirer. Cette Princesse crût qu'elle devoit en cette occasion se prévaloir de la grandeur de sa naissance. Elle commença par menacer les Conspirateurs : Ensuite elle les flâta, & les assûra que le Roi Philippe oublieroit tout : Elle leur representa la grande puissance de ce Monarque, & n'oublia pas de relever l'autorité de son favori, qui seroit fort ofensé de leur action : Elle exagera beaucoup aussi l'afront qu'on lui avoit fait, soit en qualité de Princesse, soit

1641 en qualité de dépositaire de la puissance du Roi Catholique Mais ses promesses & ses menaces furent également inutiles. Elle fut enfin bien-aise d'accepter d'eux les conditions qu'ils voulurent lui ofrir, elle qui peu de tems auparavant leur auroit fait la Loi, & qui soûtenuë par l'autorité du Souverain, pouvoit exercer sur eux un pouvoir absolu.

En huit jours de tems tous les Castillans furent ou soûmis, ou chassez du Royaume. Toutes les Places fortes se rendirent sans peine au nouveau Roi, excepté le Château de Saint Jean, lequel aprés une foible résistance, fut vendu par le Gouverneur quarante mille écus.

Cela ne fut pas plûtôt fait, que le Duc de Bragance parût à Lisbonne, où le Peuple fit bien-tôt voir l'amour qu'il avoit pour lui. Les Prisons furent ouvertes, les prisonniers furent mis en liberté, les Debiteurs furent déchargez de leurs creances, & l'on suprima la plûpart des Taxes. Un évenement si heureux & si surprenant a été suivi de tout ce qui pouvoit faire éclater la joie des Peuples, qui en ont solemnisé la Fête par le son des Trompettes, par le bruit du Canon, & par des cris & des acclamations qu'ils ont poussé vers le Ciel, auquel les Portugais ont rendu graces pour la liberté qu'ils croyent avoir recouverte. Cet évenement a été accompagné de tant de circonstances miraculeuses, que les plus sages aussi-bien que le Vulgaire sont persuadez, que de toute éternité il a été marqué dans le Ciel par le doigt de Dieu. Le Clergé, la Noblesse, les Bourgeois & les Païsans, ont fait en cette occasion de grandes liberalitez, pour donner à leur nouveau Souverain des marques sensibles de leur afection; les pauvres mêmes cachent leur misere pour ne pas diminuër la joie publique.

Les Vaisseaux Espagnols qui revenoient du nouveau Monde, & qui ne sachant pas ce qui s'étoit passé, étoient entrez dans le Port, sont demeurez à la disposition du nouveau Roi; desorte qu'on dit

que les cofres du Prince ont été remplis par ce 1641.
moyen de plusieurs millions.

Ce Roi fut élevé sur le Trône le mois passé *, & les Sages esperent qu'il regnera trés-heureusement, parce que toutes les planettes sont trop bien disposées pour ne lui pas faire finir son Regne aussi heureusement qu'il l'a commencé.

Les vigilans Portugais ont mis en mer divers Vaisseaux avec de bonnes Troupes & toutes les provisions necessaires, pour se saisir des Places & des Ports que cette Nation possede dans le nouveau Monde & dans les Indes Orientales, & il y a aparence qu'ils y réüssiront, si la fortune leur est aussi favorable dans l'Amerique & dans les Indes, qu'elle l'a été dans l'Europe.

Le Duc de Bragance n'a pas été plûtôt proclamé Roi, qu'il a envoyé des Manifestes par tout, & dépêché des Couriers & des Ambassadeurs en France, en Angleterre, en Hollande, en Suede, & en Dannemarc, pour donner avis à toutes ces Puissances de son élevation. Les Catalans ont eu une joie inexprimable de cette revolution. Le Roi en leur aprenant cette nouvelle leur a ofert son secours, à quoi ils ont répondu par des ofres de la même nature. C'est ainsi qu'a fini l'autorité Despotique, que les Espagnols avoient exercée en Portugal durant soixante-trois ans.

Ecoute & considere la malheureuse condition du Roi Catholique. Tu en jugeras par le discours que son favori lui fit lors que la nouvelle d'une revolution si surprenante fut venuë à Madrid.

Je viens, Sire, dit-il, *me réjoüir avec Vôtre Majesté d'une bonne nouvelle que je lui aporte. Vôtre Majesté gagne aujourd'hui un Duché considerable. Dom Juan de Bragance a eu l'audace de se faire proclamer Roi de Portugal : Et comme il s'est rendu coupable par cela même du crime de Leze-Majesté, tous ses biens vous appartiennent*

* Decemb. 1640.

1641. *comme dévolus à la Couronne, & sa personne sera bien-tôt au pouvoir de Vôtre Majesté.*

Dom Juan Fils de Theodose Duc de Bragance, petit Fils de Donna Catherina, qui étoit Fille de Dom Duarte Frere de Henri Roi de Portugal, & de Philippe II. Roi d'Espagne, ôta la Couronne à cette Catherine, à laquelle on dit qu'elle appartenoit de droit.

Les titres qu'il prend sont, Roi de Portugal, des Algarves, de l'Afrique de deçà & de delà la Mer, Seigneur de Guinée, de la Naviguation & du Commerce de l'Ethiopie, de l'Arabie, de la Perse & des Indes.

Ce nouveau Roi n'a pas plus de 37. ans. Il est d'une taille mediocre, mais bien proportionnée; marqué de petite Verole. Ses cheveux tirent sur le jaune: Il a le nez aquilin, le front haut, les yeux vifs, la bouche ni grande ni petite, & une voix mâle. Il est grave, & afecte dans ses habits une grande modestie. Il est sobre dans son manger, afable à toutes sortes de gens, à la reserve des Esclaves, & de ceux qu'il croit hipocrites. Il dit ordinairement *qu'un habit mediocre garentit du froid, & que les viandes ordinaires appaisent la faim.* Il n'a pas beaucoup de lecture: Il est d'un bon temperament, & peu sujet aux maladies: Il aime les exercices fatiguans, & sur tout la chasse, dont il n'est jamais las. Il aime aussi la Musique, & marche si legerement qu'il y a peu de gens qui puissent marcher plus vîte que lui. Il est accoûtumé de se coucher tard, & de se lever matin, parce qu'il sait que le sommeil emporte beaucoup de la vie de l'homme; & pour rendre son bonheur complet, il a des Enfans de l'un & de l'autre Sexe. Sa femme est Espagnole, & a un merite extraordinaire. C'est à son merveilleux courage & à ses bonnes qualitez qu'il est redevable de sa Couronne.

Le Royaume de Portugal a cent vingt lieuës de long, & quarante de large. Il y a plusieurs millions

de Sujets en y comprenant les deux Indes. Il a trois Archevêchez & huit Evêchez. Il entretient d'ordinaire quarante Vaiſſeaux qui ſont diſperſez dans huit Ports du Païs. Il peut avoir ſur pied trente mille Fantaſſins, & pluſieurs Regimens de Cavalerie. Le revenu du Royaume peut monter à vingt millions d'or, en y comprenant les richeſſes qui viennent des Indes, du Breſil, d'Angole, & de pluſieurs autres Iſles. 1641.

Le Roi de France ſera de bonne intelligence avec la Maiſon de Bragance. L'Angleterre fera alliance avec elle; le Pape demeurera neutre; l'Empereur uni de ſang & d'interêt avec les Eſpagnols, ſera toûjours ſon Ennemi, mais jamais capable de lui faire aucun mal, & les Etats de Hollande profiteront plus que toutes les autres Puiſſances de cette ſurprenante revolution. Ce ſont là les ſentimens de ceux qui ſe piquent de penetrer dans l'avenir, & de ſavoir plus que les autres. S'il eſt vrai que ce nouveau Souverain ait eu, comme auroient eu tous les autres hommes de ſon rang, une envie ſecrette d'être Roi, il l'a ſi bien cachée, qu'il y a apparence qu'il ſera un Prince trés-ſage & trés-judicieux, qui ſoûtiendra plus ſon autorité par ſa ſageſſe & par ſa prudence, que par ſa force. Le juſte Dieu coupe le cours de ſes mauvais deſſeins, s'il a le courage & le deſir de venger un jour ſur les fidéles Muſulmans d'Afrique la mort de Dom Sebaſtien ſon Prédeceſſeur.

Tu me trouveras, invincible Viſir, toûjours fidéle, toûjours reſpectueux, & toûjours prêt d'executer les ordres que tu m'envoyeras pour le ſervice de l'Empereur, & toûjours prêts d'obeïr juſqu'à la mort naturelle ou violente aux moindres ſignes de ta victorieuſe main.

LETTRE LXX.

A son ami Dignet Golou.

Sur ses Amours avec une belle Gréque.

LA belle Gréque dont tu me demande des nouvelles avec tant d'empressement, est depuis longtems en France. Il y a dix-huit mois qu'elle y est mariée avec un gros Marchand François. Je ne le connois point ; mais on m'a dit qu'il est fort riche & fort heureux dans ce qu'il entreprend ; mais infiniment plus en ce qu'il est l'Epoux de la belle Dajar dont il a eu plusieurs beaux enfans.

Cette charmante Gréque professe à present la Religion Romaine, & c'est le seul defaut que je trouve en elle. Je n'ai jamais connu de femme plus agreable en toutes choses, plus exacte, plus vertueuse, & moins farouche. Le pur hasard me la fit connoître : Je ne l'eus pas plûtôt vûë que j'admirai sa beauté. Elle vint à Paris l'an passé pour soliciter un Procés qu'elle avoit contre un Etranger au sujet de quelque heritage. Ce fut à la Cour & en presence du Roi que je vis Dajar pour la premiere fois. Elle entretint ce Prince avec tant de grace, qu'elle obtint incontinent tout ce qu'elle lui demandoit. Ce fut dans ce même instant que je sentis une passion que je ne puis t'exprimer, & un desir ardent de la connoître plus particulierement. Permets-moi de te dire, cher Ami, que jamais belle n'a fait plus de profondes impressions sur le cœur d'un homme, que cette charmante Gréque en fit sur le mien.

Je m'approchai d'elle aussi-tôt qu'il me fut possible ; je lui parlai en sa langue, & lui dis que j'étois Arabe : Elle me répondit avec autant de modestie que de douceur. Le jour suivant je lui rendis visite

à son logis, où cette adorable personne me reçût le plus honnêtement du monde, & ne me défendit point d'y retourner, bien-aise peut-être de rencontrer un homme qui sçût sa langue; chose trés-rare en ces quartiers. 1641.

Je n'ai jamais pû l'oublier depuis: Je l'ai servie avec toute la diligence possible, & je l'ai aimée avec tant d'excés, que je t'oubliai, que je m'oubliai moi-même, & si je l'ose dire, le Grand Seigneur aussi. Pardonne-moi cette infidelité en faveur d'une passion qui ne connoît point de moderation; je n'ai pas été capable de resister à la violence d'un Ennemi qui est toûjours Vainqueur.

Dajar est jeune, & son ame grande & genereuse: Elle fait tout de bonne grace: Elle a plus de vertu que Lucrece; cette Dame Romaine ne se tua qu'aprés avoir soufert les violences d'un Tiran; mais Dajar le feroit avant que d'en venir à cette épreuve. Si tu l'as vûë à Constantinople, il n'est pas possible que tu n'ayes connu ses perfections; pour moi qui ne la connois que de Paris, j'ai remarqué en elle quatre beautez, qui ne se trouvent je croi dans aucune des Dames du Serrail. Ses yeux, sa bouche, ses dents & ses mains, semblent n'avoir été faites que pour fournir de nouveaux traits à l'amour. Elle est seure de frapper où elle veut avec ses beaux yeux noirs pleins de feu: Elle a aussi le secret de guerir quand il lui plaît les blessures qu'elle a faites. Toutes les fois qu'elle ouvre la bouche il semble qu'on voit les trois Graces se joüans sur son visage: Son corps est d'ailleurs si bien proportionné par tout, que si elle avoit vécu du tems de Phidias, il l'auroit indubitablement prise pour le modéle de sa Venus, qui fut l'admiration de toute la terre.

J'ai fait de frequentes visites à cette belle Gréque; je l'ai aimée jusqu'à en faire mon idole. Le respect que j'ai eu pour elle a toûjours égalé sa vertu, & la plus grande faveur que j'en aye jamais obtenuë, a été de soufrir que je lui disse, je vous aime Dajar,

1641. je vous adore ; mais jamais elle n'a voulu soufrir la moindre expression qui pût lui faire entendre quelque chose de plus.

Cette incomparable beauté me disoit souvent : *J'ai beaucoup de respect pour toi, parce que tu as de la discretion & de la vertu, & je t'aimerois aussi si tu n'étois pas homme. Vis toûjours comme tu as vécu, & tu m'obligeras d'avoir encore plus de respect pour toi : Mais n'espere de moi qu'une innocente afection : Je dois tout à mon Epoux, & je ne lui serai jamais infidéle.* Je n'ai jamais essayé d'en obtenir quelque legere faveur, que je n'y aye mal réüssi : Elle m'a toûjours repoussé de maniere qu'elle me faisoit perdre toute esperance, & je sentois en même tems redoubler ma passion. Representе-toi, cher Ami, ce qui se passoit dans mon cœur, & quelle Guerre j'avois à soûtenir.

La Philosophie ne me fournissoit d'autre remede que la patience dans mes grandes inquietudes, & dans mes peines les plus rudes & les plus cruelles, Elle me representoit des exemples de l'estime que les Anciens faisoient de la pudicité ; mais elle ne m'empêchoit pas de me souvenir aussi que l'histoire nous apprend que presque tous les Philosophes ont été plus transportez des plaisirs de l'amour, que retenus par les préceptes de la sagesse. Diogene & Aristote n'en étoient-ils pas fous ? Et Seneque, dont la morale sert de regle aux plus sages, ne fut-il pas chassé de Rome pour ses adulteres ? J'avoüe franchement que les préceptes de la Philosophie n'ont pas été capables de me retenir ; Je m'en moquois, & j'étois résolu d'aimer, & d'aimer avec plus d'excés que tous les Philosophes ensemble. La douce severité de Dajar m'a imposé des Loix plus fortes que tous les dogmes des Stoïciens, de sorte que rien n'est capable de me faire changer la résolution que j'ai prise de l'aimer toute ma vie. S'il est vrai que l'amour soit une foiblesse, ce n'est que la foiblesse des hommes qui ont le cœur noble ; car il est certain que les ames

basses sont incapables d'aimer, parce qu'elles n'ont point de cœur. L'origine de la nature est bien plus élevée que celle de la raison : la premiere est l'ouvrage de Dieu, & l'autre l'ouvrage de l'homme. Ne sois donc pas surpris si la raison cede si souvent à la nature. 1641

Dajar eut envie d'apprendre la langue Italienne, qu'elle trouvoit plus belle que les autres. Je lui en appris beaucoup en peu de tems ; mais des affaires priverent bien-tôt un malheureux Maître de la plus parfaite de toutes les Ecolieres. Elle me dit une fois : *Aimons-nous toûjours l'un l'autre, mais aimons & estimons la vertu par dessus toutes choses. Apprens-moi la Geographie & l'Histoire, afin que connoissant les Royaumes, les Villes, les Provinces, & ceux qui les gouvernent, je sache en combien de parties est divisée la terre qui paroit si admirable. Je veux savoir les forces, les formes des Gouvernemens, les mœurs, les Religions des Nations, la difference des Mers & des Montagnes, des Lacs & des Rivieres, des lieux inhabitez, des Iles, & des Deserts, pour ne pas confondre les Nations barbares avec les Nations civilisées, & les Republiques avec les Monarchies.*

Une si noble inclination, mon digne ami, jointe avec une grace singuliere, & accompagnée de plusieurs rares qualitez de l'esprit & du corps, m'ont mis sous un esclavage bien plus rigoureux que celui où j'étois avec toi en Sicile. Combien de nuits ai-je passé dans une inquietude horrible, & combien de fois ai-je cru vainement que j'étois avec Dajar, que je cherchois dans ma chambre, lors que venant à m'endormir aprés avoir long-tems veillé, je songeois qu'elle avoit plus de complaisance qu'à l'ordinaire ? Dajar occupoit en un mot tellement mon esprit, que j'oublíois mes livres, & fuyois la compagnie de mes amis : Elle étoit seule mon étude ordinaire, & je renonçois à tous les autres divertissemens. Les beautez les plus parfaites ne me faisoient aucun plaisir, les plus beaux jardins me paroissoient

1641. d'horribles forêts qui servoient de retraite à des bêtes farouches. Ma passion est enfin devenuë si violente, que je n'y trouve point de remede. Mes larmes n'ont pas été capables de vaincre la cruauté de Dajar : je me suis en vain mille fois jetté à ses pieds; mes soins & mes respects n'ont servi qu'à me donner de nouvelles preuves de sa vertu. Reçois comme tu dois la confidence qne je te fais ; & si tu n'as pas un cœur qui puisse aimer avec tant d'ardeur, aye au moins quelque complaisance pour un homme dont la passion n'a point de bornes, & ne me reproche pas d'avoir été trop foible, & de m'être laissé vaincre à une femme. Les femmes ont toûjours remporté les plus grandes victoires : c'est leur métier que de faire des conquêtes, & même de soûmettre ceux qui soûmettent toutes choses. Je ne puis pas concevoir comment j'ai pû si fortement aimer sans mourir, & je ne puis pas m'imaginer que je puisse vivre si je suis long-tems éloigné de ce que j'aime. Dajar n'est plus à Paris ; elle en est éloignée de trois cens milles : juges par là de l'état où je suis. Je crois être ici dans une solitude, quoiqu'il y ait en cette Ville plus d'un million de personnes. Je ne quitte plus ma chambre, & mes livres ne me fournissent aucune consolation. Tous mes soins sont d'entretenir mon mal, & de me rendre par ce moyen plus miserable : Je n'ai pas seulement la force de chercher le seul bonheur qui fait toute mon ambition. Je puis dire que je suis Fils de la tristesse, ma barbe est mal propre & longue ; je suis chagrin contre moi-même, rien ne peut me consoler ; je fuis toute sorte de societé, & je suis invisible à tout le monde. J'ai mille sujets de desespoir, & je n'ai d'esperance qu'en ce que Dajar m'a assuré que j'ai une place dans son cœur ; & je le crois puisqu'elle le dit. Elle a l'ame sincere & genereuse, & le Ciel lui promet de grandes choses dans le cours de sa vie. J'ai tiré secrettement son Horoscope, & autant que j'en ai pû juger, toutes les Planettes lui sont favorables ; elle doit vivre long-temps : la for-

tune secondera ses intentions ; elle joüira d'une santé 1641.
non interrompuë, & cette aimable personne triomphera toûjours de tout ce qui pourra la traverser. Heureux qui sera du nombre de ses amis ; mais plus heureux encore qui pourra s'en faire aimer, car il pourra compter d'être aimé de la plus belle personne du monde, qui n'a pas moins de merite que de charmes.

Lis mes folies avec quelque indulgence, & ne me sache pas mauvais gré si je te dis que j'ai été sur le point de renoncer à ma Religion pour l'amour de Dajar : Elle commençoit à me convaincre que la Religion de la plus parfaite & de la plus vertueuse de toutes les femmes étoit la meilleure. Si tu as assez de crédit auprés du grand Visir ou du Kaimakam, fais-moi obtenir la permission de quitter Paris pour six mois, sans leur en dire la raison. J'aime beaucoup éloigné de Dajar, mais il me semble que je n'aime pas encore assez : Je voudrois que son absence me causât des transports plus violens que ceux que je soufrois pendant que j'avois le plaisir de la voir, afin de pouvoir dire qu'en tout tems & en tous lieux jamais homme n'aima tant. Je t'ai ouvert mon cœur, excuse ma passion, si tu ne veux pas excuser ton Ami qui en soufre des tourmens horribles ; & ressouvien-toi de ce que la belle Roxane dit un jour au grand Soliman, *que le plaisir de commander & de se faire obeïr, ne devoit être mis qu'au rang des seconds plaisirs de la vie, mais que celui d'aimer & d'être aimé est le premier de tous les plaisirs.*

Jamais homme n'a plus aimé qu'Henri IV. qui a été l'un des plus grands Rois de France. Un jour qu'il reprochoit au Maréchal de Biron l'amour qu'il avoit pour une Dame, écoute ce que ce Cavalier lui répondit : *Est-il possible, Sire, que vous n'ayez pas de l'indulgence pour ceux qui aiment, vous qui avez si souvent dit, que quand vous aimiez vous vous oubliez vous-même, vôtre Royaume, & vos Sujets ?*

C'est, cher Golou, ce qui m'est arrivé à Paris

1641. avec cette charmante personne que tu n'as pû trouver à Constantinople. Mais helas ! que je serois un malheureux Ami, si, aimant comme je fais, il se trouvoit que nous fussions Rivaux ! Je ne veux pas le croire; mais je me sens obligé de te dire, que j'aimerois mieux te sacrifier tout le tems que j'ai à vivre, plûtôt que de te ceder Dajar. J'ai donné mon portrait à cette charmante Gréque, qui l'a reçû le plus honnêtement du monde, mais pourtant comme l'ouvrage d'un excellent Peintre, plûtôt que comme le portrait d'un Amant.

Comme elle a beaucoup de bonté & une sagesse parfaite, elle me dit lors que je le lui donnai : *Remercie le Ciel de ne t'avoir pas donné la beauté en partage : Les hommes bien faits n'ont pas d'ordinaire dans leurs amours tout le bonheur dont ils se flâtent. Les Dames qui ont de la tendresse & qui sont sages, croyent que ces sortes de gens s'aiment trop, & celles qui ont de la fierté & qui sont dédaigneuses ne les trouvent ni assez soûmis ni assez respectueux, & celles qui apprehendent les mauvaises langues n'osent pas les regarder : Ces Messieurs s'imaginent aussi que les Dames les favorisent parce qu'elles ne peuvent pas tenir contre eux ; & ils s'attendent même souvent qu'on les priera de recevoir des faveurs. Mais ceux pour qui la nature n'a pas été si liberale, font plus qu'aimer simplement leurs Maitresses ; ils les adorent, & toûjours humbles ils savent gagner par leurs respects la beauté la plus reservée. Pour toi qui n'es pas des plus beaux, tu seras heureux avec moi si tu ne change pas de maniere de vivre.*

Il m'est impossible de te dire si Dajar a quelque imperfection considerable, parce que je suis trop prévenu de ma passion, pour remarquer des defauts dans une personne que je regarde comme un Ange : Le tems & ses promesses m'apprendront un jour si elle a le vice ordinaire à sa Nation, qui est une infidélité couverte des plus beaux dehors, & une dissimulation continuelle.

Quoi qu'il en soit, envoie-moi du Baume blanc 1641. de la Meque, & du plus odoriferant que tu pourras trouver : Tu m'envoyeras aussi en même-tems de ce précieux bois d'Orient, dont l'odeur est admirable pour parfumer les corps. J'ai promis d'en faire un present à la belle Dajar : Fais en sorte que je reçoive le tout bien-tôt, afin que je puisse acoûtumer Dajar à la propreté & à la délicatesse des Mahometans. Conserve ta santé, & si tu envie mon bonheur, aime autant que je fais, mais aime avec continence si tu veux aimer long-tems & être long-tems aimé.

Dieu te fasse la grace de ne savoir jamais par experience ce que c'est qu'un amour aussi excessif que le mien : Les peines en sont toûjours fort certaines & les plaisirs fort incertains.

LETTRE LXXI.

Au Grand Visir.

D'un Chiaoux arrivé de la Porte à Paris, & des afaires de Perse.

LE Chiaoux est arrivé ici en bonne santé avec toute sa suite. Je ne te dirai point comme il a été reçû par le Peuple de Paris, parce que la chose est de peu d'importance, & qu'il n'a pour tout dans le Gouvernement que l'obeïssance en partage.

La populace a remarqué son habit, sa barbe & sa démarche comme quelque chose d'extraordinaire. Il est certain, invincible Visir, qu'en quelque lieu qu'aillent nos Envoyez, ils ne sont estimez que chez les Nations les plus raisonnables & les plus honnêtes, qui sont toûjours le plus petit nombre. Non seulement la populace accourt pour voir nos Ambassadeurs à cause des habits qu'ils portent ausquels les

1641. yeux ne sont pas accoûtumez ; mais aussi les personnes de consideration ont la même curiosité. Les uns applaudissent & ne disent rien, les autres levent les mains pour marquer leur étonnement : D'autres ont l'insolence de murmurer & de faire éclater leur mépris, sans se mettre en peine de la justice qu'on doit aux Etrangers, dont on ne doit jamais blâmer les manieres & les modes, parce qu'il est impossible que toutes les Nations n'ayent de bonnes raisons sur lesquelles sont fondées les coûtumes qu'elles pratiquent depuis tant de siecles.

Mais il n'a pas été reçû de même à la Cour, où le Roi & ses Ministres font toutes choses avec beaucoup de prudence. Il y a été reçû comme un porteur de bonnes nouvelles, & comme l'Envoyé du plus grand & du plus puissant Empereur du monde. On parle fort diversement du sujet de son voyage. Les Ministres des Princes étrangers aprehendent que le Sultan ne se mette en tête de ruïner toute la Chrétienté, & ne soit plus terrible que son prédecesseur. Cependant ce peuple barbare fait paroître une incroyable joie de l'embrasement de la Ville Imperiale de Constantinople : Mais le Roi n'a point de part aux sentimens de ses Sujets.

Bien des gens disent que le Roi des têtes rouges * veut encore rompre avec l'Empire, & qu'il y est solicité par le grand Mogol. Quelques-uns disent qu'il a déja formé le siege de Babilone; mais ceux qui parlent avec plus de sens & moins de passion soûtiennent que tous les Ennemis de la Porte sont comme des roseaux exposez au vent, qui les renversera facilement, à moins que les François ne prennent leur parti. La folie de cette Nation est de se croire superieure à toutes les autres, & l'Arbitre du monde, parce qu'on la regarde comme Amie des Musulmans.

Les Juifs, invincible Visir, premier Ministre de

** Il veut dire le Roi de Perse, qu'il appelle ainsi par derision.*

l'Empire, autrefois favorisez de Dieu, sont à present l'execration de toutes les Nations. Les Chrétiens les accusent d'avoir mis le feu à Constantinople, & loüent fort les Grecs de l'avoir éteint; à quoi, disent-ils, ils n'ont pas moins contribué de leurs mains, que de l'ardeur de leurs prieres; & que le Ciel a garenti cette grande Ville d'une ruïne totale en faveur des saintes Reliques de plusieurs Chrétiens, dont les corps sont enterrez dans nos Mosquées. 1641.

Les nouvelles qui viennent des païs étrangers marquent de jour en jour le desordre qu'il y a par tout. On n'entend parler du côté d'Espagne que des conspirations secrettes & des révoltes publiques. Les Catalans sont dans une émotion continuelle, & tellement irritez qu'ils ne font plus aucun quartier aux Espagnols. Il vient de Portugal des nouvelles encore plus surprenantes.

La ville de Londres est pleine de troubles: Il s'y fait tous les jours de nouveaux partis contre Charles leur Souverain, & qui commande à ces trois fameuses Isles. Il paroît par là que le Dieu des Nazariens est en colere contre ces Mécreans.

Je ne manquerai pas de te donner avis dans le temps des évenemens qui meriteront de t'être mandez. Si les choses ne changent bien-tôt de face, ces païs abandonnez du Ciel, puisque la vraie Loi établie par nôtre Prophête n'y est point reçûë, changeront bien-tôt de Maître, de Mœurs & de Religion.

J'adore avec une profonde humilité & la tête abaissée jusqu'à tes invincibles pieds, l'autorité que le Sultan t'a confiée, & de laquelle tu es trés-digne tant à cause de ta fidélité, qu'à cause des grandes actions que tu as faites.

LETTRE LXXII.

A son Ami Dinet Golou.

Il le console sur l'incendie de Constantinople.

A Quoi bon pleures-tu les ruïnes de Constantinople, puisqu'il n'y a point de remede aux pertes que tu as faites ? Tous les Visirs ensemble, le Prince même dont l'autorité n'a point de bornes, ne sauroit résister à la fureur de cet élement. Que pouvons-nous donc faire miserables que nous sommes, & exposez à toute sorte d'injures & de disgraces ? Es-tu le premier homme de bien qui ait été ruïné ? A la verité le Ciel t'avoit enrichi : Tes chambres étoient tenduës de la plus fine tapisserie de Perse ; tu avois grand nombre d'Esclaves ; de beaux jardins ; des bains & des fontaines : Faut-il se desesperer pour avoir perdu une partie de ces biens ? Console-toi donc puisqu'il n'y a point de ta faute, & que tu n'as de rien contribué à ton malheur.

Tu me dis que l'embrasement de cette Capitale de l'Univers, t'a fait perdre en un jour tout ce que tu avois amassé par ton travail durant plusieurs années ; & moi je te répons que celui qui te les avoit donnez attend de toi des actions de graces, de ce que t'ayant enrichi de ce que tu n'avois pas, il ne t'a pas en même-temps ôté la vie.

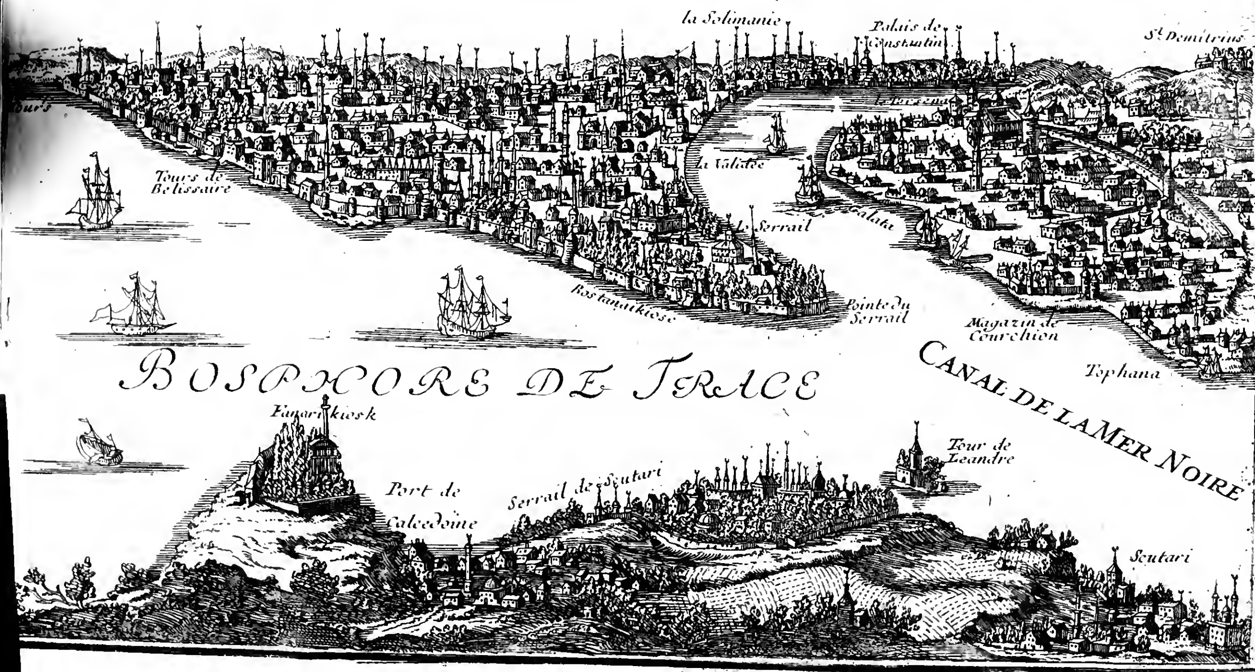
As-tu si-tôt oublié le Demetrius de Seneque ? Qu'as-tu perdu que la liberalité de la fortune ne puisse te faire retrouver ? Et si tout ce que tu possedois t'avoit été donné, pourquoi t'affliges-tu comme si tu ne pouvois pas en r'avoir autant ? Tens les mains au Ciel, prie & demande : Celui qui t'avoit donné ces biens n'est pas devenu pauvre par les liberalitez qu'il a faites : Mais demande-lui plûtôt les

Tom. I. pag. 236.

NSTA

t
s
i
e
&
le
en
nt
i-
de
de
e-
e-
de
es
nt
ne
es
qu-

VEÜE DE CONSTANTINOPLE



richesses spirituelles que les temporelles, qui sont 1641.
des choses perissables & de peu de durée.

Si tu vis tu te reverras dans le même état. Je ne saurois te donner une meilleure consolation; car de pleurer avec toi, ce seroit ce me semble quelque chose d'inutile. Si tu veux oublier les pertes que tu as faites, considere le grand dommage que le même embrasement a causé à tant de Croyans dans la même Ville où tu pleures ton infortune. Combien de gens qui avoient moins que toi, ont perdu plus que toi? Et combien de gens meilleurs que toi, comme étant plus soûmis à la volonté de Dieu, ont eu des malheurs plus grands que le tien?

Un si grand embrasement qui a pensé réduire en cendres la Capitale du monde, ne peut qu'avoir été un spectacle des plus tristes. Quand je lis la relation que tu m'en as faite, je tremble d'horreur de voir tant de magnifiques maisons, & de superbes Mosquées devorées par les flâmes, & réduites à rien, aussi-bien que tant de richesses, tant de biens, tant de meubles, tant de marchandises inestimables, tant de Registres publics, & tant de manuscrits choisis dont on ne sauroit jamais reparer la perte, qui sont devenus la proie de cet élement qui devore tout. Mais toi ni moi ne sommes pas les premiers, & nous ne serons pas les derniers à pleurer la ruïne de nôtre patrie. Combien de Villes d'Asie, combien de Villes de Grece ont été englouties en un moment par des tremblemens de terre? Et combien de ruïnes ne trouve-t-on point dans les fameuses Villes de Sirie & de Macedoine? Combien de fois les Isles de Chipre & de Paphos n'ont-elles point été entierement dépeuplées? Nous voyons non seulement perir les plus solides édifices, qui sont des ouvrages de l'homme, nous voyons même que les Montagnes ont le même sort. Il y a des païs entiers qui se sont évanoüis par maniere de dire. La Mer a couvert une si grande étenduë de païs dont on auroit pû faire des Provinces entieres, & même des Provinces fort peu-

1641. plées. Combien voyons-nous de Promontoires qui étoient autrefois les guides assurez des Pilotes, qui sont à present ensevelis dans le sable, & causent souvent des naufrages ? Si les ouvrages de la nature sont exposez à de si grandes ruïnes, à quelles soufrances ne doivent point s'attendre les hommes mortels ? Mais j'emploie le tems à te raconter des évenemens ordinaires, lorsque je pourrois te rapeller de plus grandes ruïnes causées par le feu dans la même Ville Imperiale, aprés qu'elle eut été bâtie par Constantin le Grand, auquel elle étoit redevable de toute sa magnificence, avant que les puissans & heureux Empereurs des Musulmans en eussent fait le Siege de leur Empire.

Sous le Regne de l'Empereur Leon, si je ne me trompe, tout le Continent qui est le long du Bosphore entre les deux Mers, fut entierement ruïné par le feu. Douze ans aprés sous le Regne de Basile, la fameuse Bibliotheque ramassée avec tant de soin, tant de dépense & tant de peine, & composée de plus de deux cens mille manuscrits, fut brûlée, avec la peau d'un Serpent de deux cens vingt pieds de long, sur laquelle étoient écrites toutes les œuvres d'Homere. L'embrasement qui arriva du tems de Justinien auroit pû faire oublier les autres; le fameux Temple de sainte Sophie qui est aujourd'hui nôtre principale Mosquée, ne pût être garenti de la fureur des flâmes, & fut presque entierement consumée. Je ne te parlerai point des ruïnes causées par les tremblemens de terre du tems de Zenon Isaurien. Il arriva quelque chose de terrible sous Bajaset II. une Ville entiere de Prusse, maisons, murailles, & trois mille Habitans, furent ensevelis dans les entrailles de la terre. Tout cela doit nous convaincre qu'il est arrivé dans tous les siecles de pareils évenemens, qui doivent nous aprendre à suporter nos infortunes avec patience, de croire une Providence, & de nous y soûmettre entierement.

Réjoüissons-nous une fois, cher Ami, dans une


VEUE DES DARDANELLES DE CONSTANTINOPLE
Constantinople
Mt. Olimpe
Mer de Marmara
Isle de Marmora
Golfe de Nicée
Gallipoli
les Dar
danelles
L'Hellespont
le Simois
Chat. Neuf d'Europe
Chateau Neuf d'Asie
Ruines de Troyes
Cap Sigée

onjoncture où tout le monde s'aflige, de ce que 1641.
ous sommes capables de nous persuader qu'il n'y
rien ici bas qui soit digne de nos soins. Je ne dis
as que nous devions rire comme Neron, lorsqu'il
it brûler Rome où lui-même avoit mis le feu, &
qui chantoit cet endroit d'Homere où le Poëte dé-
crit l'embrasement de Troie. Fais plûtôt comme
Enée, qui aprés avoir sauvé des flâmes qui devo-
roient sa Patrie & ses biens, ses Dieux Tutelaires,
Anchise son Pere, sa famille & soi-même, devint
un Heros qui a servi de modéle à la posterité. Il ne
perdit pas son tems à pleurer les biens qu'il avoit
perdus; mais conservant toûjours un courage ferme
& inébranlable au milieu de la tempête qui pensa le
ruïner tout aussi-tôt qu'il fut en Mer, & qui le con-
traignit de courre de port en port, destitué de tout
secours, persecuté par une Déesse, & par les autres
Dieux du parti de son Ennemie: Aprés avoir en ga-
lant homme soûtenu tant de disgraces, il devint
fondateur de la plus brave & de la plus celebre Na-
tion du monde. En sauvant ses Dieux & son Pere,
qui partagerent sa bonne & sa mauvaise fortune,
Enée s'attira les benedictions du Ciel, qui finit ses
malheurs, & l'établit dans un païs où il jetta les
premiers fondemens d'un Empire, qui depuis a don-
né des Loix à toute la terre.

Ce sont nos pechez qui ont mis le feu à Constan-
tinople, les débauches, les impietez, les hipocri-
sies, & les rapines continuelles qui demeurent im-
punies, sont les funestes causes de la ruïne de la
Capitale de l'Univers.

Pouvons-nous nous mettre en tête que nous soyons
capable de résister quand Dieu lance ses jugemens
sur nous? Reforme ta vie si tu veux te venger de la
fortune, & être à l'épreuve de tous ses traits. Deviens
plus vertueux si tu veux être invulnerable: Sois hom-
me de bien dans la prosperité & dans l'adversité. Il
n'y a que les bonnes œuvres qui puissent te rendre
heureux en ce monde, & qui puisse te faire vivre

1641. quand ce monde ne sera plus. Si la raison n'est pas capable d'arrêter tes larmes, je suis sûr que la fortune ne le sera jamais. Il semble que nous sommes fort déraisonnables en une chose, c'est qu'aussi-tôt que nous voyons la lumiere nous pleurons, & que lorsque nous sortons du monde nous soûpirons.

Vis toûjours plus familierement avec moi qu'avec un intime Ami, & imite le feu, s'il m'est permis de parler ainsi, qui comme on voit consume toutes choses, & les couvre de sa propre substance; mais qui pourtant, suivant les Loix qui lui ont été prescrites par celui qui l'a créé, ne consume point l'air, ni les autres Elemens; mais au contraire il les tient unis, les échaufe, & les conserve. Dieu a doüé les hommes d'un instinct qui doit faire la même chose: Il les a liez les uns avec les autres par des liens que rien n'est capable de briser, je veux dire par l'interêt & par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres. Personne ne peut être heureux, ni s'enrichir de soi-même: Il faut qu'il y ait certaines liaisons & certain commerce, autrement il est impossible qu'on puisse se procurer les choses les plus necessaires. Il y a un autre commerce plus fin & plus délicat, c'est les marques d'estime que les hommes se donnent mutuellement, & les secours en cas de besoin, soit d'argent ou de bon conseil. C'est ce dernier secours seulement que tu peux toûjours attendre de moi.

LETTRE

LETTRE LXXIII.

Au Kaimakam.

De Turin : De certains boulets de nouvelle invention : Des afaires d'Italie, & de la perte de la Flote des Espagnols.

LEs Chrétiens sont devenus Magiciens, ou pour mieux dire les Espagnols qui font la Guerre en Piémont, ont rempli tout le monde d'étonnement par une enchantement extraordinaire & nouveau. Je t'ai écrit qu'il y avoit deux grosses Armées devant Turin, l'une pour prendre cette Place, & l'autre pour la secourir : Mais je ne t'ai pas encore appris que les Canons des Espagnols sont devenus des Couriers, qui portent leurs dépêches dans les Villes assiegées, & outre cela des munitions, de la poudre, du salpêtre, & de l'argent ; invention merveilleuse qui me remplit d'admiration de l'heure que je t'écris. Il y a un homme dans le Camp des Espagnols, qui fait des boulets de cuivre avec tant d'art, que les ayant jettez dans le fossé de la Place, ils ont pendant long-tems secouru les assiegez. On dit qu'ils sont faits en vis, & qu'ils sont creux. Les Espagnols s'en sont servis à deux choses, à porter aux assiegez de Turin ce qui leur manquoit, & à raporter dans le camp des Espagnols les choses dont ils avoient le plus de besoin : Mais enfin cette invention est devenuë inutile ; car aprés plusieurs combats les François se sont encore rendus Maîtres de Turin, où ils ont rétabli la Duchesse de Savoie, au grand contentement des peuples, qui ont donné des marques d'une trés-grande joie. Cette Princesse doit son rétablissement à la valeur & à la prudence du Comte d'Harcourt, qui a soûtenu & repoussé les assauts de deux Armées ;

1640

1641. plus nombreuses que la sienne. Ce Capitaine s'est aquis en Italie autant de réputation, qu'en aquirent autrefois les Heros de Rome & d'Athenes. Le Marquis de Legenez a entrepris d'assieger Casal, Place importante qui dépend du Duc de Mantoüe, située sur la fameuse Riviere du Po. Le Comte d'Harcourt n'étant pas en état de jetter du secours dans Casal avec sa petite Armée, a pris le parti de forcer en personne les Assiegeans. Il est donc entré dans leurs lignes à cheval & l'épée à la main, suivi de quelques Gentilshommes. Les Espagnols surpris & étonnez d'une action si hardie, n'ont cherché leur salut que dans la fuite, & se sont retirez en desordre : De sorte que les François conduits par un tel Capitaine, ont remporté ce jour-là la plus grande & la plus glorieuse victoire qu'ils ayent gagné en Italie.

Si tu me demande ce qui s'est passé en Allemagne, je puis te dire que les pertes & les avantages y ont été fort égaux cette année de part & d'autre. La fortune y a favorisé tantôt les uns tantôt les autres.

J'apprens qu'il se doit faire une grosse assemblée à Cologne, pour negocier la Paix entre les Princes Chrétiens, & que le Roi de France a nommé de sa part pour Plenipotentiaire le Cardinal Jule Mazarin Italien d'origine, homme qui a de grandes parties & beaucoup d'experience dans les afaires.

Le Prince Casimir a été relâché à la priere du Roi de Pologne son frere. Depuis il a vû le Roi, & en a été bien reçû. Il l'a fait dîner à sa table, & lui a fait present d'un riche Diamant. La Ville d'Arras que les François ont enlevée aux Espagnols dans les Païs-bas, est une place de grande importance, & une perte considerable pour le Roi Catholique. Cette conquéte va donner beaucoup de réputation aux François, qui ont emporté une si forte Place à la vûë d'une grosse Armée, commandée par le Cardinal Infant Gouverneur des Païs-bas. Un avantage de cette importance a beaucoup relevé le courage des François, & rehaussé la gloire de leur Prince.

La Reine est accouchée d'un second Fils, qui 1641.
nâquit le 21. de Septembre, & qu'on appelle Duc d'Anjou.

Les Espagnols ne sont pas plus heureux sur mer que sur terre. Leur flote qui revenoit des Indes Occidentales, chargée de toute sorte de riches marchandises, a été presque toute dispersée par l'Armée Navale des François, dont le Duc de Brezé a le commandement. Les Espagnols à la verité se sont batus avec beaucoup de valeur : Quinze mille des leurs ont été tuez, & deux mille faits prisonniers. Cinq de leurs gros Vaisseaux richement chargez sont tombez entre les mains des François. Un de leurs gros Galions a été brûlé, & l'on dit que le reste s'est sauvé, en jettant à la Mer la plûpart des marchandises qui avoient coûté tant de soins & tant de peines à faire venir de l'autre monde.

Ce qui s'est passé sur l'Ocean n'a point empêché l'Archevêque de Bordeaux de faire voir la force du Roi son Maître sur la Mediterranée, où il cherchoit occasion d'en venir aux mains avec les Espagnols à forces inégales, son Armée n'étant pour la plûpart composée que de Galeres. Il avoit fait ofrir le combat au Duc de Ferrandine General des Galeres Espagnoles. Ce Duc n'ayant pas jugé à propos d'accepter le défi, le Prélat s'est avancé vers les côtes de Naples, où il a fait quelque dommage.

On peut dire que les disgraces de Philippe Roi d'Espagne sont aussi grandes cette année, que l'est sa puissance. Mais on dit que les pertes qu'il a faites ne sont rien toutes grandes qu'elles sont, en comparaison de celles qu'il va faire par la revolte generale du Portugal & de la Catalogne.

Je tremble de te dire que le bruit court ici que l'Invincible soutien du monde, le Puissant des Puissans, le glorieux Amurat enfin, est mort ; Dieu veüille que ce bruit se trouve faux, malgré la confiance avec laquelle on le debite.

LETTRE LXXIV.

Au même.

Des troubles d'Espagne, de Catalogne, & de Portugal : Description de la révolte de Barcelone.

1641. LA Cour de France est un corps de Politiques, qui ne se montrent & ne se cachent qu'à proportion de leurs interêts, & qui aiment d'ordinaire mieux se taire que de parler. Ils s'expliquent de plus d'une maniere sur les choses qu'ils ne peuvent cacher ; & je tire d'eux les choses qu'il est necessaire que je sache, & dont il faut que tu sois informé. Il est arrivé en Espagne des émotions si subites & si surprenantes, que les François esperent d'y trouver de grands avantages Il semble que la France ait eu beaucoup de part à tous ces mouvemens. Tu feras sur cela les reflexions que tu jugeras à propos.

On apelle Pirenées les montagnes qui divisent la France & l'Espagne. La Catalogne est une Province arrosée d'un côté par la mer Mediterranée, bornée par la Navarre, & située au pied de ces Montagnes. Le peuple a pris les Armes, & s'est vigoureusement opposé aux Ministres du Roi Catholique : Les Portugais ont fait la même chose; mais le succés en a été diferent. Ce Royaume est compris avec les Etats de l'Espagne, & est le plus riche de tous ceux qui sont sous sa domination. Sa situation est avantageuse : Il est entre la Galice & la Castille, moüillé par l'Ocean qui lui aporte des richesses immenses.

Barcelone est la ville capitale de la Catalogne, comme Lisbonne l'est du Portugal. La premiere s'est révoltée, sous prétexte des insolences commises par les Troupes qui servoient le Roi Catholique, &

qui étoient en quartier dans cette Province. L'autre aprés avoir long-tems caché son dessein s'est secoüée enfin du joug des Espagnols, & a mis sur le Trône un Roi de la race de ses anciens Souverains. 1641.

On dit que le Comte d'Olivarez premier Ministre & Favori du Roi d'Espagne, voulant mortifier les Catalans, chargeoit horriblement ces païs de Soldats, & y envoyoit en quartier les Troupes les moins bien disciplinées, s'imaginant qu'il châtieroit par là sans autre forme de procés cette orgueilleuse Nation. Le dessein de ce Ministre a si bien réüssi, qu'on n'entend parler dans cette Province que de divisions & de massacres, de sorte qu'on peut dire qu'il y a dans la misere de ce peuple tout ce qu'il faut pour la rendre complette. Le Soldat fait des cruautez inoüies; il répand indiferemment le sang des Enfans, des Vieillards, & des Femmes, renverse les Autels & ruïne les Eglises. Les Païsans les plus courageux s'attroupent pour repousser la force par la force, & se vengent avec une extrême cruauté sur tous les Castillans qui tombent entre leurs mains. Ils n'épargnent pas même les Ministres du Roi: Ils tuënt tout ce qu'ils rencontrent: Ils cherchent ceux qui se sont cachez, pour les punir à la derniere rigueur: Ils courent aprés ceux qui cherchent leur salut dans la fuite, & ne pardonnent pas mêmes aux Ecclesiastiques pour peu qu'ils leur soient suspects.

Il n'y a pas long-tems que le Comte de sainte Colomme commandoit en Catalogne en qualité de Vice-Roi. Le pauvre homme est à present devant Dieu, où il reçoit les récompenses ou les peines qu'il a meritées; car il a été la premiere victime immolée à la fureur des Païans. Son sang a été le Prologue d'une funeste Tragedie, dont le dénoüement sera fatal à la Monarchie d'Espagne & aux Catalans mêmes.

Au premier soûlevement des Païsans le Vice-Roi se retira dans l'Arcenac, où il fut assiegé par un grand

1641. nombre de ces seditieux : Et comme il n'y étoit pas en sûreté, il sortit pour se sauver sur les Galeres : Mais comme il étoit extrêmement gros, & qu'il ne pût pas aller aussi vîte que ceux qui l'accompagnoient dans sa fuite, il demeura seul. Il étoit si fatigué, qu'il s'évanoüit, & demeura quelque tems sur le sable comme mort entre des rochers qui sont sur la côte. Son valet qui avoit demeuré auprés de lui, le fit revenir de son évanoüissement en lui jettant au visage de l'eau de la Mer : Mais il n'ouvrit ses yeux que pour se voir mourir. Dans cet état où il n'avoit aucun mouvement il fut attaqué par une troupe de ces furieux qui tirerent d'abord sur lui, & puis le mirent en pieces aprés lui avoir donné mille coups de poignard. Son valet le défendit du mieux qu'il pût en couvrant son corps du sien ; mais son zéle ne servit de rien, car il fut blessé en plusieurs endroits, & ne sauva pas son Maître. Ce domestique étoit Afriquain, & avoit été Esclave du Comte. Le courage & la fidélité d'un homme de si basse naissance, meritent au moins qu'on dise de lui, qu'il est mort en imitant les vertus de ces anciens Romains, que tout le monde loüe & admire encore aujourd'hui.

Les Païsans n'en demeurerent pas là : Ils firent des violences qu'on a de la peine à s'imaginer, & leur barbarie leur fit commettre des actions si horribles, & en même-tems si ridicules, qu'on ne peut pas bien les exprimer.

Ces enragez allerent au Palais du Marquis de Ville-Franche General des Galeres ; & aprés y avoir massacré tout ce qu'ils rencontrerent, ils brûlerent & gâterent tous les meubles, & porterent en Procession au bout d'une pique une petite figure de cuivre qu'ils prirent pour un Ange noir ; mais ce n'étoit que la figure d'un homme, où étoit enfermée une Horloge, dont les ressorts étoient faits avec tant d'art, qu'ils faisoient mouvoir les yeux

de la figure. Ce ſpectacle ſurprit ſi fort les Païſans 1641.
qui n'avoient jamais vû ni oüi parler d'une pareille machine, que l'étonnement où ils furent ſuſpendit pour quelque tems les éfets de leur fureur. Il s'en trouva un plus hardi que le reſte, qui s'étant approché de la Machine s'écria, que c'étoit l'Eſprit familier du Marquis de Ville-Franche; qu'il faloit s'en ſaiſir & le mettre en priſon pour lui ôter ſa vertu. Il n'eût pas plûtôt parlé qu'on prit la Machine, & aprés l'avoir attachée au bout d'une pique on la promena par la Ville avec de grands cris. La populace ignorante, ſuſceptible de toutes les impreſſions ridicules, auſſi-bien que les femmes qui ne ſont pas difficiles à tromper, ſuivoit les mutins, perſuadée qu'on portoit en triomphe par les ruës le Diable du Marquis. Aprés avoir couru toutes les ruës de Barcelone, cette canaille donna l'Horloge à l'Evêque & aux Inquiſiteurs pour l'exorciſer, & en chaſſer le Diable, qu'on croyoit capable de ruiner toute la Province.

Les choſes ſe ſont faites en Portugal plus ſerieuſement & avec plus de moderation. Les Habitans de Liſbonne & la Nobleſſe du Royaume ont traité les Caſtillans avec plus d'humanité. Ils ont commencé par élire un Roi qui régne paiſiblement, comme Heritier de la Couronne, & eſt aſſuré par là que les peuples afectionnez & fideles le maintiendront. On a dêja eu nouvelle de ſon Couronnement, & la ceremonie s'en eſt faite avec beaucoup de pompe & de magnificence. Les peuples, pour donner des marques de leur afection, ont fait preſent d'un million d'or à leur nouveau Souverain; le Clergé de ſoixante mille écus, & la Nobleſſe de quatre cens mille. Le nouveau Roi a pris le nom de Jean IV. Roi de Portugal, au lieu de celui de Dom Juan Duc de Bragance.

Jamais conſpiration n'a mieux réüſſi. Les Portugais ont chaſſé du milieu d'eux une Nation puiſſante & politique, & cela ſans éfuſion de ſang, à

1641. la réserve d'un scelerat qui y a perdu la vie. Je t'entretiendrai plus amplement de cet homme par le premier Courrier, ou si je ne le fais pas tu pourras voir les particularitez d'un évenement si extraordinaire par le canal du Grand Visir à qui j'en ai amplement écrit. On dit que le Roi Philippe est le plus malheureux Prince qui soit jamais monté sur le Trône, de confier, comme il fait à autrui, l'administration de ses afaires. On peut dire que le Duc qui regne à Madrid en Souverain a choisi Philippe IV. pour son favori. Le Ministre commande, & le Roi obéït: La foiblesse du Maître soutient l'autorité du serviteur, & cette Nation est dans un si grand desordre, que ceux qui sont faits pour recevoir les ordres sont les seuls à les donner.

LETTRE LXXV.

Au Bassa de la Mer.

Des Vaisseaux d'Afrique pris par les Chrétiens, & des Chevaliers de Malte.

LEs Chrêtiens ont encore maltraité les Vaisseaux d'Afrique: tu en as sçû les particularitez avant qu'elles ayent pû venir jusqu'ici, où l'on parle fort de l'afaire de la Goulette & du combat de Caraoge, d'une maniere qui fait grand tort à la réputation des Mahometans. Ces Infideles font des réjoüissances publiques, pour des victoires remportées par une autre Nation. On dit que de cinq Galeres & de trois gros Vaisseaux il ne s'en est sauvé qu'un en fuyant, plusieurs ayant été coulez à fond avec l'Amiral de Caraoge, & que le reste a été conduit à Malte. On dit de plus que six cens Musulmans ont été tuez à cette action. Toute la consolation qui

nous reste est que nos gens sont morts Martirs, & 1641.
que leur sang crie vengeance contre les Infideles qui l'ont répandu.

Il est dificile de trouver l'Isle de Malte dans la Carte, & plus dificile encore de la trouver dans la Mer, parce qu'elle n'est qu'un Atome de terre invisible, par maniere de dire. Il n'en est pas de même des Chevaliers qui en sont les maîtres : ils ne sont que cent en nombre ; mais nous les voyons & sentons souvent.

Malte est un Semiraire où l'on éleve les jeunes gens des plus illustres Maisons de la Chrêtienté. Ces personnes ne sçavent ce que c'est que la peur, elles se sont imposées la necessité de vaincre ou de mourir : c'est pourquoi elles viennent à bout de tout ce qu'elles entreprennent : & quoi qu'elles n'ayent que peu de Vaisseaux, elles font trembler les Flotes des Ottomans. Ces Chevaliers portent une Croix d'or sur l'estomac, & ils la trempent toûjours dans le sang des fideles Musulmans. Fais disparoître cet Ordre impie, en opposant à la force d'un si petit nombre de Chevaliers, l'argent sacré du Croissant Ottoman. Mon zéle m'oblige à te parler d'une maniere qui te sera peut-être desagreable, mais peut-être aussi n'ignores-tu pas non plus que moi ce que je m'en vais te dire, c'est que je suis persuadé que tu vaincras ces Corsaires, pourvû que tu te resolves une fois de tirer tout de bon ton Cimeterre, & d'en jetter le foureau.

Le Roi de France se porte bien : il a dit publiquement en apprenant la victoire des Maltois, que s'il n'étoit pas Roi il voudroit être Chevalier de Malte. Tu aquerras plus de gloire, & l'on t'élevera plus de Trophées qu'on n'en a élevé à Ariademe & à Cigala, si tu te mets en devoir de détruire ces Pirates, & que tu en viennes à bout.

LETTRE LXXVI.

A un homme de Loi.

Sur la mort d'Amurat IV. sur le nouveau Sultan Ibrahim, & sur les afaires du Serrail.

FAis moi savoir une fois pour toutes si tu vis en-
1641. core si tu es en liberté, & si tu m'aimes toûjours cordialement, ou si tu n'en fais que semblant. Mes Amis ne me font point de réponse, ce qui fait que je ne sais rien: Je sçai seulement par conjecture les choses qui sont tant soit peu douteuses; & je ne sçai point ici au vrai celles qui sont certaines, ni la maniere dont elles sont arrivées, parce que ceux qui les racontent les accommodent à leurs passions & à leurs interêts. Il n'y a personne qui ose m'écrire franchement ce qu'il pense, & il y en a peu qui veüillent m'informer de ce qu'ils savent, de peur que leurs lettres ne soient interceptées.

Je sai fort bien que nous avons un nouveau Maître, mais je ne sai pas s'il passe pour plus habile que Amurat; s'il a autant de courage & d'amour pour la Guerre que lui. Le Chiaoux qui vient d'arriver en cette Cour est dans une grande reserve avec moi, & me fait un mistere de tout.

Amurat est mort, & ceux qui étoient les premiers à l'accuser de cruauté, sont aujourd'hui les premiers à dire qu'il étoit le plus habile, le plus vaillant, & le plus parfait homme de son Empire. Les Chrétiens sont fous de ne pas conclure delà que la maxime la plus certaine que nos Monarques ayent pour regner absolument avec une entiere seureté, est *de se faire craindre, & de ne pas hesiter à répandre*

1641.

le ſang de ceux qui les ſervent mal, qui leur ſont ſuſpects, ou qui peuvent les inquieter. Ces Troupes de Muets qui ſont toûjours dans le Serrail, tout prêts à obeïr au moindre ſigne de ceux dont ils reçoivent les ordres, maintiennent, augmentent, & rendent formidable la puiſſance Ottomane. L'Empire ne ſeroit jamais en paix, il ſeroit au contraire dans un trouble continuel ſi on laiſſoit vivre tous les Fils & tous les Neveux de nos Sultans; & nous aurions une infinité de Princes qui ſeroient toûjours aux mains les uns contre les autres pour ſe déchirer & pour ſe perdre par des Guerres civiles, comme on le voit arriver ſouvent parmi les Chrétiens. Delà vient qu'on ſuit cette maxime aſſuiée: *Qu'il vaut mieux qu'il en coûte la vie à des innocens, que de laiſſer les coupables impunis.*

Je ne ſavois pas, je l'avoüe, qu'Amurat eut tué ſa ſœur de ſa propre main. Toi qui ſais le ſecret de cette Tragedie, tu peux me dire s'il en vint à cet excez parce qu'elle avoit répondu fort fierement à la Sultane ſa Mere, qui voulut la cenſurer d'une intrigue galante qu'elle entretenoit ſecretement. Si c'en eſt la raiſon l'infortunée ne mourut pas innocente; & j'ai beaucoup de curioſité de ſavoir les particularitez de cette mort. Mais je ne veux point ſavoir la malheureuſe fin de Bajazet & d'Orcan, tous deux freres d'Amurat, de peur de faire ſeigner tout de nouveau une playe qui eſt déja vieille. Quel crime ont commis ces pauvres Princes ſi leur frere régne? Cruel Roi! Quelle cruauté eſt la tienne, puiſqu'ils obeïſſoient ſans murmurer!

Amurat étoit un redoutable Amant, puiſqu'il vainquoit ſa paſſion par le poignard. Il maſſacra la plus belle de ſes Sultanes; & pour quelle raiſon le fit-il? Les Chrétiens lui pardonnent le ſang de ſes freres, de ſa ſœur, celui du brave Facardin, de pluſieurs Viſirs de ſes Amis, de tant de braves Commandans & de perſonnes illuſtres, qu'il a répandu; mais ils ne veulent pas lui pardonner la mort d'une

1641. Maîtresse. Ils ne peuvent concevoir comment un Prince Musulman peut faire l'ofice de Boureau dans un lieu aussi délicieux, où il n'a rien à faire qu'à songer à donner à ses Amours d'agreables marques de sa passion. Tu me diras peut-être qu'elle avoit eu la hardiesse de porter sous ses yeux des fleurs & des parfums qui venoient de son frere. Il est certain que c'est un grand crime de n'obeïr pas à ceux qui ont tout pouvoir de nous commander; mais c'en est un bien plus grand de ne commander que pour avoir occasion de faire des cruautez. On dit qu'un homme qui agit de cette maniere est un monstre; mais je ne dis pas la même chose.

Mande-moi ce que fait le nouveau Sultan Ibrahim, & m'informe de son humeur & de ses inclinations. Il paroît qu'il est toûjours infirme, & tout étourdi de sa longue prison. Fais-moi sçavoir si son installation sur le Trône a produit quelque alteration dans l'Empire; s'il sera aussi sanguinaire que son frere, ou s'il se tournera du côté de la clemence ou de la liberalité.

Parle-moi une fois, cher Ami, sans déguisement & à cœur ouvert. Est-il de complexion amoureuse? Je fais grand cas des Princes de ce caractere: Ils ont d'ordinaire de l'humanité, & quelque cruels qu'ils soient l'Amour leur inspire de la douceur, de la liberalité & les rend ennemis de l'avarice, monstre cruel, qui soüille & qui obscurcit les vertus les plus éclatantes. Combien y a-t-il de gens employez à choisir pour le Serraïl de belles femmes qui contribuent aux plaisirs d'Ibrahim? Heureuse sera la plus belle femme d'Asie. Mais les yeux de ce Monarque seront faits comme ceux des autres hommes, qui ne sont pas toûjours charmez des plus excellentes beautez. Delà vient qu'il y a eu dans le Serraïl de nôtre Empereur des Dames plus charmantes que toutes les autres, qui n'ont pourtant pas laissé de mourir Vierges, méprisées de ceux aux plaisirs desquels elles étoient destinées.

Le Chiaoux m'a seulement appris, qu'Ibrahim paroît souvent à cheval dans la Ville, qu'il a l'air d'un Prince équitable & clement, & qu'il veut faire premier Visir le Berger Hussein, qui a été long-tems prisonnier avec lui. On dit qu'il s'occupoit souvent à divertir Ibrahim dans sa prison en joüant du Chalumeau, & en lui parlant sans art & fort naturellement, de ce qu'il faisoit en gardant ses Moutons. Il m'a dit aussi qu'il alloit souvent par divertissement sur la Mer Noire pour prendre l'air, & pour joüir de la liberté dont il avoit été si long-tems privé: Qu'il prenoit beaucoup de plaisir à la lecture des Auteurs Grecs, & principalement de Xenophon & de Plutarque: Qu'il est fort devot sans être superstitieux, à la maniere des devots de nôtre profession, qui veulent que nos Souverains soient d'implacables Ennemis des Chrétiens. Si l'on ne peut être sauvé sans persecuter une Religion contraire à la nôtre, que deviendront ceux qui sont morts sans l'avoir jamais persecutée? Je croi *que la vraie sainteté consiste à bien faire, & à avoir de la charité pour tout le monde.* 1641.

Les Infideles parmi lesquels je vis à present pour le service de l'Empereur dont je suis le Sujet, se font honneur d'observer exactement ce précepte de leur Religion, & ils sont heureux s'ils l'observent bien. Mais dis-moi, crois-tu que nôtre Empereur puisse avoir des Enfans comme on en fais déja courre le bruit; & qu'il ne puisse pas vivre long-tems? Ce ne sont pas seulement les gens oisifs qui tiennent ces discours; mais aussi ceux que l'interêt oblige de sçavoir qui doit être le Successeur. Plusieurs des plus sensez croient que ce sera le Roi des Tartares, & que ceux de la race de Mula Honkiar en seront exclus. Cette race est veritablement illustre, mais personne n'en sait l'origine. Le Chef de cette Maison décend de Tamerlan? Tu sais le reste, & je ne veux

pas disputer avec toi sur les genealogies.

Il y a tant d'incertitude dans tout ce qui se fait dans ce bas monde, que tu peux m'accuser d'imprudence de te parler des choses si éloignées, car peut-être Ibrahim est pere de l'heure qu'il est.

Aime-moi toûjours malgré l'éloignement qui nous separe, & me donne des preuves de ton amitié en te dérobant quelques momens de loisir pour m'écrire.

LETTRE LXXVII.

A son Ami Dinet Golou.

Sur l'infidélité de sa belle Gréque.

JE ne dis plus que ceux qui aiment sont des fous, mais je suis contraint de dire que ceux qui croyent legerement ne sont gueres sages. Il est mal-aisé qu'un homme s'empêche de tomber quelquefois dans une passion, mais il n'est pas si mal-aisé de s'empêcher d'être si credule, & de donner dans des faussetez, qui sont les compagnes les plus irreparables du sexe.

Tu m'as dit vrai en m'envoyant le Baume & l'Aloës que je t'avois demandé, & je ne te répondrai point des mensonges en te parlant de Dajar, qui fait le sujet de la lettre que j'ai reçûë de toi. Permets-moi de te remercier sans te dire un seul mot du present que tu m'as fait, qui est trés-magnifique, & que j'ai reçû avec beaucoup de plaisir : Mais donne-moi la liberté de me plaindre franchement du mal qu'une autre m'a fait. Je n'ai que faire de consulter mes memoires pour me souvenir de tout ce que je t'ai écrit sur le chapitre de cette Gréque ; Mon cœur qui en est

encore tout plein me reproche à tout moment de 1647.
t'en avoir trop dit sur son sujet.

Jamais rien ne m'a paru si desirable pour me guerir du cruel mal dont je suis tourmenté, que cette herbe qu'Homere appelle Nepenté. Ce Prince des Poëtes introduit une Reine de nôtre Egipte, & lui fait presenter à Helene cet admirable simple, qui a la vertu d'apaiser toute sorte de douleurs, & de faire oublier les chagrins & les outrages qu'on nous a faits. Mais tu ne me comprendras pas, à moins que je ne te dise sans détour, que Dajar ne m'a pas eu plûtôt quitté, qu'elle a oublié toutes les promesses qu'elle m'avoit faites, & ne s'est plus souvenuë de l'amour que j'ai pour elle. Depuis son départ, il est vrai, elle m'a écrit deux fois, mais avec tant de froideur, qu'on voit clairement que son cœur est pour moi tout de glace. Elle ne s'est pas plûtôt vûë entre les bras de son Mari, qu'elle lui a sacrifié ma passion; & pour lui mieux faire sa Cour & le persuader de sa fidélité, elle lui a mis mes lettres entre les mains. Son Mari rit en les lisant, & lui dit en plaisantant à mes dépens: *Un homme si éperdûëment amoureux n'a-t-il fait que soûpirer & écrire? Il a fait quelque chose de plus*, repliqua la dissimulée; *il m'a promis de m'envoyer une boëte de Baume blanc de la Meque, & du bois d'Aloës pour me parfumer, que je n'espere pas encore de recevoir si-tôt, & que peut-être je ne recevrai jamais; car si mon galant n'est pas fou, il m'oubliera aussi-tôt que je vais trés-assurément l'oublier. Et qu'as-tu promis à ce Barbare*, repliqua d'abord le Mari? *J'ai promis*, repartit Dajar, *de lui envoyer mon portrait; portrait de la plus chaste de toutes les femmes; encore ne prétens-je pas le faire sans vôtre consentement, & sans même que vous me le commandiez.*

Ce que je m'en vais te dire vient de si bon lieu, que je ne puis douter que ce ne soit la ve-

1641. rité même. Je t'ai apris, par ce que je t'ai écrit ci-devant, quelle étoit la vertu de cette femme; aprens maintenant qu'elle est celle du Mari. Il n'eut pas plûtôt vû mon portrait, qu'aprés avoir loüé l'adresse du Peintre, il embrassa tendrement sa femme, qu'il respecte comme un exemple trés-singulier de fidelité conjugale. Tu seras surpris du foible de Dajar d'avoir fait voir mon portrait : Elle l'a pourtant fait : On lui a tenu compte de sa confidence, & on l'a régalée en récompense de mille chastes embrassades. Tu vois ici quel est le bonheur des femmes des Chrétiens, d'avoir des Maris qui expliquent si favorablement les ofenses qu'elles leur font pendant leur absence.

Cependant le portrait de Dajar est encore à venir : Elle ne répond plus à mes lettres; ce qui fait que je ne lui écris plus depuis quelque tems : Ma passion commence à s'afoiblir, & ce grand feu qui me consumoit, va bien-tôt se convertir en cendres. J'ai été fort trompé ; car ce n'est que parmi les personnes d'égale condition où l'on doit chercher une amitié solide & durable. Aimons-nous, cher Ami : Afermissons les liens de nôtre amitié de maniere, que rien ne soit capable de les rompre ni de les délier. Dajar est éfectivement un grand exemple de fidelité pour un Mari, mais elle est aussi un grand exemple d'inconstance & de perfidie pour un Amant qui lui a sacrifié toutes choses.

Je suis desormais resolu de n'aimer aucune femme, & je suis assuré, cher Ami, que ma resolution se soutiendra. Je suis gueri, réjoüis-t'en avec moi, & sois persuadé que si une belle & charmante femme m'a broüillé la cervelle, la bonne humeur & la patience de son Epoux m'a remis dans mon bon sens. Mon avanture te rendra sage, & te fera prendre garde à ne pas tomber dans de pareils inconveniens : mais tu ne peux pas courre le même risque ; Tu es heureux aussi-bien que les

autres Musulmans de Constantinople, d'avoir des 1641.
Loix qui vous retiennent & vous empêchent de tomber dans de semblables irregularitez.

J'espere aussi que tu ne seras plus mon Rival, supofé que tu ayes eu de bons sentimens pour cette ingrate. S'il faut aimer une fois en sa vie, il faut au moins se donner de garde de tomber dans des excés qui nous ôtent la raison, & qui nous font repentir tous les jours de nôtre vie d'avoir aimé avec si peu de ménagement. Ma repentance est grande; & quoi que ma passion ne soit pas encore tout à fait éteinte, je ne laisse pas de sentir une joie qui me fait connoître que je pourrai me guerir par degrez de l'amour que j'ai encore pour elle.

Tu dois être bien las d'un si long discours. Je finirai en t'envoyant le portrait qu'un des plus beaux esprits d'Espagne a fait des femmes.

Il dit, *qu'elles sont la source de la vie & de la mort, qu'il faut les considerer comme le feu, parce qu'elles brûlent comme cet Element tous ceux qui s'approchent d'elles de trop prés; & que cependant elles donnent aux hommes une certaine chaleur qui leur est necessaire: Ce sont de belles choses: Elles sont la joie des familles & des Villes entieres; mais il y a du danger à les garder, parce qu'elles enflamment tout ce qui les approche, & reduisent d'ordinaire en cendres tout ce qu'elles ont enflamé: Elles brillent communément beaucoup; mais leur brillant n'est jamais sans une fumée, qui répand des nuages sur l'entendement, & qui fait souvent verser des larmes à ceux qui ne font que les regarder. Qui n'a point de commerce avec les femmes, meine une vie triste; cependant rarement les voit-on sans danger. Le moyen d'en venir à bout n'est pas de les servir avec excés, non plus que de les negliger entierement. Souvent on les gagne aisément, mais on les perd plus aisément encore. Le feu & les femmes sont à tous égards la même chose;*

1641. *& celui qui a dit que la femme est un feu qu brûle tout, a dit aussi que le feu est comme la femme qui consume tout.*

Nos Religieux Arabes ont dit encore plus élegamment, *que Dieu leur a fait un Paradis à part parce que si elles entroient dans le Paradis des hommes, elles en feroient un Enfer.*

Eve joüa si bien son personnage aprés qu'elle eu été seduite par le Serpent dans le Paradis Terrestre, qu'elle seduisit aussi son Mari pour le rendr aussi criminel qu'elle. Mais comme entre plusieur défauts ce sexe a quelque chose d'aimable, aimons-le au moins comme étant necessaire à la propagation de nôtre espece, & non à cause de s beauté, dont l'enchantement corrompt l'esprit & en traverse toutes les excellentes operations. Le hommes seroient peut-être des Anges s'il n'y avoi point de femmes, je veux dire de méchantes femmes; car les bonnes femmes, aussi-bien que le bons hommes, ne font aucun mal. Adieu.

LETTRE LXXVIII.

Au Superieur des Dervis de Cogni en Natolie.

Sur son âge, & sur celui d'un homme qui a vécu cent vingt-neuf ans.

PErmets-moi, saint & patient Dervis, de te saluër la tête baissée jusqu'à terre, & avec la plus profonde humilité dont je suis capable. Je t'écris les piés nuds, sans bas & sans souliez, pour marquer la veneration que j'ai pour ta vieillesse, & l'admiration où je suis de ton innocence incorruptible.

La bonté que tu me témoignes par la longue let- 1647.
tre que j'ai rêçûë de toi, m'a donné une joie que je ne ſaurois exprimer : Elle me fait oublier mes peines paſſées, & m'empéche de ſonger à celles qui peuvent m'arriver. Je quitterois ce monde volontiers aprés avoir reçû de pareilles preuves de ton afection. Ton grand âge ne m'étonne point : Ton Pere qui eſt encore vivant, & dans ſa cent & ſeptiéme année, & tu n'as gueres plus de 82. ans. Cela me fait eſperer de vous voir encore longtems l'un & l'autre, attirer par vos prieres & par le merite de vos bonnes actions, les benedictions du Ciel ſur le glorieux Empire des Ottomans, auquel doivent être ſoûmiſes toutes les autres Monarchies & Souverainetez. Les trente Freres qui ſe preſenterent à Selim pour ſe faire enrôler dans les Troupes qui devoient ſervir contre les Perſans, firent paſſer leur Pere, qui les avoit tous eus d'une ſeule femme, pour le plus heureux des Muſulmans, d'avoir eu le bonheur de produire un ſi grand nombre de la plus noble eſpece qu'il y ait dans la nature. Mais ton Pere & toi devez être plus heureux que ce Pere fertile. Ton Pere a combatu la perverſité du ſiecle plein de maux & de ſoufrances, & en a triomphé par la force de ſon courage, par l'innocence de ſes mœurs, & par ſa grande ſobrieté : Et que n'as-tu point fait pour devenir le digne fils d'un ſi glorieux Pere ? Tu as aquis les mêmes vertus, & tu as tellement encheri par deſſus, qu'on peut dire que tu as été plus loin que la vertu même. Tu as une force admirable au milieu des abſtinences & des autres auſteritez dont tu te maceres, & il eſt certain que tu es inimitable en cela. Mais le Ciel, pour qui tu vis ſeulement, récompenſera dans l'autre monde la pureté de ta foi, à laquelle l'Ennemi du genre humain ne ſera jamais capable de donner aucune atteinte.

Les Chrétiens diſent que quand Dieu leur donna les Commandemens, il ne promit la longue vie

1641. qu'à ceux qui auroient une parfaite veneration pour ceux qui leur ont donné le jour. Si cela est, comme il y a beaucoup d'apparence que cela soit, l'on ne doit pas douter qu'une longue vie ne soit la récompense que Dieu donne à ceux qui vivent bien : En éfet, les Nazariens Critiques soûtiennent que le peché est la seule cause pourquoi les hommes ne vivent pas aussi long-tems qu'ils faisoient avant le Deluge : Car alors leur vie étoit si longue, qu'on auroit été tenté de croire qu'ils ne devoient jamais mourir. Ils disent qu'aprés le Deluge Dieu changea la nature des hommes, & qu'au lieu de cette grande quantité d'années qui composoit le cours d'une si longue vie, ils ne peuvent vivre tout au plus que six-vingt ans ; qu'il y en a peu qui parviennent jusques à 80. & que tout ce qui va par delà n'est que misere & tourment, ou une espece d'imbecilité qui les rend semblables aux bêtes.

Je connois peu de gens qui ne conviennent qu'on peut guerir ou mitiger les maux qui nous arrivent : Mais il n'y en a gueres qui croyent que la vie puisse s'alonger : Si cela n'est pas impossible, on peut par consequent ajoûter foi à un fait qu'on croit ici, & qui est encore tout nouveau.

Un Vieillard alla trouver un vieux Dervis de cette grande Ville, & lui tint le langage suivant. *Je viens pour savoir de vous, Reverend Pere, si je ne puis pas en bonne conscience me déterminer à ne plus vivre, puisque je suis tout-à-fait las de la vie. Je suis déja parvenu à la cent vingt-neuviéme année de mon âge, par le moyen d'une liqueur que j'ai appris de la Chimie, & qui m'a conduit jusqu'à l'âge où je suis, sans que je me sois presque apperçû que je vieillissois. Cependant une si longue vie me paroit insupportable. Mon sang est si corrompu, qu'il ne me reste plus aucune des passions ausquelles tous les hommes sont sujets. Le goût ne me sert plus de rien, & je ne connois plus les mets délicats. Quoi que je ne sois pas sourd, mon oreille ne distingue plus*

ne veritable harmonie d'avec ce qui n'eſt qu'une 1641.
onfuſion de tons. Mes yeux ſont ouverts ; mais ils e voyent rien clairement. Les ſenteurs frappent non odorat, mais elles n'y font aucune impreſſion. e touche, ſans ſentir ce que je touche, & je tou- he tout indiferemment. Mon cœur n'eſt plus ſen- ible, ni ſuſceptible de tendreſſe & de paſſion pour nes Amis. La bile n'a plus en moi ſon feu ordinai- e. La joie & la douleur, la colere, le deſir, l'eſ- erance & la haine ſont éteintes en moi. Ainſi je uis devenu inſenſible, ſans perdre, s'il faut ainſi ire, aucun de mes ſens. J'ai donc réſolu de me aiſſer mourir, pourvû que vous puiſſiez m'aſſûrer ue je puis le faire ſans peché ; car ſi je ſuis deux ours ſans prendre de ce precieux Elixir, il eſt cer- ain que je mourrai bien-tôt, & par ce moyen je erai délivré du chagrin qui m'accable. On dit que e Dervis répondit à ce Philoſophe : *Que bien oin de pouvoir ſouhaiter ſa mort, il étoit au con- raire obligé de conſerver ſa vie, & que ſuppoſé u'il ne ſe ſervit d'aucun ſecret magique pour pro- onger ſes jours, il devoit être perſuadé que la mer- eilleuſe liqueur dont il avoit trouvé le ſecret par on étude & par ſon travail, étoit un preſent que e Ciel lui avoit fait : Qu'à la verité il ſeroit de- araſſé d'une vie pleine d'incommoditez ; mais qu'il e pouvoit s'en debaraſſer ſans crime, & qu'il étoit bligé de la conſerver pour ſoufrir avec plus de ſoû- niſſion les douleurs dont il ſe plaignoit, qu'on ne ouvoit pas comparer aux plaiſirs qu'il avoit reçûs ar la joüiſſance du don que Dieu lui avoit fait.*

Je prie le grand Dieu de te faire vivre plus ong-tems que ce Philoſophe, & de t'accorder tout e qui peut te contenter. Mais je le ſupplie ſur out de ne jamais permettre que tu oublies la pro- neſſe que tu m'as faite d'avoir toûjours des égards out particuliers pour moi, qui ai pour ta Sainte- é toute la veneration poſſible.

LETTRE LXXIX.

A un de ſes Parens.

Pour ſe plaindre de ſa perfidie.

POnce Pilate étoit plus honnête homme que toi; Il s'excuſa, tout Payen qu'il étoit, de l'injuſte Sentence qu'il devoit prononcer contre le Meſſie des Chrétiens, en ſe lavant les mains en preſence des Juifs qui ſolicitoient ſa mort: Et toi qui es Mahometan comme moi, & qui te laves tout le corps dans les Bains de Conſtantinople en preſence de nos amis, tu m'accuſes & tu me condamnes temerairement & ſans aucun ſcrupule. Tu me traites comme ſi j'étois un Scelerat; tant tu es animé contre moi qui fais profeſſion de la même Religion que toi. Comment peux-tu juſtifier la haine que tu as pour moi, en tâchant comme tu fais de faire croire au Kaimakam que j'ai été corrompu par le Cardinal de Richelieu, qui eſt le premier Miniſtre du Roi de France? Tu ajoûtes qu'il ne doit plus avoir aucun égard à mes lettres, & aux avis que je donne à la Sublime Porte; & qu'il faut conſiderer tout cela, non comme venant d'un Arabe, mais comme la production d'un Sacrilege Heretique: Tu dis que je dupe le Moufti, ſi venerable par l'autorité dont il eſt revêtu d'une Religion ſi ſainte, dont il eſt le digne Chef; & que je l'amuſe par mes lettres pour mieux cacher mon changement, puis que j'adore dans le cœur le Prélat Romain, aux decrets duquel je fais profeſſion publique d'avoir une ſoûmiſſion entiere.

Bien loin que la qualité d'être ton parent que j'ai malgré moi ſoit capable de te retenir, tu t'en ſers

au contraire pour avancer tes pernicieux desseins. 1641.
Indigne Parent ! Infame Hipocrite ! Tu veux ruiner ma réputation, & rompre le cours de mon emploi, parce que je sers le plus grand Prince de l'Univers. Tu as non seulement approuvé ma conduite lors que j'ai commencé d'agir sous les ordres des Ministres du Divan; mais tu m'as applaudi, tu m'as loüé : Et maintenant que tous les Ministres sont contens de moi, qu'ils ont approuvé mes premieres démarches, & qu'ils m'ont donné des loüanges, tu es le seul qui juges à propos de me traverser, d'obscurcir ma réputation, & de noircir ce que je fais. Est-ce là le fruit des études que tu as faites à Athenes auprés d'Hippia, auquel tu es redevable de la connoissance que tu as des Auteurs Grecs, dont tu fais tant de vanité ? Répons-moi, Parent injuste, quel est ton but en voulant me faire rapeller par tes lâches calomnies ? Quand & en quoi t'ai-je ofensé je te prie ? Mais tes artifices, quelques grands & quelques malins qu'ils puissent être, ne l'emporteront jamais sur la droiture de mon cœur ; & comme je ferai toûjours bien mon devoir, aussi n'apprehendé-je pas de perdre la faveur de mon Prince; Il approuvera ce que je ferai, & tu en mourras d'envie & de dépit.

Je n'aurois pas dû m'y tromper, & ton air auroit du me faire voir la fausseté de ton cœur. Tu es un Heraclite toûjours chagrin & de mauvaise humeur, qui ne peux avoir de joye lors que le Ciel favorise les desseins de nôtre invincible Monarque. Tu es un faux Zenon qui sous des apparences afectées d'un Stoïcien, cache un cœur de Cinique, dont l'humeur critique déclame perpetuellement contre ce que les autres font. La nature a peint sur ton visage une noire mélancolie & une pâleur mortelle, parce que tu t'occupes continuellement à quelque chose de sinistre. Il paroît aussi que Pithagore t'a apris à ne parler gueres, parce qu'il a vû que tu n'es propre qu'à dire ou à faire que ce qui est mau-

1641. vois. Je ne sai dequoi est devenu Fousi, & comm je n'entens point parler de lui, j'ai peur que tu n l'ayes corrompu pour me priver de tous mes allie & fideles amis. Tu n'as pas manqué de le bien in struire en lui donnant un si bon exemple ; & je n doute pas qu'il n'ait été assez ingrat que de t'imi ter. Il est de retour de la Meque, & cependant il n me fait point de réponse, & ne me fait point savoi s'il a fait pour moi le Corban * sur la Montagne s'il a fait les Aumônes que je l'ai prié de faire, & s'i m'envoyera un petit morceau de la vieille Tapisse rie de la sacrée Mosquée, que je lui ai demandé Mais je ne me soucie pas tant de ce que font les autres : Je ne veux me plaindre que de toi seul, qu m'as infiniment plus ofensé que personne, & qui a employé le verd & le sec pour me perdre.

Suis donc ton méchant naturel : Je ne t'écris que pour te faire savoir que je n'ignore rien de tout ce que tu as fait contre moi. Il n'y a que ton vieux Oncle qui puisse te faire changer : vas le trouver : ne te fais point de honte d'aller voir un homme qui sert dans les emplois les plus vils & les plus bas, car il a plus de jugement que toi. Fai-lui voir les infirmitez de ton ame, ou pour mieux dire déclare lui tout le mal que tu as fait, s'il te reste quelque desir de devenir honnête homme. Tout Charpentier qu'il est, il sait mieux que toi comment il faut former l'esprit : Il est capable de t'aprendre la maniere de polir & de perfectionner le tien, comme il polit une piece de bois, quelque dure & quelque raboteuse qu'elle soit.

Il a une parfaite connoissance de la Loi : Il a été élevé dans les principes de la Religion : Il te guidera, si tu le laisses faire, dans la route qui méne à la perfection : Il ne permettra pas que tu mentes : Il te fera faire réparation à ceux que tu as injustement flétris ; & il te donnera des consolations si tu és veritablement

** C'est un Mouton qu'on sacrifie, qu'on coupe en pieces, & qu'on distribuë aux pauvres.*

ritablement repentant du mal que tu as fait, & que 1641.
tu fasses paroître quelque regret de ta conduite passée, & du dessein que tu as eu de perdre un Parent qui t'aimoit, & qui te souhaite encore toute sorte de bonheur, pourvû que tu te repentes de l'avoir injustement persecuté, & que de méchant Parent que tu as été, tu deviennes un bon & sincere Ami.

LETTRE LXXX.

Au Moufti.

Du Cardinal de Richelieu ; de ses artifices, & de sa politique.

ON trouve aujourd'hui dans un seul homme tout ce que plusieurs personnes de grand esprit pourroient aquerir par une longue experience ; & cet homme est le Cardinal de Richelieu, dont tu n'ignores pas la réputation. Il étoit destiné comme toi aux afaires de l'Eglise, & consacré à la Religion ; mais il n'en est pas si fort occupé, qu'il ne s'applique avec le même soin aux afaires du monde ; & c'est lui qui sous l'autorité du Roi son Maître, gouverne le Royaume de France. J'obeïs à tes ordres venerable Moufti ; tu m'as commandé de t'informer des actions particulieres de ce fameux Prélat ; mais j'ai peu de choses à te dire, car il est impossible de penetrer bien avant. Il est le plus habile & le plus fin politique qu'il y ait parmi les Infidéles. Lisandre ce celebre Grec n'a jamais été si fin que lui, & jamais Tibere n'a porté la dissimulation si loin, ni n'a fait paroître à Rome tant de jugement que lui dans les afaires, non pas même dans le tems qu'il tournoit tous ses soins à se défaire de ses Rivaux, & à lever tous les obstacles qui pouvoient l'empêcher

1641. de parvenir à l'Empire. Il resoud tous les doutes qui peuvent survenir dans sa Religion ; il est le Maître des récompenses & des peines, & le Roi qui connoît son zéle & son habileté, lui laisse la direction de son Royaume & de son Peuple, qu'il gouverne & qu'il conduit comme Jacob conduisoit les Troupeaux de Laban, à cela prés qu'il ne sait pas l'art de faire naître les hommes comme il veut, ainsi que ce saint Israëlite faisoit naître les brebis,

Il y a quelques jours qu'il arriva d'Allemagne un homme qui se rendit incontinent au Palais de ce Ministre, & lui fit dire par le Capitaine de ses Gardes que la lettre B. étoit venuë. L'Oficier qui fit difficulté de se charger de la commission, pria l'Allemand de s'expliquer plus clairement : Il se contenta de lui répondre en riant, que l'Alphabet du Cardinal étoit comme le fameux couteau de Delphes, qui servoit à tout ; de sorte que le Capitaine n'eut qu'à dire pour être entendu que B. étoit arrivé. Il ne l'eut pas plûtôt fait que B. eut audience secrette dans le Cabinet de ce Ministre, & fut long-tems en conference avec lui ; mais je n'ai jamais pû apprendre le sujet de cette conversation.

LETTRE LXXXI.

A son Ami Dinet Golou.

Description toute particuliere de la grandeur de la Monarchie d'Espagne.

JE m'oublierois aussi-tôt moi-même que de t'oublier ; mais comme je pense souvent à moi, je ne saurois t'oublier, parce que tu es un second moi-même. Sois persuadé que je parle du bon du cœur, & que je n'ai d'autre dessein que de t'aimer, & de

t'obliger à me répondre par la même afection ; car 1641.
je desire ton bien comme le mien propre.

Je veux te procurer si je puis la confidence du grand Visir, sans qu'il s'aperçoive que j'en aye le dessein : Et voici ce que j'ai pû inventer de meilleur pour cela. Tu feras semblant de recevoir d'un Ami que tu auras laissé à Palerme, les memoires que je t'envoie avec cette lettre. Il ne sera pas difficile de faire croire que tu as des correspondances dans cette Ville, si l'on considere le tems que nous y avons demeuré ensemble pendant que nous étions Esclave.

Cet auguste Visir qui conduit & qui gouverne l'Empire sous les ordres du plus puissant & du plus redoutable des Potentats de la terre, recevra cet ordinaire une relation circonstanciée des évenemens qui sont arrivez en Portugal : Je lui ai donné avis de la révolution de Catalogne ; double révolution qui afoiblit beaucoup l'Espagne, & mortifie considerablement l'orgüeil de cette fiere Nation. Je lui ai mandé que les Portugais se sont déja choisis un Roi, & que les Catalans vont secoüer le joug des Espagnols : Mais je ne lui ai rien dit des Memoires choisis que je t'envoie : Tu peux t'en servir utilement, si tu peux trouver le secret d'avoir accés auprés du grand Visir.

Tu peux donc dire à ce grand Ministre, que tu as reçû les Memoires que tu lui presentes, & l'assûrer que tu les a traduits de l'Italien en Arabe ; il faut que tu les copies de ta propre main, afin qu'il ne paroisse pas qu'ils viennent de moi.

Philippe II. Roi d'Espagne mourut d'une maladie honteuse, qui n'arrive qu'aux petites gens : Sa mort parût un châtiment de Dieu, pour avoir fait comme David le dénombrement de ses Sujets, en vûë de faire connoître à toute la terre la grandeur de sa puissance.

Il est certain que ce Monarque compta jusqu'à 750. Villes érigées en Evêchez, en y comprenant

1641. soixante Archevêchez ; 11400. Abbaïes, 9230. Chapitres, tant de Cathedrales, que de Collegiales ; 129000. Eglises Paroissiales ; 4000. Hopitaux, 25000. Confrairies ; 2300. Congregations de Seculiers, 3000. Maisons à recevoir les Pelerins ; 46000. Convens de Religieux ; 13500. de Religieuses ; 15200. Chapelles où se disoit la Messe, aussi-bien que dans les Eglises publiques, dans les maisons particulieres, & dans les prisons.

Aprés une recherche exacte ce Prince trouva que pour servir tant d'Eglises, de Monasteres, de Convens, d'Hôpitaux & de Chapelles, il y avoit neuf cens douze mille Moines, Religieux, Prêtres, ou Clercs, parmi lesquels il pouvoit se trouver quatre cens douze mille Prêtres, celebrans ce que les Chrétiens appellent Messe : Et pour faire subsister ce grand nombre d'Ecclesiastiques on compta qu'il faloit que leur revenu montât à treize millions d'écus monnoie de Rome, sans compter les aumônes qui se distribuoient tous les jours, qui alloient à quatre millions d'or.

La curiosité de ce Prince alla plus loin : Il voulut sçavoir le nombre de tous les Officiers Royaux, de Gouverneurs de Provinces, de Villes, de Châteaux, de Citadelles, & enfin de tous les Officiers de Mer, de Terre, de Judicature, & de tous ceux en un mot qui avoient des Patentes de lui, ou de ses Vice-Rois : Et il trouva qu'il y en avoit 83000. d'employez par lettres signées de sa main, & 360000. dont les lettres n'étoient signées que par ses principaux Ministres.

Il ne voulut point savoir le nombre des personnes qui étoient dans ses Etats, de peur qu'il n'en devint trop orgueilleux, & afin de ne pas tomber dans le crime de David. Il y tomba neanmoins, comme je l'ai déja dit, & en fut puni en sa propre personne, Dieu ayant voulu épargner ses Sujets qui avoient assez soufert d'ailleurs.

On peut dire à present que cette puissante Monarchie commence à se démembrer par la perte de tant

de Provinces, de tant de Royaumes, & de tant de Places ; & que Philippe II. ne connût pas toute sa puissance ; que Philippe III. ne connût pas la grandeur de ses forces, ni les richesses immenses qu'il possedoit parce qu'il se laissa mener par ses Ministres ; & que Philippe IV. n'ayant pas voulu voir quand il le pouvoit, ne sauroit voir à present quand il le voudroit. 1641.

Je croi t'en avoir assez dit pour me faire entendre. Fait maintenant de ton mieux, pour te faire écouter des personnes à qui ces avis peuvent être agreables & utiles tout ensemble : Et si tu crois que la connoissance de ces choses puisse agréer à l'invincible Visir, qui est une des Lumieres du monde, tâche d'aquerir la bienveillance de ce grand homme, qui gouverne tous les fidéles, & qui n'a de loi que le divin Alcoran. Je t'embrasse de tout mon cœur. Adieu.

LETTRE LXXXII.

Au premier Secretaire d'Etat.

D'une conspiration découverte à Paris contre le Cardinal de Richelieu.

JE viens d'apprendre tout à l'heure un fait arrivé depuis quelques jours. Tout se fait ici si secretement qu'il est presque impossible de savoir les choses qu'aprés qu'elles sont devenuës publiques.

On se saisit ici dés le mois de Janvier passé de certains bateurs de pavé habillez en Hermites, qui devoient assassiner le Cardinal de Richelieu. Ces miserables ont avoüé devant les Juges aussi-tôt qu'on les a eu appliquez à la Question, qu'ils avoient dessein de tuër le Favori du Roi, parce qu'il n'étoit pas Ami du Duc de Vandôme, Fils naturel du feu Roi

1641. Henri le Grand. La Cour a été fort surprise de cette avanture : chacun en parle selon ses interêts & selon son inclination. Les Amis du Duc de Vandôme se sont déclarez contre le Cardinal : & les Creatures de ce Ministre ont fort exageré cet attentat, pour rendre la Maison de ce Prince plus odieuse, & pour rehausser la réputation du Cardinal. Le Duc de Mercœur fils du Duc de Vendôme, se rendit incontinent à Paris avec le Duc de Beaufort son frere : Le premier incognito pour consulter ses Amis, & l'autre pour se presenter au Cardinal, afin d'obtenir pour son Pere la liberté de se justifier devant le Roi de l'accusation qui lui étoit faite. Le petit fils de Henri le Grand a demandé depuis d'être confronté aux hermites, & l'a obtenu ; mais comme il a pris en même tems le chemin de l'Angleterre, son départ a beaucoup surpris. Les uns disent qu'il n'a pas agi en homme sage ; les autres disent le contraire, & soûtiennent qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer au témoignage de ces Miserables, qui auroient dit mille choses sans le moindre scrupule.

Cependant les Hermites ont été publiquement executez, & l'on n'a pas encore découvert leurs Complices. On ne sçait pas encore si quelque personne de qualité n'a point eu part à la Conspiration, qui n'est pas la premiere qui a été tramée contre ce Favori & l'on croit que ce ne sera pas non plus la derniere. Il a beaucoup d'Ennemis, & l'autorité absoluë avec laquelle il gouverne par la faveur du Prince, lui suscitera toûjours des Adversaires, qui ruïneront son crédit, ou qui lui ôteront la vie.

Si tu ne reçois pas plus souvent de mes Lettres, tu ne dois pas croire que mon zéle & mon attachement pour toi ayent soufert quelque diminution. Enregistre ce que je t'écris. Continuë de m'aimer, & de me proteger dans les choses qui sont justes, & ne change point de sentiment à mon égard, que je n'aye changé moi-même.

LETTRE LXXXIII.

Au Moufti.

Du Cardinal de Richelieu, & des calomnies qu'on publioit contre lui, en faisant courre le bruit qu'il avoit dessein de se faire Patriarche en France.

LA personne au sujet de laquelle je t'ai écrit selon tes ordres il n'y a pas long-tems, est non seulement encore vivante, mais elle est même plus absoluë que jamais en ce qui regarde son Ministere. Mais il n'est pas vrai que ce Cardinal ne trouvant plus (comme tu m'écris qu'on le publie à Constantinople) dequoi satisfaire son ambition qui lui laisse toûjours quelque chose à desirer, aprés s'être rendu le Maître absolu du Royaume de Loüis XIII. ait formé le dessein de s'emparer de tout ce qui regarde la Religion. Il est trop habile pour penser à se faire Superieur General de tous les Dervis de France ; ce que le Roi de France ni le Pape ne permettroient jamais. Je croi plûtôt que ce Ministre a eu dessein de soûmettre tous les Princes Chrétiens à l'obeïssance du Roi son Maître.

L'Empire Ottoman auroit quelque sujet de crainte, si les Prélats Romains étoient assez sages pour élire un tel homme pour Pape. Nous verrions en peu de tems toute l'Asie agitée par ses intrigues contre les Adorateurs du Grand Mahomet ; & ceux qui suivent Ali ne seroient gueres plus assûrez. Tu sais que les plus grandes marques de pieté que puissent donner les Papes durant leur Pontificat est d'exciter des Guerres contre nous ; & de chercher les moyens de renverser nôtre Empire. Figure-toi donc

1641. ce que feroit ce grand homme, s'il étoit le chef des Chrétiens, ayant autant de capacité qu'il en a, & des intelligences par tout, puisque n'étant que le Sujet & le Ministre d'un Prince, il se conduit de maniere qu'il n'y a point de Nation, quelqu'éloignée qu'elle puisse être, qui ne soit attentive à ses mouvemens. Comme on élit toûjours pour Pape quelqu'un des Cardinaux, & que le Pontife regnant est fort vieux, il peut arriver que ce dangereux homme soit choisi pour lui succeder.

Toi donc qui vis si purement que nous te regardons comme un Saint, prie le Grand Dieu qu'une telle chose n'arrive pas. Il est certain que l'Empire de celui que Dieu a choisi pour humilier tous les autres Potentats, & pour montrer sur la terre la grandeur de sa puissance, s'en trouveroit mal. Plûtôt qu'un tel malheur nous arrive, prie le Createur de toutes choses d'ouvrir les yeux de cet homme, & de lui faire connoître & embrasser la vraie foi; car il vaudroit mieux, si je le puis dire sans te déplaire, que ce Cardinal fût un mauvais Moufti à Constantinople, qu'un bon Pape à Rome, à la tête de tous les Nazariens.

On dit qu'un Roi étranger a voulu consulter cet Oracle (car il est en aussi grande veneration que s'il en étoit un) pour savoir de lui comment il devoit se gouverner pour vivre sûrement. On dit que le Cardinal lui a répondu : *Que les Rois sachent craindre, & ils sauront vivre sûrement : car il est certain qu'ils ne recevront point de poison de la main de ceux qui ne leur donneront point à boire, & ne seront point blessez de ceux qui seront éloignez d'eux ; ceux qui ne les flateront pas ne les tromperont point ; & lors qu'ils se croiront les plus assûrez, ce sera toûjours alors qu'ils seront en plus grand danger.*

Je suis persuadé, grand & sage Prélat, que la réponse de ce Ministre sera de ton goût. Jules Cesar vécut au milieu des combats, & mourut en plein Senat.

LETTRE LXXXIV.

Au Kaimakam.

De Jules Mazarin, depuis Cardinal de ce nom, & de sa negociation de Savoie.

JUles Mazarin est âgé d'environ quarante-cinq ans, d'un jugement solide & d'un esprit penetrant. Tout ce que je puis dire de sa Maison est, qu'elle est originaire de Sicile. Il nâquit en Italie, & dans la Capitale de ce beau Païs, qui est Rome: Il ne vient que de paroître à la Cour, & a déja gagné par le moyen de son Esprit la faveur & la confidence du Cardinal de Richelieu, qui commence à l'employer dans les plus importantes afaires. Ceux qui font des reflexions sur les évenemens, & qui examinent avec soin les talens extraordinaires de cet Italien, sont persuadez qu'on en peut attendre de grandes choses: Cependant le meilleur est de ne pas se presser de juger des bonnes ou des mauvaises qualitez de cet homme. Il a déja été employé en qualité de Plenipotentiaire du Roi de France en Piémont, pour negocier un accommodement entre les Princes de la Maison de Savoie; & il a si heureusement negocié, que tout le monde est surpris qu'il ait si bien réüssi dans sa premiere negociation, & sur tout lorsqu'on considere les haines & les prétentions qui divisoient la Duchesse de Savoie & ses Beaufreres. Tu peux te ressouvenir que je t'ai écrit, qu'il y avoit apparence que les démêlez de cette Maison seroient de longue durée, & peu d'esperance qu'ils se terminassent sans grande effusion de sang du côté des François & des Espagnols. Cependant Mazarin trés-habile Courtisan, 1641.

1641. & un fin negociateur, a fini cette afaire à la gloire du Roi son Maître, à la satisfaction des interessez, & au contentement du Cardinal qui l'a employé : Il a mis la Paix en Piémont, & uni les parties, en ramenant dans les interêts de la France deux hommes qui y étoient fort contraires ; je veux dire le Prince Thomas, Capitaine de grande réputation, & le Cardinal de Savoie son frere, politique consommé, & brave Soldat, tout Ecclesiastique qu'il est.

Il est dit dans le Traité, que ces deux Princes seront reçûs sous la protection du Roi de France : Que si le jeune Duc meurt sans Enfans, & que le Cardinal se marie, ses Enfans heriteront des Etats de Savoie ; & au defaut de ceux-là les Enfans du Prince Thomas.

Il est encore porté par le même Traité, que l'on solicitera le Roi d'Espagne de mettre en liberté les Enfans du Prince Thomas qu'il retient prisonniers à Madrid : Qu'on le solicitera de plus de rendre les Places du Duc de Savoie qu'il tient : & qu'en cas que le Roi Catholique refuse de les restituër, & de remettre en liberté la femme & les Enfans de ce Prince, il sera obligé de servir en Piémont contre les Espagnols. Il est encore accordé que le Roi trés-Chrétien mariera l'un des Enfans du Prince Thomas avec la fille du Duc de Longueville, qui est une riche Heritiere ; & que la France ne fera point de Traité avec l'Espagne, sans que la liberté de la Princesse & des Princes ci-dessus ne soit un des articles.

On attend à Paris le Prince Thomas ; & le bruit court qu'il commandera les Armées de la France en Italie ; parce qu'il est certain que les Espagnols ne rendront qu'à l'extrêmité ce qu'ils ont pris ; & qu'ils ne remettront point leurs prisonniers en liberté.

Le Roi étant ces jours passez en conversation avec l'Ambassadeur d'un Prince étranger, lui dit ces mots : *Lorsque les Espagnols auront rendu les*

Places qu'ils ont prises au Duc de Savoie, je me 1641.
déchargerai volontiers du soin de celles que j'occupe. Le Cardinal a dit publiquement sur ce sujet; *que le dessein de son Maître n'étoit que d'abaisser l'orgüeil de la Maison d'Autriche, & de la réduire en tel état que ses voisins n'en eussent pas beaucoup à craindre, & ne s'allarmassent pas du moindre mouvement qu'elle pourroit faire : Qu'il ne pensoit point à agrandir les Etats de la France, puisqu'ils étoient déja assez grands : Mais que son dessein étoit de donner à son Souverain une derniere preuve de son zele & de son afection, en lui laissant son Royaume dans une profonde paix, qui pût faire aimer Sa Majesté de ses Voisins, & la faire craindre de ceux qui étoient jaloux de sa grandeur & de sa puissance, attendu qu'elle seroit par ce moyen l'Arbitre de l'Europe, & regneroit en même-tems d'une maniere plus absoluë, que si toute la terre lui appartenoit.* Ce que je t'écris est arrivé depuis quelque tems; mais ce que je m'en vais te dire est encore tout nouveau.

On a avis que les Princes de Savoie ont manqué de parole au Roi, au Cardinal de Richelieu, & à Mazarin. On fait à present des desseins pour punir un si grand afront, & l'on est occupé à songer aux moyens de venger une Veuve outragée, & depuis long-tems exposée à voir jouër dans sa Maison de sanglantes tragedies par les Guerres continuelles que font les Princes du Sang, où les Etrangers prennent parti, ruïnent ses Etats, & y perpetuënt les divisions.

Ce nouvel incident causera de nouveaux troubles en Italie, & je ne manquerai pas de t'avertir de tout ce qui se passera de particulier. Tout le monde blâme les Princes de Savoie, & on les accuse de manquer de bonne foi. Mais comme presque tous les Chrétiens ont pour maxime, *de ne tenir parole qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage*, tu ne dois pas être fort surpris de ce que les Prin-

1641. ces ont fait. Tu connoîtras par là que comme ils agissent par un vil interêt qui fait toute leur raison d'Etat, celui qui jugera toute la terre au dernier jour, & qui peut confondre tout l'Univers en aussi peu de tems qu'il en a mis à le tirer du neant, ruïnera la foible puissance de ces Politiques, qui suivent la Loi du Nazarien, à la gloire immortelle du saint & venerable nom des fidéles Musulmans.

LETTRE LXXXV.

Au Grand Visir.

De la bataille de Sedan; de la mort du Comte de Soissons, & d'une conjuration contre le Cardinal.

DEs Couriers qui sont arrivez depuis quelques jours, ont apporté de fâcheuses nouvelles. Une des Armées du Roi de France a été dissipée par une autre Armée d'Etrangers, à la tête desquels étoit un Prince François, & divers Seigneurs mécontens qui l'avoient suivi. Cette nouvelle a beaucoup affligé la Cour, & il semble que Paris ait reçû un coup de Foudre. Les gens en parlent & en raisonnent selon la situation de leur esprit, & la plûpart font la perte plus grande qu'elle n'est. Ceux qui ont perdu leurs parens menacent de s'en venger; & il n'y a que ceux qui ont appris la mort de leurs Amis, qui demeurent dans le silence, parce qu'ils en ont une douleur qu'ils ne peuvent exprimer. Mais en general tout le monde paroît si consterné, qu'on diroit que la perte qu'on a faite en cette occasion ne peut se reparer. Les pertes sont insuportables à ceux qui ne sont pas accoûtumez d'en faire.

A entendre parler les François, on diroit que

lès Espagnols sont déja sous les murailles de Paris, & que les Princes mécontens sont déja prêts à donner l'assaut à cette grande Ville. Ils se sont retirez dans une Place qu'on dit imprenable. On l'appelle Sedan, & elle appartient à un Seigneur François. Ce n'est pas loin de cette Place que s'est donné ce sanglant combat, où le parti du Roi a été défait: Mais les Mécontens sont fort afligez de la perte de leur General qui a été tué dans la chaleur du combat. Les uns disent qu'il l'a été par la perfidie de quelqu'un des siens, les autres veulent que ç'ait été par les Ennemis, & il y en a qui soûtiennent que le Cardinal de Richelieu s'en est défait par le moyen d'un Assassin qu'il entretenoit dans ses Troupes: D'autres disent qu'il s'est tué soi-même, en relevant la visiere de son casque avec son pistolet, qui prit feu de lui-même. Quoi qu'il en soit, il est mort en la personne de ce Prince, un Prince de grande valeur. 1641.

Je te ferai le détail de cette avanture; je t'aprendrai quels ont été les motifs de cette Guerre, qui étoient les Mécontens, & quelles leurs qualitez; & enfin par quelles cabales s'est élevé cet orage. Tu verras par là, grand & premier appui de l'Empire Ottoman, que l'ambition & la jalousie causent des desordres en France aussi-bien qu'ailleurs.

Loüis de Bourbon Comte de Soissons étoit Prince du Sang: Il étoit si fier dans sa jeunesse, que ceux qui étoient une fois approchez de lui s'en éloignoient toûjours. Mais aprés s'être défait de cette fierté qui desobligeoit tout le monde, il devint si populaire & si accessible, qu'on le suivoit dans ces derniers tems autant qu'on le fuyoit autrefois. Il traitoit les Gentilshommes selon leur qualité; il s'étoit aquis l'amitié des autres Princes, & les personnes d'un rang inferieur au sien ne pouvoient assez l'admirer. Il étoit adoré du Soldat, aimé & estimé du Peuple, & il s'étoit en un mot conduit de maniere, que tout le monde l'applaudissoit.

1641. Le Cardinal de Richelieu a une Niece nommée Madame de Combalet. Elle fut mariée à un Gentilhomme ; mais étant devenuë Veuve, & voyant que tout cedoit à son Oncle, & s'humilioit devant lui, elle aspiroit à un parti plus relevé.

Le Cardinal avoit dessein en mariant sa Niece de se procurer un si puissant appui, que rien ne seroit capable de ruïner sa fortune, ou de s'opposer à son autorité. Il prétendoit aussi que sa vie seroit plus en sûreté, & qu'une telle alliance, jointe à celles qu'il avoit déja, le mettoient hors des atteintes de ses Ennemis secrets ou déclarez, dont le monde grossissoit aussi rapidement que son autorité.

Plusieurs personnes assûrent, je ne sçai sur quel fondement, que ce Prêtre a eu l'ambition d'aspirer à se donner un Heritier qui pût un jour monter sur le Trône, dans le tems qu'il paroissoit que la Reine étoit sterile, & qu'on n'esperoit plus que le Roi pût avoir un fils qui lui succedât. Mais les afaires ayant changé de face, il a aussi changé de mesures. Il se mit en tête qu'il pourroit marier sa Niece avec le Comte de Soissons, & lui en fit faire la proposition par un de ses intimes Confidens, qui eut ordre d'ofrir avec la belle une grosse somme d'argent, des Charges, de le faire Heritier de tous ses grands biens, & de lui procurer la premiere dignité du Royaume, qui est celle de Connétable.

La réponse du Comte de Soissons fut un soufflet dont il régala celui qui lui en fit la proposition. Il se mit en colere, qu'on eût la hardiesse de lui proposer un parti si fort au-dessous de lui, & de ne pas se souvenir qu'il étoit Prince du Sang, & que Madame de Combalet étoit Veuve d'un Gentilhomme de mediocre Maison, & Niece d'un Cardinal qu'il n'aimoit pas.

L'Envoyé du Cardinal qui souhaitoit que sa negociation réüssît, ne se rebuta point pour le sou-

ſtet. Il fit valoir les vertus de la Niece du Car- 1641.
dinal, & dit que les premiers du Royaume lui feroient la Cour, & ajoûta pour loüer cette Dame, qu'elle étoit pucelle, quoi qu'elle eût été mariée, parce que ſon Epoux n'avoit oſé en approcher par reſpect, & que le Ciel avoit ainſi conduit les choſes, afin que l'avanture ſe trouvât écrite dans l'Anagramme de ſon nom : Car dans Marie de Vignerot, ſe trouve *Vierge de ton Mari.*

Le Miniſtre ne pût diſſimuler le chagrin qu'il eut de ce refus : ſa colere fut extrême ; & il ſe réſolut de ſuivre ſa maxime ordinaire, qui eſt de perſécuter violemment ceux dont il a recherché l'amitié avec le plus d'empreſſement. Il commença donc à ſe donner tout entier aux moyens de chagriner le Comte : Il dit de lui tout le mal qu'il pût, & le menaça publiquement comme ſon Ennemi : Mais le Prince n'en fit aucun cas, ne croyant pas que le Cardinal fût digne qu'il ſongeât en lui.

Cependant le Cardinal cabaloit pour mettre ſes menaces à execution, & ſe fit appuyer de l'autorité Royale. Le Comte voyant que le Roi favoriſoit ſon Ennemi, prit le parti de ſe retirer, & de faire un voyage en Italie, pour éviter l'orage dont il étoit menacé. Son voyage ne fut pas long ; & à ſon retour le Cardinal fit tout ce qu'il pût pour le gagner : Il lui fit donner des charges à l'Armée proportionnées à ſa qualité, & le fit enfin déclarer General de celle que le Roi envoya ſur les Frontieres de Picardie. Ce Prince altier reçût tout cela avec indiference, & ſe contenta de dire qu'on donnoit un Capitaine à l'Armée, & non pas l'Armée au Capitaine.

Les Grands de la Cour qui remarquoient de loin ce qui ſe paſſoit, bien loin d'adoucir le Comte, faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour l'aigrir encore davantage. Le Duc d'Orleans frere du Roi, toûjours Ennemi de Richelieu, épouſa les

1641. interêts du Comte de Soiſſons, & l'exhorta de tenir ferme contre le Cardinal : On dit même qu'il lui fit promettre par écrit de ne conſentir jamais au Mariage qu'on lui propoſoit, & qu'enſuite ils ſe jurerent fidélité l'un à l'autre, avec promeſſe de s'unir contre leur Ennemi commun : Et pour cet éfet ils prirent des meſures avec le Prince Thomas de la Maiſon de Savoie, à preſent General des forces Eſpagnoles dans les Païs-bas. On dit même qu'ils propoſerent au Duc de la Valette d'entrer dans leur parti où ils attirerent divers Seigneurs du Royaume. Preſque tous les Conjurez étoient d'avis qu'on tuât le Cardinal, & l'on devoit faire le coup dans le tems qu'il viſiteroit les Quartiers de l'Armée, qui faiſoit le ſiege de Corbie : Et il n'y eut que le Comte qui ne voulut pas tremper ſes mains dans le ſang d'un Eccleſiaſtique.

Le Duc de la Valette ſentant le danger où il étoit aprés que le complot eut été découvert, réſolut de ſe tirer d'afaire par la plus noire trahiſon qu'on puiſſe s'imaginer. Il alla trouver le Cardinal, & lui déclara tous les complices. Le Comte de Soiſſons en ayant eu avis, s'enfuit au plus vîte à Sedan. Je ne te ferai point, invincible Viſir, la deſcription de cette Place, qui regarde d'un côté le Luxembourg, & de l'autre la France. Mon devoir ne m'oblige pas de te faire comme feroit un Ingenieur des plans de fortifications, mais je ſuis obligé de te donner une relation exacte & circonſtanciée de ce que font les Infidéles, & de penetrer leurs deſſeins, afin de te mettre en état d'en tirer ce qui peut ſervir à nôtre grand Monarque, dont la puiſſance ne peut être ébranlée que par la décadence de l'Univers entier.

Sedan eſt une Principauté qui appartenoit autrefois aux Ducs de Cleves, qui en étoient Souverains, & en même tems Ducs de Boüillon. Quand le Com-

: fut à Sedan, il crût être en lieu de sûreté. Le Ma- 1642
:chal de Boüillon à qui appartenoit la Place en
ertu du Testament du dernier de cette Maison,
: déclara pour lui, soit pour faire conjointement
ı Guerre au Cardinal de vive force, soit pour
:chasser du Royaume, ou pour s'en défaire en-
n en lui ôtant la vie. Ce fut là qu'ils traiterent
crettement avec les Generaux des Espagnols dans
s Païs-bas; & ce fut là aussi qu'un Prince de
. Maison de Lorraine entra dans le parti. Il n'a pas
oins d'aversion que les autres pour le Cardinal, &
n'y a personne qui paroisse plus résolu & plus
ıimé à sa perte. Il s'apelle le Duc de Guise.
Il ne leur manquoit que le Duc d'Orleans Fre-
: unique du Roi. Le Duc de Guise lui dépêcha
ı Exprés, qui en un seul jour vendit son Maî-
e, & tout le reste des Conspirateurs. Il décou-
it tous les secrets de la Cabale; & pour mieux
uvrir sa fourbe, il se fit prendre & mettre en
ison, aprés avoir donné ses dépêches au Duc
Orleans, qui ne les reçût qu'aprés que le Car-
nal les eut examinées. Le Traître ne se conten-
pas de reveler le secret de ceux qui l'avoient
voyé; il fit voir aussi que le Frere du Roi étoit
upable comme étant complice de la rebellion
s autres. Ces Princes au desespoir que leur des-
n eût été découvert; dessein à la verité con-
ıire aux interêts de leur Souverain & de son
yaume, se virent forcez de se jetter entre les
as des Espagnols. Ils ont armé de leurs Vas-
ıx & de leurs Amis, & se sont déclarez hau-
nent. Ils se sont batus avec beaucoup de va-
ır, comme je l'ai dit au commencement de
ı lettre. L'Armée du Roi a été fort maltrai-
:, & il paroît que tout l'avantage est du côté
s Confederez: Mais il en a coûté la vie au
mte de Soissons, General de l'Armée, & chef
son parti: Et l'on ne convient pas de l'heure
'il est qui doit avoir l'honneur de la victoire,

LETTRE LXXXVI.

A Racoa de Vienne.

Pour lui donner avis qu'il avoit reçû sa lettre, avec l'argent & le baume de la Meque.

LE Courier qui vient d'arriver m'a apporté les Lettres & l'argent que tu m'envoyes. Je recevrai l'argent sur la Lettre de Change que tu m'as envoyée sous le nom de Tite, quand le tems de l'échéance sera expiré. Je te suis extrêmement obligé du soin que tu as pris de me le faire toucher dans un païs où les bonnes paroles n'ont aucun crédit. J'ai aussi reçû la boëte où sont le Baume & l'Aloës que m'envoye mon Ami Golou : Tout est bien conditionné & arrivé à propos. Il ne me faut plus que des nouvelles de Fousi, car il ne m'écrit plus. J'apren qu'il est de retour de son pelerinage, & cependant il ne t'a pas envoyé ce que je l'avois prié de m'apporter de la Méque.

Je ne veux pas me plaindre de personne, & si je le fais ce sera de moi-même. Aye soin des lettres que je t'envoie, & me fais savoir si nous devons bien esperer du Grand Seigneur, ce qu'on en dit à la Cour où tu es, & s'il n'y a point d'apparence de faire tout de nouveau la Guerre aux Infidéles.

Ma santé n'est pas mauvaise : Je vis ici sans être soupçonné ; & quoique le Cardinal de Richelieu soit un Argus, il ne voit rien pour ce qui me regarde. Il ne sait rien sur mon sujet, ou du moins il fait semblant de ne rien sçavoir : aussi je ne fais ni ne dis rien qui puisse me faire soupçonner.

LETTRE LXXXVII.

Au Barbier du Grand Seigneur.

Du Duc de Lorraine, de la perte de ses Etats, & de la colere du Roi de France.

NOus voici parvenus à la fin de l'année que les Infideles celebrent par des feux de joie, & moi out au rebours par des chagrins extraordinaires. e ne me plains point de ce que le tems qui se rend naître de mon cœur va bien-tôt commencer à l'a-oiblir. Je conçois qu'il y a de l'extravagance à aire des vœux au Ciel pour obtenir une longue vie. eux qui souhaitent de vivre long-tems souhaitent 'ordinaire tout le contraire, lorsqu'ils se voient ccablez des infirmitez qui suivent le plus souvent a vieillesse. Le sujet de mes plaintes est d'une autre ature. Je suis fâché d'être si loin de mes amis & e ma Patrie, & d'être exilé dans un païs ennemi, ù je suis obligé de vivre comme un homme qui a ontinuellement sujet de craindre, parmi des gens ui ne font conscience de rien.

Tu as de l'heure qu'il est plus de cinquante ans assez, & je n'en ai pas plus de trente ; cependant je .i que tu ne fais guere de reflexion là-dessus, & que ı t'imagines que tu as encore bien du tems à vivre. Tu es d'un temperament robuste, tu aimes les plai-irs, & tu les cherches par tout, sans songer à la nort, qui s'avance vers nous à grands pas, & qui e t'épargnera pas plus que les autres, qui n'ont u'une santé chancelante. Tu es heureux, il faut ue je le dise, d'être si prés de la vieillesse, & d'a-oir encore l'esprit d'un jeune homme. Il n'en est as de même de moi ; car pendant que tu cours de

1641. aprés les divertissemens, je songe continuelleme à la mort, parce que je croi que je n'ai déja q trop vécu.

Si le Roi ou le Cardinal auprés desquels je sui savoient cette nuit que je suis un des Espions de Hautesse, je n'aurois peut-être pas à vivre jusqu la nuit prochaine : cependant l'apprehension d'u pareil accident ne me donne aucune inquiétude : J me suis entierement sacrifié au service de mon Ma tre, qui commande à toute la terre. Si les Barbar me font mourir, je ne ferai qu'achever un peu plû tôt une course, que je dois necessairement finir u jour ; & si je vis, je n'ai ni peines à craindre, ni ré compenses à esperer.

On parle fort ici du Duc de Lorraine ; cependar on ne dit pas tout ce qu'on lui a fait. Les Françoi soûtiennent qu'en dépoüillant ce Prince de ses Etat on l'a traité avec beaucoup plus de douceur qu'il n meritoit. Il y a d'autres gens qui disent au contrai re qu'il seroit impossible de faire une plus grande in justice. Chacun enfin en parle à sa maniere.

On dit encore que ce Souverain étant rentré dan les bonnes graces du Roi de France, dont il avoit re çû mille marques de bien-veillance, aprés même c qui s'étoit passé en 1634. où la Cour avoit tant d sujet de se plaindre de sa conduite, s'est attiré tou de nouveau l'indignation de ce Monarque par un faute qui ne peut s'excuser. Je croi que ce Duc fi cette année-là deux Traitez, par lesquels il promet-toit d'être toûjours soûmis & obeïssant à la France Il eut l'honneur de dîner avec le Roi ; & aprés lu avoir rendu hommage du Duché de Bar, il se re-jetta tout de nouveau entre les bras des Princes de la Maison d'Autriche, quoi qu'il eût juré sur les Evan-giles ; livre aussi respecté parmi les Chrétiens, que l'Alcoran l'est parmi nous, de n'abandonner jamais les interêts de la France, en quelques Guerres où elle se trouvât engagée ; d'être éternellement attaché à cette Couronne, & de n'avoir aucun commerce avec

Maison d'Autriche. En cette consideration il fut 1641.
:abli dans ses Etats, & l'on ne retint que quelques
aces, & sa Ville capitale qui se nomme Nanci, que
Roi devoit garder durant la Guerre, comme un
ige de l'execution de sa parole, & qu'il devoit lui
ndre aprés que la paix seroit concluë. On ajoûte
ie le Duc ayant sujet de se plaindre des Ministres
Espagne & des Grands de la même Nation qui
nt la Guerre en Flandres, écrivit au Cardinal In-
nt Gouverneur des Païs-Bas à peu prés en ces
rmes.

*Le Roi de France m'ayant solicité de me joindre avec
's Troupes à son Armée qui est prés de Sedan, je
ii pas voulu obeïr à ce puissant Prince; à plus for-
raison je ne suis pas dans les sentimens d'obeir à
tre Altesse, puisque les Places qui sont sous la do-
nation des Espagnols me traitent comme si j'étois
'r ennemi.*

Les Dames avoient eu beaucoup de part à l'ac-
mmodement du Duc de Lorraine, qui comme tous
ouvrages des femmes eut un denoüement funeste.
Prince s'étant amouraché d'une Dame Françoise
iloit répudier son Epouse legitime, à laquelle il
oit redevable de tous ses Etats: Il avoit déja com-
ncé de s'en separer pour se donner tout entier à
Comtesse de Cantecroix, avec laquelle il vivoit
nme si elle avoit été sa veritable femme.

Les honnêtes gens sont touchez de la disgrace de
Prince, & sont persuadez que son malheur est sans
nede. Les devots disent, qu'ayant été dépoüillé
ses Etats injustement, Dieu fera des Miracles en
faveur, puisqu'il est sorti de sa Maison jusques à
is cents Saints, qui doivent necessairement lui
dre le Ciel favorable. Ils mettent au rang de ces
nts le fameux Godefroi de Boüillon, qui conquit
les Sarrasins Jerusalem & toute la Palestine. Nous
pouvons pas disconvenir à la verité qu'il n'ait été
grand homme, soit que nous considerions son
rage, ou le zele qu'il avoit pour sa Religion, qui

1641 doivent rendre sa memoire celebre dans tous siecles.

Je ne puis te dire autre chose de certain sur ce s jet. J'ai fait ce que j'ai pû faire pour m'informer ce que je t'écris, voulant bien contenter ta curiosi Tout ce que je te mande s'est passé en France à pe bruit, ou pour mieux dire dans un grand silence p rapport à moi, qui dois avoüer à ma honte, qu peine ai-je entendu parler à Paris de cet éveneme si fameux par toute l'Europe.

L'homme ne possede que ce qu'il reçoit du Cie & d'ordinaire le plus fort, lorsqu'il a le droit de s côté, opprime le plus foible & s'enrichit de ses d poüilles. Suivant la Loi de la nature chacun est droit de juger de ses besoins, & de la grandeur danger où il se trouve: Et s'il n'est pas raisonnab que je doive juger du peril où je suis, il est raiso nable qu'un autre en juge pour moi: mais la mên raison qui constituë un autre pour juge de ce qui n concerne, me constituë aussi son juge, & me met p consequent en droit de juger de la sentence qu'il au prononcée contre moi, & décider si elle est jus quand elle m'est favorable, ou injuste lorsqu'elle e contraire à mes interêts.

Les hommes ont tout reçû de la Nature. Toi, mo & tous les autres hommes, avons un droit égal su tout; & par cela même nous pouvons faire tout c qu'il nous plaît, posseder tout ce que nous jugeon convenable, & en joüir: neanmoins un droit si gen ral est justement comme si nous n'avions droit su rien; car dans le même tems que je prétens à une cho se qui me plaît, un plus fort que moi vient me l'enl ver en vertu du même droit, & en joüir malgré mo De là vient qu'un homme usurpe le bien d'un aut par le même droit dont cet autre le défend; ce q est & sera toûjours la source de l'enui & du desord qui regnent parmi les hommes; c'est à cause de ce qu'ils se défient continuellement les uns des autres, qu'ils ont toûjours les yeux sur leurs Voisins.

C'est cette liberté fondée sur la nature, qui fait 1641.
u'il est permis en tems de Guerre de se défendre &
'attaquer, non seulement par la force ouverte, mais
ussi par toutes les ruses & par tous les stratagêmes
ont on peut s'aviser : Et lors qu'un homme veut
viter le danger où il seroit s'il couroit les risques
'un combat, & qu'il est maître de son Ennemi, il
st en droit de se servir de toutes sortes de moyens
our le prévenir, & pour se mettre à couvert des
aux qu'il a sujet de craindre.

Ces reflexions seront de ton goût, puis qu'elles
rouvent le droit naturel que tu as de me comman-
er, comme étant mon superieur. J'espere avoir sa-
sfait ta curiosité par les choses que je viens de t'é-
ire, & de t'avoir donné des témoignages du pro-
ond respect que j'ai pour toi, par ma soumission
obeïssance.

LETTRE LXXXVIII.

Au Grand Visir.

e la vie & de la mort du General Bannier, & sur la prison de Dom Duarte, frere du nouveau Roi de Portugal.

'Ai lû la lettre dont tu m'as honoré, invincible
Guerrier, avec toute l'humilité que je dois à la
blime Grandeur à laquelle ton merite t'a élevé,
aprés m'être jetté à tes pieds en esprit, ne pou-
nt pas les baiser éfectivement, j'obeïs à tes or-
es, qui sont pour moi des Loix inviolables.

Bannier General de l'Armée Suedoise est mort,
ns le tems précisement que Picolomini General
l'Armée Imperiale étoit venu camper prêt de
i. En demie heure de tems il se sauva, sauva l'Ar-

1641. mée, tout le bagage & le canon, & se retira av une incroyable diligence par des montagnes impra ticables, & par des forêts ou les bêtes seules pou voient passer, ayant continuellement l'Armée Im periale à ses trousses. Il avoit beaucoup de valeur il avoit rendu de grands services à la Suede, s'étoit aquis la reputation d'excellent Capitain L'Empereur lui avoit ofert autrefois de grande récompenses, & la dignité de Prince de l'Empire s'il vouloit changer de Maître, & abandonner l parti des Alliez, & s'imaginant de pouvoir mieu l'ébranler il lui avoit encore fait ofrir le comman dement de son Armée contre le Grand Seigneur mais il refusa tout cela & sa fidelité fut à tout épreuve.

Ce grand Capitaine nâquit en Suede, & n'étoi encore qu'enfant qu'il tomba du haut d'une fenêtr sans se faire aucun mal; ce qui fit croire au Ro que le Ciel le destinoit à quelque chose d'extraor dinaire. Il fit plusieurs voyages durant sa jeunesse, & jamais on ne le vit rébuté de courre dans tous les lieux où il y avoit Guerre; quelquefois en Pologne, & d'autres fois en Moscovie. Aussi-tôt qu'il fut General de l'Armée de son Prince, il se mit en réputation d'être un des plus grands Capitaines des païs Septentrionaux. Il entendoit parfaitement bien les campemens, & personne n'étoit plus propre que lui à mettre une Armée en bataille. Toute la terre ne pût pas s'empêcher d'admirer la maniere dont il faisoit sa retraite à la vûë d'une Armée plus forte que la sienne. Il prenoit toûjours de bons Postes, & lorsqu'il en étoit en possession il savoit bien les conserver. Il n'a jamais été défait, quelque nombreuses troupes qu'il ait eu en tête. Il a fait perir quatre-vingt mille hommes à diferens combats, & la Suede se vante d'avoir plus de six cens Etendards. Il ressembloit si fort au Roi Gustave qu'on les a souvent pris l'un pour l'autre. Il n'a jamais été avare, mais on a remarqué qu'il étoit bon ménager.

Il s'est

Il s'eſt ſignalé en pluſieurs occaſions ; mais ce qu'il fit entr'autres choſes aprés la défaite de l'Armée Suedoiſe à Norlingue, eſt trés-remarquable. Les Alliez l'abandonnerent entierement, & il ne laiſſa pas de ſauver les reſtes de ſon Armée, & fit ſi bien qu'il leva de nouvelles Troupes preſque en un moment ; de ſorte qu'il donna le tems à ſon parti de reprendre courage. C'eſt tout ce que j'ai pû apprendre de ce grand Capitaine, dont la réputation t'a donné de la curioſité. 1641.

Quoique Dom Duarte de Bragance, frere du nouveau Roi de Portugal, ſervit avec beaucoup de réputation dans l'Armée Imperiale, on dit neanmoins que les Eſpagnols n'eurent pas plûtôt appris que le Roi ſon frere avoit été mis ſur le Trône, qu'ils preſſerent fort l'Empereur de faire arrêter Dom Duarte. On dit que l'Empereur choqué d'une telle propoſition, répondit qu'il ne pouvoit faire une choſe qui étoit contre le droit des gens & contre les droits d'hoſpitalité : Mais que le Confeſſeur de l'Imperatrice a trouvé dans la Theologie des raiſons qui ont obligé l'Empereur de ſe rendre & de conſentir que Dom Duarte fût livré aux Miniſtres d'Eſpagne, qui l'ont fait conduire avec bonne eſcorte au Château de Milan, d'où apparemment il ne ſortira qu'aprés que le Roi ſon frere aura reſtitué la Couronne de Portugal à Philippe IV. Roi d'Eſpagne.

J'écrirai le reſte au Kaimakam, qui a l'honneur d'être ton Lieutenant, afin de ne t'être pas ennuyeux, toi qu'on doit reverer comme l'organe des volontez du Maître des Lumieres, & dont toutes les heures ſont deſtinées au Gouvernement du monde.

LETTRE LXXXIX.

Au Kaimakam.

Du Parlement de Paris, & des afaires de Catalogne.

1642. LE Roi de France a mortifié son Parlement par le conseil du Cardinal de Richelieu. Les Parlemens sont des Assemblées de gens savans qui décident de toutes les afaires du Royaume, tant civiles que criminelles. La Jurisdiction du Parlement de Paris est plus grande que celle de tous les autres ; & ses privileges sont aussi plus considerables. Ce que j'ai à te dire sur la matiere est un évenement du commencement de l'année passée ; & j'y reviens à present, parce que j'oubliai de te l'écrire lorsque la chose fut arrivée. Avant que d'aller plus loin je te dirai ce qui autrefois obligea les Rois de France à établir ce puissant Tribunal.

Les anciens Rois de France donnerent pouvoir à ce Parlement d'aprouver & de verifier les édits & déclarations qu'ils feroient ; ce qui fut une bariere que ces sages Princes furent bien-aises de mettre entre les Sujets & l'autorité Souveraine. Il paroît par là que le Gouvernement de la France étoit en partie Aristocratique ; mélange sans lequel les Sages ont crû que les Etats ne pouvoient pas se soûtenir longtems. Les Princes de ce siecle ont soûmis à un Tribunal qu'ils avoient refait eux-mêmes, les résolutions qu'ils pourroient prendre ; & cela pour se disculper envers Dieu, auquel les Rois sont obligez de rendre compte aussi-bien que les autres hommes, & pour gagner la confiance de leurs Sujets en prenant de leurs Corps des Arbitres qui reglassent les diferens qui pourroient survenir entr'eux. Ils se sont

pourtant toûjours reservez la liberté de se servir de leur puissance absoluë, comme on peut le voir dans leurs Lettres patentes, où ils n'oublient jamais d'inserer ces mots (*car tel est nôtre plaisir.*) 1642.

Ces Rois crûrent aussi avoir trouvé moyen par là de se défendre des importunitez des Grands, qui demandent souvent des choses qu'on ne sauroit leur accorder sans faire tort à tout le Royaume.

Comme le Roi d'aujourd'hui regne avec une autorité qui ne peut être ébranlée, & qui est même à couvert des atteintes; que ses cofres sont bien remplis, qu'il a des Capitaines vaillans & experimentez; des Soldats braves & vigoureux; des Armées nombreuses, & de bonnes Flotes en Mer, il voulut faire connoître à ce puissant Tribunal, que s'il avoit été établi pour assister dans le besoin les Rois de ses conseils, il ne devoit pas prétendre pour cela que ses decrets fussent des Loix pour ses Souverains. Il se rendit pour cet éfet au Parlement avec toutes les marques de grandeur dont il est d'ordinaire environné les jours de ceremonie, accompagné d'une foule de Seigneurs qui faisoit aisément remarquer la puissance de ce Monarque. Il fit entendre à ces Messieurs qu'il vouloit qu'ils verifiassent sans repugnance les Edits & Déclarations qu'il leur envoyeroit, & qu'il prétendoit qu'ils les enregistrassent sur le champ. Il leur défendit ensuite expressement de se mêler à l'avenir des afaires d'Etat; & pour leur donner une plus grande mortification, il leur déclara qu'il prétendoit desormais disposer des Graces & des Offices, & donner des récompenses à ceux qui les meriteroient. Il ajoûta qu'il leur ordonnoit de rendre compte tous les ans de leur conduite à son Chancelier, & de venir à Sa Majesté pour lui demander son aprobation & la continuation de leurs Charges: Et pour faire connoître sa puissance & son indignation, il déposa le President & quelques Conseillers.

Il fit un coup si hardi au milieu des dances & des divertissemens, s'il m'est permis de parler ainsi; &

1642. cela pour faire d'autant mieux connoître son autorité : Et il choisit précisement le tems qu'on faisoit des festins magnifiques & dignes des plus grands Empereurs, dans le Palais du Cardinal qui marioit Mademoiselle de Brezé sa Niece, avec le fils aîné du Prince de Condé, qu'on nomme Duc d'Anguien, Prince dont on attend de grandes choses, & dont toute la France est persuadée qu'il sera l'un des plus grands Princes de la Chrétienté.

Les Catalans persistent toûjours dans leur rebellion ; leurs Deputez ont été vûs en cette Cour, où ils ont prié le Roi de leur donner quelque secours. Il n'y a pas de doute qu'ils ne le prient instamment de les prendre sous sa protection. On a déja fait filer des Troupes de ce côté-là, & la Flote de France a paru sur les côtes de Catalogne pour encourager les Catalans, & pour mortifier les Espagnols. On fait ici de grosses levées de Troupes, & ce Monarque aura le Printems prochain huit Armées, commandées par des Generaux qui ont beaucoup de valeur & d'experience ; & par dessus tout cela deux Flotes. Il y apparence que l'Allemagne, la Lorraine, les Païs-bas, la Catalogne, & l'Italie, seront exposées aux miseres de la Guerre. L'Allemagne seule est, ce me semble, en état de se défendre.

Le grand Genie du Ministre de France étonne tous les Princes de l'Europe : Il rompt toutes leurs mesures, & leur fait chez eux une secrette Guerre. Rien n'échape à sa vigilance : Il est si secret que ses plus intimes Amis ne savent rien de ses desseins. Sa puissance & son autorité sont si grandes, que les Princes du sang ne sont rien en comparaison de lui ; & sa renommée le fait également respecter au dehors & au dedans.

Ses Amis assûrent qu'il fait tous les projets qui se font dans l'Europe. L'Angleterre est l'Etat qu'il a attaqué le dernier ; & les Guerres civiles qui ont déchiré cette Isle, sont des productions de ses artifices.

LETTRE XC.

A sa Mere.

Pour la consoler de la mort de son second Mari, par l'exemple de la Comtesse de Soissons.

IL semble que je ne suis réchapé d'une maladie mortelle, que pour entendre les plaintes de mes Amis qui me content leurs infortunes, & celles de mes parens qui me parlent des pertes qu'ils ont faites. Tu ajoûtes, ma chere Mere, de nouvelles peines à celles que je ressens déja, en répandant tant d'inutiles larmes. Cruelle Patrie qui donne tant de sujets d'afliction à ceux à qui tu as donné le jour! Tu as perdu, ma chere Mere, la plus grande partie de ton bien par l'incendie de Constantinople, & la mort t'a enlevé ton second Mari. Je n'étois qu'un Enfant quand mon Pere mourut, ainsi je ne pouvois pas juger de la douleur que tu avois alors, ni n'étois capable de sentir ma perte. A present que je suis homme j'entre dans tes sentimens, je prens part à ta douleur, & je ferai tout ce qui dépendra de moi pour te consoler. 1642

Tu as perdu ton premier & ton second Mari, & tu as raison de t'afliger. Si le premier étoit honnête homme, il est certain que l'autre t'aimoit avec beaucoup de tendresse. Les charmes de ton visage ne t'ont pas peu servi pour te faire aimer de deux Maris: Tu as sçû les entretenir par tes complaisances, & par une obeïssance aveugle à leurs volontez, & tu t'es conduite si sagement, qu'on diroit que tu les forçois à t'aimer, si tu ne l'as pas fait par les attraits de ta beauté.

Mais que faire dans l'extrême afliction où tu es, & dans l'état triste où je suis à cause de la douleur

1642. que tu ressens, qui trempe mon papier de larmes, à mesure que j'écris ? Il faut pourtant tâcher de se consoler en faisant une ferme résolution de ne nous afliger que de la perte des choses que nous ne saurions recouvrer : Toi de la perte de la réputation que tu as aquise d'être une femme vertueuse, & moi de celle d'être un honnête homme.

Quand mon Pere mourut, les Grecs avec toute leur Philosophie & toute leur éloquence ne pûrent te consoler : Ton afliction étoit plus forte que toutes leurs raisons ; & lorsque ces officieux consolateurs se furent retirez, tu cherchas à te consoler par un nouveau Mari : Tu viens encore de le perdre & tu es encore en état d'empêcher que cette perte ne soit irréparable. On n'a jamais douté de ta vertu, & tu n'es pas encore si vieille que tu ne puisses penser à un troisiéme Epoux. Cherche-le donc, & fais en sorte que le troisiéme puisse te faire oublier le déplaisir que tu as de la mort du second. Si tu ne le trouve pas d'abord, ou si tu te fais quelque peine de chercher une pareille consolation à ton afliction, reçois dans cette Lettre les larmes d'une autre Mere, qui te feront voir qu'il y a une femme d'une condition beaucoup plus relevée que toi, qui est plus afligée que tu ne l'es.

Paris est encore plein de cris & de gemissemens d'une Princesse du premier rang. Elle vient de perdre un grand Prince qui étoit son fils : Il a été tué à une bataille qui a été gagnée par une puissante Armée dont il avoit le commandement. Lis dans ma Lettre les vives & tendres expressions de la douleur de cette illustre Mere : Elles touchent ses Ennemis mêmes, qui sont forcez par les regles de la civilité de lui rendre visite. C'est ainsi qu'elle parle tous les jours, à toute heure, aux personnes qui la viennent voir ; & quand elle est seule, voici comme elle se parle.

Cette femme infortunée n'est pas un moment sans gemir & sans soûpirer, & l'on croiroit de la ma-

niere qu'elle parle, qu'elle veut rapeller l'ame qui 1792. a quitté le corps de son fils, le malheureux Comte de Soissons *Pauvre Comte*, disoit cette Mere affligée, *Fils si tendrement aimé, & qui meritoit si bien de l'être, où peut-on maintenant trouver ton Corps teint de ton sang, & du sang de tes Ennemis? Quelle victoire! Où sont ces glorieuses marques qui devoient me donner tant de joie, & qui me causent un si cruel desespoir? Pourquoi t'ai-je mis au monde, Fils infortuné, puisque je dois si-tôt te perdre? Miserable Mere? malheureux Fils! Cruelle victoire qui ne me presente pour tous Trophées que ta mort! J'entens dire de tous côtez que le Comte est victorieux: Cependant j'apprens de toutes parts que ses Ennemis se réjoüissent. Je vois, cher Fils, que tous les Domestiques qui t'avoient suivi reviennent sans blessures, & neanmoins je ne vois pas leur Maître. Personne ne peut me dire où il est, & dequoi est devenu leur General qui a combatu avec tant de valeur, & avec tant de bonheur pour son parti. Tout le monde convient qu'on a gagné la bataille, que mon Fils est victorieux, & qu'il y a perdu la vie. Malheureux combat, qui fait également pleurer tout le monde, moi la perte de mon Fils victorieux, & les vaincus leur défaite! Plût à Dieu que tu eusses été vaincu, tu serois peut-être encore plein de vie, & je ne serois pas sur le point de te suivre. Il n'y auroit point eu de honte pour toi d'avoir été batu; c'eût été seulement un malheur qu'ont eu avant toi Pompée & Annibal, à qui l'Antiquité n'a pû reprocher que leur mauvaise Fortune. Une reconciliation de bonne foi, une grace, une paix, auroient pû faire oublier tout ce qui s'étoit passé. Un exil volontaire auroit peut-être appaisé le Roi, & peut-être desarmé la colere du Cardinal: Mon Fils ne seroit peut-être pas mort; la France n'auroit peut-être pas été troublée; une Mere ne seroit pas inconsolable à present, & les Ennemis du Comte ne se réjoüiroient pas de sa*

1642. mort. Mais pour mon malheur il n'est rien arrivé de tout cela. L'appui, helas! d'une illustre Maison est mort. Malheureuse Mere! comment se sont évanoüies toutes ces esperances? Bon Dieu! est-il possible que ce cher Fils ne soit plus au monde? Je ne sais pas trop que ses Ennemis lui tendoient continuellement des pieges. Il me semble que je vois les Meurtriers de mon Fils lui donner le coup mortel dans la chaleur du combat, & dans le tems précisément qu'il alloit recüeillir les fruits de sa victoire. Ah mon cher Fils! Ah malheureuse Mere! Pourquoi ne pousses-tu pas le dernier soûpir sur le corps de ton Fils, si digne de l'estime de toute la terre, & que j'ai aimé d'un amour si tendre? Pourquoi Ministre trop puissant ne m'as-tu pas donné le coup mortel, plûtôt que de me faire voir une si funeste Tragedie? Otez-moi la vie vous qui m'écoutez; & toi, mon Fils, donne-moi la main pour décendre dans le tombeau où tu dois être enterré.

Mais je m'égare: Je dois pour l'honneur de mon Fils étoufer tous ces mouvemens de foiblesse. Il ne vit plus, il est vrai; mais il est mort dans le lit d'honneur, & l'épée à la main: Il est mort tout couvert de gloire; il est mort victorieux, & même en mourant il a vaincu ses Ennemis. Ne versons donc plus de larmes: Mais que dis-je, il est mort de la main d'un Assassin: il est une victime immolée par la plus noire trahison à la vengeance de ses ennemis: J'en suis persuadée, & je voudrois vivre? Non il faut mourir: imitons la grandeur & le courage de ces femmes illustres qui se jettoient elles-mêmes sur le Bucher où l'on brûloit leurs Epoux. Mon Fils m'est encore plus cher, mourons donc, & ne pleurons plus: Ces larmes sont inutiles. Mais vivons puisque le Ciel nous l'ordonne; mais ne vivons que pour mourir tous les jours. J'aurai toûjours devant les yeux la mort de mon Fils; je verrai tous les jours son corps couvert de sang; je me souviendrai continuellement du

respect & de la tendresse qu'il avoit pour moi ; & je n'oublierai jamais l'amour tendre & violent que j'avois pour ce Fils, pour qui seulement je vivois. Mais au moins, cruel Cardinal, rends-moi les tristes restes de mon Fils ; donne cette cruelle consolation à une Mere afligée, peut-être ce spectacle fera-t-il l'éfet que tu souhaites, cruel Scelerat que tu es, peut-être unira-t-il mon Ame à celle de mon Fils. 1642.

Si le grand exemple d'une Princesse infortunée n'est pas capable de te consoler, ma chere Mere, il me sera difficile de te dire quelque chose qui puisse diminuër ton afliction. Fait comme cette illustre femme, laquelle aprés avoir soufert tout ce que l'afliction & le desespoir peuvent faire soufrir à une Mere qui aime avec passion, se laisse enfin persuader de ne pas donner une victoire complette à ses Ennemis, qui triomphent encore de la mort de son fils, par la douleur qu'ils voient qu'elle lui a causé. Elle a suivi le conseil de ses amis, & une Lettre que le Roi lui a écrite de sa propre main, lui a donné beaucoup de consolation. Voici comment elle est conçüë.

La douleur que vous avez fait paroître, ma Cousine, de la perte que vous venez de faire, m'oblige de vous témoigner que j'y prens part, & que j'ai du déplaisir de la faute de celui qui en est la cause. Et quoi que je n'en doive pas être fâché vû la conjoncture où la chose est arrivée, je ne laisse pas de m'afliger avec vous, & je contribuërai de tout mon cœur, autant qu'il dépendra de moi, à tout ce qui pourra vous consoler.

Voilà tout ce que je puis te dire, ma trés-honorée Mere, si ce n'est de t'assurer que tu auras toûjours en moi un fils fort obeïssant, & que si tu prens un troisiéme Mari, tu seras peut-être moins malheureuse : Mais en cela contente-toi toi-même.

Le grand Dieu qui a créé toutes choses, & qui par son infinie bonté pourvoit à tous les besoins de ses Creatures, daigne te consoler & te combler de ses saintes benedictions.

LETTRE XCI.

A un Chrétien d'Autriche.

Sur sa retraite, sur les Voleurs, & sur l'invention des Clefs.

1642. LOüé soit Dieu, loüé soit ton Patriarche Elie, & son serviteur Elisée, puisqu'autant que je le puis connoître tu es à present un Saint, & que tu vis content dans la Religion des Carmes Déchaussez que tu as embrassée. Tu me fais envie de bien faire, tu m'encourages à soufrir, & tu m'excites à devenir assez honnête homme pour renoncer aux plaisirs du monde, suivant le chemin que tu me traces, & qu'il est si necessaire de suivre pour parvenir au Ciel. Je ne croyois pas, je l'avoüe, que tu eusses tant de constance, & je craignois que tu ne changeasse de sentiment : Mais puisque tu as le courage de demeurer ferme dans ta résolution, & de soufrir toutes les incommoditez qui se rencontrent dans le genre de vie que tu as embrassé, je suis fâché d'avoir été soupçonneux, & je te proteste que j'ai pour toi une parfaite estime. Je t'aime autant qu'un honnête homme en doit aimer un autre, qui ayant trouvé le vrai bien y a couru de toute sa force, & qui a passé tout à coup d'une vie mole & voluptueuse, aux austeritez d'une Religion rude, en vûë d'y chercher un port assûré, qui se trouve plus ordinairement dans les soufrances & dans les macerations, que dans les divertissemens & dans les plaisirs. Il y a une chose entr'autres qui me plaît extrémement dans l'Ordre où tu es entré : Tout est commun parmi vous ; une seule clef ouvre cent portes : Il n'y a chez vous ni *tien* ni *mien* : Tout le monde est vêtu de la même

maniere : Tout le monde va nuds-pieds : Vous mangez tous à la même table, & les mêmes mets. Vos prieres en un mot sont les mêmes, & vous faites tous également Vœu de pauvreté. 1642.

Mais, dis-moi je te prie, qu'auroit trouvé dans ta cellule un Voleur que je vis hier pendu avec une clef au cou ? Il avoit l'adresse d'ouvrir avec sa clef toute sorte de serrures, & il avoit fait mille larcins qui l'ont enfin conduit au gibet. Il dit aux Spectateurs qu'il mouroit fort heureux, puisqu'il avoit fait toute sa vie avec beaucoup de succés un métier qui ne cede en rien à aucun autre ; que tout le crime dont il se sentoit coupable, étoit de n'avoir fait durant trente ans que de petits vols ; que s'il avoit toûjours trouvé les portes ouvertes, il ne seroit jamais entré dans aucune maison ; & il exhorta le Magistrat de ne punir que ceux qui se laissoient voler.

Les Lacedemoniens ne punissoient autrefois que les voleurs mal habiles qui se laissoient surprendre sur le fait, & les Espagnols ont écrit qu'il n'y a point de Loi qui inflige des peines à ceux qui volent avec prudence & avec esprit : Et ils mettent en ce rang ceux qui dérobent pour faire taire les envieux qui les accuseroient, les Témoins qui pourroient servir à leur conviction, & pour adoucir les Magistrats qui doivent les juger : De sorte qu'un Valet qui auroit volé pour soi-même, & pour tous les autres dont je viens de parler, seroit renvoyé absous. C'est ce qui me fait croire qu'il en est du larcin comme des femmes ; car il me semble que l'un & l'autre sont devenus aujourd'hui des maux necessaires, & que les clefs ne servent à present qu'à garder ce qui peut être dérobé, & non à empêcher qu'il ne le soit.

Combien n'a point autorisé de choses l'injustice de certaines gens pour mettre une Ville à couvert des insultes ? Il ne sufit pas d'y avoir une forte Garnison : Trois Elemens ne sufisent pas pour la défendre contre une plus grande puissance qui veut l'op-

1642. primer. On éleve de la terre dont on fait des retranchemens : On desseiche les fossez les plus profonds, quelque grande quantité d'eau qu'il puisse y avoir ; & l'on renferme le feu dans les canons, dont l'éfet est terrible. Si tu considere l'Italie tu trouveras dans plusieurs Villes des Palais, qui n'ont pas plus de portes que Thebes en eut autrefois : Et si tu comptes les Clefs qui servent à les ouvrir, tu trouveras que le fer dont elles sont composées coûte plus que les portes mêmes.

On ne se contente pas de se servir de ces clefs suivant l'usage ordinaire auquel on voit qu'elles sont destinées ; l'ambition en a fait des marques d'honneur à la Cour de divers Princes, qui les donnent en récompense des services, de la vertu & de la valeur. La clef d'or que les grands Seigneurs d'Espagne portent, marque qu'ils se savent ouvrir la porte de la faveur. C'est la même chose en Allemagne, & sur tout à la Cour Imperiale.

Heureuse étoit l'ancienne Rome : Ces Citoyens étoient si sages, que quand on leur conseilloit de tourner la face de leurs maisons de maniere qu'ils ne pûssent pas être observez de leurs Voisins, ils répondoient à l'Architecte, *Nous aimons mieux qu'on ait la vûë sur nos maisons, car nous ne faisons rien qui nous oblige de craindre la surprise.* On peut dire au contraire que la nouvelle Rome est malheureuse de n'avoir ni assez de portes ni assez de Portiers pour cacher ce qui se fait dans les lieux les plus reculez de ses Palais.

C'est dans cette Ville où le luxe devint si excessif sous les premiers Empereurs, que les gens faisoient consister toute leur étude à trouver de nouveaux plaisirs.

Mais il faut finir ce discours des clefs, des portes & des Portiers : Je ne dois pas prétendre de réformer le monde, & il ne faut pas abuser de ta patience. Pardon si de ta cellule j'ai passé à l'avanture du Voleur que j'ai vû executé, & si du Voleur je

ſuis venu à parler de clefs, & d'autres choſes dont 1642
je viens de t'entretenir. J'en étois ſi rempli que je n'ai pû m'empêcher de t'en parler. Il ne me ſera pas moins dificile de ne pas te dire un mot de la ſubtilité des Eſpagnols qui ſe ſont vantez de la magnificence de leur Eſcurial, & qui en ont relevé le prix par le grand nombre de ſes clefs; ſemblables en cela à cet Empereur inſenſé qui loüoit la grandeur de Rome par les poids des toiles d'araignées qu'il y avoit. Les Eſpagnols ſoûtiennent que ce pompeux Palais a tant de portes, que les clefs qui ſervent à les ouvrir peſent plus de dix mille livres.

Mais il eſt tems de finir cette ennuyeuſe Lettre. Permets-moi donc de te conſeiller de veiller ſur ta conſcience avec le même ſoin que les Pariſiens veillent ſur leurs boutiques pour prévenir les violences. Il y a ici tant de Voleurs grands & petits, que ſi on les puniſſoit comme on fait en Sirie, où l'on châtie également le Voleur & le Volé, cette grande Ville ſeroit bien-tôt dépeuplée, ou deviendroit une priſon où ſe trouveroit une infinité de coupables.

LETTRE XCII.

Au Treſorier du Grand Seigneur.

De la diſgrace de l'Archevêque de Bordeaux.

L'Archevêque de Bordeaux, ce Prélat qui faiſoit le Matelot, & dont il me ſemble t'avoir dit quelque choſe il y a trois ou quatre ans, a perdu le crédit qu'il avoit auprés du Roi, & eſt à preſent diſgracié. La Cour n'a plus ſi bonne opinion de ſa Valeur, parce qu'avec ſa Flote il n'a pû empêcher les Eſpagnols de jetter du ſecours dans Tarragonne, qui eſt un Port de Mer celebre prés

1642. de Barcelone. Ils perdirent l'année passée douze Galeres que les François leur enleverent ; mais ayant encore équipé une puissante Flote, ils ont fait passer dans cette Place les secours qu'ils s'étoient proposez. L'Archevêque n'a pû ou n'a pas voulu les empêcher, & cela sera cause que cette Place ne sera pas si-tôt sous la domination des François.

On dit que ce Prélat a été banni, & qu'il s'est retiré dans une Ville située sur le Rhosne, qui se nomme Avignon, & qui appartient au Prélat de Rome.

Comme il est trés-ordinaire de courre sus aux malheureux, tout le monde blâme ce Prélat, parce qu'il n'a pas toûjours également bien réüssi du côté de la Mer ; emploi qu'il a recherché, & qui ne convenoit du tout point à son caractere. Il auroit bien fait de faire comme son Prédecesseur le Cardinal de Sourdis son frere, qu'il lui laissa le Diocese bien reglé, riche, & pourvû de quantité d'Eglises bien servies, & de Pasteurs pieux & savans qu'il y avoit attirez avec beaucoup de soin ; ce qui l'a fait extrêmement regretter, & qui auroit attiré des applaudissemens à l'autre ; s'il avoit bien rempli comme lui les devoirs d'un bon Archevêque.

Les Catalans sont enfin devenus sujets de la France : Ils se soûtiennent dans leur revolte à la faveur des forces de cette Couronne, & se fortifient à l'exemple des Portugais. Ils se battent avec tant de courage, qu'ils reviennent toûjours victorieux : Je ne te ferai point la relation de ces combats, ni ne t'entretiendrai du sang qui se répand de part & d'autre ; qui sont matieres que je ne traite pas volontiers.

Dieu te donne un esprit toûjours tranquille, un amour éternel pour la paix, & te conserve la vigilance que tu as, & qui t'est si necessaire pour garder le Tresor qui t'est confié.

LETTRE XCIII.

Au Moufti.

D'un Mulet chargé d'or, que le Cardinal de Richelieu envoya dans un bois à un inconnu.

ON ne sait si c'est la récompense d'une bonne ou 1642 d'une mauvaise action que le Cardinal de Richelieu a envoyée si secretement. Ceux qui donnent un mauvais sens aux meilleures choses disent, qu'on ne doit pas s'imaginer qu'on puisse avoir envoyé à un inconnu & à la faveur d'une nuit sombre un Mulet chargé d'or, & qu'il n'y ait rien d'extraordinaire. Ceux qui prétendent en savoir plus que les autres, sont quelquefois plus ignorans que ceux qui ne se piquent de rien savoir. Qui peut penetrer ce que fait ce rusé Ministre dans les lieux les plus reculez de son Cabinet? Ses actions sont si misterieuses, que quand il regarde d'un côté, il veut fraper un coup de l'autre. Il dupe ceux qui l'observent de plus prés. Je ne puis donc te dire rien de certain. On dit la chose diversement; & voici ce que j'en crois. Le Cardinal fit charger il y a quelques jours sur un Mulet une grosse somme d'argent: Celui qui fut chargé de la conduite eut ordre de se rendre dans un bois à une telle heure: On lui dit qu'il y trouveroit un homme d'une telle taille, les cheveux d'une telle couleur, & habillé d'une telle façon, qui devoit lui dire certaines paroles; & là-dessus le meneur devoit lui mettre entre les mains le Mulet & sa charge. On dit qu'il rencontra l'homme dont on lui avoit fait le portrait, qui ne voulut pas recevoir le present parce qu'il n'étoit pas tel qu'on en étoit convenu: Que le Cardinal ayant sçû cela, envoya le même hom-

1642. me au même lieu la nuit suivante avec ce qui manquoit de la somme promise : Que l'inconnu s'y trouva, & reçût tout ce qu'on lui avoit promis. Si la chose est veritable comme on soutient ici qu'elle l'est, il faut demeurer d'accord que c'est une plaisante maniere de faire des presens, ou de payer des dettes.

Tu peux compter que ce n'est pas là la premiere fois que le Cardinal a payé ses Creanciers de cette maniere. On m'a assuré qu'un Etranger étant arrivé à Paris, mal habillé, de petite taille, & sans aucune suite, il lui fit payer incontinent aprés son arrivée une somme de six cents mille écus, sans qu'on ait jamais sçû dequoi étoit devenu un si heureux Creancier, ni ce qu'il avoit fait qui meritât une si grande récompense. Il y a des gens qui disent qu'une si grosse somme est entrée dans les cofres du General de la Suede.

Reçois charitablement les marques que je te donne de mon obeïssance, & du desir que j'ai de te contenter.

LETTRE XCIV.

Au Kaimakam.

Du Comte d'Aglié arrêté à Turin par ordre du Cardinal de Richelieu.

Le Favori du Roi de France a les mains si longues, qu'il fait des prises dans les lieux mêmes qui ne sont pas de sa jurisdiction ; & aprés les avoir faites il les garde sans se mettre en peine de les rendre. Il n'y a gueres d'apparence de l'heure qu'il est, que ce Politique entreprenant porte ses mains jusques sur les terres du Grand Seigneur :

Quoi qu'il en soit ce n'est pas sans raison que je t'é- 164[illegible]
:ris ceci.

On a mené depuis quelques jours au Château de
'incennes un illustre prisonnier. Tu apprendras
vec étonnement cette nouvelle maniere d'arrêter
n homme de consequence dans la maison d'au-
rui, & à la Cour d'un Prince étranger qui est abso-
1 dans ses Etats. Ce prisonnier fut arrêté au mi-
eu des plus belles Dames de la Cour de Tu-
:n, & à un Bal magnifique que la Princesse Re-
ente de Savoie donnoit dans son Palais. C'est cet-
: Princesse dont je t'ai déja parlé, & la même que
: t'ai dit être veuve de Victor Amedée Duc de Sa-
oie, & Sœur du Roi de France qui regne au-
ourd'hui.

La Duchesse qui avoit une consideration parti-
iliere pour ce prisonnier, ne pût voir sans un ex-
ême douleur l'audace du Cardinal. Il s'apelle, si
ne me trompe, le Comte Philippe d'Aglié, per-
nne d'une qualité fort distinguée, & plus illu-
:e par ses grandes vertus & par son courage,
ıe par sa naissance.

On ne sait pas encore ce qui a obligé le Car-
nal d'entreprendre un coup si hardi : On dit nean-
oins que le conseil de France a eu de grandes
isons de s'assûrer de ce Favori. La principale est
ce qu'on dit, qu'il tramoit quelque chose contre
; interêts de cette Couronne avec le Cardinal de
ıvoie, qui l'auroit, croit-on, marié à la veuve
Amedée son Frere.

Richelieu n'a entrepris de faire enlever le Com-
Philippe, qu'aprés plusieurs tentatives pour lui
ire quitter la Cour de Turin, sous prétexte de
ıuloir lui donner quelque Ambassade; mais le
ɩmte n'a jamais voulu y consentir : Ainsi son
iniâtreté a été la cause de la perte de sa liberté.

La Duchesse fait de grandes plaintes, & repro-
e au Roi son Frere d'avoir violé le droit des
ıs, & celui de la Souveraineté; mais il n'y a

1642. que la seule Cour de Savoie qui soit sensible ses plaintes : On ne les écoute seulement pas à Cour de France ; & l'on y a vû l'Ambassadeu de cette Princesse soliciter en posture de suplia la liberté du Comte, ou suplier humblement qu'c lui donnât l'Ambassade de Rome, ou qu'à tout moins on le tirât de Vincennes, & qu'on le m en quelque endroit à Paris.

Le Cardinal répondit à l'Ambassadeur de Duchesse de Savoie, que le Roi son Maître n'a voit fait arrêter le Comte, & le conduire en Fran ce qu'à cause des interêts de sa Sœur de Savoie & qu'elle pouvoit s'assurer qu'on le traiteroit bie pour l'amour d'elle.

Tu vois dans cette réponse une grande hau teur & des raisons frivoles qui marquent assez qu ce Ministre n'aime pas à être contredit, & ne ve pas qu'on s'oppose aux résolutions qu'il prend ; & l'on étoit obligé de rendre compte à un seul homm de ce qui se fait dans le monde, il trouveroit mau vais qu'on le rendit à quelqu'autre qu'à lui.

Je ne manquerai pas de t'envoyer les livres que t demandes, & de t'informer du mieux qu'il me ser possible du faux ou du veritable Dom Sebastie Roi de Portugal, que ses Sujets croyent encore vi vant : mais il faut plûtôt que je m'instruise moi même de la verité du fait.

LETTRE XCV.

Au Secretaire de l'Empire.

D'un Espagnol qu'on trouva mort à Paris & d'un memoire qu'il avoit sur lui.

IL a été trouvé la nuit passée dans les ruës d Paris un homme mort, qui ne paroît pas avo plus de trente ans : Il est Espagnol, & avoit sur l

une Lettre ou un Memoire, qu'il avoit ce semble écrit à quelqu'un de ses Amis à Madrid. Voici ce que c'est. 1642

Le Cardinal de Richelieu m'a dit qu'il ne connoissoit ni l'écriture ni le seing du Secretaire du Comte d'Olivarez; & que quand il auroit rempli son blanc seing que je lui ai presenté, & qu'il auroit fait tomber la prétenduë lettre de ce Secretaire entre les mains du Roi d'Espagne, il ne voyoit pas qu'il en revint d'avantage au Roi son Maître. Je suis bien aise, ajoûta-t-il, *que le Roi d'Espagne soupçonne le Comte ou son Secretaire d'infidelité, ou d'être en quelque commerce avec moi; mais il ne nous seroit pas avantageux qu'il en fût entierement convaincu; puis que le plus grand bonheur que puissent avoir les François est, que le Comte d'Olivarez soit toújours Ministre; car comme il est le plus malheureux Favori qui ait jamais occupé le poste où il est, il n'y a point de bons François qui ne soient obligez de prier Dieu de lui donner une longue vie, pour perpetuër par ses conseils les malheurs de l'Espagne. D'un Duc de Bragance, Olivarez en a fait un Roi de Portugal; d'un Roi de France un Comte de Barcelone; d'un Souverain Duc de Lorraine un Vassal; d'un Prince Cardinal un Chevalier errant; d'un Seigneur de Monaco un Duc & un Pair de France; & enfin d'un Philippe IV. Roi d'Espagne il en a fait un Comte Duc d'Olivarez.*

Voilà tout ce que j'ai pû tirer d'un si grand & si illustre Genie.

LETTRE XCVI.

Au Moufti.

Du Cardinal de Richelieu, & de ce qu'i fit à l'égard d'un General de Moines : & de la grande nouvelle qu'il lui apporta.

1641. TU ne te plaindras pas de mon importunité, si tu te ressouviens des ordres que tu m'as donnez. J'aime mieux courre risque de t'ennuyer par mes frequentes Lettres, que d'être accusé de negliger l'obéïssance que je dois à tes commandemens. L'obéïssance doit être agreable lors que le commandement est fait avec sagesse. Je n'écris au grand Visir qu'en tremblant ; & si j'écris au Kaimakam je ne suis pas sans esperance, ni sans inquietude, & sans trouble quand j'écris aux illustres Bassas. Pour mes Amis je leur écris en me divertissant. Mais lors que je t'écris, c'est, je le puis dire, pour esperer, pour vivre, & pour avoir dans l'autre monde le bonheur dont parle nôtre saint Prophête, cette vie qui doit être la récompense de tous ceux qui feront de bonnes actions durant leur sejour parmi les hommes.

Le Cardinal de Richelieu seroit bien aise d'être absolu comme toi dans les matieres de Religion : il voudroit bien aussi passer pour un saint homme, mais il ne sait comment le devenir ; & pour dire la verité il voudroit être tout. Cependant il fait bien des choses que tu ne fais point ; & il prétend être au dessus de toi, parce qu'il ne vit pas comme tu vis. Cet homme qui a la tête pleine des afaires du monde se mêle de tout ce qui se passe dans l'Euro-

:: Un emploi seul n'est pas capable de le satisfai- 1642
:, & il n'est pas content d'être le favori d'un grand
.oi, sous l'autorité duquel il gouverne tout On
isoit il y a quelque tems qu'il vouloit se faire Pa-
iarche. Il aspire extrêmement haut; il entreprend
s choses les plus difficiles, & prend un singulier
laisir à se servir des moyens extraordinaires pour
execution de ses projets, afin que les Historiens
uissent écrire, & la posterité savoir qu'étant né
vec des biens medioeres, il est mort riche, &
u'étant venu au monde dans la condition d'hom-
ıe privé, il a vécu en grand Prince. Remarque,
enerable Prince de la Religion, qui seule peut
tre approuvée de celui qui a tiré le monde du
ant, deux coups notables de ce Tibere de la
rance; que je ne sais que depuis peu.

Ce Cardinal fit passer *incognito* à Madrid un Ge-
eral de certains Dervis, homme d'un genie propre
seconder le sien, d'un esprit fin & penetrant, &
ort entendu dans les afaires seculieres, auquel il
onna ordre exprés de faire telle & telle chose d'a-
ord qu'il seroit arrivé en Espagne, & à son retour
ı France de ne remettre qu'à lui seul les memoi-
es de ce qui se seroit passé. Le Moine réüssit par-
itement bien dans son emploi: Mais à son retour
Cardinal lui envoya un ordre exprés de mettre
ous ses papiers avant que d'entrer en France en-
e les mains de celui qui lui rendroit sa lettre. Le
ervis obeït, mais il fut disgracié: Le Cardinal
ûtint que c'étoit un crime d'obeïr en cette occa-
on; & qu'ayant une fois reçû ordre de ne confier
s papiers à personne qu'à son Eminence, il ne
ouvoit s'excuser de les avoir délivrez à un autre;
à cause de cela il lui défendit de mettre le pied
ans le Royaume. Ce pauvre Religieux mourût
uelque tems aprés desesperé de ce mauvais traite-
ent: C'est peut-être la premiere fois qu'on ait
ıni un homme pour avoir trop bien obeï.

Il n'y a que quelques mois qu'une personne de

1642. qualité vint d'Italie en poste, & apporta au Card nal des nouvelles considerables. Il m'est impossib d'exprimer les caresses que ce Favori lui fit. Po lui témoigner sa joie il lui fit d'abord present d' riche Diamant, & le leurra de l'esperance de rec voir encore de plus grandes récompenses. Cepe dant la même personne qui avoit apporté de si bon nes nouvelles, ne fut pas plûtôt sortie du Cabin du Cardinal qu'elle fut mise à la Bastille, où elle été plusieurs mois sans voir personne ; de sorte q pendant tout ce tems-là elle croyoit que ce fût u songe. A la fin les portes lui furent ouvertes : L Cardinal voulut voir l'homme, & lui fit donner au tant de centaines d'écus, qu'il avoit été de jours e prison. Il accompagna ce present de toutes les ci vilitez imaginables, & lui tint le langage suivant *Vous n'êtes point condamnable, cependant je n'a pû m'empêcher de vous faire porter la peine de l faute que j'ai faite, de vous avoir fait entrer dan mon Cabinet incontinent aprés vôtre arrivée d'Italie, d'où vous m'avez apporté de si bonnes nouvelles. J'ai eu tant d'envie de savoir le détail des choses, que j'ai oublié d'ôter de dessus ma Table un écrit de grande importance, que vous avez pû lire tout entier, & qui contenoit la relation de la revolte de Catalogne, les demandes de cette Province, & les intrigues de la France qui ont causé ce soulevement, de sorte que je n'ai pû imaginer de plus sûr & de plus prompt remede, que de vous faire mettre en lieu où il vous fût impossible de profiter du secret que vous aviez appris par mon imprudence. Mais comme à present les choses sont dans un état, qu'il est impossible que la France soufre aucun préjudice, je vous remets en liberté, & vous prie d'oublier la dureté avec laquelle j'ai été contraint de vous traiter par une raison d'Etat. Recevez de ma main le present que vous fait le Roi mon Maître, & me comptez je vous prie du nombre de vos Amis particuliers.*

LETTRE XCVII.

Au Kaimakam.

De Dom Sebastien Roi de Portugal, qui mourut en Afrique, & de celui qui prit son nom.

DOm Sebastien mourut en Afrique de la main des Mores il y a environ soixante ans; cependant les Portugais croient qu'il est encore vivant. Il partit de Lisbonne en 1578. à dessein en apparence de rétablir sur le trône Mulei Mehemet Cherif d'Afrique, que Mulei Abdelemeck son Oncle avoit dépossedé; mais en éfet pour se rendre Maître de la Barbarie. Il avoit une Flote de mille Voiles, bien fournies de toutes sortes de provisions, peu de Troupes, & beaucoup de Noblesse. Ce Prince n'avoit pas plus de vingt-cinq ans quand il entreprit cette expedition. Il étoit robuste de corps & d'une taille mediocre, mais bien prise: ses cheveux étoient roussеaux, ses yeux grands & pleins de feu: Il avoit autant de cœur que de force, & n'avoit aucune inclination violente pour les plaisirs qui détournent ordinairement les hommes des grandes choses: Il étoit moderé en tout, mais fort prompt à faire des entreprises; toûjours ferme & inébranlable au milieu du plus grand peril. Bon ménager de ses revenus, qu'il employoit à défendre ses Sujets, ou à étendre sa puissance: Agreable à tout le monde, & prenant garde dans ses conversations les plus libres de ne desobliger personne par quelque raillerie piquante, ou par quelques paroles choquantes. Il avoit tant de clemence, qu'il fuyoit les occasions de condamner ses Sujets à la mort. Il aimoit 1642.

1642. la Guerre avec paſſion : Mais on croit qu'il ne f l'expedition d'Afrique, où il perit que par le con ſeil, & à la ſolicitation des Eſpagnols.

Dom Sebaſtien fut tué les armes à la main, ſe battant avec un courage invincible. Les More diſent que ſes ennemis furent ſi charmez de ſo courage, qu'ils ne pûrent s'empêcher de pleure ſa mort.

Il fut abandonné des ſiens, mortellement bleſſ prés du ſourcil de l'œil droit, & percé de dards e pluſieurs endroits de ſon corps. Il ne fut point bleſ ſé à la tête parce qu'il avoit un caſque ; mais il re çût un grand coup au bras, qui paroiſſoit un cou de mouſquet. On dit qu'il fut enterré ſur le cham de bataille auprés d'un Soldat More ſans aucun ceremonie, ſans prieres, & ſans convoi funebre de ſes Parens ou de ſes Sujets. Ainſi finit ce grand Roi qui fit d'abord trembler toute l'Afrique.

Les Mores ſe réjoüirent de la mort d'un ſi puiſſant Ennemi ; & ſes Amis plaignirent ſon infortune. Les Portugais lui firent des funerailles magnifiques, & le Roi d'Eſpagne ofrit pluſieurs milliers d'écus à ceux qui trouveroient ſon corps, afin de l'enterrer d'une maniere qui répondit à ſa naiſſance illuſtre & à ſon merite ſingulier. Quoi qu'il y ait eu depuis quatre Rois ſur ſon Trône, il s'eſt trouvé un homme aſſez hardi pour ſoûtenir à la face de toute l'Italie qu'il étoit le veritable Dom Sebaſtien Roi de Portugal. Il ſe preſenta à Veniſe dans une Aſſemblée des plus ſages Magiſtrats de l'Europe : Il y raconta les avantures de ſa vie, il y étala l'hiſtoire de ſes Prédeceſſeurs, & les malheurs qu'il avoit eu en Afrique, d'où il s'étoit retiré dans la Calabre. Il fit plus encore, il ſe dépoüilla devant cette illuſtre aſſemblée ; il fit voir ſur ſon corps dix-ſept marques, que les Portugais mêmes reconnurent avec étonnement pour être au moins ſemblables à celles qu'ils ſavoient que leur Souverain avoit ſur ſon corps : Il fit voir

auſſi

aussi qu'il avoit une main plus grande que l'autre, & une levre plus grosse que l'autre, tout cela marques bien connuës sur la personne de Dom Sebastien. Il parla des Ambassadeurs qu'il avoit envoyez à la Republique, des réponses qu'il en avoit reçûës, & il ne dit rien qu'on ne trouvât conforme à la verité : Il répondit sans chanceler à toutes les objections qu'on lui fit, & contenta si bien l'assemblée, que plusieurs Senateurs le prirent pour le veritable Dom Sebastien, & d'autres crûrent qu'il étoit Sorcier. 1642.

Mais enfin ce Prince faux ou veritable est conduit en prison à la solicitation de l'Ambassadeur d'Espagne. Aprés y avoir demeuré long-tems, il fut remis en liberté, à condition de sortir dans trois jours des Etats de la Republique.

Quelques Portugais émûs de compassion le travestirent en Dervis, & le conduisirent secretement à Florence, pour le faire ensuite passer à Rome : Mais le grand Duc de Toscane le fit arrêter, & l'envoia au Vice-Roi de Naples. Il se presenta devant le Vice-Roi avec ses airs de confiance qu'il avoit accoûtumé, & surprit tous ceux qui le virent, & qui l'entendirent parler. Il s'apperçût que le Vice-Roi étoit découvert, & lui dit avec une grande assûrance & avec beaucoup de gravité ; *Couvrez-vous, Comte de Lemnos.* Ce Ministre se crût alors obligé de lui demander, *De quelle autorité il lui parloit avec tant de hardiesse ?* Il répondit, *Que son autorité étoit née avec lui : Qu'il faisoit semblant de ne pas le reconnoître ; mais que cependant il devoit se ressouvenir que le Roi Philippe son Oncle l'avoit envoyé deux fois à lui, & que l'épée qu'il avoit alors au côté étoit celle-là même qu'il lui donna dans ce tems-là.*

La sentence que le Vice-Roi prononça là-dessus fût, qu'il étoit un Imposteur qui meritoit d'être envoyé aux Galeres : En éfet il y fut conduit peu de

1642. tems aprés ; où l'on dit qu'il est mort depuis.

Les Portugais cependant sont demeurez persuadez que c'étoit éfectivement leur Roi, & ils le croyent encore aujourd'hui, rien n'étant capable de leur ôter cette chimere de l'esprit. Les uns veulent qu'il fut un Magicien, les autres un Imposteur ; & les plus ignorans veulent que ce fût un Diable, ou le veritable Roi.

On a d'autres exemples de l'éfronterie des Imposteurs : Il y eut autrefois à Rome un homme qui eut l'impudence de se dire le vrai Pompée, qui fut tué en Egipte par la cruauté du jeune Ptolomée. La Reine Artemise trouva un Artenrius qui ressembloit si fort à Antiochus son Epoux qu'elle avoit fait assassiner, qu'il ne fut point reconnu, en se mettant dans le lit du Roi défunt, faisant semblant d'être ce Prince & d'être malade : Il recommanda Artemise à ses Sujets, & fit diverses choses en faveur de cette Princesse. Sous le Regne de Tibere n'eut-on pas sujet d'être surpris de la réponse hardie qu'un Esclave fit à cet Empereur, qui lui demandoit : *Comment il s'étoit fait Agrippa ? Je me suis fait Agrippa*, répondit-il sans balancer, *de la même maniere que tu t'es fait Cesar.*

Le Dom Sebastien dont j'ai parlé n'a pas été le seul dans le monde : Il y en a eu deux autres ; l'un qui partant des Isles Terceres, & ayant beaucoup de l'air de ce Prince, vint en Portugal, où il dit qu'il étoit échapé par miracle de la bataille perduë en Afrique ; qu'il s'étoit sauvé dans les bois, & qu'il étoit revenu dans ses Etats pour donner la paix à son peuple, & le délivrer de la tirannie des Etrangers : Mais il fut convaincu d'imposture, & on le fit mourir.

On dit qu'un autre est venu à Madrid même déguisé en Pelerin, & ayant eu une longue & secrette conversation avec le Roi Philippe II. qui le reconnut à ce qu'on soupçonne pour ce malheureux Prince, fut, dit-on, empoisonné par or-

dre du Roi Philippe à un repas magnifique que 1641.
lui donna Antonio Perés.

J'ai plusieurs choses à écrire à l'invincible Grand Visir : J'ai diferé de les lui mander parce qu'elles sont importantes, & que je voudrois ne les écrire qu'à coup sûr : J'aurois été un habile homme si je les avois debitées sur les premiers bruits qui s'en sont répandus.

LETTRE XCVIII.

Au Grand Visir.

D'une nouvelle conspiration découverte à Lisbonne contre le nouveau Roi de Portugal.

NOus n'entendons parler aujourd'hui que de conspirations, de soulevemens, de trahisons, d'infidélitez, & de révolutions d'Etat ; & c'est dans les Royaumes où le vice regne, que ces fleaux de la justice divine causent tant de desordres, je veux dire dans les Etats Chrétiens. L'infidélité regne parmi les Catalans, parmi les Anglois, & parmi les Portugais. Il n'y a point d'exemple d'une révolution comme celle qui vient d'arriver à Barcelone. Un Sujet comme le Duc de Medina Sidonia faire faire un Apel au Roi de Portugal son Beaufrere & son Ennemi, est une chose qui surprend également tout le monde. On a raison de croire que Dieu est irrité contre les Chrétiens, quand on considere que la Flandre, l'Allemagne, l'Italie, & les frontieres de l'Espagne sont affligées de Guerres qui mettent ces Nations aux mains les unes contre les autres. La plûpart des Grands de la Cour de France mécontens

1642. du Cardinal favori, conspirent contre sa vie ; & par là nous voyons que les dignitez les plus éminentes ne sont pas les moins exposées aux caprices & aux insultes de la fortune. La conspiration qu'on vient de découvrir contre Dom Juan quatriéme Roi de Portugal, élevé sur le Trône par les Nobles, & trahi par les mêmes Nobles ; non pas à la verité par tout le corps de la Noblesse, mais par un petit nombre de ceux qui comme les autres lui avoient juré fidélité ; cette conspiration, dis-je, nous fait voir clairement, qu'il n'y a rien au monde sur quoi l'on puisse compter sûrement ; & qu'il y a mille gens qui font des actions justes par les mouvemens d'un esprit injuste & turbulent, qui ne leur permet pas de laisser long-tems les choses dans une situation tranquille, qui soûpire continuellement aprés le changement, & qui trouve bon tout ce qui est nouveau. Je te ferai en peu de mots le détail de ce dernier évenement. Tu as appris les autres, invincible General des Armées Ottomanes, par les Lettres que je t'ai écrites, & par celles que le Kaimakam & les autres Bassas ont reçûës de moi, parce qu'ils sont tous obligez de te rendre compte de tout ce qui vient à leur connoissance.

Divers Grands de Portugal, & entr'autres quelques Parens du nouveau Roi, ont tramé une conspiration contre lui. Ils avoient résolu de remettre le Royaume entre les mains des Espagnols, & de ruïner de fond en comble la Maison de Bragance. Le principal chef de cette conjuration étoit Dom Sebastien de Mattos Archevêque de Brague, & Creature du Comte Duc d'Olivarez auquel il étoit redevable de sa fortune. Les principaux complices de ce Prêtre seditieux étoient le Marquis de Ville-Reale & le Comte d'Armamar. Ces deux Seigneurs dont le crédit égaloit la naissance en attirerent d'abord plusieurs autres à leur parti : Les uns y entrerent dans l'esperance d'être récompensez, les autres parce qu'ils étoient las d'obeïr à leur nouveau Sou-

verain, & dégoûtez de leur nouveau Gouvernement, 1641
dont ils esperoient que le changement pourroit leur être de quelque avantage. Ils eurent long-tems des liaisons secrettes avec le Conseil d'Espagne qui leur promettoit tout le secours possible pour l'execution de leur dessein, & aprés cela des récompenses infinies.

Cette conspiration devoit produire une terrible Tragedie, où tout le Sang de la Maison Royale & de la famille de Bragance devoit être répandu. Le Roi devoit être la premiere Victime, & sa mort devoit être suivie de celle de ses Enfans & de la Reine son Epouse. On devoit aussi faire mourir Dom Duarte qui étoit prisonnier au château de Milan. Un Domestique afectionné à son Maître, & attentif à ce qui se passoit, tira d'afaire le Roi & la Maison de Bragance. On l'employoit d'ordinaire dans des intrigues secrettes, & il alloit souvent en Espagne pour penetrer les desseins de la Cour de Madrid. Le pur hazard lui fit rencontrer dans une Auberge un homme qui paroissoit de basse condition, & qui se disoit natif de Boheme. Ayant fait amitié avec cet homme, comme c'est assez l'ordinaire des Voyageurs, il sentit que le Bohemien étoit souvent dépêché par le premier Ministre du Roi Catholique pour des afaires importantes; & découvrit qu'il esperoit en peu de tems de faire une grande fortune, & qu'il étoit chargé de paquets & de Lettres qui contenoient des choses de la derniere consequence pour l'Etat. Le rusé Portugais sentant d'abord qu'il pourroit tirer de cet imprudent des secrets fort avantageux à son Maître, résolut de le tuër dans un lieu desert où ils devoient passer; ce qu'il fit aprés l'avoir fait enyvrer d'un vin violent. Il n'eut pas plûtôt fait son coup, qu'il le dépoüilla, & trouva sur lui les lettres & les instructions des Conspirateurs, qu'il porta au plus vîte à Dom Juan, qui a par ce moyen découvert la Conspiration.

Il y a des gens qui disent que Dom Alphonse de

1642. Portugal Comte de Virmiſſa ayant été ſolicité par l'Archevêque de Brague, qui crût l'attirer aiſément dans ſon parti, parce qu'il n'étoit pas content du Roi, qui lui avoit ôté une charge conſiderable, vint trouver ſon Souverain, & lui découvrit franchement la Conſpiration qu'on avoit faite pour lui ôter la Couronne & la vie. On ajoûte que ce Comte parut depuis l'un des plus échaufez des Conſpirateurs, juſques à ce qu'étant ſur le point d'executer leur deſſein, ils furent pris & punis comme ils le meritoient.

D'autres diſent que le Duc de Medina Sidonia Beaufrere du Roi, qui paroiſſoit aux Conſpirateurs être de la Conſpiration, en avertit le Roi ſon Frere. Les Conjurez enfin ont été executez en pluſieurs lieux & de pluſieurs manieres: Le peuple qui les voyoit executer deteſtoit leur crime, témoignoit qu'il étoit bien aiſe qu'on les fit mourir, & loüoit Dieu de lui avoir conſervé ſon Souverain.

Ils furent pris un jour que le Roi avoit fait déclarer qu'il paroîtroit en public. Les Nobles s'étant aſſemblez, le Roi fit apeller les coupables les uns aprés les autres, & ils furent tous arrêtez priſonniers ſans que perſonne branlât. Dans le même tems toutes les Troupes qui ſe trouverent aux environs de Liſbonne ſe mirent ſous les armes: Le peuple auſſi courut aux armes pour défendre ſon Souverain en cas de beſoin. L'Inquiſiteur general fut traité comme coupable; parce qu'il avoit ſçû la conſpiration & n'en avoit pas donné avis. Laurens Pides grand Treſorier, qui gardoit les clefs de la premiere court du Palais, devoit entrer de nuit avec cent hommes bien armez, & commencer la Tragedie. La flote qui étoit à l'Ancre dans le port de Beldem, devoit être brûlée; & il y avoit ſur chaque Vaiſſeau des gens qui devoient y mettre le feu. On devoit auſſi mettre le feu aux quatre coins de la Ville, afin que le peuple, les Soldats, & les Gardes du Palais étant occupez à l'éteindre, rien ne pût empêcher l'execution du

dessein des Conjurez : Le bon Archevêque devoit en même tems paroître en public avec ce qu'on apelle le Saint Sacrement, & crier à haute voix : *Vive la Loi de Jesus, & perisse celle de Moïse.* 1641

Le Marquis de Ville Reale & le Duc de Camine son Fils, proches parens du Roi, ont laissé leurs têtes sur un échafaut : Le Comte d'Armanar & Dom Augustin Manuel ont eu le même sort. Le Peuple les a vu mourir sans en avoir aucune compassion : Il a seulement témoigné du regret de la perte du jeune Duc de Camine, qui passant devant le corps de son pere, & le voyant tout sanglant, se jetta à terre pour lui baiser les pieds, & lui demanda mille fois pardon, quoi qu'il fût la cause de son malheur. D'autres sont morts avec plus d'ignominie; car non seulement ils ont été pendus, mais aussi coupez à quartiers, qui ont été mis en divers lieux pour servir d'exemple, & pour faire souvenir les autres qu'il est rare que des attentats de cette nature demeurent impunis.

Pour l'Archevêque de Brague & les autres Ecclesiastiques ses complices, on les garde en prison avec beaucoup de soin, parce qu'on attend des Commissaires de Rome, & qu'on ne peut les juger que du consentement du Pape. Le Roi a porté le deüil pendant quatre heures du Marquis de Ville Reale & du Duc de Camine son fils. Je dois te dire ici que les Chrétiens ont accoûtumé de s'habiller de noir lors qu'il meurt quelqu'un de leurs parens, pour marquer par là le chagrin qu'ils ont de leur perte : Et c'est cette ceremonie qu'on appelle deüil, qui dure quelquefois toute l'année. Je t'informerai des particularitez des évenemens que produira la Guerre que se font à present les Espagnols & les Portugais : Ceux-ci apperçoivent déja des Troupes sur les Frontieres de Castille. Je ne manquerai à rien de tout ce qui pourra te faire connoître mon zéle & mon exactitude, & je me croirai fort heureux si je puis rendre à l'invincible Visir quelque service qui soit de son goût.

LETTRE XCIX.

Au Kaimakam.

Des Livres de l'Arabe Geber, & de la Chimie.

1642. IL ne m'eſt pas poſſible de trouver les livres de l'Arabe Geber, apellé par excellence *le Roi Geber, celebre entre les chercheurs de pierre Philoſophale, qui vivoit avant Mahomet, & a écrit en Arabe*, en la langue que tu les veux. Je les ai cherchez, je croi, chez plus de cent Libraires: Il n'y en a pas un qui ſache que ces livres ayent jamais été traduits en la langue que tu voudrois les avoir.

Il y a déja du tems qu'ils ont été communs en France, où il y a pluſieurs perſonnes qui s'apliquent à la ſcience de Geber; mais ils n'ont point été traduits en aucune langue de l'Europe. En cherchant ces Livres, les Libraires m'ont fait pluſieurs queſtions, & ſur tout ſi je cherchois des receptes pour alonger la vie. Il y en a eu qui m'ont demandé en grimaçant ſi je voulois fixer quelque Deïté volatile: D'autres ont répondu aux queſtions que je leur ai fait ſur ces livres, en ne diſant mot, & ont accompagné leur ſilence de quelque ſoûris, & me donnant en même tems un Livre, ils m'ont dit, *Voici ce que vous cherchez; voilà ce qu'il vous faut, Monſieur l'Abbé.* Ce livre traitoit de choſes impoſſibles, de la quadrature du Cercle en Geometrie, de la Pierre Philoſophale des Chimiſtes, de la perfection de l'Orateur, de la Republique telle que l'établit Platon dans ſa Politique; & du mouvement perpetuel.

Je ne fis pas ſemblant de me ſoucier beaucoup de ce que me faiſoient ces Libraires; mais je rencon-

trai un fort honnête homme de Capucin qui me fit 1641.
esperer de trouver le Geber que tu cherches. Il m'assura qu'il l'avoit vû en Chaldéen ou en langue Egiptienne dans la Bibliotheque d'un Savant, mais il ne me dit rien capable de me faire croire qu'il soit à vendre, & il est entre les mains d'un homme qui n'a pas besoin d'argent.

Tu ne seras peut-être pas fâché de savoir ce que me dit au sujet de la Chimie ce Religieux, qui me parût non seulement savant, mais aussi homme d'experience. Il m'assura qu'il y avoit dans Paris seul plusieurs milliers de gens qui s'apliquoient à cet exercice, & qu'il y a plus de quatre mille Auteurs qui traitent de cette science. Que le Roi Gebet étoit le plus savant & le plus clair de tous; mais qu'avec cela il n'y avoit que les vrais Philosophes, & ceux qui avoient bien étudié la Nature, qui pûssent aisément l'entendre. Il ajoûta qu'il y avoit bien des gens qui travailloient avec beaucoup de patience, mais peu qui eussent les qualitez necessaires pour réüssir. Il soûtenoit que la science speculative est inutile; & qu'il faut avoir long-tems pratiqué, & s'exercer continuellement: Que mille gens travaillent en vain, parce qu'ils ne prennent pas la Nature pour leur guide, & ne se reglent point par les operations qu'elle fait sur les Mineraux, parce que selon Geber les principes de l'art doivent être ceux de la Nature même: Que ce n'est que dans les Metaux qu'on trouve les Metaux; & que c'est enfin par les Metaux qu'on peut réüssir à faire de parfaits Metaux.

Le bon Dervis soûtenoit que le veritable moyen de conduire ce grand ouvrage à sa perfection, est d'unir les esprits Mineraux, purifiez par l'art, avec les corps parfaits des Metaux, aprés les avoir premierement rendus volatiles, & ensuite fixes, en conservant toute l'humidité radicale, & en augmentant la chaleur naturelle par une raisonnable coction du composé qui vient par ce merveilleux fer-

1642. ment ; qui fait boüillir toute la masse, & la me en fermentation : De sorte que ce merveilleux composé s'insiniiant par sa bonne penetration dans le parties les plus subtiles du metal fondu, & le dissolvant radicalement ; le meurit & le purge de tout ce qui n'est pas de l'essence de l'or & du Mercure, jusques à ce que le tout soit en son entiere perfection ce qui a fait dire au Maître des Maîtres, au savant Geber, que ce parfait Elixir étant la pure substance des metaux, il cherche dans les metaux fondus ce qui est de la même nature que lui, & qu'il se perfectionne. Et comme il est impossible à l'Artiste de produire rien de nouveau suivant sa fantaisie, mais seulement de joindre ou de separer ce que la nature a produit, Raimond Lulle a voulu nous faire entendre que le corps de cet art est l'Etre Metallique, dans lequel est renfermé l'esprit mineral, parce que les metaux ne sont autre chose que cet esprit qui fait la pierre philosophale : Et cet esprit est proprement la vertu des mineraux, qui contient le germe des metaux. Mais le celebre Geber a clairement montré que la Nature seule a créé & formé cette pierre, & que l'Artiste n'y ajoûte ni diminuë rien, mais qu'il l'a fait seulement changer de place par la préparation, qui seroit inutile à tout autre égard.

Le Moine soutient que ce corps mineral tout spiritueux qu'il est, ne laisse pas d'avoir quatre sortes de superfluitez, dont il faut que l'Artiste le purge. Premierement il est fort humide : En second lieu il est mêlé avec la terre : 3. Il y a du soulphre qui brûle : 4. Il a un sel qui corrode. Il faut donc le purifier par la calcination, par la dissolution, par la sublimation ; & par la fixation, afin qu'il ne reste que le seul humide radical fixe & permanent. Cet humide radical s'étant ensuite uni d'une maniere indissoluble avec le corps parfait, compose cet incomparable corps qu'on cherche tant, qu'on trouve si rarement, & qui est un Elixir chaud qui peut meurir & purifier tous les me-

taux imparfaits, & les convertir en or ou en argent. 1642.

On donne aprés cela une activité à l'or, en le rafi ant par de nouveaux degrez de feu, qu'on ajoûte à ce qu'il en avoit déja.

Nous en étions là lors qu'une vieille femme vieut malheureusement à nous, & me priva de la satisfaction d'apprendre de ce Religieux quelque secret de consequence qu'il paroissoit avoir envie de me confier. Cette impertinente femme, avec la liberté ordinaire aux gens de ce Païs, interrompit cruellement nôtre conversation: Je demeurai frapé d'un coup de foudre, s'il faut ainsi dire, aprés que le Moine m'eût dit que l'arrivée de cette femme l'obligeoit à prendre congé de moi; & il se préparoit à se retirer comme un homme qui avoit l'air d'être attendu pour quelque chose d'important, lors que voyant sur mon visage le chagrin & le desordre où me mettoit cette separation, il me dit à l'oreille pour me consoler: *Je connois fort bien, mon Ami, que vous êtes un curieux, & que vous pensez aux grandes choses: trouvez-vous à ma Cellule, & en attendant je vous dirai pour vôtre consolation en termes intelligibles, que j'ai toûjours crû, & croirai toûjours, que pour travailler utilement il faut suivre Raimond Lulle. Ce grand Philosophe soutient, & je suis de son sentiment, que pour faire l'Or il faut de l'Or & du Mercure; & pour faire l'argent, de l'argent & du Mercure: J'entens par le Mercure cet esprit mineral si fin & si épuré, qu'il dore même la semence de l'or, & argente celle de l'argent.* Ce sont là les propres mots qu'il me dit.

En nous separant je le supliai de me dire s'il étoit aisé de parvenir à la perfection de ce grand ouvrage, & ce qu'il faloit pour cela. Il me répondit qu'il étoit trés-dificile; & que les grandes dificultez rebutoient presque toute sorte de gens, & les faisoient desesperer d'y réüssir: Qu'il y en avoit trés-peu à qui Dieu eût donné les qualitez necessaires pour parvenir à la par-

1642. faite connoissance d'un art si précieux : Que ces qualitez consistoient à être vrai Philosophe, & à bien connoître la nature : A avoir une patience à l'épreuve de tous les contre-tems, & qu'il faloit être dans la fleur de son âge, fort & vigoureux pour soûtenir le travail ; avoir un grand fonds de santé & être infatiguable. Il ajoûta que s'il manquoit une seule de ces qualitez, on pouvoit compter que les autres manqueroient aussi : Qu'un homme qui ne connoît pas la Nature travaille à tâtons : Et que si l'on ne réüssit pas la premiere, la seconde, la troisiéme, la quatriéme, & même la cinquiéme ou la sixiéme fois, l'on est fou si l'on se rebute, & si l'on ne recommence tout de nouveau avec la même ardeur & avec la même esperance de réüssir ; & que si l'on n'a pas une santé robuste, le travail afoiblit & rend lâche ; & enfin, qu'à moins que d'avoir du bien sufisamment, il étoit impossible de réüssir dans un travail qui demande un homme tout entier, & un homme qui n'ait que cela en tête.

Le Dervis me dit de plus, comme une chose certaine, que plusieurs personnes étoient parvenuës à la perfection de cet art qui occupe tant d'honnêtes gens dans toutes les parties du monde : Que si cela n'étoit pas d'où viendroit cette grande quantité d'or qu'on voit dans le commerce, puis que tout l'or des Indes ne sufiroit pas pour contenter tant de gens qui ne cherchent qu'à en gagner ; & qu'enfin de si grands Tresors entassez, & l'or qui court dans le commerce n'est jamais sorti des mines des montagnes ; mais que les Artistes en ont fait une grande partie. Il m'assura encore que les Maîtres des Monnoies de France soûtenoient comme une chose dont on ne pouvoit aucunement douter, qu'on leur apportoit plus d'or qu'il n'en venoit des Païs étrangers ; & qu'ils concluoient de là que l'art est veritable, & qu'ainsi l'on ne devoit point douter que la pierre philosophale ne fût quelque chose de réel & de certain.

Cette conversation, toute interrompuë qu'elle a été, m'a gueri de mon incrédulité ; & si j'étois hier Heretique sur la matiere, je suis Orthodoxe aujourd'hui, j'ai de la foi, & je commence à croire. Il n'y a plus qu'une chose qui ne m'accommode pas, c'est que je suis persuadé que l'ouvrage est extrêmement dificile. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de gens qui dupent les autres sans aucun dessein de les duper, & je ne suis pas surpris que ces mêmes gens s'atachent à toute sorte de personnes, sans en excepter même les Princes. Ils croient toûjours qu'ils réüssiront ; & comme ils ne peuvent pas fournir aux dépenses qu'ils sont obligez de faire, ils mettent en œuvre toute sorte de tours & d'artifices pour émouvoir ceux que l'avarice rend en cette occasion fort faciles à persuader ; & au fond ils ne trouvent tous dans leur travail que beaucoup de faim, de froid, de travail, & de fumée. 1642

Il semble que la crainte de la puissance des Princes ait empêché ceux qui ont eu le bonheur de rencontrer la perfection d'un art si précieux, de communiquer leurs connoissances : En éfet ils ont souvent éprouvé que les Princes sont jaloux des richesses des particuliers. Ils ne peuvent soufrir qu'un petit miserable, né de la lie du peuple, ait en sa puissance le moyen de se rendre heureux, & de rendre plusieurs autres participans de son bonheur : C'est ce qui les oblige d'ôter à ces Philosophes les moyens de travailler, & qui contraint ces Philosophes de travailler en secret, & de se cacher avec soin aprés qu'ils ont achevé leur ouvrage. Les grands ne sauroient soufrir que des particuliers deviennent les Maîtres à la faveur de cet art, & qu'ils fassent des merveilles qu'ils peuvent faire dans leur Cabinet par la prodigieuse vertu de cet art, sans courre jusqu'au Perou, & sans se donner la peine de foüiller les entrailles de la terre. Ils savent fort bien que cet or tant desiré fait toutes choses ; qu'il donne de la réputation, qu'il fait suivre ceux que l'on fuyoit aupara-

1642. vant ; qu'il corrompt ceux qui paroissent les plus incorruptibles ; qu'il ouvre les portes les plus fortes & les mieux fermées ; qu'il ruïne des Armées entieres ; qu'il fait en un moment changer les gens de sentiment, & dire des sentences à ceux qui sans son secours ne diroient que des pauvretez. Plusieurs Chrétiens mêmes soûtiennent que ce metal a tant de vertu, qu'il tire les ames d'un triste sejour qu'ils apellent le Purgatoire, de sorte qu'il semble qu'il apaise la colere de Dieu, & qu'il mene les gens au Ciel.

Ce fut pour ces raisons que le cruel Diocletien fit mourir en Egipte tous les Chimistes qu'il pût trouver, & qu'il fit brûler leurs Livres, de peur que les Egiptiens ingenieux de leur naturel, devenus trop puissans par le secret de faire l'or, ne fissent la Guerre à l'Empire Romain. Nous trouvons dans les vieux écrits Arabes que Dieu lui-même ayant appris à Moïse l'art de connoître parfaitement la Nature, celui de convertir les metaux, & de faire l'or, pour écrire en Lettres d'or la Loi qu'il donna aux Israëlites ; Moïse apprit le même secret à Carun, homme pauvre ; mais son intime ami & son proche parent : Que Carun étant devenu puissamment riche par le moyen de cette Science, il accumula des tresors immenses, & se bâtit quarante maisons qui étoient toutes pleines d'or : mais Moïse par la vertu de sa Verge fit abîmer tout cela, qui fut englouti par la terre. Carun fut envelopé dans le même malheur : Tant de richesses l'avoient rendu superbe : Il crût pouvoir se dispenser d'obeïr à ce grand Serviteur de Dieu ; & ne s'étant pas contenté de se soustraire à son obeïssance, il l'accusa devant le peuple de divers crimes, & sur tout d'avoir abusé d'une Vierge.

On trouva dernierement dans les terres des Venitiens une grande Urne cachée dans un trou profond. Il y avoit dans cette Urne qui étoit d'une grandeur considerable, une autre Urne de moindre capacité ; & dans cette Urne deux pots, l'un plein d'or

liquide, & l'autre d'argent aussi liquide, & outre 1641
cela une Lampe qui paroissoit brûler depuis plusieurs siecles. On reconnut par les caracteres qu'on trouva sur ces Urnes, qu'elles étoient consacrées au Dieu Pluton. Il y avoit autour des Vers Latins qui marquoient que Maximus Olibeus en étoit l'Auteur. Ceux donc qui disent que cet Art est faux, que le commencement est mensonge, le milieu pure fatigue, & la fin la Besace, ne disent pas vrai eux-mêmes, & cependant on ne sauroit les accuser de ne pas dire en quelque maniere la verité.

Je prie le Souverain de te donner le savoir de Geber, autant de richesses qu'en avoit Salomon, & sur tout l'esprit d'Aglaus qu'on a toûjours vû vivre content.

LETTRE C.

Au Barbier du Grand Seigneur.

Description des Duels, & de l'apel que le Duc de Medina Sidonia a fait faire au nouveau Roi de Portugal.

PEut-être ne sais-tu pas ce que c'est que l'usage des défis qui se font chez les Chrétiens lors qu'ils ne sont pas contens les uns des autres, ou qu'ils se sont ofensez. Ils appellent ces défis des actions d'honneur, & des marques de grandeur d'ame.

Ces combats qu'on appelle Duels sont devenus si communs en Italie, & sur tout dans le Royaume de Naples, que les grandes afaires, aussi-bien que les plus petites, se décident à la pointe de l'épée, & les Gentilshommes soutiennent que c'est le meilleur moyen de terminer leurs diferens, & que

1642. tant que pour eux seulement, leurs querelles se vuident sans delai mieux que les Cours de Judicature ne sauroient les terminer avec toutes leurs procedures graves & froides.

Cette invention de décider les diferens par les Armes en champ clos ou ouvert, avec l'épée ou le pistolet seul, & en chemise pour n'avoir à craindre aucune supercherie, est pour tirer raison des offenses reçûës, & c'est un moyen qui a été trouvé par des hommes de grand courage, qui estimant l'honneur plus que la vie, ont voulu se distinguer par cette folie honorable qui coûte souvent fort cher, & que les gens sages & moderez regardent comme une fureur ; & comme la bizarerie la plus déraisonnable de l'esprit humain. L'offensé fait appeller l'offensant, & lui envoye un petit écrit qu'on apelle Cartel de défi. Il est conçû en termes élegans qui invitent & pressent l'offensant de se battre en un lieu marqué, à cheval ou à pied, vétu ou en chemise, seul ou en nombre égal d'amis, qu'on apelle des Seconds, avec l'épée & le poignard, ou avec l'épée seule, ou avec le pistolet seul. Si le défi est accepté, le porteur est civilement traité, & quelquefois même régalé de riches presens. Avant que de se battre, les Ennemis s'embrassent comme s'ils étoient reconciliez, & puis en un instant, suivant les mouvemens de leur haine & de leur vengeance, ils se blessent les uns les autres, & souvent leurs ames sortent toutes furieuses par les blessures qu'elles se sont faites.

Ceux qui ont l'honneur de mourir dans ces combats refusent souvent la vie qu'un Ennemi genereux leur ofre, & s'imaginent qu'ils ne sauroient vivre sans honte s'ils tenoient la vie de leur Ennemi.

L'Eglise Romaine a tant d'horreur pour ces sortes de combats, qu'elle ferme la porte du Ciel à ceux qui meurent sans s'en être repentis ; & refuse les honneurs de la Sepulture à ceux qui meurent sur le champ, ou ne leur accorde que ceux qu'on

refuse pas en certains endroits des Indes Orien- 1642
les aux femmes qui se prostituent, & dont on jette
s cadavres à la Voirie, comme une proye qu'on
:pose aux oiseaux & aux autres animaux qui vi-
:nt de charogne.

Ce n'est pas seulement en Italie qu'on se tuë ainsi
s uns les autres; la même fureur n'est pas moins
i usage en France parmi les Gentilshommes qui se
:tent diferemment. Les plus intimes amis se déchi-
nt cruellement les uns les autres pour la moindre
iose, & se préparent au combat d'une maniere
ie tu trouverois sans doute ridicule.

Les Champions soûpent ensemble le soir qui pré-
de le combat, & couchent même souvent dans
même lit. Les amis qui servent de seconds font
même chose; & lors qu'ils sont sur le champ
: bataille, un homme est forcé par les maximes
: cet honneur chimerique, de se couper la gorge
rec le meilleur de ses amis. Rien n'arrive plus
uvent à Paris que ces sortes de combats. De là
iissent je ne sai combien d'avantures, dont je te
onnerois des exemples, si je n'avois quelque chose
: particulier à te dire sur la matiere. C'est un duel
i'un Prince Espagnol fit à un Roi, que la Cou-
inne n'a pas été capable de dispenser du défi que
ii a fait faire une personne d'un rang fort infe-
eur au sien.

Je ne doute pas que tu n'ayes appris ce qui est
rrivé à Lisbonne, où Dom Juan de Bragance a été
û & proclamé Roi de Portugal, comme étant de
race des anciens Rois, & leur legitime Heritier.
u sais aussi que ce nouveau Roi de Portugal a
naßé les Espagnols de ses Etats. Le Duc de Me-
ina Sidonia Grand d'Espagne & Beaufrere du nou-
:au Roi n'a pû s'empêcher d'être soupçonné d'a-
oir favorisé sous main l'élevation de ce Prince
ir le Trône. Je ne saurois te dire si cela est, ou si
est seulement un artifice de ses Ennemis: Il n'y a
ie Dieu seul qui le sache. Ce qu'il y a de certain

1642. est que le Comte Duc d'Olivarez premier Minist du Roi d'Espagne lui a fait dire de se rendre à Cour pour se justifier des soupçons qu'on a cont lui. Le Duc de Medina Sidonia s'est imaginé qu détruiroit entierement les impressions du Roi C. tholique en faisant faire un appel à Dom Juan Bragance, & lui ofrant de se battre contre lui. l Cartel est conçû en ces termes.

Dom Gaspar Alonzo Perez Gusman le bon D. de la Ville de Medina Sidonia, Marquis, Comte & Seigneur de la Ville de saint Lucar de Barame da, Capitaine general de l'Ocean, & Gentilhom me de la Chambre de Sa Majesté Catholique. J dis que Juan de Bragance qui ne fut jamais Du prend faussement la qualité de Roi de Portugal Que sa trahison connuë à toute la terre est dete stable & en abomination pour avoir flétri la fidé le Maison de Gusman qui n'a jamais manqué tout ce qu'elle devoit à ses Souverains : A ces cau ses, je défie & apelle à combat singulier corps corps, avec Seconds, ou sans Seconds Dom Jua autrefois Duc de Bragance, laissant tout cela à so choix, comme aussi les armes & le lieu du comba. Ecrit prés de Valence d'Acantara, où j'attendre quatre-vingt jours de ses nouvelles; & les der niers vingt jours je me rendrai au lieu qu'il au ra choisi, accompagné ou seul, & avec les arme qu'il voudra prescrire.

Non seulement le Tiran de Portugal sera aver ti de mon défi, mais aussi toute l'Europe & tou le monde entier.

Je prétens faire connoître dans le combat l'a ction infame de Dom Juan : Et en cas qu'il n'ac cepte pas le défi, & qu'il manque au devoir d'un homme qui est né Gentilhomme, je souhaite que c Roi qui n'est qu'un fantôme perisse de maniere ou d'autre. Je promets de donner à celui qui le tuëra ma Ville de saint Lucar, qui est la principale resi dence des Duc de Medina,

En attendant je suplie le Roi d'Espagne mon Seigneur, de ne me donner aucun commandement dans ses Armées ; mais de me permettre seulement de servir en qualité de volontaire avec mille Chevaux que je veux entretenir à mes dépens, jusques à ce que, le servant de cette maniere, je puisse contribuër à reconquerir le Royaume de Portugal, & que je puisse mener & jetter aux pieds de Sa Majesté, le Duc de Bragance, s'il refuse de se battre de la maniere que je lui ai proposé. 1641.

Si tu montres ce Cartel aux Janissaires ; Milice qui fait la terreur de toutes les Nations, & à laquelle rien ne peut résister lors qu'elle execute les ordres du Grand Seigneur, elle t'apprendra ce qu'exige un défi de cette nature des gens de cœur, & t'expliquera ce que les braves gens se prescrivent en pareil cas. Pour moi qui n'entens point l'art militaire, & qui ne sais point quelles sont les maximes de ceux qui font profession des armes, je ne ferai aucun jugement là-dessus : Je prendrai seulement la liberté de te demander si le Roi de Portugal eût accepté le défi, & qu'il eût tué le Duc de Medina, lequel des deux auroit été l'infame ! S'il y a quelque certitude dans les décisions qui se font par les armes, je croi que le Vainqueur a toûjours raison : Mais si au contraire l'évenement du Duel est incertain, le Duc a eu de l'imprudence de s'exposer, & d'outrager ainsi le Roi son Beaufrere. En un mot on ne doit point ce me semble admirer ici la prudence du Duc, & s'il y a de l'avantage il est tout pour le Duc de Bragance, puis qu'il a fait voir par sa conduite qu'il est éfectivement Roi de Portugal.

Je ne saurois m'empêcher de regarder comme des fous les Chrétiens qui soufrent chez eux de pareilles coûtumes, & qui cependant adorent un Messie qui est un Dieu de paix, & qui nous appellent Barbares, étant, comme ils sont, les seuls qui nous apprennent, & à toutes les autres Nations, l'art des

1642. combats singuliers, la plus pernicieuse coûtume q puisse jamais s'introduire parmi les hommes. N'e ce pas être barbare de se couper la gorge les u les autres souvent pour une bagatelle, & de pro guer ainsi un Tresor que l'Immortel leur a confi Je ne saurois approuver non plus que les Rois les Princes de la même Religion se fassent la Gue re les uns les autres, comme nous voyons qu'il a rive tous les jours entre ceux qui font profession la Religion Chrétienne; cependant autant que je puis savoir, presque toutes les Guerres y sont r gardées comme illegitimes, à moins qu'elles soient défensives.

Pardon si je t'ai ennuyé, excuse mes conjor ctures, & m'honore toûjours de tes commande mens que je respecte extrêmement.

LETTRE CI.

A un Page de la Sultane.

Sur ce que le Cardinal de Richelieu fi contre la Reine de France, & sur l'ambition de ce Prélat.

L'Avanture que tu me mande qui est arrivée dans le Serrail, montre que les femmes sont exposées à de grands accidens. Leur condition est malheureuse lorsqu'elles ont de la beauté, mais plus malheureuse encore quand elles n'en ont pas. Les peres, les freres, les maris gardent les premieres comme Cerbere garde les portes de l'Enfer: Les autres se gardent elles-mêmes, & regardent tout avec des yeux d'envie & de chagrin, qui font qu'il n'y a rien qu'elles n'empoisonnent: Mais ce qui arrive chez nous est bien diferent de ce qui

rive en France, où les femmes & les hommes 1642
nt presque la même liberté. Ce n'est pas qu'on
y voye arriver des avantures remarquables, té-
moin la Reine Mere du Roi qui regne à present,
qui cependant est exilée & fugitive errante par-
mi les Etrangers, parce que le Cardinal a du cré-
dit, & qu'elle n'a pas eu pour ce Prélat la de-
ference qu'il esperoit. Une vieille Dame, (je l'a-
pelle vieille parce qu'elle ne m'entend pas) me dit
il y a quelques jours sur ce sujet des choses que
j'aurois de la peine à croire, si je ne savois pas
d'ailleurs qu'il n'est rien de plus vrai.

On m'a dit de plus que ce Cardinal n'ayant pas
réüssi dans le dessein qu'il avoit de marier sa Nie-
ce à un Prince du Sang, auroit voulu la marier,
s'il eût pû, au Frere du Roi : Mais il n'y a gue-
re d'apparence qu'un si habile Ministre n'ait vû
les fâcheuses consequences qu'auroit eu pour lui
un Mariage de cette nature, qui n'auroit jamais
manqué de lui attirer la haine de tous les Grands
du Royaume : Ainsi je ne voudrois pas qu'on
debitât sur mon compte à Constantinople toutes
les nouvelles qui se debitent à Paris.

Mais il est certain que ce Prêtre a envoyé le
Chancelier, personne venerable, & dont la char-
ge lui donne beaucoup d'autorité, avec ordre de
se saisir des papiers de la Reine, esperant qu'il
n'y trouveroit quelques lettres qui pourroient fa-
voriser son dessein. Le Chancelier executa ses or-
dres; mais il ne trouva rien de ce que le Cardi-
nal prétendoit ; Ainsi cette persecution n'a servi
qu'à faire éclater la grande vertu de cette Prin-
cesse, qui vit d'une maniere qu'elle peut non seu-
lement être en exemple à toutes les Reines, mais
aussi à toutes les femmes du monde.

Quelque tems aprés ce même Chancelier étant
venu complimenter la Reine sur la naissance du
Dauphin, elle lui dit d'un air serieux, mais fort
agreablement, que cette visite étoit bien diferente

1642. de celle qu'il lui avoit faite l'année précedent

Si les personnes qui sont au plus haut deg d'élevation ne sont pas à couvert des temerair attentats de ceux qui sont infiniment leurs inf rieurs, la belle Circassienne a sujet de se consc ler d'avoir eu le malheur d'être accusée. Pourv que son innocence soit bien prouvée, elle n' plaira que davantage à Ibrahim, & la fauss accusation qu'on lui a faite sera pour lui un nou veau charme : Mais s'il se trouve que l'accusa tion soit fondée, il faut convenir qu'elle merit une peine horrible pour avoir violé, s'il m'e permis de parler ainsi, les sacrées nuits du Ser rail. Cependant on a trouvé dans les Ecuries voi sines le jeune Persan habillé en femme : Et quo qu'au milieu des tourmens qu'il a soufert, il soi mort sans rien confesser, on ne peut pas dir pourtant qu'il soit mort innocent aprés un pareil attentat.

J'espere que tu m'informeras de ce qui s'est passé depuis ta derniere lettre, & de quelle maniere se sera finie l'avanture de cette belle Esclave. J'en serai fort inquiet si elle est innocente, & si elle est coupable je ne pourrai m'empêcher de plaindre son malheur.

Continuë à m'écrire, & ne te lasse point de m'aimer s'il est possible. Pour moi je te proteste devant nôtre saint Prophête que je t'aime autant que jamais.

LETTRE CII.

Bechir Bassa, Chef & Garde du Tresor de sa Hautesse à Constantinople.

ur le long silence de Racoa de Vienne, qui lui causoit des soupçons & qui l'obligea de quitter Paris.

E ne sai si dans l'état où je suis, c'est un vice ou une vertu que d'avoir peur. Je ne suis s Stoïcien, & ne prétens pas être exempt des ssions de la nature humaine. Cependant ce n'est s pour moi que je crains, & mon inquietude roule que sur le succés de ma commission. Il a de la difference entre la précaution & la ur, & ce n'est pas manquer de courage que craindre le danger.

J'ai écrit six fois à Racoa de Vienne, sans en :evoir aucune réponse depuis quatre mois. Cette gligence me donne à penser, & j'ai de la pei- à y trouver une bonne excuse. Je voudrois de ıt mon cœur ne rien diminuër des bons senti- :ns que j'ai eus de son honnêteté, mais je vouois bien aussi ne me pas tromper. Je ne suis s soupçonneux de mon naturel, mais pourtant xperience m'a appris à mettre la défiance au ng des Vertus Cardinales.

Pour ne te pas amuser, je soupçonne quelque ahison. Racoa sait le sujet de ma commission, & peut me faire beaucoup de mal. Cependant je ıis lui faire tort : peut-être est-il mort, & le tom-au est un païs d'où il ne vient point de nouvelles. il est dans la region du silence, & qu'il soit mort homme de bien, les deux Anges noirs n'auront

1642. aucun pouvoir de lui faire du mal. Mais je suis s pris de n'avoir aucune nouvelle de sa mort, ni Ministres de la Porte, ni du Juif Echimilia. J le dis encore, je ne serai pas à mon aise que n'en sache la verité.

Lorsque je suis dans ma chambre, & que j'e tens parler dans la maison, je m'imagine que c de moi. Si je sors & que quelqu'un me regarde peur me fait arrêter tout court. A la verité je s résolu de soufrir tout le mal qu'on pourroit me fa re; mais je mourrois avec un extrême chagrin si voyois que les secrets de la Sublime Porte devi sent le mépris & le joüet des Infidéles.

C'est ce qui m'a obligé de me retirer à envir une lieuë de Paris, sous prétexte de changer d'a J'ai chargé du soin de mes Lettres & de mes aut afaires Echimilia le Juif, lequel autant que j puis juger, deviendra un roseau d'Egipte.

Je te prie; & même je te conjure, de m'envoy au plûtôt un secours d'argent, sans lequel il est in possible que le trés-vil Esclave du grand & invi cible Ibrahim, puisse faire ce qu'on attend de lu

Le grand Dieu veüille te donner en récompen de ta fidélité des tresors de perpetuelle durée.

LETTRE CIII.

A l'Aga des Janissaires.

Des Amazones de Suede : De la mort d Duc Albert : De la prise de Glogau de Succiniez, & d'Olmitz par le Gene ral Torstenson.

IL semble que le Dieu de la Guerre épouse l querelle des Suedois, & que toutes les Pla netes contribuënt à leur prosperité; Venus mêm

s'e-

s'est dépoüillée pour quelque tems de sa douceur ordinaire, pour paroître à present en campagne armée de pied en cap, & suivie d'une troupe d'Amazones Suedoises. 1642.

Tu croiras que je plaisante en te disant ceci, & que comme je t'ai oüi admirer la vaillance de Semiramis & des autres Heroïnes d'Orient, c'est pour te plaire que je te debite ces Romans ; mais sois assuré que les Suedois allans aprés les dernieres Batailles enterrer leurs morts, ont en les dépoüillant trouvé plusieurs femmes déguisées en hommes, parmi lesquelles il y avoit des personnes de qualité.

On dit qu'on a souvent vû une de ces Amazones aux mains avec le Prince Albert même, & combattre avec tant de bravoure & de courage qu'elle desarçonna deux fois le Duc, que la vigilance de ses Ecuyers remonta deux fois à cheval.

Ceux qui se piquent d'en savoir plus que le commun, disent que c'est par un principe de vengeance que cette Dame s'est mise en campagne, ayant reçû un afront sanglant du Duc Albert à la Cour Imperiale. Quoi qu'il en soit, le Duc a été blessé, & est mort de ses blessures, & cette Bellone a survécu, non pour triompher de son Ennemi mort.

Aprés cela les Suedois sous les ordres du General Torstenson, ont marché vers la Silesie, & ont pris Glogau d'assaut le douziéme de la quinziéme Lune, & Succiniez le septiéme de la sixiéme Lune.

Et comme si rien n'étoit capable de décourager ce grand General, & d'abattre cet infatiguable Esprit, il a investi la Forteresse d'Olmitz en Moravie, & l'a emportée aprés quatorze jours de Siege. La Poste est arrivée ce matin avec ces nouvelles.

Fortifie-toi & prens courage, & Dieu te donnera la victoire quand tu combattras contre les Infidéles. Ne boit point de vin, & n'opprime personne ; & reçois cet avis comme un témoignage de mon estime & de mon amitié.

LETTRE CIV.

Au Bostangi Bachi.

D'une herbe qu'on apelle mauvaise Voisine, & d'une autre qu'on nomme Sensitive : Des Ennemis de l'Auteur dans le Serrail.

1642. TOi qui vois tous les jours les plus anciennes productions de la terre, & qui peux appeller par ses propres noms toute la famille des Vegetables, dis-moi s'il y a quelque plante qui tuë par sa maligne influence tout ce qui naît à dix coudées de sa racine. Je ne te ferois pas une semblable question si depuis peu je n'avois vû dans le Jardin d'un certain Gentilhomme du voisinage de Paris une chose qui me fait croire que cela est vrai. On apelle ici cette plante mauvaise Voisine, parce qu'elle mange, dit-on, toutes celles de son voisinage, & qu'elle ne monte & ne fleurit que par leur chûte. Il est certain que quand je la vis elle étoit entourée d'un cercle où tout étoit sec, pendant que ce devorant rejetton paroissoit vigoureux & enrichi des dépoüilles des plantes voisines. Veritable emblême de l'oppression : Je voudrois qu'elle crût dans tous les Jardins des Tirans, afin qu'ils vissent dans ce miroir naturel leur insatiable passion.

Je ne doute pas que tu ne connoisse une herbe qui ne veut pas être touchée. Il y en a une dans le même jardin : Le Gentilhomme se vante que tu l'as émondée toi-même dans le jardin du Sultan, & qu'étant dans un pot de terre tu lui en fis present. Tu n'as pas bien pensé en faisant cela, ni à ta sûreté, ni à l'honneur de ton Souverain ; car si jamais il en a connoissance, il te transplantera d'abord

du jardin du Serrail dans les champs Elisées. 1642.
Tu dois recevoir cette reprimande avec toute la reconnoissance possible ; ce ne sera pas cela qui te chassera des belles promenades & des agreables bocages que renferme l'enceinte du Palais Imperial. Sois plus sage une autrefois, & n'ayent plus tant de complaisance pour les Infidéles. Dis que je suis de tes Amis puisque je te donne cet avis. En récompense rends-moi seulement le bon office d'observer les démarches de mes Ennemis. Il n'y a pas moins de trois grands Officiers du Serrail qui cherchent à me perdre. Tu sais de qui je veux parler. Garde ton integrité. Ce que Shashim Istham Eunuque noir a dit, il n'y a pas long-tems, au premier Secretaire d'Etat pour me perdre, a incontinent frapé comme un Eco les murailles de ma chambre à Paris. Sois secret & sage.

LETTRE CV.

A Muzlu Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat à Constantinople.

Sur la mort de Racoa de Vienne : De Nathan Ben Saddi, chargé de la même commission. Retour de l'Auteur à Paris.

S'Il m'étoit permis de jurer comme nôtre saint Prophête, je jurerois par l'heure du soir que a nouvelle est la bien venuë.

A peine avois-je achevé les devotions que nous aisons d'ordinaire aprés le coucher du Soleil, que 'ai reçû par la poste ta dépêche qui m'apprend ue Racoa est mort à Vienne.

Je ne me réjoüis point de la mort d'un honnête Esclave d'Ibrahim : Qu'il naisse des fleurs de la

1641. cendre de son tombeau. Je ne pleure point non plus un homme qui peut-être est allé prendre possession de plus excellens biens : Cependant j'ai de la joie qu'il ait quitté le monde en galant homme, & qu'il ait laissé aprés lui l'odeur de sa vertu. Dans le Poste où il étoit l'on est attaqué par de violentes tentations, & quand on y resiste jusqu'au bout l'on merite une couronne composée des rameaux de l'arbre de Vie.

Tu peux croire que je reçois avec plus de plaisir la nouvelle de la mort de Racoa, que je ne recevrois celle de son infidélité ; non que je me mette en peine de la Question, ni de toutes les autres tortures dont se sert la Politique d'Etat pour arracher la confession des crimes capitaux ; mais je ne voudrois pas que les grandes afaires de la Porte Ottomane vinssent à être examinées.

Rien n'est plus capable de cette nouvelle de guerir l'indisposition de commande, qui m'a fait quitter Paris pour la campagne il y a dix jours. J'en ai écrit à Bechir Bacha.

Je suis à present de retour à mon ancien Logis, & ceux qui ne savent pas qu'elle étoit ma veritable incommodité, me felicitent sur ma prompte guerison.

Tu me mandes que par ordre de la Porte le Juif Nathan Ben Saddi doit succeder à Racoa. Je souhaite qu'il fasse son devoir aussi-bien que lui.

Les cinq cens Sequins que tu lui as donné ordre de me faire toucher, viendront fort à propos pour un homme qui a été contraint de se retrancher de plusieurs dépenses. Ce nouveau secours me mettra en état de rendre au Grand Seigneur des services plus importans.

Le Roi d'Espagne souhaite de pouvoir conclure la paix avec le Roi de France, à des conditions aussi avantageuses que le Sophi de Perse l'a concluë avec le Sultan Ibrahim.

Personne ne sait que Dieu & son saint Prophête, avec combien de zéle je sers la Sublime Porte.

LETTRE CVI.

Au Kaimakam.

De la mort de la Reine-Mere de France; de son apparition au Cardinal de Richelieu, & de la maladie de ce Ministre.

JE t'apprendrai aujourd'hui la mort de la Reine-Mere & Doüairiere de France, sacrifice immolé à l'ambition du Cardinal; au moins est-ce le langage que les Partisans de cette Princesse tiennent ordinairement: car étant extrêmement dégoûtée des Conseils de ce Ministre, & sur tout des intrigues par lesquelles il allumoit le feu de la division parmi les Princes de la Maison Royale, qu'il mettoit continuellement aux mains les uns contre les autres, elle a quitté la France, & par une espece d'exil volontaire, elle s'est exposée à tant d'incommoditez, à tant de fatigues, & à tant de rigueurs de la fortune, qui ont ce semble précipité sa fin; cette grande Ame ayant mieux aimé rompre que de plier devant le remuant Prélat. 1642.

Elle a demeuré en Flandre, en Hollande, en Angleterre, & dans les Etats de l'Empire. Ses voyages ont été depuis un bout jusqu'à l'autre un mélange de biens & de maux. Tantôt elle a été reçûë avec respect, tantôt avec indiference & froideur, lors qu'elle ne l'a pas été avec mépris. Son malheur a fait pitié en quelques endroits, & l'on a blâmé le Cardinal de persecuter une si grande & si bonne Reine. Ailleurs on a fait l'Apologie du Cardinal, & la conduite de la Reine a été censurée & condamnée: Mais par tout elle s'est accusée elle-même d'avoir élevé ce Ministre si haut, & de l'avoir mis en état

1642. de lui faire tous ces maux. Lasse enfin des fatigues d'Etat, & dégoûtée du monde, elle s'est mise dans un Monastere à Cologne, où elle est morte aprés avoir employé quelque tems à se préparer religieusement pour l'autre monde. Elle expira le troisiéme de ce mois.

Il y a des gens qui ont regardé comme une chose remarquable que le même jour que cette Princesse mourut le Cardinal de Richelieu tomba malade, & l'est encore : Cependant quelque dangereuse que soit sa maladie, il va tous les jours aux Temples, & celebre les Misteres de sa Loi pour l'ame de cette Reine ; mais je ne saurois te dire s'il le fait pour apaiser l'esprit de la défunte sa Maîtresse, qu'il a persecutée avec tant d'injustice, ou pour ralentir le ressentiment du peuple. La Cour & la Ville sont en deüil pour la mort de cette grande Reine, & l'on n'entend de toutes parts que murmures & plaintes contre le Cardinal, & sur tout parmi le commun peuple, qui bien loin d'avoir meilleure opinion de son Eminence, parce qu'elle paroît tous les jours à l'Autel en faveur de l'ame de la Reine, le regarde au contraire comme un officieux Hipocrite, qui joint la ruse de l'Ecclesiastique à l'artifice de l'homme d'Etat.

Le bruit court que l'esprit de la Reine apparut au Cardinal incontinent aprés qu'elle fut morte ; qu'il lui reprocha severement son ambition & son ingratitude, & lui dit, qu'encore qu'il jettât les fondement d'un projet immortel, il ne vivroit pas assez pour le voir réüssir ; mais qu'elle l'avertissoit de se préparer à être jugé, parce qu'il ne verroit pas le retour d'une nouvelle année ; surquoi, dit-on, il tomba d'abord malade. Il court aussi dans le particulier des Propheties, qui disent qu'il doit mourir bien-tôt. Ce qu'il y a de certain est qu'il est attaqué d'une maladie extraordinaire. Son corps déperit d'une maniere si surprenante, qu'il semble qu'il se fond dans l'air ; aussi diroit-on en quelque maniere qu'il n'a rien plus d'humide.

Mon emploi, & ce que je te dois, sage Ministre, 1642.
ne m'ont point donné de repos que je n'aye prévenu la poste, pour te donner avis de ces évenemens avec plus de promptitude par un Marchand que son Vaisseau attend à Marseille & qui va droit à Constantinople, où il apportera les premieres nouvelles de la mort de l'une des plus grandes Princesses qu'il y eut au monde, dans les veines de laquelle couloit le Sang des Empereurs Ferdinand & Charles V. Elle fut mariée à Henri le Grand, & outre qu'elle laisse un fils qui regne à present en France, elle maria deux de ses filles aux deux puissans Monarques d'Angleterre & d'Espagne.

Le Trés-haut & le Tout-puissant, seul Monarque des Cieux & de la terre, récompense des suprêmes joies du Paradis tes services & ta fidélité pour l'invincible Sultan.

LETTRE CVII.

Au Moufti.

De la mort de Marie de Medicis, Reine-Mere & Doüairiere de France. Lettre du Cardinal de Richelieu à cette Princesse : De la riche Eglise de saint Denis en France.

PErmets-moi de venir devant toi, & de tirer tes yeux pour un moment de la contemplation des plus sublimes objets, pour leur presenter un spectacle de mortalité. C'est la grande & fameuse Marie de Medicis, Reine-Mere de France, qui vient de mourir à Cologne.

Je ne t'embarrasserai point de toutes les imperti-

1642. nences qui se debitent sur ce sujet ; mais comme je sai que tu as oüi dire plusieurs choses du Cardinal de Richelieu, qui est la cause de sa mort, puisqu'il l'avoit mise en si grosse colere, qu'elle avoit été obligée de se bannir elle-même de France, & de courir d'un païs à l'autre ; j'insererai ici une Lettre de ce Cardinal à Sa Majesté, par laquelle il se justifie, & fait connoître, sinon son integrité, au moins quelque chose qui ressemble fort à cette vertu, & je le fais d'autant plus volontiers que je ne l'ai vüë imprimée nulle part. La Reine étoit en Hollande lors que cette Lettre fut écrite. Voici ce que c'est,

MADAME,

Je ne puis m'empêcher de regarder comme le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver, le mal que mes Ennemis m'ont fait en m'attirant l'indignation de vôtre Majesté. C'est un grand malheur pour moi qu'ils ayent employé tout ce que la malice a d'artificieux pour me rendre odieux au public ; mais le chef-d'œuvre de la haine qu'ils ont pour moi, est de m'avoir rendu suspect à vôtre Majesté. Je leur pardonne les frequens attentats qu'ils ont faits contre ma vie par des conspirations secrettes & par des assassinats, quoi que la nature humaine se souleve contre ceux qui veulent nous ôter la vie, mais de m'avoir privé de vôtre Royale faveur, sans laquelle la vie même m'est incommode, c'est un outrage qui me met hors de moi-même, & que je ne saurois leur pardonner. J'aurois pû facilement passer sous silence tous les complots qu'ils ont faits contre moi : J'aurois pû renoncer à la vie avec la même facilité, & me défaire de tous les honneurs & de toutes les dignitez que j'ai possedées : Mais de m'avoir ôté vôtre estime à laquelle je dois cette grandeur qui fait le sujet de leur envie, & de laquelle je fais plus de cas que de toutes les grandeurs du monde, c'est un outrage qui fait en quelque

maniere sortir ma langue & ma plume du respect, 1642.
& me donne la hardiesse de me jetter aux pieds de vôtre Majesté, avec tout ce que je possede; car je n'ai rien dont je ne sois redevable à vôtre bonté Royale. Faites ce qu'il vous plaira, Madame, de vôtre creature: Je ne saurois me plaindre de ce que vous ferez. Mais, Madame, que cette pieté qui vous est si naturelle vous inspire des sentimens favorables pour la pourpre Ecclesiastique dont vôtre bonté m'a revétu. Qu'elle ne perde pas son éclat & sa réputation, parce que les Ennemis de l'Eglise & de l'Etat l'ont ainsi couverte d'ordure. Est-il possible qu'un homme qui vous est plus obligé que tous ceux de sa race, soit lui seul le modéle de la plus lâche ingratitude? Outre les obligations de la conscience & la force naturelle de mon inclination, mon interét m'attache à vôtre service. Comment puis-je donc m'en séparer sans publier moi-méme a toute la terre que je trahis la meilleure des Reines, & que je suis pour moi-méme un prodige d'extravagance?

Cette seule consideration, Madame, étant bien pesée, sufit pour me justifier entierement auprés de vôtre Majesté.

Mais si ma destinée veut que vous me condamniez sans m'entendre, je n'appellerai point de vôtre jugement, puisque je dois une parfaite resignation à vos volontez. Je me plaindrai au Ciel de mon infortune, & non de ma Souveraine Bienfaictrice: Je ne ferai pas la moindre opposition à vôtre colere, ni ne me retirerai pas même à Rome. Mais en quelque endroit que je me retire, j'emploierai toute mon étude à rentrer dans la faveur de vôtre Majesté, pourvû que cela se puisse sans crime Et si je suis assez heureux pour y réüssir, il m'importera peu où j'aille, supposé même que ce soit hors du monde, parce que je meurs à tout moment, pendant que vôtre Majesté soupçonne que je n'a

sois pas ce que j'ai toûjours été, & que je suis encore, c'est-à-dire,

MADAME,

DE VÔTRE MAJESTÉ

Le trés-humble, trés-fidéle, & trés-obéïssant serviteur,

ARMAND Card. de Rich.

Je t'envoie cette copie de l'Apologie du Cardinal, afin que la comparant à ce qui s'en est ensuivi, tu puisses juger si ce grand Ministre a merité les censures qui lui ont été faites. Car parce qu'il tomba malade le même jour que la Reine-Mere mourut, l'on a dit que cela avoit été une juste punition, & que c'est pour cela que l'esprit de la Princesse s'est apparu à lui, comme tu le verras plus au long par les Lettres que j'ai écrites au Kaimakam. Mais d'autres sont d'avis que la maladie du Cardinal ne vient que du chagrin que lui cause la mort de la Reine, & principalement de ce qu'elle est morte avant qu il se fût reconcilié avec sa Majesté. Pour faire voir son innocence, on fait valoir l'empressement qu'il a de dire tous les jours la Messe pour l'ame de la défunte, & cela dans un tems où il a plus besoin de garder le lit que d'aller à l'Eglise. C'est ce que j'ai oüi dire à des personnes mêmes qui ne sont nullement bien intentionnées pour le Cardinal, cependant elles commencent maintenant à être moins prévenuës contre lui, parce qu'elles voyent dans son air moribond des marques sensibles de sa douleur, & sur son corps extenué les traces d'un profond déplaisir. De là l'on conclud qu'il est veritablement innocent, & qu'il n'a pas manqué de fidélité à cette grande Reine. Je ne te

1642.

dirai point ce que je pense de part & d'autre : Je 1642.
veux être neutre au milieu des contestations de ces Infidéles ; quoi qu'à la verité si je suivois mon inclinalion je me déterminerois en faveur du Cardinal. Mais je te laisse la décision de la question, puisque tu es l'oracle de la sagesse, & que ton jugement est sans appel.

Cependant le corps de la Reine defunte est, comme j'ai déja dit, à Cologne, où elle a passé les derniers jours de sa vie dans un Monastere ; coûtume aujourd'hui moins commune qu'autrefois parmi les Têtes couronnées. Ceux qui du faîte de la gloire décendoient volontairement aux austeritez de la vie religieuse, étoient d'ordinaire canonisez comme des saints. Aussi les creatures de la Reine ne manquent pas de publier, qu'un honneur de cette nature ne seroit que la juste récompense de son merite extraordinaire ; de sorte qu'elle est déja canonisée dans l'estime du Vulgaire bigot, pendant que son corps demeure encore sans les honneurs de la sepulture.

On le doit transporter, & enterrer dans le Temple de saint Denis, à environ deux lieuës de Paris. Cette Eglise passe pour la plus riche qui soit en France. Elle est la dépositaire de je ne sai combien d'inestimables bijoux d'or & d'argent, qui appartiennent aux Reliques de ses Saints. C'est là aussi que reposent les cendres de la Maison Royale de France. Le Saint à qui cette Eglise est consacrée passe pour le Protecteur de ce Royaume ; car selon leur Doctrine, Dieu charge les Saints de la protection de certains Royaumes, de certaines Provinces & Villes ; & c'est ce qui fait qu'en public & en particulier l'on s'adresse à eux & aux Anges Gardiens. Chacun a aussi son Saint pour Patron, & il dépend de chacun de se choisir celui qu'il veut pour son Ange Gardien.

Si ces Saints des Chrétiens sont constituez sur les lieux & sur les personnes, qu'ils ont favorisé

1642. pendant leur vie d'une façon particuliere, il y a aparence que si cette grande Reine est une fois canonisée, & installée comme sainte dans son Gouvernement, les Huguenots auront ici grande part à sa faveur, puisqu'elle leur a témoigné durant sa vie beaucoup de douceur & d'amitié.

Pardonne-moi, grand Oracle de la verité la longueur de cette lettre, & excuse ma hardiesse de parler ainsi des matieres de Religion qu'il n'apartient qu'à toi de décider. Je baise avec une profonde humilité le bord de ta veste Sacrée. Daigne prier pour ton fidéle Esclave.

LETTRE CVII.

A son ami Dinet-Golou.

D'une violente Tempête, accompagnée de Tonnerres, & d'éclairs. Ce qui arriva à l'Espion durant cette tempête; & de la coûtume qu'ont les Chrétiens de sonner les Cloches dans ces sortes d'occasions.

IL est minuit passé, & la voix des gens de la maison où je loge me faisant sortir de mon lit, je ne sai à quoi mieux employer mon tems qu'à te faire le recit de cette avanture.

Il y a maintenant ici une violente tempête, accompagnée de Tonnerres, d'éclairs, & de pluye. Il semble que l'Hemisphere soit tout en feu. Les superstitieux sont frapez d'une terreur panique, & concluent que cette tempête amenera le jour du jugement. Il y a deux heures qu'elle dure, & l'on me dit qu'il y a déja vingt maisons en cendres. A peine avoit-on achevé de parler, & avois-je pris ma

plume, qu'un éclair a teint tous les papiers & livres qui sont sur la table où j'écris maintenant, 1642 & les a rendus noirs comme suye: Le papier brûlé que je t'envoye fera foi de cette verité. Consideres-en seulement la couleur & l'odeur, & tu diras qu'il est marqué de la marque de celui qui tonne. C'est sur ce papier que j'avois commencé à t'écrire, mais ce feu alteré a dans un moment emporté toute mon ancre, de sorte que les caracteres sont entierement éfacez.

La raison pourquoi les gens du logis m'ont tiré de mon lit, étoit pour aller prier avec eux, suivant la coûtume de ces Infidéles, qui en tems de Tonnerre, allument certaines chandelles consacrées, autour desquelles ils se mettent à genoux, s'imaginant que tant qu'ils sont dans la chambre où sont ces chandelles, le Tonnerre ne leur peut faire aucun mal. Je me suis excusé de leur tenir compagnie, en leur disant que j'avois dans ma chambre une sainte chandelle que j'allumerois, & devant laquelle je ferois mes prieres. Cette réponse les a satisfaits, & aprés m'avoir jetté de l'eau sainte, pour me benir & me mettre à couvert du danger apparent, je me suis retiré.

Il y a dans ma chambre un degré dérobé, par où l'on monte à une terrasse qui est au sommet de la maison. Ma curiosité m'a fait aller sur cette terrasse, où il m'a semblé que je voyois la nature dans sa belle humeur & dans ses fureurs. La plus grande partie du firmament étoit clair & serain, & il paroissoit une infinité d'étoiles; mais tout autour des bords de l'horison, un gros de nuées, qui alloit en augmentant, environnoit la terre, & jettoit des parties opposées des cataractes de feu. On eut dit que c'étoit des bombes & des carcasses, & qu'il y avoit en l'air des Armées qui se battoient.

Ensuite comme si ce n'eût été que les Herauts du dernier & plus terrible combat, les nuages se sont assemblez, & se mêlant les uns avec les autres, on a

1642. vû sortir tant de feu que le monde ne paroissoit plus qu'une fournaise. Pour moi je n'ai pas eu assez de courage pour demeurer plus long-tems à découvert; mais je suis revenu dans ma chambre, & ayant mis les genoux en terre, je me suis recommandé au grand Createur de toutes choses, Seigneur de la nature, & qui dispose souverainement de la vie des hommes.

Je croi qu'en cela je ne suis non plus superstitieux que je le serois de me jetter dans la poussiere devant le terrible Souverain que nous servons toi & moi, lorsqu'une fois il est en colere.

Il me semble que quand il tonne la nature est en colere, & il n'est ni honnête ni politique de nous attirer sa fureur par nôtre hardiesse.

Il semble que nôtre sainte Loi, qui nous ordonne de prier aussi-tôt que le Soleil & la Lune commencent à paroître, nous insinuë, que toutes les fois qu'il se presente une occasion particuliere de contempler un pouvoir tout-puissant, nous devons nous prosterner & adorer la puissance souveraine & éternelle.

Les cloches qu'on sonne pour cela dans toutes les Eglises, m'ont presque rendu sourd. Les Nazariens croyent que ce bruit chasse la tempête, & tous les malins esprits qui troublent l'air. Ce sentiment est fondé sur les ceremonies qui se pratiquent à la consecration des cloches. Car l'Evêque, ou en son absence le Prêtre, les santifie par une espece de Batême, & par un Formulaire de prieres, où il demande à Dieu, entr'autres choses, de leur donner la vertu de resister aux Diables.

Je n'aime pas la superstition, & je n'ajoûte pas beaucoup de foi aux charmes; neanmoins je ne puis disconvenir que le son d'un si grand nombre de cloches ne doivent causer dans l'air une violente agitation capable de disperser ses nuages, & de produire le calme. L'experience même nous fait voir qu'une bataille fait d'ordinaire le mê-

me éfet : Si elle se donne dans un tems orageux, 1642.
les décharges de tant de canons & de mousquets écartent l'orage, & remettent les Elemens dans leur tranquilité.

Quoi que le bruit des cloches soit fort incommode dans un tems où tout le monde repose, cependant on est ici accoûtumé à cette espece de tintamarre qui recommence toutes les nuits par degrez durant tout le cours de l'année. Les Moines Chrétiens sont obligez par leur Loi de se lever à minuit pour dire leurs prieres dans leurs Chapelles ; & il y en a de si devots & de si ponctuels, qu'ils s'en font une coûtume à laquelle ils ne manquent jamais : Minuit n'est pas plûtôt sonné, que les petites cloches de quelques Convents commencent à se faire entendre. Environ deux ou trois heures aprés, d'autres maisons Religieuses font la même chose, & ce bruit continuë à certaines heures durant toute l'année aussi-bien le jour que la nuit.

La tempête est à present passée, les nuées sont dispersées, & tout est calme & tranquile.

Celui qui tire la lumiere des tenebres, & qui des horreurs de la nuit fait un beau & agreable matin, te tienne en sa garde, & perpetuë nôtre amitié.

LETTRE CIX.

Au même.

De l'amitié qu'il avoit liée avec un Carme, & de la conversation qu'il a euë avec lui sur les images & les tableaux.

IL y a ici un Moine avec lequel j'ai souvent des conversations où je parle avec la même liberté que je ferois avec toi, & ce n'est pas un

1642. mediocre remede à ma melancolie de pouvoir ainsi donner l'essor à mes pensées, & d'avoir affaire à un homme d'un esprit agreable.

C'est un Religieux du Mont-Carmel, homme d'une vertu & d'une pieté singuliere, que je regarderois comme un Saint, s'il étoit moins attaché à la superstition des Chrétiens.

J'ai souvent entrepris de le gagner par degrez, & de le tirer des erreurs qu'il a sucé avec le lait; mais il semble qu'elles se sont enracinées en lui par les influences de son éducation.

Je fais quelquefois une batterie d'argumens contre les Images & les Tableaux; mais je ne puis ni le chasser des Postes qu'il s'est choisi dans son Oratoire, ni ruïner les Chapelles qu'il a bâties dans son cœur pour ces idées.

Cependant aprés un siege long & opiniâtre, je l'ai réduit à capituler. Premierement il m'a abandonné un tableau pendu dans son cabinet, en forme d'un vieillard à cheveux blancs, où le but du Peintre est de representer la personne de Dieu. Il convient qu'il n'est pas permis de faire aucune ressemblance de la Divinité qui est invisible. Il avoüe en second lieu, qu'il n'est pas permis de se prosterner devant les images de Jesus, de Marie, & des autres Saints, ni de marquer qu'on a pour ces peintures aucun respect exterieur; mais qu'on peut seulement s'en servir comme de memoriaux historiques qui nous font penser aux Saints, & comme de secours & d'aiguillons pour nous porter à la devotion & à la vertu.

Je t'avoüe, mon Ami, qu'à ces conditions je n'ai pû m'empêcher de lever le siege, & de lui accorder qu'on peut sur ce pied-là se servir innocemment d'images. Car il ne me paroît pas raisonnable de priver ceux qui croyent l'histoire de l'Evangile, du privilege de la lire en telle langue qu'il leur plaît, soit en celle des images & des peintures, soit en celle des lettres ou des caracteres.

Les Lettres ne sont que les images de tels & tels 1642.
sons articulez, par le moyen desquels nous exprimons ce que nous concevons des choses : Mais les images & les peintures sont des caracteres vivans & immediats des choses mêmes ; & il me semble aussi aisé de regarder son idolâtrie un tableau ou une image, qu'il l'est de lire un chapitre de l'Alcoran sans adorer les caracteres dont il est composé. Le Tabernacle de Moïse n'étoit-il pas orné de Cherubins en peinture ? Le Temple de Salomon n'étoit-il pas paré de la même maniere ? Si c'est une prophanation que d'avoir des images dans les Temples, d'où vient que nôtre venerable Moufti a souffert qu'on ait laissé depuis tant de siecles les deux Seraphins qu'on voit dans le dôme de la Mosquée de Sainte Sophie à Constantinople ? Pourquoi n'efface-t-on pas le tableau de Marie Mere de Jesus, les images des deux Anges, & autres pieces de sculpture & de peinture qui sont dans le même lieu ? Les Musulmans sont-ils idolâtres lors qu'ils font leurs devotions dans ce sacré Temple, parce qu'ils font leurs prieres devant ces images ?

Permets-moi de te dire librement ce que j'en pense : Les images & les peintures n'ont rien qui m'épouvante : Je puis m'en servir comme d'aides à la devotion, tout ainsi comme je me sers de livres. Cependant tout le monde ne peut pas faire la même chose sans courre risque d'être idolâtre ; & l'on ne doit pas permettre qu'il y ait publiquement dans les Temples des images & des peintures. Car quoi qu'il y ait des gens qui les puissent regarder sans danger, il est neanmoins difficile que la plûpart puissent s'empêcher d'avoir pour elle une veneration criminelle. Pendant que l'œil s'occupe à ces belles idées, l'ame peut perdre sa force, & admirer l'habileté du Sculpteur ou du Peintre ; il peut adorer la belle Simmetrie d'un beau tableau, au lieu d'adorer la beauté increéée de l'original, dont la Majesté n'a aucune ressemblance.

1642. Nôtre Loi a donc ſagement pourvû à cet inconvenient, en défendant les images dans tout le Saint Empire des Muſulmans.

Celui qui habite dans la miſterieuſe & inacceſſible hauteur d'une retraite éternelle, dont la gloire eſt au deſſus de toute ſorte de figures, & ne peut être exprimée, augmente le nombre de tes vertus, qui ſont les plus veritables images de la nature divine.

LETTRE CX.

Au Kaimakam.

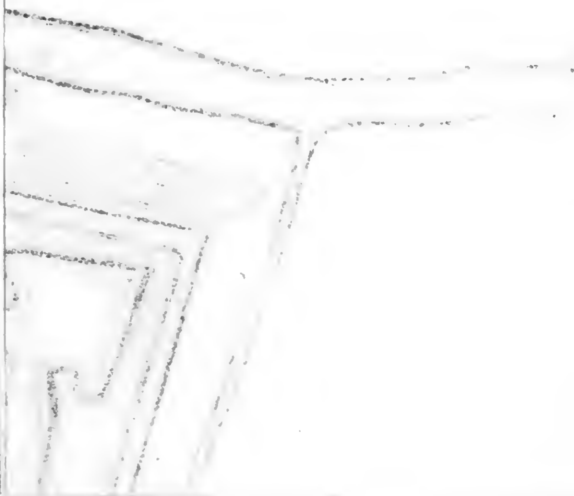
Des Guerres de Catalogne & de Rouſſillon: Du Siege de Perpignan, & de la generoſité du Roi de France.

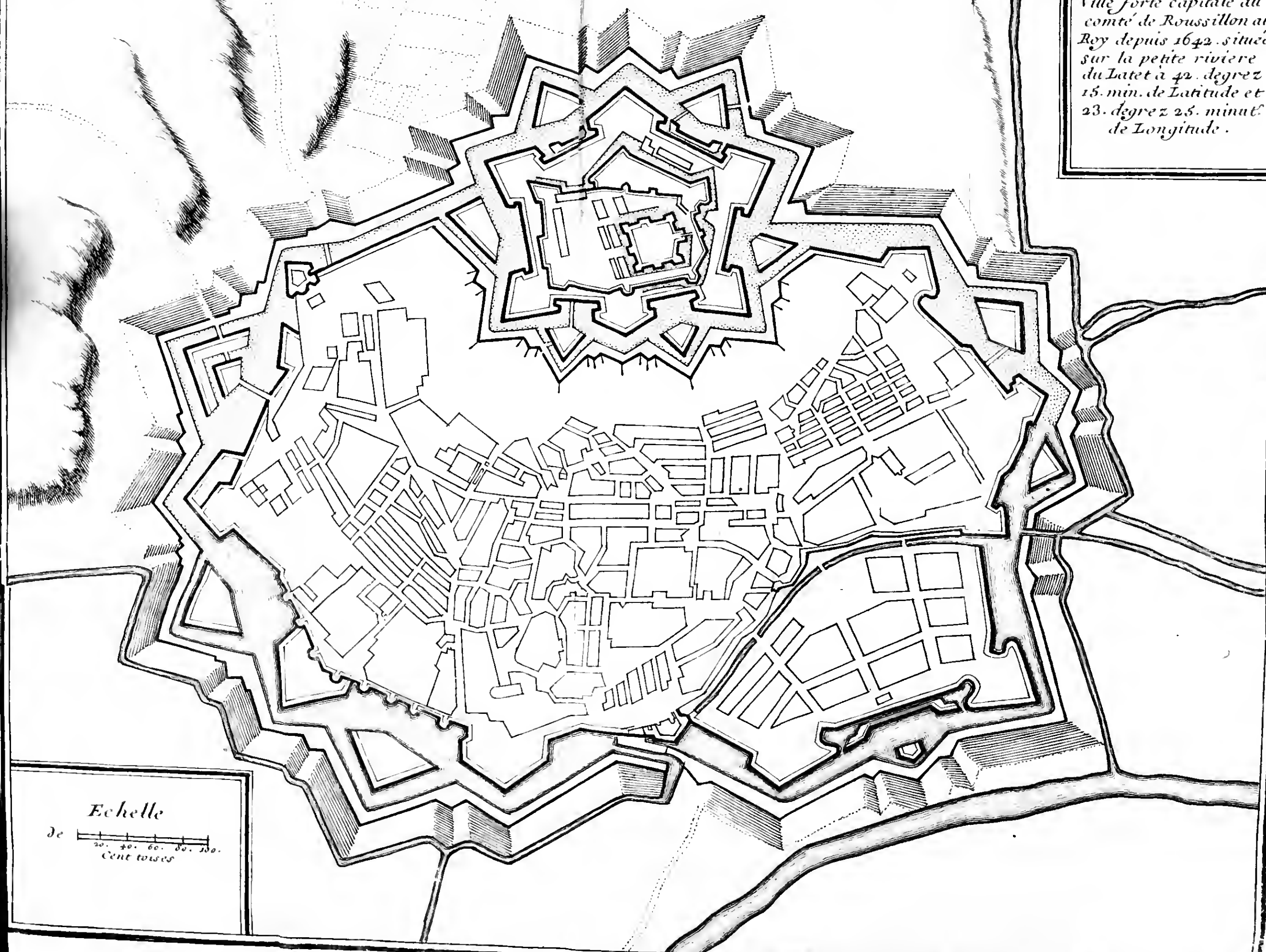
En quelque tems qu'ait commencé la preſente Guerre entre la France & l'Eſpagne, il ſemble qu'elle ſe doive continuër par un principe d'honneur, plûtôt que par un motif de haine. Ces deux Nations ſont d'une humeur toute oppoſée; cependant l'averſion qu'elles ont l'une pour l'autre éclate plus pendant la paix que durant la guerre. Le deſir d'acquerir de la gloire a fait mettre en campagne pluſieurs braves de part & d'autre, & les deux Heros tâchent à ſe ſurpaſſer l'un l'autre par les honnêtetez plûtôt que par les armes.

La Catalogne & le Rouſſillon ont été le theâtre de la guerre au commencement de l'année. Le Maréchal de Breſé & le Sieur de la Mothe Houdancourt ont eu à combatre toutes les incommoditez de l'Hiver, auſſi-bien qu'un vaillant Ennemi. La rigueur de la ſaiſon n'a point refroidi le courage de ces Generaux, & n'a pas été capable de les empêcher de ſe

PERPIGNAN

Ville forte capitale du comté de Roussillon au Roy depuis 1642. située sur la petite riviere du Latet à 42. degrez 15. min. de Latitude et 23. degrez 25. minut. de Longitude.




Tome I. page 354.
PERPIGNAN
Ville forte capitale du comté de Roussillon au Roy depuis 1642. située sur la petite riviere du Latet à 42. degrez 15. min. de Latitude et 23. degrez 25. minut. de Longitude.
Echelle
de
20. 40. 60. 80. 100.
Cent toises

mettre aux champs. Il sembloit que toute la campagne n'étoit qu'un lac gelé, & l'on ne pouvoit camper que sur la nege ou sur la glace. Malgré toutes ces difficultez le Maréchal de Bresé a bloqué Perpignan, ville forte dans le Comté de Roussillon, pendant que le Sieur de la Mothe tenoit en action les Arragonnois, & rendoit inutiles le dessein des Castillans qu'il a battu deux fois. 1642.

Ces progrés ont obligé le Roi de France d'aller voir ses Generaux, parce qu'il voudroit fort prendre Perpignan, & assurer ses affaires en Catalogne. Pour cet éfet il y a envoyé une autre Armée sous le commandement du Maréchal de la Meilleraie, qu'il a bien-tôt suivi en personne.

Comme chacun de ces grands Commandans tâche de s'avancer par ces services dans l'estime du Roi son Maître, il y a maintenant entr'eux une genereuse émulation. Le merite singulier du sieur de la Mothe l'a fait regarder d'un œil favorable. Le Roi l'a fait Maréchal de France. Le Bâton qui est le simbole de cet Office, lui a été donné à Barcelone par le Maréchal de Bresé, à la satisfaction & à la joie generale des Catalans & des François.

Cet honneur lui a été conferé incontinent aprés la grande Victoire remportée sur les Espagnols à Ville-Franche en Catalogne.

Sur ces entrefaites le Maréchal de la Meilleraie a investi le fort de Colioure, qui lui a été rendu à des conditions honorables par le Marquis de Mortáre General de la Cavalerie Espagnole dans le Roussillon, & Gouverneur de ce Fort.

Ce Prince encouragé par tant de conquêtes ne voulant pas laisser son Armée sans rien faire, a fait assieger Perpignan.

Ce Monarque a été si genereux, qu'avant que de tirer un coup de Canon il a donné ordre au Maréchal de la Meilleraie de députer au Marquis de Flores Gouverneur de la Place, pour lui representer les grandes extrêmitez où étoient les Assiegez faute de

1642. provisions, dequoi Sa Majesté étoit bien informée & pour lui remontrer qu'il n'avoit aucun secours esperer du Marquis de Povar General des forces Espagnoles en Arragon, ne lui étant resté de toute son Armée que quelques Compagnies échapées de la grande bataille qu'il venoit de perdre prés de Ville-Franche.

Il a fait dire à ce Gouverneur qu'il en useroit bien avec lui, s'il vouloit se rendre auparavant qu'on en vint aux extrêmitez. Et pour le convaincre de l'entiere défaite de l'Armée Espagnole sur laquelle il comptoit, il lui a fait promettre un sauf-conduit pour tel Officier de sa Garnison qu'il voudroit envoyer à Tarragone, où étoient les débris de l'Armée des Arragonnois, afin qu'il pût s'assûrer par lui-même du mauvais état des afaires des Espagnols.

Le Marquis de Povar reçût cette faveur avec beaucoup de civilité, il a remercié le Roi de sa genereuse complaisance, & l'a assûré que la Garnison n'étoit pas réduite aux extrêmitez qu'il prétendoit; mais que neanmoins il acceptoit le sauf-conduit que Sa Majesté lui ofroit, la supliant de trouver bon que la personne qu'il envoyeroit allât jusqu'à Madrid, & donnât avis au Roi son Maître de l'état où il se trouvoit.

Tu demeureras d'accord que le Roi en a usé bien genereusement, d'accorder tout cela à son Ennemi, qu'on pouvoit soupçonner de n'avoir dessein que de gagner du tems Cependant il a renvoyé l'homme du Gouverneur, & lui a accordé tout ce qu'il avoit demandé.

Durant cette negociation, les François & les Assiegez se sont faits plusieurs autres civilitez; plusieurs prisonniers de marque ont été échangez, & il sembloit que tout dût se bien passer de part & d'autre, lors que le canon de la Place commença tout à coup à tirer sur le quartier du Roi: Les Assiegez firent en même-tems une vigoureuse sor-

e, & attaquerent une Redoute que le Maréchal 1642.
e la Meilleraie avoit élevée.

Ce mépris de la faveur du Roi l'a mis en colere, & animé le Soldat d'un desir de vengeance. Tout le monde a couru aux armes, & les assiegez ont incontinent été repoussez. Ainsi la face des afaires s'est changée au camp tout à coup. Le Gouverneur ne seroit pas reçû de l'heure qu'il est à profiter de la faveur dont il a abusé. Neanmoins il a encore envoyé deux Deputez, pour savoir si le Roi persistoit toûjours à vouloir permettre qu'il envoyât, car il n'avoit pas encore envoyé.

Le Maréchal de la Meilleraie a renvoyé les Députez avec cette réponse, que si les Assiegez ne s'obligeoient pas à se rendre à un jour fixé, & à donner de bons ôtages pour la sûreté de leur engagement, le Roi n'avoit rien à leur accorder.

Cette réponse a desesperé les Assiegez: Ils ont fait de frequentes sorties, & tout se dispose à en venir aux extrêmitez.

Les choses étant en cet état, le Roi a quitté le camp par l'avis de ses Medecins pour aller prendre les Eaux. Tout cela s'est fait le mois passé, & Perpignan tient encore.

J'ai fait exactemenr la relation de ce siege, parce que c'est le principal sujet de l'entretien de ceux qui aiment les-nouvelles. C'est aussi pour cela même que j'ai commencé cette lettre par le détail de ce qui s'est passé en Catalogne depuis le commencement de cette Guerre, afin que tu puisse te former une idée nette de la Guerre que se font aujourd'hui ces deux Puissances. Je continuërai à t'envoyer le détail des progrés que les François font en Catalogne.

LETTRE CXI.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat.

Des outrages faits à deux Seigneurs François par le Sous-Bassa de Salhia prés de l'Arabie.

1642. JE répondrois mal à la confiance que tu as en moi, & je meriterois le cordon, si je te cachois la moindre chose qui pût donner atteinte à l'honneur du Saint Empire, & à la Loi qui nous a été apportée du Ciel par l'Ange Gabriël.

Tu sais que la coûtume des Chrétiens est d'aller de tous les bouts du monde en pelerinage à Jerusalem, & autres lieux de la Terre-Sainte, comme les fidéles Musulmans vont à la Meque & à Medine en Arabie, où est le sepulcre de nôtre saint Prophéte.

Deux Seigneurs de la Cour de France du premier rang & de la premiere qualité, étant allez par devotion pour leur Messie visiter son prétendu sepulcre, ont traversé dans leur voyage une partie de l'Egipte: Mais étant arrivez à un lieu nommé Salhia, qui est Frontiere de l'Arabie pierreuse, ils ont été en proie au Sous-Bassa de cette Place. Cet Officier ayant appris du Capitan de la Caravane, que ces deux Seigneurs étoient les seuls Francs qu'il eût avec lui, & qu'ils avoient de l'argent, voulut exiger d'eux vingt Risdalles par tête; ce qui est tout-à-fait contraire à la Loi & à l'équité, & qu'on ne peut autoriser par aucun exemple. Ils refuserent de les payer, & à la verité ils eurent raison: Sur cela le vieux Sous-Bassa les fit mettre en prison, & fit donner cent coups de bâton à chacun sur la plante des pieds,

croyant par là les obliger à faire ce qu'il souhaitoit. 1642.
Mais il ne pût en venir à bout, & ils aimerent mieux souffrir que de donner lieu à des Officiers corrompus de faire à l'avenir une pareille opression. Cependant la Caravane partit, & laissa les prisonniers à la merci du Sous-Bassa, qui toûjours inflexible fit executer ses ordres, & non content de cela les fit chasser de la Ville par ses Esclaves, qui les maltraiterent de plusieurs coups.

Ces pauvres Seigneurs ne savoient que faire dans ce malheur; car leurs pieds étoient en si mauvais état à cause des bâtonnades qu'ils avoient reçûës, qu'il ne leur étoit pas possible d'aller à pied. Ils gagnerent les Esclaves à force d'argent, & ils apprirent d'eux le moyen d'avoir des chameaux & un guide. Ils joignirent la Caravane à Gaza, & acheverent ainsi leur pelerinage. Ils sont à present à la Cour de France: Ils ont informé le Roi de leur avanture. On dit qu'il a dépêché un Exprés à son Ambassadeur à Constantinople, pour demander qu'on fasse justice du Sous-Bassa. Il menace de couvrir l'Ocean de Vaisseaux en cas de refus, & de raser à fleur de terre le Palais du Sultan. Ces deux Seigneurs sont alliez de prés à la Famille Royale.

Je sai que tu mépriseras les fanfaronnades de ce Roi, & je les méprise aussi, assûré que je suis que l'invincible Sultan est en état de mettre le pied sur la gorge à quarante petits Rois comme celui-ci. Cependant soyons les Avocats de la justice, par le moyen de laquelle le puissant Empire des Musulmans s'est d'abord rétabli. Si cette vilaine action demeure impunie, d'autres en voudront faire autant, & les Gouverneurs des Villes & des Citez qui sont sur cette route ne feront que concussions, que cruautez, & qu'insolences. Une conduite si barbare & si contraire au droit d'hospitalité, obligera tous les Princes Chrétiens à s'armer contre nous, & le plus glorieux Empire du monde deviendra la proie des Infidéles.

Je sai que cet avis seroit mal expliqué s'il passoit

1642. par d'autres mains que par les tiennes. On ne manqueroit pas de dire ouvertement de moi, ce qu'on a déja prôné dans les cabales du Serrail, que *je suis Pensionnaire du Roi de France.* On cherche sans sujet à m'ôter la vie. Mais je ne confie ceci qu'à toi seul qui es la generosité & la droiture même, bien persuadé de l'amitié dont tu viens de me donner de nouvelles preuves.

Que le premier Moteur des Globes celestes te conduise comme par la main au travers des dificultez & des embarras des afaires d'Etat, & t'introduise, aprés une longue & heureuse vie, aux champs de la lumiere éternelle. Amen.

LETTRE CXII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, son correspondant à Vienne,

De la mort de Racoa, & de ses vertus qu'il lui propose à imiter. Il le prie de lui envoyer le Journal & les papiers de Racoa.

JE ne te connois point, & il y a apparence que tu ne me connois pas non plus. Cependant j'ai souvent remarqué que l'amitié qu'on contracte avec des Etrangers est plus durable que celle qui se fait avec des personnes d'un même sang. Les bons ofices meritent l'amour & en sont la source. Les Voyageurs ont je ne sai combien d'occasions de se servir les uns les autres : Et celui qui me fait plaisir dans un païs étranger, devient par cela même mon frere.

J'ai reçû nouvelle de Constantinople de la mort de Racoa, l'un des heureux Esclaves de celui que Dieu a établi pour dispenser au monde les felicitez, je veux dire du Grand Seigneur qui possede le plus grand & le plus

le plus ſublime Trône de la terre. J'aprens en même 1641.
tems que je dois attendre de toi les mêmes ſervices que je recevois de Racoa. Je te felicite de l'honneur qui te revient d'avoir été jugé digne de ſervir le Lieutenant du Seigneur de l'Univers, auquel eſt commiſe l'épée flamboïante de la juſtice, pour récompenſer la vertu, pour punir le vice, & pour reformer les mœurs corrompuës du genre humain.

Je ſuis Muſulman, c'eſt-à-dire reſigné à Dieu, car autrement un homme de mon caractere n'auroit pas été ſans inquietude, ignorant comme je faiſois, quelle pouvoit être la raiſon du long ſilence de Racoa, & n'ayant reçû aucune réponſe depuis quatre mois, quoi que je lui euſſe écrit pluſieurs lettres. On lui avoit confié le ſecret de ma commiſſion, & un autre que moi auroit cru être trahi.

Hé bien ! il s'en eſt allé aux regions inviſibles, où les juſtes & les fidéles habitent, aux agreables bocages, aux ombres toûjours fleuries ; & aux arbres du Paradis toûjours verds. Suis ſes traces, & ſois heureux.

Il a répondu à la confiance qu'on avoit en lui ; il étoit actif & vigilant dans les afaires, ponctuel en ce qu'il promettoit, ſobre dans une Ville remplie de débauches, équitable envers tout le monde, plein de zele & de devotion pour Dieu.

Il eſt neceſſaire que celui qui veut parvenir à de pareilles Vertus, commence premierement par prendre garde à ſes ſens, & par obſerver exactement ſes paſſions, on ne devient pas tout à coup ni parfaitement vertueux, ni parfaitement vicieux. Et un ſage de ta Nation, c'eſt Jeſus fils de Sirach, a dit, *Que celui qui mépriſe les petites choſes tombera peu à peu.*

Je te prie de m'envoyer le Journal de Racoa, avec les papiers qu'il a laiſſez, à la reſerve de ceux qui regardent l'état de ſes afaires particulieres.

Que je ſache auſſi par ton moyen, de quelle maniere on prend à la Cour Imperiale la derniere entrepriſe des Turcs ſur Raab ; ſi l'Empereur parle

1642. d'envoyer à ce sujet un Ambassadeur au Sultan, & ce qu'il arrive de considerable.

Le Reis Effendi me marque, que Bechir Bassa Tresorier a donné ordre qu'on m'envoyât cinq cens sequins par la voie de Vienne. Je te prie de me les faire tenir au plûtôt à Paris.

Tu n'as pas besoin d'instructions touchant mon logis, & touchant le nom que je prens : Ceux qui t'ont donné à Vienne la commission que tu exerces, t'ont sans doute informé de tout ce que tu dois savoir pour bien remplir les devoirs de ta charge.

Ecris-moi souvent ; & conserve ton integrité.

LETTRE CXIII.

A Dinet Golou.

Des Dames Françoises qui s'apliquent à l'étude de la Philosophie. Caractere de Monsieur Descartes. Il prie son Ami de lui envoyer les inscriptions des Obelisques & des Colomnes qui sont dans l'Hipodrome de Constantinople.

JE connois ton genie, & j'ai remarqué avec combien de plaisir tu avois accoûtumé de lire les voyages de ton Oncle Shela Raphim. Ce Journal est écrit en Arabe, & plein de remarques sages & utiles, principalement la partie qui traite de la France. Je ne prétens pas ajoûter quelque chose à ses observations. Mon dessein est seulement de t'apprendre une nouvelle que la France même a ignoré jusqu'ici.

Les femmes de qualité s'appliquent ici depuis peu à l'étude de la Philosophie aussi-bien que les hommes. Elles s'imaginent qu'il manqueroit quelque

chose à leur éducation, si elles ne pouvoient pas 1641.
refuter Aristote & ses Disciples. La plume a presque suplanté l'exercice de l'aiguille; & les Cabinets des Dames, autrefois des magasins de babioles, de joüets, & des vanitez du sexe, sont à present devenus autant de bibliotheques & d'asiles de livres de sciences. Il vient de paroître à l'horison de la France une nouvelle étoile, dont l'influence excite ce qu'il y a de plus noble parmi les femmes à s'attacher à l'étude de la Philosophie. C'est le fameux Monsieur Descartes, dont l'éclat surpasse de beaucoup les anciens Philosophes Peripateticiens, & fait éclipser le Stagirite *, & toutes les anciennes Lumieres de la Grece & de l'Italie. C'est cet incomparable homme qui a fait venir en si grand nombre le beau sexe à l'Ecole: Les Dames sont plus glorieuses du titre de Cartesiennes, & se font plus d'honneur de pouvoir défendre les principes de Descartes, que d'être sorties d'un sang noble & illustre.

Je sais que nos Musulmans graves & politiques, condamneront l'indulgence que les François ont pour leurs femmes, & les accuseront de foiblesse de donner de pareils avantages à ce sexe spirituel: Mais malgré la severité de nôtre Orient, je ne saurois tout-à-fait desaprouver la galanterie des Occidentaux. Si nous devons regarder les femmes comme nos ennemies, il me semble qu'il y a de la lâcheté & de la bassesse à les desarmer de cette maniere, & à ne pas leur accorder les mêmes armes dont nous nous servons: Mais si elles meritent d'être appellées nos Amies, il y a de l'inhumanité & de la tirannie de les priver du privilege d'une ingenieuse éducation, ce qui feroit aussi qu'elle & nous trouverions leur amitié plus charmante & plus agreable. On a rarement remarqué que la nature n'ait pas dispensé liberalement à ce sexe ses plus excellens dons. Leur sens est en general aussi vif

* C'est Aristote qui nâquit à Stagire.

642. que le nôtre, leur raison aussi forte, & leur jugement aussi meur & aussi solide. Si à ces perfections naturelles étoient joints les avantages des sciences acquises, que de charmes, que de politesse n'y auroit-il point dans les femmes, pendant que leur beauté exterieure est comme un cristal à une lampe, qui au lieu de cacher l'éclat de leur esprit, ne le rend encore que plus brillant? Nous ne devons point apprehender de perdre l'empire que nous avons sur elles, en perfectionnant ainsi leurs avantages naturels, puisqu'on remarque que là où il y a plus de science, de sens, & de connoissance, là il y a plus de modestie & de regularité de mœurs. Je ne vois donc aucune raison pourquoi nous devions ainsi nous faire peur des femmes, & ne leur pas donner une aussi bonne éducation qu'à nous-mêmes.

Je croi que tu penses quelquefois en moi avec compassion. Si tu veux faire quelque chose qui soulage ma mélancolie, la premiere fois que tu iras à l'Atmeidan, * copie les Inscriptions qui sont sur les piedestaux des Obelisques & des Colonnes, & me les envoie dans une Lettre.

Celui qui est le Seigneur d'Orient & d'Occident, au Trône duquel pendent des millions d'étoiles en chaînes d'or, grossisse le nombre de tes vertus & de tes avantages, te preserve du poison des méchans yeux & des langues malignes, & te conduise aux champs où la lumiere ne finira jamais.

* *C'est ce qu'on a nommé Hippodrome, qui est un lieu découvert, destiné à la course des chevaux.*

LETTRE CXIV.

A un Medecin de Constantinople.

Du Jardin de Medecine à Paris, & d'une fameuse Bibliotheque de cette Ville : Des Palais & des Hôpitaux, & principalement de l'Hôtel Dieu. Digression sur l'amitié.

IL y a un Jardin à Paris qui ressemble si fort à celui de l'invincible Visir Azem, situé à l'Orient de Pera, que quand je me promene dans le premier, je m'imagine que je suis prés de Constantinople. Il s'appelle le jardin Royal, parce qu'il a été donné par la bonté des Rois de France pour le service & pour l'instruction des Etudians en Medecine. Il y a un Medecin gagé pour prendre soin qu'il n'y manque ni plantes ni herbes medecinales. Ce Directeur du jardin Royal est obligé pendant l'Eté à faire tous les matins une leçon en latin sur la vertu des Simples qui y croissent, pendant grand nombre de jeunes Etudians le suivent pas à pas le livre, la plume, & l'écritoire à la main, pour écrire ce qu'il dit. Celui qui occupe à present cet ofice, a beaucoup de savoir & d'esprit : Il se donne bien de la peine pour rendre ses disciples de parfaits herboristes, car en chemin faisant, comme il passe d'un Simple à l'autre, il se panche, il touche le Simple & en fait la description qu'il marque au doigt. Il fait remarquer trés-exactement la plus petite diference qu'il y a entre des herbes qui paroissent les mémes, & fait voir demonstrativement, 1642.

1642. qu'il y a des plantes que pluſieurs perſonnes confondent, qui ſont tout-à-fait diſtinctes : il fait voir leur diferente famille par le nombre, par la contexture, par la figure, ou par la couleur des feüilles & des fleurs, & il le fait avec tant d'agrément, avec un diſcours ſi élegant, & avec un eſprit ſi raſſis, qu'il charme tous ceux qui ſont à ſa leçon, & fait aimer la Botanique * à tout le monde. L'entrée n'en eſt défenduë à perſonne, pourvû qu'on remette ſon épée entre les mains du Portier, ce qui prévient les querelles & les accidens.

J'y entre tous les jours avec les autres, & quand la leçon de Medecine eſt achevée, je me retire ſous le plus agreable ombrage qu'il y ait au monde : C'eſt une allée de gravier, qui regne d'un bout à l'autre du jardin, bordée des deux côtez de grands arbres, plantez ſi prés à prés, & dont les feüilles & les branches ſe mêlent & ſe ſerrent tellement par en haut, qu'elles compoſent un paraſol naturel & parfait qui couvre la promenade depuis le commencement juſqu'à la fin, de ſorte qu'elle eſt impenetrable aux rayons du Soleil. Mais ce qui me donne le plus de plaiſir eſt, que le bout de l'allée n'eſt pas fermé d'une haute muraille, comme on a accoûtumé de faire dans les jardins, car ſoit que vous ſoyez aſſis, ſoit que vous vous teniez debout, vous découvrez dans une perſpective trés-agreable & trés-étenduë tous les environs de Paris ; ce qui donne aux yeux un plaiſir incroyable, & les miens en ont un d'autant plus grand, que la campagne reſſemble parfaitement bien au païſage de l'Orient de Pera & de Conſtantinople, qu'on découvre de la grote du trés-illuſtre Viſir Azem dont je viens de parler. C'eſt dans cette allée que je m'imagine reſpirer l'air de l'Aſie, & être

* *L'art de connoître & de cultiver les plantes.*

dans la Jurisdiction du Serrail Imperial, asile où 1641
se retirent tous les Princes du monde qui sont maltraitez de la fortune.

Il y a dans Paris plus de cent Palais magnifiques, & ces Palais sont enrichis d'autant de beaux jardins; mais il n'y en a point où je prenne tant de plaisir qu'au jardin Royal. C'est où je passe plusieurs heures dans la solitude, & quelquefois je rencontre compagnie.

Je te dirai, cher ami, qu'encore que les François soient naturellement les gens du monde les plus polis & les plus rafinez, il me vient souvent envie de chercher des excuses & d'abandonner leur societé; & ce n'est que par un penchant dont je ne suis pas le Maître que je vais au jardin, ou à une celebre bibliotheque qu'il y a en cette Ville, sous la direction de certains Religieux, qui à certaines heures du jour sont obligez de servir tous ceux qui veulent s'asseoir & étudier.

Sur le soir je visite les hôpitaux, qui sont les plus beaux que j'aie jamais vûs, & je croi les mieux gouvernez. Il y en a un qu'on nomme l'Hôtel-Dieu, où les personnes de qualité, & même du premier rang, viennent tous les soirs servir les malades & blessez: Elles font tout ce que les domestiques inferieurs pourroient faire de plus vil, & le font avec beaucoup de tendresse & d'humanité. J'ai vû les plus délicates & les plus propres Dames de la Cour, penser les playes les plus sales & les plus corrompuës, sans témoigner le moindre dégoût de la desagreable vûë de ces ulceres puans. La premiere fois que j'entrai dans ce Bâtiment je le pris d'abord pour l'Apartement des jeunes Janissaires. Il est fort long, & forme une grande galerie avec deux rangs de lits, où sont mis les malades suivant l'ordre de leur entrée ou la nature de leur mal. Les rideaux des lits sont tous de toile de lin blanchie, fort proprement faits, & enjolivez par-ci par-là de fleurs faites à l'aiguille. Les

1641. draps sont aussi blancs que les rideaux, & à chaque lit il y a un bassin d'eau nette & une serviette à côté. Au bout de la galerie il y a un Autel fermé d'une balustrade, où les Prêtres celebrent les Misteres de leur Religion pour les Malades. En un mot, on ne voit rien là qui ne soit de la bienseance la plus exquise, & de l'ordre le plus regulier, & rien qui n'ait pour but la vie & la santé de l'homme. L'Hôtel est composé de trois de ces galeries, & je prens souvent autant de plaisir à m'y promener tantôt ici, tantôt-là, que j'en prendrois dans un beau jardin.

Il est certain que s'il y a quelque bonne raison pour faire l'éloge de la maladie, l'on ne peut les tirer que des diverses commoditez de cet hôpital, ou autre lieu de cette nature. Pour moi j'ai souvent pensé que la mort même n'auroit rien de formidable au milieu de tant d'ornemens, de douceurs & d'avantages. Si la charité publique qu'on a là pour les Malades est un éfet de la Religion de ces peuples, je ne sçaurois m'empêcher de reconnoître que cet éfet est fort loüable, & que la vertu & la pieté se trouvent chez les Infidéles mêmes dans un degré éminent.

Pardon si je te tiens si long-tems sur le chapitre des malades & des blessez, & si je ne t'entretiens que des tragiques éfets de la mort. Ta profession est de converser avec les infirmitez, les incommoditez & les douleurs des corps humains, & de te trouver souvent dans les antichambres de la mort.

Permets-moi de te prier instamment qu'il y ait toûjours entre nous un amour sincere & une amitié veritable. Que cette genereuse afection soit à l'épreuve de tout. C'est quelque chose de pitoyable que ou les malins déguisemens d'un Calomniateur adroit, ou nos propres défiances mal fondées, ruïnent l'union des Amis fidéles & afectionnez. J'aimerois mieux soufrir mille petits outrages que je sai ne proceder que de la foiblesse de la nature humaine, que de cesser d'aimer une personne à qui j'ai

déja donné mon afection. Rien ne doit rompre les sacrez & inviolables liens de l'amitié, que la perfidie volontaire & bien prouvée. L'amour & la fidélité couvrent une infinité de petites fautes. Celui qui pour des causes legeres rompt avec un ami, découvre par cela même la bizarerie & l'inconstance de son esprit, & fait voir que son amitié n'a jamais eu de bons fondemens. Car s'il eût été un homme sage, ou il auroit été plus lent & plus circonspect dans le choix de son Ami, ou lui ayant une fois donné son amitié, il n'auroit jamais rompu que pour une infidélité manifeste. Mais tu ne merites pas cette censure, toi qui m'as rendu tous les offices d'un ami genereux & fidéle, & qui as suporté mes infirmitez & mes foiblesses, qui sont en si grand nombre. Neanmoins considerant l'inconstance de toutes les afaires humaines, je ne puis m'empêcher de te representer ces choses, de peur que la malignité de la fortune, l'envie des hommes, ou quelqu'autre cause, ne m'arrache ton afection, dont je fais plus de cas que de tous les biens du monde. Car outre tant de faveurs diferentes que j'ai reçûs de toi, qui m'obligent par honneur & par reconnoissance à t'aimer éternellement, je sentis allumer dans mon cœur une amitié naturelle, ou plûtôt une afection divine, dés la premiere fois que je te parlai : si cela vient de la conformité de nos humeurs, ou de quelqu'autre cause secrete, c'est ce que je ne saurois te dire. Mais sois bien persuadé qu'il n'y a personne au monde qui t'aime & qui t'honore plus que je fais. 1641.

Le grand & éternel Souverain de l'Univers augmente & multiplie tes vertus & tes avantages, & te rende illustre en ta generation. Qu'il me fasse aussi la grace qu'aprés nous être aimez long-tems sur la terre d'une veritable amitié, je puisse boire avec toi aux fleuves des plaisirs, qui arrosent les campagnes du Paradis, & voir ton visage plus brillant que les étoiles du Ciel. Amen. Amen.

LETTRE CXV.

Au Kaimakam.

Continuation du siege de Perpignan. Des exploits du Maréchal de la Mothe, qui prend Tamarit & Mouson. Combat naval entre les François & les Espagnols.

1642. JE fais de mon mieux pour avoir de bonnes intelligences ; cependant il m'est impossible de voir toutes les dépêches qui arrivent à la Cour, ou d'en recouvrer une copie : Je ne puis pas non plus aprendre ce qu'elles portent aussi-tôt qu'elles sont arrivées. Les Ministres d'Etat sont ici les tombeaux des nouvelles : ils les ensevelissent toutes dans le silence.

C'est ce qui fait que j'ai été quelquefois contraint de ne t'envoyer la relation de plusieurs évenemens que long-tems aprés qu'ils sont arrivez. Ma derniere contenoit un détail abregé des conquêtes que les François ont fait en Catalogne depuis le commencement de l'année, jusques au mois dernier.

Aprés que le Roi de France se fut retiré du camp devant Perpignan, le Marééhal de la Meilleraie tourna tous ses soins à achever ses batteries, redoutes & autres ouvrages. Pendant ce tems-là le Roi d'Espagne avoit des inquietudes continuelles pour cette importante Place.

Les extrêmitez où elle étoit réduite l'obligerent de presser ses préparatifs pour la secourir. Pour cet éfet il envoya ordre au Marquis de Terracuse, de Leganez, & de Mortare, de lever la fleur de l'Arragon & de la Castille.

Le Vice-Roi de Naples fournit une flote considerable ; le Roi Catholique étant résolu, ou de secourir Perpignan, & d'en faire lever le siege, ou de prendre Barcelone par represaille. 1642.

Sur ces entrefaites le nouveau Maréchal de la Mothe encouragé par la faveur qu'il venoit de recevoir du Roi de France son Maître, & soupirant aprés une nouvelle gloire est entré comme un torrent avec ses troupes dans le Royaume de Valence, qui étoit alors tout ouvert & sans garde.

La premiere chose qu'il y a faite, a été de surprendre un Convoi du Marquis de Leganez, qui conduisoit à Viveros un train extraordinaire d'artillerie.

Les François enfoncerent l'Infanterie avec leur fureur accoûtumée, tuërent plus de trente Cavaliers, & firent autant de prisonniers. Ils envoyerent l'artillerie à leur camp de Reoux.

Tu vois par là, sage Ministre, combien il est necessaire qu'un Prince Souverain sache connoître & récompenser le merite de ses serviteurs. Les honnêtes gens se sentent animez d'une nouvelle vigueur lorsque leurs services sont récompensez. C'est une verité que les Sultans de l'Empire Ottoman toûjours victorieux sentent fort bien, puisqu'ils font plus de cas des talens & des services de leurs Esclaves, que de la qualité & des richesses, & qu'ils élevent des gens de rien aux premieres dignitez de l'Empire.

Aprés cet exploit le Maréchal prit les Villes de Tamarit & de Mouson : mais le Château de cette derniere Place ne s'est rendu par composition que le quatorziéme du mois passé.

Pendant que ces choses se faisoient par terre, les flotes ne demeuroient pas les bras croisez : Le Marquis de Brezé se jetta sur l'Amiral d'Espagne, qui étoit à l'ancre prés de Viveros, & ne pouvant dégager le Vaisseau qui étoit sur le sec ; il le brûla, & deux autres de pareille grandeur. Cette action ne se

1642. fit qu'en passant, & en chemin faisant du côté de Barcelone, où la flote d'Espagne étoit arrivée, à dessein d'attaquer cette Place par Mer.

Le Marquis de Brezé s'est avancé à toutes voiles vers les Espagnols : mais le vent ne lui étant pas favorable, il a été contraint de se servir de ses Galeres. Les Espagnols enfin ont perdu quatre Vaisseaux dans ce combat, & en perdirent trois autres le premier de ce mois.

Ainsi je ne vois gueres d'apparence que Perpignan soit secouru. Je t'envoyerai ce que j'apprendrai de cet important Siege.

LETTRE CXVI.

A un de ses Parens.

Felicitation sur son retour à Constantinople. Remerciement pour les aumônes & les sacrifices qu'il avoit fait pour la santé de son ame. Il lui demande une relation de ses trois années de voyages.

J'Ai reçû ta lettre, & je te felicite de ton heureux retour à Constantinople. Mahomet te benisse pour le Sacrifice que tu as fait en ma faveur sur la montagne d'Abraham, & pour les aumônes que tu as faites pour l'expiation de mes pechez. Si tu m'avois envoyé la sacrée Relique que je t'avois demandée, je te donnerois une infinité de benedictions. C'est une méchante excuse de dire que tu n'as pû avoir ce que l'on ne refuse à aucun Pelerin. L'Emir de la Meque s'attend que tous les Pelerins qui visitent ce Saint des Saints, achetent un morceau de cette Relique lorsqu'on la décend tous les ans. C'est son droit, &

tu l'as fraudé de ce qui lui appartient, tu as frustré 1642
mes esperances, & rendu d'un même coup ton pelerinage moins meritoire.

Mais je ne veux point te faire de querelle : peut-être as-tu craint de manquer d'argent pour le reste de ton voyage. Ta lettre est fort courte & pleine de reserve. A peine daignes-tu t'excuser sur ton long silence, quoiqu'il y ait déja trente-neuf mois que tu es parti de Constantinople, sans que j'aye sçû par toi-même dequoi tu étois devenu.

Tantôt il m'est venu dans l'esprit que tu avois été accablé sous les sables de l'Arabie, & tantôt que quelque bête feroce t'avoit devoré. Dans d'autre tems je m'imaginois que tu pouvois être mort de soif dans ces deserts secs & infertiles. Lors que la Caravane étoit de retour au tems qu'elle a accoûtumé de revenir, & que je n'apprenois aucune nouvelles de toi, il ne m'étoit pas possible de deviner que tu étois allé en Perse, ou que tu voulois voyager dans tout l'Orient, comme ta lettre me l'apprend.

Je serois tout glorieux de toi, si je savois quels progrés tu as fait dans un voyage si ennuyeux. Tu n'écris pas en voyageur. Il y a de la dureté à ne me pas faire part de tes avantures, & des remarques que tu as faites dans les diferens climats que tu as traversez.

Dis-moi un peu, je te prie, qui t'a fait entreprendre un dessein si penible ? Tu étois bien credule de compter sur la conduite du Persan, qui t'a proposé ce voyage. C'est une marque que ton esprit est bien changeant, car autrement eusses-tu quitté si aisément la compagnie de tes Collegues & de tes amis, pour t'attacher à un Etranger, & un ennemi de ta Nation, à un heretique ? Il est vrai que ce fut précisément alors que la paix fut concluë entre le Grand Seigneur & le Sophi de Perse, & par consequent il n'y avoit aucun danger d'être pris pour Espion, & d'être la victime des

1642. soupçons d'Etat ; Mais toûjours tu t'exposois au caprice de la Fortune, & à l'esprit chancelant d'un homme qui, comme tu sçais, pouvoit avoir quelque mauvais dessein contre toi.

N'as-tu pas trouvé, dis-moi, de grandes tentations à Ispahan ? As-tu pû resister aux charmes du luxe des Persans ? Ce ne peut être qu'une surprenante nouveauté de voir les Dames de la Cour dans les maisons de campagne & de plaisance se divertir & dire des injures, si diferentes en cela de nos femmes de Constantinople qui vivent d'une maniere si austere.

Je veux croire que tu as conservé ta chasteté au milieu des Courtisans ; que la compagnie des Ivrognes ne t'a pas fait perdre ta sobrieté, & que le jeune homme qui t'empauma à Medine, n'a fait aucune démarche pour corrompre ta vertu : cependant lorsque tu regardes de sang froid les mœurs dissoluës des Persans, tu ne peux condamner cette dépravation : Et je t'avoüerai ingenuëment que je trouve fort chagrinant de ne pas boire du vin dans un païs où il n'y a que moi seul qui n'en boive point.

Mais tu ne me fais point le portrait de ton Ami Persan, ni ne me dis rien de sa qualité. Autant que j'en puis juger il pourroit bien être un Chevalier errant, & toi son Ecuyer, & ainsi vous auriez tous deux couru l'Asie pour chercher des avantures : Et ce qui me le persuade le plus, c'est que tu n'as pas assez de complaisance pour m'apprendre quel a été le succés de tes voyages.

Si j'avois été en ta place, je me serois occupé à la connoissance des Loix & des Religions des païs par où j'aurois passé. J'aurois remarqué la force & la situation de leurs Villes & de leurs Châteaux ; leur maniere de bâtir & de fortifier ; leur discipline militaire ; quelles rivieres navigables ils ont, & qu'elles sont les principales Places pour le commerce.

Pendant que tu étois à la Cour du Grand Mo-

gol, tu aurois dû remarquer la grandeur de ce 1645.
Monarque, qui ne se met jamais en campagne qu'à la tête de deux cens mille hommes. Tu devrois aussi avoir remarqué comment les Indiens se servent des Elephans à un jour de combat. Tu n'aurois pas mal fait de jetter les yeux sur les Temples de ces païs-là : C'est-là où tu aurois vû l'execrable devotion de ces Idolâtres, qui adorent le Diable sous des formes hideuses. Mais sur tout j'aurois été bien-aise de voir les femmes Indiennes se jetter sur le Bucher funebre aprés la mort de leurs Maris : Et avant que de me retirer j'aurois fait en sorte d'entrer en conversation avec les Gymnosophistes ou Bracmanes. Ces gens là sont en si grande réputation de sagesse, de sainteté, & de bonnes mœurs, que la plûpart des Potentats ont recours à eux comme à des Oracles divins, toutes les fois qu'il leur arrive quelque chose de dificile.

Tu aurois aussi trouvé dans la Chine dequoi faire des remarques.

Les Chinois disent d'eux, qu'ils voyent des deux yeux, les Mahometans d'un œil seulement, & que tous les autres peuples de la terre sont entierement aveugles. Mais selon moi ils sont eux-mêmes des aveugles, puis qu'ils ne voyent pas plus loin que les montagnes dont leur païs est entouré, les Sujets de cet Empire n'ayant pas la liberté de voyager. Au reste pour leur faire la justice qu'ils meritent, ce sont des gens fort ingenieux, & enviez de toute la terre pour l'art avec lequel ils font le Porphire.

Je serois bien-aise de savoir, si durant le sejour que tu as fait dans ce païs-là tu n'as point vû quelqu'un de ces Chariots à voiles, dont on dit que l'on se sert.

Tu m'obligerois extrêmement de m'envoyer une relation circonstanciée de tes trois ans de voyages. Le but qu'on se propose en voyageant est

1642. d'aquerir de l'experience & de la sagesse. Si tu l'as fait je m'en réjoüirai. Le desir des sciences a obligé plusieurs hommes illustres à parcourir le monde. Ce fut ce qui mena Pithagore dans la Palestine & dans l'Egipte. Ce fut pour cela même que Platon abandonna la vie d'Athenes pour aller à Tarente en Italie, & pour joindre à ses connoissances celles qu'il pouvoit tirer du Philosophe Architas. Et ce fut enfin dans la même vûë qu'Apollonius traversa la plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique.

Mais je ne voudrois pas que ton dessein fût aussi borné qu'étoit le leur : Car toute leur ambition n'alloit qu'à connoître les secrets de la Nature. Si donc l'envie te prend de voyager encore, je te conseille de t'instruire des constitutions des Royaumes & Etats : Par ce moyen tu peux être utile à nôtre grand Maître, le Grand Seigneur, Souverain de sept climats, pour l'amour desquels les Elemens sont renfermez dans leurs justes bornes, & la nature même reglée dans son cours.

Je prie le grand Dieu, mon Cousin, de polir ton esprit par des principes raisonnables, & de te rendre necessaire en ta generation ; car personne n'est né pour soi-même. Adieu.

LETTRE CXVII.

A Mustapha Barbier Aga.

De l'excommunication du Duc de Lorraine, & de sa protestation contre. De l'injuste puissance des Papes sur les Princes Chrétiens.

JE t'écrivis vers la fin de l'année derniere, au sujet du Duc de Lorraine, & de la perte de ses Etats. Il semble que depuis ce tems-là il se soit perdu soi-même ; car il a été excommunié par le Pape, qui est chez les Chrétiens ce que le Moufti est chez les vrais Croyans. 1642.

Si tu ne sais pas ce que c'est qu'être excommunié par le Pape, je te le dirai en peu de mots.

Il est défendu à tous ceux qui ont encouru l'excommunication d'entrer dans aucune Eglise, ou de participer à rien de ce qu'on regarde comme Saint. Il est enjoint à tous les Chrétiens de fuïr la compagnie des Excommuniez, ils sont estimez aussi méchans que les Herctiques, bannis de la societé des autres hommes, & livrez au Diable.

Tu croiras sans doute que c'est pour de grandes raisons qu'on a rendu contre un Prince Souverain une sentence si rigoureuse ; cependant ce n'a été que pour avoir quitté sa premiere femme, & s'être marié à une autre. Pratique qui est de l'usage ordinaire de tout l'Orient. Si nôtre Moufti avoit le même pouvoir, l'on ne verroit que bien peu de Musulmans dans les sacrées Mosquées.

Mais ces Infidéles appellent le Mariage un

1642. grand Sacrement, & croyent qu'un homme le viole lors qu'il repudie sa femme; les divorces n'étant permis chez les Chrétiens qu'en cas d'adultere seulement.

On parle diversement de la censure du Pape : Ceux qui sont dans les interêts de la Comtesse de Cante-croix ne sont pas contens de l'excommunication, & l'appellent une violation de privileges, une innovation inoüie, un attentat sur la vie du Prince. Ils ajoûtent, qu'on auroit dû le citer avant toutes choses, & que suivant les Canons & les Decrets des Conciles, la Cour devoit examiner son affaire.

D'un autre côté il y a des gens qui justifient le procedé du Pape, & accusent le Duc de Lorraine d'ingratitude, d'avoir quitté sa legitime Epouse, à laquelle il est redevable des Etats qu'il possede, & avec laquelle il a vécu durant plusieurs années.

Quoi qu'il en soit, le Duc a protesté contre la Bulle du Pape, & a fait protester son Procureur general : Il a pareillement écrit aux Presidens & Conseillers de la Cour Souveraine des Duchez de Lorraine & de Bar, & leur a ordonné de ne faire aucun cas de cette Bulle, qu'il prétend être nulle de droit, comme étant contraire aux Loix fondamentales de l'Eglise.

Il faut remarquer ici que le Prince excommunié ne laisse pas à la fin de sa protestation d'en appeller au Souverain Pontife mieux informé, déclarant en même-tems qu'il aura toûjours pour l'Eglise une soûmission éternelle.

C'est une étrange & incomprehensible puissance que celle que les Papes de Rome prétendent d'avoir sur les Empereurs & Princes. Cet Evêque s'apelle dans ses Lettres, Brefs ou Patentes, *Serviteur des Serviteurs de Dieu*. Cependant il agit comme s'il avoit sur les Têtes Couronnées un pouvoir Souverain : Il apelle tous les Princes Chrétiens ses fils, & comme tels il les châtie quand il le

juge à propos. Tout cela vient de la diference 1642.
qu'on fait entre le Glaive temporel & le Glaive spirituel. Ainsi quand les forces des Papes ont été défaites, quand la Ville de Rome a été saccagée, & que les Papes mêmes ont été faits prisonniers par l'épée temporelle, ils se sont servis utilement de la spirituelle, ont vaincu leurs Vainqueurs, & ont celebré des Triomphes au milieu de leur esclavage.

Si tu juges que je te sois bon à quelque chose, je te prie de ne me pas épargner.

Dieu l'Essence des Essences, nous purifie, & éface nos imperfections.

LETTRE CXVIII.

Au Superieur des Dervis de Cogni en Natolie.

Il lui envoye le portrait de JesusChrist, que Publius Lentulus Gouverneur de la Judée fit passer au Senat Romain.

ES-tu vivant, venerable Vieillard, ou ne dois-je attendre de réponse qu'en l'autre monde? Je t'ai écrit souvent, & plus souvent encore je me suis enquis de ta santé, quand j'en ai eu occasion: Mais je n'ai point eu de réponse, ni reçû aucunes nouvelles de toi depuis sept mois; qui semblent sept années à un homme, qui mourroit volontiers de joie, s'il pouvoit recevoir la moindre assûrance que tu fusses encore vivant.

Tu vis sans doute en quelque lieu que tu sois, & tu vis dans une joie & dans une paix profonde, en récompense de ta sainteté & de ta vertu. Ou tu

1742. joüis encore du Ciel sur la terre, ton Ame incorruptible étant un Paradis pour elle-même ; ou tu as quitté le sejour de la Terre pour celui du Ciel, afin de grossir le nombre des bienheureux, & d'augmenter leurs joies.

Je crois & j'espere que tu vis encore ; & que cette Lettre te sera renduë : Et dans cette esperance je veux te faire un agreable present.

Tu as souvent parlé avec beaucoup d'afection & de respect de Jesus, le Messie des Chrétiens, & c'est ce que doivent faire tous les bons Musulmans, puisqu'ils aprennent de l'Alcoran, qu'il fut un saint Prophéte, & l'un des Favoris de Dieu.

J'ai trouvé dans la Bibliotheque du Roi une description authentique de sa personne, & je l'ai traduite en Arabe pour ta satisfaction. Publius Lentulus étant Gouverneur de Judée l'envoya au Senat Romain, dans le tems que la renommée de Jesus commençoit à se répandre dans le monde. La voici mot à mot.

Il y a de l'heure qu'il est en Judée un homme d'une vertu singuliere, qu'on appelle Jesus-Christ. Les Barbares le croient Prophête ; mais ses Sectateurs l'adorent comme étant décendu des Dieux immortels. Il ressuscite les morts, & guerit toute sorte de maladies par la parole ou par l'attouchement : Il est d'une taille grande & bien formée : il a l'air doux & venerable : ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne sauroit gueres comparer : ils tombent à boucles jusqu'au dessous des oreilles, & se répandent sur les épaules avec beaucoup de grace, partagez sur le sommet de la tête à la maniere des Nazariens. Son front est uni & large, & ses joües ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez & sa bouche sont formez avec une admirable simmeterie : Sa Barbe est épaisse, & d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, décendant un pouce au-dessous du Menton, & se divisant vers le milieu fait à

peu prés la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillans, clairs, & serains. Il censure avec Majesté, exhorte avec douceur : soit qu'il parle ou qu'il agisse il le fait avec élegance & avec gravité. Jamais on ne l'a vû rire, mais on l'a vû pleurer souvent. Il est fort temperé, fort modeste, & fort sage. C'est un homme enfin qui pour son excellente beauté & ses divines perfections surpasse les enfans des hommes. 1641

Je t'envoie ce portrait du Messie des Chrétiens. Ce n'est pas l'ouvrage du pinceau d'un Peintre, mais l'ouvrage de la plume d'un Gouverneur Romain, & par consequent il peut passer pour une piece authentique. Je t'ai souvent entendu loüer l'Original, & condamner quelques Musulmans trop superstitieux, qui dans leur zele indiscret pour l'Alcoran blasphêmoient ce saint Prophête; personnage dont l'Alcoran même fait mention dans divers chapitres, l'apellant le *Soufle & la Parole de Dieu.*

Certainement il sied mal à un vrai Croyant de maudire, & celui qui maudit Dieu, ou quelqu'un des cent vingt-quatre mille Prophêtes, sera exclus en Paradis de leur societé.

Je te dis adieu pour la derniere fois, ô saint Dervis & je souhaite que le portrait du Messie, soit copié en lettres d'or sur du papier de soie, & déposé dans la bibliotheque de ton Convent. Adieu. Vis éternellement.

LETTRE CXIX.

Au Kaimakam.

Sur la réduction d'Azoph.

1642. ON parle diversement ici de la reduction d'Azoph : car Paris, comme l'ancienne Athenes, est le centre de toutes les nouvelles du monde.

Les François sont naturellement Guerriers, & prennent plaisir à parler des afaires de la Guerre. L'année derniere lorsqu'on reçût nouvelle que le siege d'Azoph étoit levé, & que les Assiegez s'étoient défendus en braves gens, malgré les forces unies contr'eux, on loüa hautement la valeur & la constance des Cosaques, qu'on ne pût forcer à rendre leur Place ni par promesses, ni par menaces, ni par les vigoureux assauts qu'on leur donna ; mais qui forcerent au contraire les Assiegeans de se retirer avec perte de plus de douze mille Turcs, sans compter les Moldaves, les Valaches, & les Tartares. Mais à present on commence à changer de note, & l'on admire la force des armes Ottomanes, de s'être ouvert un chemin au travers des plus terribles dificultez, & d'être en état par ce moyen de mettre aux pieds de nôtre victorieux Sultan, des Empires, des Royaumes, & des Etats.

J'ai reçû de Vienne une relation exacte de la conquête de cette Place. On m'apprend que sur les nouvelles qu'on eût des grands préparatifs qu'on faisoit par mer & par terre contre cette Forteresse, les habitans demanderent la protection des Moscovites, seule ressource qui leur restât dans cette extrêmité, & que n'ayant pû l'obtenir,

ils avoient pris le parti d'abandonner la Place, 1642.
d'emporter leurs meilleurs éfets, & de démolir leurs maisons; de sorte que nos troupes n'y ont trouvé que peu de butin.

Tout le monde dit ici qu'il est né un fils à Sultan Ibrahim. J'en aurois une veritable joie, si j'étois assuré que la nouvelle fut veritable; mais je n'en ai point encore reçû d'avis qui me la confirme. Au contraire l'on m'écrit de Constantinople d'une maniere qui ne me donne pas courage d'esperer jamais un si heureux évenement.

LETTRE CXX.

A Mustapha Bassa de Silistrie.

Pour le feliciter de sa victoire sur les Cosaques, pour lui apprendre ce que les François en disent, & pour l'informer de la guerre du Pape & du Duc de Parme.

TU n'as pas sujet d'être mécontent du changement de ton Gouvernement, quoi que l'autorité que tu as à present soit plus bornée que celle que tu avois en Egipte. Ce Grenier du monde ne t'a jamais fourni une moisson de Lauriers pareille à celle que tu viens de faire sur les bancs de la Mer noire. La conquête de l'Asie t'a comblé d'honneurs, & la moderation que tu fais paroître au milieu des Triomphes t'a captivé plus de Cosaques, que n'auroit sçû faire la force de ton Cimeterre. Quoi que le sang soit les premiers fondemens des Royaumes, c'est par la clemence qu'on acheve de les établir & de les fortifier. Les premiers Empereurs Romains pour avoir sçû

1642. remettre à propos leur épée dans le fourreau ont fortifié leur Empire de plusieurs Provinces qui leur auroient échapé, s'ils en avoient usé autrement.

Je suis obligé d'écrire souvent aux Ministres de la Porte, & je n'ai point de momens qui ne soient consacrez au service du Grand Seigneur, qui est en droit de commander à toute la Terre. Cependant comme la renommée de ta derniere Victoire a volé jusques en ces lieux, & donne sujet de parler, je me dérobe ce moment, & non à mon Maître, puisqu'il est l'heure de dormir, pour t'informer de ce qu'on dit ici de toi.

On ne te compare point à Annibal, à Scipion, ou à Alexandre le Grand; tu regarderois toi-même comme un Flateur un homme qui parleroit ainsi : Mais on dit, que l'expedien dont tu t'es servi pour adoucir le malheur des Cosaques, & pour faire revenir les Habitans dans leurs maisons, ressemble à ce que fit Selim, General de l'armée d'Orcham, lequel aprés avoir pris la Ville de Prusse, défendit à ses Troupes sur peine de la vie, de toucher aux éfets des Habitans, ou de faire aucune insolence. La moderation de ce Conquerant fut non seulement avantageuse aux Habitans, & fut cause qu'ils se soûmirent plus volontiers à la domination de leur nouveau Souverain; mais la renommée d'une action si genereuse s'étant répanduë du long & du large, il se rendit Maître de tout le Païs circonvoisin sans presque répandre de sang.

On dit du grand & victorieux Saladin, qu'il prenoit plus de plaisir à gagner le cœur de ses ennemis, qu'à conquerir leurs personnes, Ce Prince disoit souvent. *Qu'il faisoit l'ofice de Chirurgien & de Jardinier, qui coupoit le superflu, & ôtoit aux Royaumes & Etats ce qu'ils avoient de trop, au lieu d'en détruire & les racines & les Branches.* Cela est vrai, il tâchoit dans toutes ses conquêtes de mitiger par des actions de gene-

rosité

rosité l'aversion que ses ennemis avoient pour lui. 1642

Tu dois attendre des nouvelles d'un homm de mon caractere, & je ne puis te mander rien de plus agreable, que ce qui fait à present le sujet de tous les entretiens.

Edoüard Duc de Parme est entré sur les terres du Pape avec trois mille chevaux d'élite. Il dragonne le païs à droit & à gauche, & porte dans tous les lieux par où il passe la terreur & la confusion. Il fait des conquêtes sans tirer l'épée, parce que l'armée du Pape fuit devant lui.

Ce Prince est fier & actif de son naturel, & a des talens particuliers pour se faire aimer de ses Soldats: Il est afable & franc avec eux, & l'on ne voit point en lui ces airs de grandeur, & de fierté si ordinaires aux personnes d'autorité. C'est par là qu'il a insensiblement gagné leurs cœurs, & les a mis en état de le suivre par tout avec plaisir.

Quand les Princes d'Italie sont en Guerre les uns contre les autres, ils engagent d'ordinaire dans leur querelle les François & les Espagnols. Mais le Duc de Parme a refusé le secours que les premiers lui offroient, consistant en deux mille hommes de pied, à condition qu'ils ne serviroient que dans les garnisons: Il a craint que les François ne fissent ce qu'ils ont accoûtumé de faire de tout tems, & qu'aprés qu'ils se seroient une fois logez dans les Villes & Places fortes, il ne fut dificile de les en déloger.

Il a une nouvelle maniere de prendre les Villes, il n'a ni Infanterie ni Canon, & ne fait suivre ni munitions, ni autres provisions necessaires à une Armée. Cependant dés qu'en chemin faisant vers Boulogne, il apporcha de Smola, le Gouverneur lui envoya les Clefs de la Ville sur sa marche: Tout l'usage qu'il en fit fut d'y faire passer ses Troupes, & de la rendre ensuite comme il l'avoit reçûë. Cette generosité lui a facilité l'entrée de l'Etat Ecclesiastique, & fourni son Armée sans pillage & sans insolence de tous les vivres necessaires.

1642. La premiere chose qui a donné lieu à cette Guerre, est le mépris que le Duc de Parme prétend que l'on ait fait de lui à la Cour de Rome, où les Neveux du Pape Urbain ne l'ont pas bien traité. Ces mécontentemens sont depuis allez si loin, que l'Etat de Venise, le Grand Duc de Toscane, le Duc de Modene, & les autres Princes d'Italie, se sont engagez à prendre soin de l'interêt commun de l'Italie.

On travaille d'une main aux Mediations & aux ouvertures de paix; de l'autre on tient l'épée toute prête à fraper le coup, & pour gagner tems l'on se menace reciproquement. La perte de Castro, Place forte sur les Frontieres de l'Etat Ecclesiastique, inspire au Duc de Parme le desir de se venger des Barberins: La Republique de Venise tâchant de moderer sa fierté, & d'accommoder les diferens, épouse ses interêts, & n'est pas sans aprehension qu'étant aussi entreprenant & aussi fougueux qu'il est, il ne s'avance jusques sous les Murailles de Rome, & ne porte les choses à l'extrémité. Car tous les Princes d'Italie font profession d'avoir une obeïssance inviolable pour le Pape, qui semble avoir herité de l'autorité des anciens Empereurs Romains.

Il ne t'est pas mal-aisé de comprendre par ce que je viens de te dire, combien il seroit facile dans la conjoncture presente, que toutes les Principautez d'Italie sont entierement desunies, & de les reduire sous le joug d'une puissance étrangere. C'est ce qu'il y a long-tems qu'ont voulu faire les François & les Espagnols, & c'est dequoi la Republique de Venise a si grand peur, qu'elle ne prend jamais le parti de l'un en vuë de ruiner l'autre, mais elle tâche de tenir les choses dans l'équilibre, jusques à ce que les interessez soient réünis & réconciliez. Elle en use de cette maniere de peur que l'un des partis se trouvant le plus foible, ne se jette sous la protection de la France ou de l'Espagne, qui ne manqueroient pas de fraper deux coups pour elles-mêmes, si le

parti opprimé les prioit d'en fraper un pour lui. 1642.

Les Chrétiens appellent l'Italie le jardin de l'Europe ; & si l'allusion est recevable le Roi d'Espagne s'est mis en possession de deux riches Grottes de ce jardin, je veux dire de Naples & de Milan. Cependant c'est une question de savoir si la dépense qu'il faut faire pour ces deux Villes, vaut l'honneur d'être le Souverain de deux Païs si éloignez.

L'Empire Ottoman est principalement heureux, en ce que tous les Membres qui composent ce vaste corps, sont contigus & proches les uns des autres.

Le Monarque du Ciel en haut & de la terre en bas, agrandisse les Etats de nôtre invincie Sultan, & en donnant continuellement à nos armées des Generaux aussi heureux que Mustapha, subjugue toutes les Nations du monde, & les amene à la veritable Foi.

LETTRE CXXI.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat.

Du revers des Turcs, dans le dessein qu'ils avoient formé sur Raab.

J'Ai appris avec douleur le contretems arrivé aux forces Ottomanes dans l'afaire de Raab. Les Chrétiens accusent le Sultan d'avoir violé les Capitulations, sur lesquelles la paix fut concluë pour vingt ans, entre l'heureuse Porte, & les Empereurs d'Allemagne.

Si le stratagême par lequel on avoit dessein de prendre cette Place, m'a été fidelement dépeint, il me semble que cet artifice est une imitation de la ruse dont les Grecs se servirent pour prendre Troye. Je n'y trouve que cette diference, c'est que

1642. les Grecs n'avoient qu'un cheval de bois, & nous avions plusieurs charêtes.

Quoi que l'Oficier qui découvrit l'intrigue, eût inutilement chassé durant toute la premiere partie du jour, il ne laissa pas enfin de se retirer avec une bonne proye, car aprés avoir fait donner nos Soldats dans le piege, il fit passer dans la Ville les charêtes où ils étoient, & lever les Pont-Levis sur l'Embuscade qui étoit derriere. Il semble que l'Empereur prenne l'afaire fort à cœur, & j'ai oüi dire qu'il envoye un Ambassadeur à la Porte, pour se plaindre de cette action.

La Cour de France ne se soucie guere de ses intérêts, & ne se mettra pas fort en peine s'il arrive que cet Ambassadeur soit froidement reçû à Constantinople. Les démêlez des Rois de France & de la Maison d'Autriche sont venus à un point qu'il n'y a gueres d'aparence que ces deux Maisons soient jamais en bonne intelligence; & joüissent d'une paix solide & durable.

Il n'y a pas long-tems qu'on a oüi dire au Cardinal de Richelieu, que *puis que l'Aigle Germanique est si gourmande, il lui donneroit un os à ronger, qui lui romproit le bec.* Cela fut dit au sujet de l'invasion que l'Empereur fit dans le Palatinat, & de la possession qu'il prit du Païs de Juliers & de l'Electoral de Treves.

J'apprens avec joye que la paix a été renouvellée entre la Sublime Porte & le Roi de Perse, & qu'on peut par ce moyen employer en Hongrie toutes les forces du saint Empire Ottoman.

LETTRE CXXII.

A un Homme de Loi.

Il se plaint de la méchanceté de l'Europe en general, & de la corruption de la Cour de France, qu'il prouve par l'avanture de Monsieur de Belleville.

L'Occident est noyé dans le crime, ou pour mieux dire, embrasé de pechez. Je suerai tant que je respirerai l'air de la Chrétienté. Une peste generale infecte tout le monde, & leur cœur ne respire que poison. Ceux mêmes qu'on prendroit pour des Saints ne sont que des Trompeurs, & semblables à ces fruits qui croissent sur les bords du Lac Asphaltide, beaux & charmans en apparence, mais tout pleins au dedans de corruption & de pourriture. Les particuliers s'abandonnent publiquement à toute sorte de débauche & de licence. Les Ecclesiastiques n'en sont pas exempts ; Toute la diference qu'il y a c'est que leurs infamies ne sont pas si publiques, & que les habits de l'Eglise sont le manteau dont ils couvrent leur orgueil, leur ambition, leur avarice, & les autres vices qui s'en ensuivent. L'Epée même de la Justice, ou au moins ce qui devroit l'être, sert à partager les dépoüilles du Pauvre, de la Veuve, & de l'Orphelin. Toute sorte de charges civiles ou militaires se vendent & s'achetent sans se mettre en peine du merite ni du bien public. Le plus ofrant est toûjours preferé, & le plus riche Acheteur est toûjours le plus digne prétendant. Telles sont les fautes des Princes, & tels les desseins des Favoris pendant que les uns abusez

1645

1642. dans leur abondance par l'artifice & par la subtilité des autres, les charges qu'on ne devroit donner qu'à des personnes de la derniere confiance, sont exposées à tout le monde comme des marchandises à la Foire. Les personnes de cœur & de valeur en sont exclus, quoique le Roi leur ait donné sa parole Royale. Ce malheur-là regne fort en France, & l'on croit que sans cela le feu Duc de Luines & le Cardinal de Richelieu n'auroient pas entassé tant d'or dans leurs coffres.

Je tiens d'un vieux Courtisan de la Cour de France, que Monsieur de Belleville Gentilhomme de Languedoc, ne fit pas dificulté de le reprocher au Duc de Luines devant le Roi même. Belleville étant à Bordeaux pendant les magnifiques nôces du Roi avec l'Infante d'Espagne; & étant un jour venu à la Cour dans son carosse de deüil, son pere étant mort depuis peu, Monsieur de Cadinet frere puîné du Duc de Luines, lui dit qu'il étoit surpris qu'en un tems si extraordinaire où tout le monde faisoit éclater sa joye, il parut à la Cour en carosse de deüil. *La magnificence du carosse de vôtre Frere, Monsieur, répondit Belleville, peut servir d'excuse à la mediocrité du mien, puisqu'il a emprunté tout l'argent que j'avois pour se mettre en équipage dans ce tems de triomphe.* C'est un fait que je tiens d'une personne qui étoit presente & qui entendit tout. Elle savoit aussi qui avoit donné occasion à cela: Voici comme elle m'en a parlé.

Monsieur de Belleville étoit d'une Maison illustre: ses grandes vertus & ses services auroient dû l'élever à une dignité proportionnée à sa naissance & à son merite; mais comme il étoit pauvre on ne le regardoit seulement pas, & l'on ne tint compte de lui, qu'aprés qu'il se fut adressé au Duc de Luines, qui moyennant quinze cens écus donnez lui promit de le faire Chevalier de l'Ordre du saint Esprit, seconde dignité aprés celle de Duc & Pair du Royaume, & beau degré pour y parve-

nir. Mais le Duc de Luines au lieu de lui tenir parole aprés avoir reçû ſon argent, cabala ſous main & le fit bannir de la Cour, d'où il n'aprocha depuis que dans le tems du Mariage dont je viens de parler. Son pere étant alors mort à Bordeaux, où il fut auſſi enterré, il employa des amis, & fit par leur mediation revoquer ſon exil, pour avoir occaſion de faire ſentir au Roi l'injuſtice que lui faiſoit le Duc. Mais il n'y réüſſit pas comme il l'avoit eſperé, car il n'eut pas plûtôt donné ce coup de langue au Duc qu'il fut mis en Priſon, où il mourut de déplaiſir bien-tôt aprés. Ainſi l'opreſſion, l'homicide & la violence ſont autoriſées parmi ces Infidéles. 1642

Mais toi, ſage Interprete de nôtre Loi, & modele de vertu, ne me refuſe pas tes conſeils, afin que j'apprenne à ne me pas corrompre en frequentant ces Incirconcis.

LETTRE CXXIII.

Au trés-Illuſtre Viſir Azem.

De la naiſſance de Sultan Mahomet. Conjecture des Dames de la Cour de France là-deſſus.

NOtre dernier invincible Sultan Amurat n'eut pas plûtôt fait étrangler ſon oncle Muſtapha, que les Ennemis de l'Empire Ottoman commencerent à ſe flâter des vaines eſperances de voir éteinte la ligne des Princes de la Maiſon Royale. On publioit dans toutes les Cours de la Chrétienté, que l'uſage exceſſif que Sultan Amurat faiſoit du vin avoit entierement énervé ſa vigueur naturelle, & l'avoit mis hors d'état d'avoir des enfans. On n'ignoroit pas même ici l'ordre ſecret qu'il avoit don-

1642. né aux Bassas & aux Grands de l'Empire, de transferer aux Tartares le Diademe Imperial en cas qu'il vint à mourir sans heritiers. Tout le monde regardoit nôtre heureux Souverain d'aujourd'hui Sultan Ibrahim, comme une victime qui devoit être immolée à la haine de son frere, & l'on comptoit qu'il ne survivroit pas long-tems à la triste destinée de son Oncle Mustapha.

J'ai oüi dire à un politique grave & experimenté, qu'aprés la mort d'Amurat il esperoit voir l'Empire Ottoman déchiré par l'ambition des Beglierbeis, des Bassas, & des autres Gouverneurs de Provinces, en autant de pieces que le fut celui d'Alexandre le Grand par ses Generaux, qui le partagerent entr'eux & en firent autant de Principautez, qu'il y eut de Capitaines capables de former des prétentions, ou en vertu de leur merite, ou par la force de leur épée.

Mais graces à Dieu, Seigneur de l'Univers, souverain protecteur de l'Empire qu'il a formé de ses propres mains, les esperances des Infideles se sont évanoüies : La Sultan a un heritier de son sang, aussi-bien que de son Empire.

La naissance de Sultan Mahomet n'est pas une petite nouvelle pour l'Europe, aprés le bruit qui a couru par tout que Sultan Ibrahim son Pere étoit impuissant. Les Dames de la Cour de France commencent d'avoir meilleure opinion de lui, & les Grands du Royaume à juger plus favorablement de la virilité de nôtre glorieux Monarque.

Dieu multiplie les décendans de la race Imperiale, & perpetuë le Gouvernement Ottoman jusques au jour du jugement.

Je me prosterne devant les Tapis sur lesquels tu marches, & baise le bord de ta riche Veste. Dieu te fasse de nouvelles graces, & te comble de nouveaux bienfaits.

LETTRE CXXIV.

Au même.

Il le loüe d'avoir fait mourir l'Emir Perſan, qui fut le premier à apprendre l'uſage du vin à Sultan Amurat, & lui conſeille d'en faire autant au Baſſa Muſtapha.

IL n'eſt pas permis à un Eſclave d'examiner la conduite de ſon Souverain, beaucoup moins de la cenſurer hardiment : Mais malheureux eſt le Prince qui parmi tous ceux qui ſe diſent ſes amis & ſes ſerviteurs, n'a perſonne qui ſoit aſſez fidele & aſſez ſage, pour l'avertir des dangers qui ſont prêts à l'accabler. 1642.

Je ne puis m'empêcher de loüer la ſevere juſtice que tu fis l'an paſſé, en faiſant mourir le traitre Perſan, qui par ſes maudits conſeils & par ſon pernicieux exemple précipita la mort d'Amurat nôtre dernier & victorieux Sultan, auquel Dieu veüille faire miſericorde.

Cet Heretique, tout Emir qu'il étoit, de la race de nôtre ſaint Prophête, & orné de la couleur immarceſſible, qui eſt affectée à la ſainteté & à la vertu, ne laiſſoit pas de s'abandonner à l'Idolâtrie, & de faire tous les jours des ſacrifices à Bacchus. Ce fut lui qui apprit le premier l'uſage de boire du vin à l'infortuné Sultan, qui en fit enſuite tant d'excez qu'il s'attira mille diſgraces, & ſe fit mourir à la fin.

Mais permets-moi de te demander pourquoi tu n'as pas fait la même juſtice du Baſſa Muſtapha,

1642. aussi criminel que le Persan, puisqu'il étoit non seulement son complice, mais même le zelé partisan des débauches du Sultan. Ce fut lui qui proposa le premier la fatale partie de boire, qui jetta le Sultan dans une fiévre mortelle, dont il mourut en moins d'une semaine.

Je ne prendrois pas la liberté de te parler de cette maniere, ni de te rapeller les fautes passées, si je n'étois bien informé que Mustapha vit de la même maniere avec Ibrahim à present regnant. Il tâche d'énerver le Sang Royal, & d'éloigner le Sultan de la juste observation de nôtre sainte Loi, pour le porter à l'impieté & à la profanation des Infideles. J'ai ordre de te tenir averti de toutes les affaires importantes, & d'en informer aussi les autres grands Ministres d'Etat. Je croi qu'il n'y en a pas de plus importante que celles qui regardent la vie de mon Souverain.

Aprés avoir satisfait à mon devoir, je te laisse le soin du reste, puisque tu es l'Oracle du gouvernement.

Dieu te conduise dans la voie de la justice, qui ne manquera pas de t'introduire dans le Jardin d'Eden, où tu joüiras du repos éternel & de la souveraine felicité.

Fin du premier Tome.

TABLE DES LETTRES ET MATIERES CONTENUES EN CE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du premier Tome.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Un

